
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 0479


DIA AR CEANT
Felix Carbray.


T. LEMIEUX
RELIEUR

L'APOCALYPSE

SE VEND AU PROFIT

1° Du Denier de Saint-Pierre;

2° Des Séminaires du Diocèse de Moulins;

3° De la Propagation de la Foi;

4° D'une École libre.



A. J. B. DUPRAT

L'APOCALYPSE

OU

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST GLORIFIÉ

ET

L'HISTOIRE DE SON ÉGLISE

JUSQU'A LA FIN DES TEMPS

« Ce livre de l'*Apocalypse* comprend tout le temps qui s'écoule depuis le premier avènement du Christ jusqu'à la fin des temps où sera son second avènement »
(S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XX, ch. VIII, alinéa I.)

TOME PREMIER

LYON

LIBRAIRIE & IMPRIMERIE VITTE & PERRUSSEL

Imprimeurs-libraires de l'Archevêché et des Facultés catholiques

3, place Bellecour, et rue Condé, 30

—

1889

PRÉAMBULE A L'APOCALYPSE

I

L'Apocalypse est la révélation, l'Evangile de Jésus-Christ ressuscité et glorifié; l'histoire prophétique des épreuves, des combats et du final triomphe de son Eglise ; le résumé divin de toutes les Ecritures, qui n'ont d'autre fin que de rendre témoignage à l'Epoux céleste et à son Epouse immortelle.

Aussi n'est-il presque pas un mot dans cette suprême Révélation qui ne soit une allusion aux oracles de l'antique et du nouveau Testament, dont elle rappelle et détermine le sens allégorique et anagogique, pour en composer son propre sens littéral et en faire resplendir la sublime unité.

C'est pourquoi, comme l'a très bien remarqué Bossuet avec les Pères et les meilleurs commentateurs : « Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant dans la loi et les Prophètes, y reçoit un nouvel éclat,

et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... Moïse et tous les Prophètes entrent dans l'Apocalypse, et pour écrire ce livre admirable, saint Jean a reçu l'esprit de tous les Prophètes. » (Préf., I et II.) Tous les écrivains sacrés, divinement inspirés, viennent, pour ainsi dire, chacun à son tour, y rappeler sans cesse tout ce qu'ils ont dit du Sauveur.

Aussi est-il par excellence la Révélation de Jésus-Christ « *apocalypsis Jesu Christi* », le seul dont Jésus-Christ se déclare proprement l'auteur, qu'il signe de son nom, quoique tous les autres livres sacrés parlent de lui, le prophétisent, le figurent, ou l'annoncent comme déjà présent, et qu'ils n'aient d'autre objet que lui, la gloire de son Père et le salut de ses élus.

Dans celui-ci est le dernier mot de tous les divins oracles : de Moïse et des Prophètes, des Apôtres et des Evangélistes, sur la vie glorieuse de l'Homme-Dieu. On y voit comment, du haut du trône, assis à la droite de son Père, il régit le monde et protège son Eglise contre les fureurs et les noirs complots de tant d'ennemis divers, qui se succèdent d'âge en âge pour courir à une ruine éclatante dans le temps et à des châtiments épouvantables dans l'éternité, tandis qu'il reçoit dans les splendeurs de sa gloire, après l'épreuve, ceux qui l'ont aimé et servi. On y voit comment il est le souverain Maître, le Dominateur des siècles qui s'écoulent, aussi bien que le Père du siècle futur, du siècle immuable : « *pater futuri sæculi* » (Is., IX, 6) ; et comment, enfin, il reste vainqueur de la mort et de

l'enfer, dont il tient les clefs : « *Et vivus et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis et inferni.* » (I, 18.) Cette divine Révélation est donc la pierre la plus précieuse, la perle du plus haut prix, la substance et l'essence de toutes les Ecritures.

II

SA CANONICITÉ EST DE FOI

On appelle canonique tout livre divinement inspiré, « *omnis scriptura divinitus inspirata* » (II ad Tim., III, 16), et inséré dans le canon ou catalogue des livres que l'Eglise reconnaît comme sacrés ou contenant la parole même de Dieu. Car l'Eglise a seule autorité pour prononcer sur la divine inspiration des Livres saints. « Je ne croirais pas même à l'Evangile, dit saint Augustin, si l'autorité de l'Eglise catholique ne m'y déterminait : *Ego Evangelio non crederem nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas.* » (*Contra Epistolam Manich*, cap. V, nº VIII.) Or, comment l'Eglise de Jésus-Christ ne se serait-elle pas empressée de recevoir parmi ses livres sacrés la Révélation même de Jésus-Christ, écrite, signée et publiée par son disciple bien-aimé, le dernier survivant de ses douze Apôtres, le patriarche de toutes les Eglises d'Asie, le martyr de la Porte Latine au sein de la capitale de

l'empire romain et près du siége de Pierre, l'exilé pour la foi à Pathmos, l'homme le plus connu du monde chrétien et la dernière colonne apostolique de l'Eglise universelle ? Aussi, du fond des Gaules, saint Denis l'aréopagite s'empresse-t-il de saluer la divine Révélation comme « la mystérieuse et mystique vision du disciple bien-aimé du Seigneur, « *arcanam et mysticam visionem dilecti discipuli Domini* » (*Lib. de Eccl. Hier. cap.* III) ; et, par sa lettre x[e] au saint Prophète, de lui donner, le premier, la sublime qualification de théologien : « *Joanni theologo, Apostolo et Evangelistæ, exulanti in Pathmo.* » Et nous voyons marcher à sa suite tous les Pères du premier et du second siècle de sa publication. Papias, saint Irénée, saint Justin, martyr, saint Méliton de Sardes, saint Clément d'Alexandrie; saint Hippolyte de Porto, saint Victorin de Petavium, Origène, Tertullien, etc. ; puis viennent tous les Papes qui ont dressé ou renouvelé le canon des Ecritures, Damase I[er] au 4[e] siècle, Innocent I[er] et Gélase I[er] au 5[e], les conciles généraux et particuliers approuvés par l'Eglise, et enfin les trois derniers conciles œcuméniques de Florence, de Trente et du Vatican, qui ajoutent un dernier sceau à sa canonicité.

Ce dogme, quoique de foi, subit néanmoins dans le cours des siècles, comme tous les autres dogmes, les épreuves de la contradiction et de la négation; mais il en sortit pareillement toujours victorieux pour n'en briller que du plus vif éclat.

Il faut reconnaître pourtant que sa canonicité ne fut jamais mise en doute par aucun Père de l'Eglise que l'on puisse nommer, et saint Denis d'Alexandrie, le seul

qui ait formellement contesté son authenticité dans l'un de ses écrits, tout en l'affirmant expressément dans un autre, reconnut toujours l'Apocalypse pour l'un de nos livres canoniques, divins, dont il admirait la profondeur et la sublimité, autant et plus que les autres Pères, qui ne doutaient pas plus de son authenticité que de sa canonicité. Sa canonicité ne fut donc jamais contestée que par les novateurs et les hérésiarques, dont elle dévoilait les erreurs et condamnait les œuvres :

Au IIe siècle, par Cerdon et Marcion, qui rejetaient tous les livres de l'Ancien Testament et plusieurs du Nouveau, et qui, des quatre Evangiles, ne recevaient que celui de saint Luc, dont ils retranchaient encore les deux premiers chapitres, parce qu'ils racontent la naissance de Jésus-Christ;

Au IVe siècle, par les Aloges et les Théodotiens, qui niaient que Jésus-Christ fût le Verbe éternel, et qui, pour cela, rejetaient l'Evangile de saint Jean aussi bien que son Apocalypse;

Et enfin, dans le XVIe siècle, par Luther et Calvin, qui frémissaient en y lisant que la foi ne sauverait pas sans les œuvres, mais que « *chacun serait jugé selon ses œuvres : et judicatum est de singulis secundum opera ipsorum* » (XX, 12-13). Mais, vaincus par l'évidence de la Tradition ou de l'histoire, Théodore de Bèze, Augustin Marlorat et autres nouveaux sectaires replacèrent l'Apocalypse dans leurs Bibles, pour en tirer, il est vrai, d'ineptes et ignobles pamphlets contre l'unique épouse du Fils de Dieu, disant que l'Eglise Romaine était Babylone, et le pape, l'Antechrist.

III

SON AUTHENTICITÉ EST CERTAINE

Un livre est authentique lorsque son auteur est connu, ou qu'il est manifestement, certainement de l'auteur à qui on l'attribue. Or, saint Jean l'Apôtre et l'Evangéliste fut toujours universellement regardé comme le divin rédacteur de l'Apocalypse. Pour en témoigner, nous voyons en effet se lever, outre les Pères déjà nommés des deux premiers siècles après sa publication, sans en excepter Denis d'Alexandrie, contraint d'affirmer après avoir nié, les Pères du 4e et du 5e siècle : saint Athanase, Eusèbe de Césarée, saint Hilaire, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Paulin, Sulpice Sévère, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Augustin, puis tous les Pères et les grands commentateurs des siècles suivants, à la tête desquels paraît saint Grégoire le Grand, qui tous désignent saint Jean par son nom d'Apôtre ou de disciple bien-aimé du Seigneur. Et nous ne parlons pas de ceux, qui ne le citant que comme auteur canonique ou sacré, ne lui donnent que le qualificatif de théologien, que saint Denis l'aréopagite lui attribua le premier, à cause de la sublimité de son Apocalypse, et que d'autres lui confirmèrent, à cause de la sublimité de son Evangile; ni de ceux

qui ne le désignent que sous le nom de Jean, parce que ce nom était connu, célèbre dans toutes les Eglises.

Il serait aussi trop long d'énumérer tous les papes et les Conciles qui attribuent expressément cette Révélation à l'apôtre saint Jean. Qu'il nous suffise de citer le Concile de Trente qui, « dans son décret sur les Ecritures canoniques : *decretum de canonicis Scripturis* », résumant la grande voix des papes, des Conciles et de la véritable Tradition, termine par ces mots : « *Et Apocalypsis Joannis Apostoli.* » (Sess. IV.) Quelle nuée de témoins pour déposer en faveur de notre auteur sacré et nous apporter la certitude et la conviction : « *ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium!* » (Hébr., XII, 1.) Jamais livre profane ne porta des titres aussi constants ni aussi éclatants de son authenticité. Vouloir la révoquer en doute serait donc une témérité insensée, non seulement pour tout catholique, mais aussi pour tout critique sérieux et de bonne foi. L'authenticité des œuvres de Tacite ou de Cicéron, dont personne ne doute, ne posséda jamais un tel degré d'évidence.

Aussi n'a-t-on fait contre son authenticité, comme contre sa canonicité, que de frivoles objections :

1° Contre la canonicité, on objecte son omission dans les canons dits apostoliques et dans le catalogue du Concile de Laodicée. Mais les canons dits apostoliques, falsifiés au quatrième siècle, manquent eux-mêmes d'autorité et d'authenticité, et sont rejetés par les souverains Pontifes; et le catalogue, pas plus que le Concile de Laodicée, ne reçut jamais l'approbation

de Rome, outre que de bons critiques prétendent que ces deux omissions sont plutôt le fait des copistes ou des faussaires que des premiers rédacteurs. On sait que les hérétiques étaient d'une habileté peu commune dans l'art de l'interpolation.

2° Contre son authenticité Eusèbe allègue l'opinion particulière de Denis d'Alexandrie et d'un certain Caïus, prêtre latin. — Mais saint Denis, au rapport du même Eusèbe, dit oui et non, et le résultat serait zéro, si son affirmation postérieure ne détruisait sa négation *a priori*. Quant au texte de Caïus, il est regardé comme tellement obscur par les meilleurs critiques, que l'on ne peut rien en inférer, et même d'après ceux qui ont cru le pénétrer, le sens serait uniquement que « Cérinthe avait imaginé une fausse Apocalypse pour parodier la véritable, et qu'il l'avait publiée sous le nom d'un grand apôtre. » Or, il circulait alors précisément une fausse Apocalypse sous le nom de saint Pierre. Il est évident, en effet, que si Caïus avait été un prêtre intelligent, il n'aurait jamais pu attribuer la pure et sublime doctrine de la véritable Apocalypse à un hérétique tel que Cérinthe, qui est manifestement réfuté par saint Jean. Car Cérinthe admet dans sa nouvelle Jérusalem tous les plaisirs sensuels, toutes les impuretés, tandis que saint Jean dit qu'il n'entrera dans la sienne rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination : « *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens* » (XXI, 27 et passim).

Mais que pourraient, après tout, quelques voix obscures et hésitantes contre l'unanime et haute af-

firmation des Pères, des papes et des Conciles?

3° On a objecté enfin, soit contre sa canonicité, soit contre son authenticité, que quelques Pères grecs ne lui auraient pas toujours été favorables. Mais ces quelques Pères, *nonnulli*, on ne les nomme pas. Ni Eusèbe, l'auteur de cette assertion gratuite, ni ceux qui le suivent, n'articulent aucun nom, et une étude plus approfondie a démontré que tous les Pères grecs, comme tous les Latins, ou la citent expressément, ou s'en servent comme de tout autre livre sacré, dans leurs écrits et leurs homélies. Ainsi saint Grégoire de Nazianze, que l'on a compté parmi les adversaires, invoque son autorité dans une circonstance solennelle, en présence de cent cinquante évêques, et nomme saint Jean par son nom : « *Quemadmodum in Apocalypsi Joannes me docet.* » (Orat. XXXII.) On sait que saint Basile et saint Grégoire de Nysse en ont fait le commentaire, et nous avons vu d'ailleurs que tous les Pères grecs du second et du troisième siècle avaient rivalisé d'admiration et de vénération pour l'œuvre du dernier survivant des Apôtres. Pourquoi leurs pieux et savants successeurs auraient-ils changé de doctrine et de sentiment?

On pourrait concéder tout au plus que, dans l'invasion du grossier millénarisme de Cérinthe, renouvelé en Egypte par Nepos d'Arsinoé et ses disciples, et dans l'apparition comme spontanée des fausses Apocalypses et des faux Evangiles qui fourmillèrent tout à coup sous le nom des Apôtres, les pasteurs et les fidèles grecs et latins durent se tenir dans une grande réserve et user d'une sage circonspection pour

ne pas recevoir l'ivraie avec le bon grain, les fausses lettres de l'homme ennemi avec le vrai message du père de famille, et soustraire quelquefois aux regards des simples le vrai trésor de la parole de Dieu. C'est ce qui pourrait expliquer les singulières assertions d'Eusèbe de Césarée, et un peu, sans l'excuser, la conduite de Denis d'Alexandrie. Car en niant d'abord l'authenticité de la véritable Apocalypse, tout en admettant sa canonicité, il blessait la vérité et se séparait de l'unanime tradition sans atteindre les novateurs et sans détruire l'erreur. Aussi sa conduite n'eut-elle pas d'écho, et il fut, parmi les orthodoxes, le premier et le dernier de son sentiment.

C'est donc faire une gratuite injure aux Pères grecs de prétendre que plusieurs abandonnèrent l'universelle croyance pour passer à celle des hérétiques; car c'est ainsi que les Pères qualifiaient alors ceux qui n'admettaient pas la canonicité de la Révélation de saint Jean.

« Telle est l'opinion des Aloges, disait saint Epiphane, qui, dans leur hérésie, répudient les livres de saint Jean, soit son Evangile, soit son Apocalypse : *hæc igitur est Alogorum opinio... quorum hæresis Joannis libros repudiat : neque Joannis Evangelium recipiunt, neque ejus Apocalypsim.* » (*Hæres.*, 11.) Il y a de la démence ou de l'impiété de la part de plusieurs, ajoutait Sulpice Sévère, de ne pas recevoir l'Apocalypse : « *Apocalypsis a plerisque aut stulte aut impie non recipitur.* » (*Chronic.*, 11, 31.) C'est sans doute parce qu'il aurait fallu descendre dans les bas-

fonds de l'hérésie et de l'impiété pour trouver ces « quelques-uns : *nonnulli*, » qu'Eusèbe ne nomme personne, et qu'il a le bon esprit de rester avec les orthodoxes. Denis d'Alexandrie y reviendra aussi, mais avec quelle peine!

Poussé par son zèle contre le grossier Millénarisme de Nepos, mais inébranlablement convaincu de la canonicité de la divine Révélation, et ne trouvant dans la Tradition aucun témoignage pour en diminuer l'autorité, il renonça aux preuves externes; et, au lieu de prouver que, par sa pure doctrine, elle condamnait tous les hérétiques, il eut la déplorable idée de recourir aux critères internes, essayant de démontrer qu'entre l'Apocalypse et les autres écrits de saint Jean il n'y a d'affinité ni pour le fond ni pour la forme; et tout en reconnaissant la sublimité du fond, il s'aveugla au point de méconnaître les beautés et les perfections de la forme et du style, et de ne voir que des incorrections, des solécismes, des barbarismes, sans néanmoins en citer aucun exemple, dans ses hébraïsmes fréquents et dans ses tournures et ses mouvements si éminemment bibliques et prophétiques; d'où il conclut que l'Apocalypse et l'Evangile ne sont point du même auteur. Méthode aussi fausse que vague, servilement copiée par la critique malveillante moderne.

Or, non seulement ces raisons conjecturales, négatives, ne sauraient prévaloir contre la constante et incontestable Tradition; mais elles sont surtout sans aucun fondement. Car la ressemblance, l'air de famille entre les écrits du saint Apôtre, entre son

Apocalyse, son Evangile et même ses Epîtres, est ce qui frappe le plus tout lecteur attentif qui veut approfondir la question.

IDENTITÉ DE FOND ET DE STYLE ENTRE L'APOCALYPSE, L'ÉVANGILE ET LES ÉPÎTRES DE SAINT JEAN

1° *Le Verbe*, ὁ Λόγος.

Dans l'Apocalyse, Jésus-Christ est appelé le Verbe de Dieu : « *Nomen ejus Verbum Dei* » (XIX, 13). Et aussi dans l'Evangile : « *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* », (I, 1), ainsi que dans la première Epître : « *Pater, Verbum et Spiritus Sanctus* » (I Joan., V, 7).

Or, il est remarquable que ce nom de Verbe, ὁ Λόγος, comme désignation et dénomination de Jésus-Christ, Fils de Dieu, ne se trouve dans aucun autre évangéliste, ni dans aucun autre écrit des Apôtres. Saint Jean, comme disciple bien-aimé du Sauveur et dépositaire de ses plus intimes secrets, de ses suprêmes révélations, a donc la propriété et comme le divin monopole de cette sublime appellation.

2° *L'Agneau de Dieu.*

Dans l'Apocalypse, Jésus-Christ paraît debout au milieu du trône de Dieu, sous la figure d'un agneau immolé : « *Et ecce in medio throni, Agnum stantem*

tanquam occisum » (v, 6), et il y est désigné trente fois par cette touchante expression.

Dans son Evangile, c'est aussi la même dénomination que saint Jean met dans la bouche du saint précurseur, pour annoncer et montrer le Sauveur au début de sa prédication : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde : *ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* » (I, 29, 36). Or, cette expression est encore comme la divine propriété du bien-aimé disciple. Les autres Apôtres ou Evangélistes ne s'en servent jamais. Le livre des Actes l'emploie une fois, mais sous forme de comparaison : « *sicut agnus coram tondente se* » (VIII, 32) ; et saint Pierre, une autre fois, mais également sous forme de comparaison : « *pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi* » (I Petr., I, 19). Saint Paul, parlant du même mystère, de la passion et de l'immolation du Sauveur, a recours à d'autres tournures, à d'autres dénominations. Saint Jean est le seul de tous les Apôtres qui se serve de la forme précise de la métaphore et dise simplement, absolument : « *l'Agneau ; ecce Agnus Dei* » (Evangile, I, 29, 36). « *Agnus vincet illos* » (Ap. XVII, 14). Isaïe est aussi le seul de tous le prophètes qui ait employé la même expression sous la forme absolue et il ne l'a fait qu'une fois : « Envoyez l'Agneau, Seigneur, le dominateur de la terre ; *Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ* » (Is., XVI, I).

3° *Le principe et la fin.*

Apocal. : « Je suis l'A et l'Ω, le premier et le dernier, le principe et la fin : *ego sum α et ω, primus et novissimus, principium et finis* » (XXII, 13).

Evangile : « Dans le principe était le Verbe et le Verbe était Dieu... Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui... Et le Verbe s'est fait chair : *In principio erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt... Et Verbum caro factum est* » (I, 1, 14).

Qui ne voit dans les paroles de l'Evangile le développement, le rigoureux commentaire du texte de l'Apocalypse, et qui n'y reconnaît le même fond, la même conception, la même origine d'idées et de pensées ? Jésus-Christ, comme Dieu et Verbe de Dieu, était dans le principe : « *In principio* », c'est-à-dire, il était en Dieu le Père, l'A, le premier, le principe même de toutes choses, celui par qui tout a été fait, « *omnia per ipsum facta sunt* » ; et comme homme, c'est l'Ω, le dernier, la fin, non seulement par son humilité et son anéantissement dans l'Incarnation : « *Et Verbum caro factum est* », mais aussi parce qu'il est, comme Christ et Homme-Dieu, la fin de la loi et de la création, Celui pour qui et par qui tout a été fait, en qui et par qui toutes les Ecritures, tous les desseins de Dieu, tout notre salut fut consommé : « *sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura... dixit : Consummatum est* » (Joan., XIX, 28, 30) ; « *Ego sum α et ω, primus et novissimus, prin-*

cipium et finis. » C'est pourquoi les Juifs lui demandant : « Qui êtes-vous ? *dicebant ergo ei : Tu quis es ?* » Il leur répondit : « C'est moi qui suis le principe, moi qui vous parle : *dixit eis Jesus*: *Principium, qui et loquor vobis* » (Joan., VIII, 25), c'est-à-dire, selon saint Augustin, saint Ambroise, le V. Bède, saint Bernard et l'abbé Rupert : « C'est moi qui suis le premier et le dernier, le principe de toutes choses, le Verbe de Dieu par qui ont été créés et affermis les cieux : « *Verbo Domini cœli firmati sunt* » ; le Christ, le Messie par qui tout doit être renouvelé au ciel et sur la terre : « *instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis, et quæ in terra sunt, in ipso* » (Eph., I, 10). Le prophète royal avait déjà dit qu'il paraîtrait l'instrument de la puissance du Père, le jour où éclaterait cette puissance dans la splendeur des saints : « *Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum* » (Ps. CIX, 3) ; et saint Paul, qu'« il était le principe, le premier né des morts : *qui est principium, primogenitus ex mortuis* » (Coloss., I, 18). Mais saint Jean est le seul des Evangélistes qui met cette sublime parole dans la bouche même du Sauveur, tant il est le plus intime confident de ce profond mystère.

4° *Eau, source et fleuve de vie, figure de l'Esprit-Saint.*

Apocalypse : Au chapitre XXI, 6, Jésus-Christ promet à celui qui a soif, de lui donner gratuitement à boire à la source d'eau de la vie : « *ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ, gratis* » ; et au chapitre XXII, 1, saint Jean

voit couler le fleuve de vie, splendide comme du cristal, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau ; « *et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ splendidum tanquam crystallum procedentem de sede Dei et Agni.* » Sous la figure du fleuve de vie, saint Ambroise et l'abbé Rupert reconnaissent l'Esprit-Saint procédant du Père et du Fils, pour inonder de gloire et de félicité tous les immortels habitants de la céleste Jerusalem : « *fluminis impetus lætificat civitatem Dei* » (Ps. XLV, 5).

Evangile : Jésus dit à la Samaritaine, au puits de Jacob : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai, deviendra une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Joan., IV, 13-14). Et plus loin : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, comme dit l'Ecriture, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive. Or il disait cela de l'Esprit-Saint que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car l'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié » (Joan., VII, 37-39). Le prophète et l'évangéliste sont donc toujours le même écrivain désignant les mêmes objets par les mêmes figures, et se servant d'images et de métaphores que n'emploient ni les autres évangélistes ni les autres Apôtres. Aussi lui seul rapporte cette miraculeuse et importante circonstance : « Un soldat ayant ouvert avec sa lance le côté de Jésus après son dernier soupir, il en sortit aussitôt du sang et de l'eau : « *unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua* » (Joan., XIX, 34) : du sang, pour figurer le prix de notre Rédemption ; de

l'eau, pour symboliser la grâce qui allait, par la vertu de l'Esprit-Saint, jaillir en torrents de gloire dans la vie éternelle. Car l'eau figure aussi le Baptême, premier de tous les autres sacrements ; et le sang, l'Eucharistie, fin et complément de tous les autres sacrements, qui fécondent la vie de l'Eglise. Car c'est par le Baptême que l'enfant reçoit la naissance ; par la Confirmation qu'il est corroboré ; par l'Eucharistie qu'il est nourri, perfectionné ; par la Pénitence qu'il est guéri ; par l'Extrême-Onction qu'il est muni des suprêmes secours ; par l'Ordre que l'Église est gouvernée ; et par le Mariage qu'elle est propagée. Ainsi, du côté ouvert du nouvel Adam sort, pendant son sommeil, comme une vierge toute pure, la nouvelle Eve, pour lui donner une race choisie, une nation sainte, l'innombrable génération des élus. (Saint Cyrille, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, Théophylacte.) Aussi, avec quels transports, quel ravissement, le prophète bien-aimé, l'ami de l'époux, célèbre-t-il la beauté et les splendeurs de l'Agneau et de l'Epouse de l'Agneau et la gloire de leur postérité ! Mais bornons ici nos citations.

En un mot, saint Jean, parlant avec les évangélistes et les autres Apôtres de Jésus-Christ, de la Rédemption, de la Grâce, de l'Esprit-Saint, de l'Eglise, de la vie et de la gloire éternelle, des mystères du Fils de Dieu, a des figures, des images, des expressions qui lui sont propres, un style tout à lui, qui le distinguant des autres écrivains sacrés, se fait reconnaître par tout œil attentif et se ressemble dans tous ses

écrits. Mais il en varie les mouvements et les couleurs selon les sujets qu'il traite.

Dans son Evangile, il est historien ravissant et sublime. C'est l'aigle qui s'élève au-dessus des temps et des espaces, jusqu'au sein de Dieu, pour contempler et dire l'essence et l'éternelle origine du Verbe.

Dans ses Epîtres, il est moraliste tendre, zélé, paternel, ne cessant d'exhorter les fidèles à aimer Dieu et à s'aimer les uns les autres, les appelant ses petits enfants : « *Filioli mei* » (I Joan., II, 1, 12, 18, 28 et passim), après les avoir nommés enfants de Dieu, et leur avoir rappelé que Dieu, dans son amour immense, leur en a donné les titres : « *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus... Charissimi, nunc filii Dei sumus* » (ibid., cap. III, 1-2). C'est le disciple bien-aimé et le plus aimant des Apôtres, le dépositaire des plus intimes et des plus sublimes secrets de l'amour du divin Maître.

Mais dans l'Apocalypse, il est varié, dramatique et puissant au delà de tout génie humain. Par ses divines descriptions de la Jérusalem céleste, il ravit les hommes et les anges, et par ses vives et terribles peintures de la corruption et des châtiments de Babylone, il fait trembler les puissances du monde : « *Væ, væ, væ habitantibus in terra* » (VIII, 13). Il met en mouvement le ciel et la terre, et y ordonne tous les événements ; toutes les puissances célestes paraissent à ses ordres, accourant au secours de l'Eglise pour enchaîner ou déchaîner et renverser, selon les décrets éternels dont il est l'interprète, la fureur et la rage de l'enfer et de Satan. C'est le voyant de Pathmos trans-

porté dans les sphères éternelles. Il connaît les plus beaux mouvements, les plus pathétiques et les plus éclatantes figures des Ecritures et des grands prophètes, de Moïse, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de Daniel, et les surpasse souvent, ou plutôt c'est l'Esprit de Dieu qui se surpasse lui-même, en donnant leur sens précis et leur plus vif éclat aux anciens oracles, tirant de leurs ombres les événements des derniers temps, révélant les suprêmes combats et les suprêmes épreuves de son Eglise, et son éternel et glorieux triomphe. A l'exemple de ces grands prophètes, Jean, le suprême prophète, peut donc se nommer comme eux en toutes lettres à la première personne, en qualité de secrétaire de Jésus-Christ et d'organe de l'Esprit-Saint : « C'est moi Jean... qui ai été relégué dans l'île qui est appelée Pathmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus (I, 9) ; et c'est moi Jean qui ai entendu et vu ces choses » (XXII, 8), au lieu de se désigner simplement à la troisième personne comme historien : « c'est le disciple (que Jésus aimait) qui a rendu témoignage de ces choses et qui les a écrites » (XXI, 24).

Mais, quoi qu'on en dise, il est toujours lui-même ; c'est toujours son caractère, ses figures, son style, et il est beaucoup plus le même homme, le même écrivain sacré, que Salomon, si grave, si sententieux dans ses Proverbes, si serré et si logique dans ses raisonnements et ses preuves dans l'Ecclésiaste, et si doux, si tendre, si passionné dans le Cantique des Cantiques, que l'on croirait voir trois hommes tout opposés, les antipodes l'un de l'autre.

La diversité de forme et de style ne prouve donc pas la diversité des auteurs, surtout quand le genre de leurs ouvrages est différent. Les grands génies prennent aisément le style du genre et du sujet qu'ils traitent, et il n'y aurait que des connaisseurs profonment exercés qui pourraient s'apercevoir que les Eglogues, les Géorgiques et l'Enéide sont d'un seul et même auteur.

L'authenticité de l'Apocalypse ne pouvait donc pas plus être ébranlée par les critères internes que par les preuves externes. C'est pourquoi elle resta toujours aussi certaine que sa canonicité qui est de foi, et ceux qui l'attaquent encore aujourd'hui font juste l'œuvre des dents du serpent sur la lime. Quant à sa canonicité, elle ne fut jamais contestée que par les hérétiques qui ont attaqué tous les livres sacrés comme tous les dogmes de foi, et jamais par aucun Père de l'Eglise que l'on puisse nommer.

La moderne qualification de deutérocanonique que lui infligent les érudits hérétiques et orthodoxes depuis le seizième siècle, à la suite de Sixte de Sienne, devrait donc être bannie. Elle n'a pas plus de sens et de raison aux yeux de la véridique histoire, de la saine critique et de la constante Tradition, qu'au jugement de l'Eglise, qui la tolère sans l'approuver et ne s'en servit jamais pour désigner aucun de ses livres sacrés, qu'elle reçoit tous avec la même vénération, depuis la Genèse qui ouvre, jusqu'à l'Apocalypse qui ferme la liste de tous ses divins oracles : « *Omnes libros tam Veteris quam Novi Testamenti... continua successione in Ecclesia catholica conservatos, pari*

pietatis affectu ac reverentia suscipit et veneratur... Sunt vero infra scripti : Testamenti Veteris, quinque Moysis id est, Genesis... Testamenti Novi, quatuor Evangelia... et Apocalypsis Joannis Apostoli. » (Conc. Trid., sess. IV, de canonicis scripturis.)

Par cette expression impropre, pour ne pas dire injurieuse, on semblerait induire qu'il fut un temps où le livre deutérocanonique ne fut pas canonique ; qu'il manqua de canonicité à son origine, ou la perdit dans le cours des âges, et que l'Eglise la lui aurait conférée ou restituée à une époque récente. Or, nous venons de voir surabondamment que ceci n'est applicable en aucun point à l'Apocalypse. Et c'est parce qu'elle fut reçue par l'Eglise à son origine comme livre sacré, et que tous les Pères et tous les Conciles orthodoxes ne cessèrent jamais de la vénérer comme telle, que les Conciles de Trente et du Vatican ont continué de l'inscrire au nombre des livres « dont Dieu seul est l'auteur » et qui sont pleins de l'inspiration de l'Esprit-Saint, ou « dictés par l'Esprit-Saint. » Aussi nous verrons plus loin qu'il n'y a pas dans les saintes Ecritures de livre qui ait suscité plus de commentateurs dans chaque siècle, depuis sa publication jusqu'à nos jours.

IV

EN QUEL LIEU FUT ÉCRITE L'APOCALYPSE

Au milieu de la mer Egée, entre Cos et Samos, s'élève, comme un rocher stérile, dont le circuit est de huit à dix lieues, l'île de Pathmos, qui servait aux Romains de lieu de bannissement. C'est là, l'Apôtre nous le dit expressément, « qu'ayant été exilé pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus (I, 9) », il reçut du ciel l'ordre d'écrire ses visions : « *Quod vides, scribe in libro,* » et de les envoyer aux sept Eglises qui sont en Asie : « *Et mitte septem Ecclesiis quæ sunt in Asia* » (ibid., 10, 11).

Ces paroles sont claires et il est naturel de conclure que l'Apôtre, comme un fidèle et diligent serviteur, se hâta d'exécuter les ordres de son Maître : « *scribæ velociter scribentis* » (Ps. XLIV, 2). Ainsi agissaient les Prophètes : « Dieu dictait et ils écrivaient » (Jérém., XXXVI, 18). C'est ce qu'a toujours cru et enseigné la Tradition, c'est-à-dire tout le monde chrétien instruit et de bonne foi.

Mais il fut toujours aussi des esprits singuliers qui ne pensent pas comme tout le monde et qui ne s'en tiennent pas au bon sens et à la raison de la Tradition. Des critiques voulant paraître subtils ont imaginé ce beau raisonnement : l'Apôtre aurait bien reçu ces visions avec l'ordre de les écrire à Pathmos ; mais il en aurait ajourné la rédaction.

Ainsi le bien-aimé disciple, au milieu des fureurs de la persécution et dans un âge très avancé, lorsque tous ses jours n'étaient plus que des jours de grâce, aurait choisi son temps et son lieu, et non celui de Dieu, comme un serviteur négligent et peu soucieux des ordres de son maître : *quasi parvipendens imperium* (Levit., xx, 4), et il ne se serait point hâté de consoler et de fortifier l'Eglise par la divine parole, lorsque ses enfants étaient jetés à chaque instant dans les fers et conduits au martyre !

Aussi plusieurs, abandonnant une opinion si légère, si invraisemblable, conviennent que les sept Epîtres furent écrites à Pathmos et le reste seulement hors de Pathmos. Mais le reste est le principal, et rien dans le texte ne les autorise à faire cette distinction. Car il est dit absolument : « Ce que tu vois, c'est-à-dire tout l'objet de tes visions, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Eglises en Asie, » ce qui ne peut s'exécuter que de Pathmos.

Mais qu'ils nous expliquent cet autre texte qui est au beau milieu de l'Apocalypse : « Et lorsque les sept tonnerres eurent fait entendre leurs voix, moi, j'allais écrire, et j'entendis une voix du ciel qui me dit : Scelle les paroles des sept tonnerres, et ne les écris pas » (x, 4).

Quoi ! ne voient-ils pas clairement dans ces paroles : « Moi, j'allais écrire, » que le Prophète écrivait au fur et à mesure de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait ? Et dans cette défense : « Ne les écris pas, » ne reconnaissent-ils point une exception à la règle, une dérogation aux ordres antérieurs et formels

d'écrire sur-le-champ, soit pendant chaque vision, soit dans l'intermittence de chaque vision?

Mais voici un dernier texte qui tranche la question. A la fin, au moment où la vision va cesser, il est dit : « Si quelqu'un ajoute à ces paroles, Dieu ajoutera sur lui les plaies écrites dans ce livre. Et si quelqu'un retranche des paroles du livre de cette prophétie, Dieu le retranchera du livre de vie et de la cité sainte, et lui ôtera sa part des promesses écrites dane ce livre » (XXII, 18-19).

« Tout le livre de cette prophétie » est donc entièrement rédigé ; il a donc reçu toute sa perfection ; en un mot, il est fini, puisque l'on ne peut plus rien y ajouter, ni rien en retrancher, sous peine des plus terribles anathèmes. Or, saint Jean est toujours à Pathmos, puisque la vision continue et qu'il reste le dernier interlocuteur avec Jésus, son divin Maître, qui termine cette grande scène par cette suprême parole d'adieu : « Oui, je viens bientôt, » à laquelle répond son disciple bien-aimé : « Venez, Seigneur Jésus; *Veni*, *Domine Jesu* » (ibid., 20).

Tout s'est donc passé, écrit et terminé à Pathmos.

On montre encore aujourd'hui, dans cette île, au voyageur chrétien la grotte où l'Apôtre eut ses visions. Elle est renfermée dans une petite église ou chapelle dite de l'Apocalypse. On ne cesse de la vénérer en souvenir d'un si mémorable événement.

V

DATE DE L'APOCALYPSE

Le lieu fixe le temps où le divin livre fut écrit. Saint Irénée, disciple assidu de saint Polycarpe, qui l'avait été lui-même de saint Jean, nous dit, en effet, que cet événement avait eu lieu presque de son vivant : « Jean a vu l'Apocalypse, et il n'y a pas longtemps qu'il l'a vue, mais presque de nos jours, à la fin de l'empire de Domitien » (liv. V, ch. xxx). Saint Victorin de Petavium, commentateur de l'Apocalypse au troisième siècle, puis Eusèbe et saint Jérôme, expliquant le passage de saint Irénée, ajoutent que ce fut la quatorzième année de son règne que le tyran relégua le saint apôtre à Pathmos, après son martyre à la Porte Latine. C'est aussi le sentiment de Clément d'Alexandrie, de Tertullien, de Primase, d'André de Césarée, et de tous ceux qui s'attachent scrupuleusement aux dates, de Baronius et des meilleurs critiques, de Bossuet et de l'immense majorité des interprètes. Saint Jean, ayant donc été relégué à Pathmos l'an 94, et la mort de Domitien, après laquelle l'Apôtre retourna à Ephèse, ayant eu lieu l'an 96, l'on peut placer naturellement la composition de l'Apocalypse vers l'an 95, environ six ans avant la mort de l'auteur, soixante-deux ans après l'Ascension et vingt-cinq ans après la ruine de Jérusalem par Titus.

On ne saurait prendre en considération l'opinion de saint Epiphane, qui place l'exil de saint Jean sous l'empereur Claude. Mort au commencement du cinquième siècle, il est trop postérieur à saint Jean et à saint Irénée, et malgré sa vaste érudition, il est renommé pour sa négligence des détails et des dates. Aussi Bossuet dit-il de lui avec raison « qu'il est seul de son sentiment et qu'il ne l'appuie d'aucune preuve, outre que sa négligence en matière de chronologie n'est ignorée de personne ». Il est à peine suivi de quelques protestants et de très rares catholiques.

On peut en dire autant du grand Newton, qui place aussi arbitrairement l'exil et la vision de l'Apôtre sous Néron.

VI

TEXTE ORIGINAL

Toute la tradition témoigne que l'Apocalypse fut écrite en grec, et le texte même en est une preuve, Jésus-Christ y disant en plusieurs endroits : « Je suis l'A et l'Ω, » ce qui n'aurait aucun sens en hébreu, l'oméga n'entrant pas même dans l'alphabet sémitique, qui est terminé par le tau.

Aussi voit-on, par le soin que prend la Vulgate latine de conserver ces deux lettres grecques au lieu de les remplacer par d'autres équivalentes, qu'elle le fait par respect pour le texte primitif, et pour répéter les propres expressions de l'auteur.

Mais une autre raison qui le démontre non moins invinciblement, c'est que saint Jean vivait au milieu des Eglises de l'Asie Mineure, qui toutes ne parlaient et n'entendaient que le grec, et il en était le patriarche. Il s'y fixa depuis le martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul, et il devait y retourner après son exil. C'est à elles que Dieu lui ordonna d'adresser directement et immédiatement sa Révélation; il devait donc l'écrire et la leur communiquer dans leur propre langue.

Aussi est-ce le sentiment unanime parmi les hommes de sens. Scaliger néanmoins et quelques autres qui aiment à se singulariser et à jeter de fausses notes dans le concert universel, ont bien essayé de soutenir qu'elle avait été écrite en hébreu; mais leur opinion nouvelle n'a pu obtenir de crédit auprès d'une critique sérieuse et réfléchie.

Il est impossible de méconnaître, il est vrai, que, dans la composition et le style de l'Apocalypse, la couleur hébraïque, orientale, biblique, est beaucoup plus vivement prononcée que dans l'Evangile et les Epîtres de saint Jean et que dans tous les autres écrits des Apôtres, sans en excepter l'Epître aux Hébreux.

Nous ne dirons pas cependant que « cela vient uniquement de ce que saint Jean, Galiléen et parlant plus particulièrement sa langue maternelle, aurait écrit lui-même ses visions à Pathmos, tandis qu'il se serait servi de secrétaires hellénistes exercés pour rédiger ses autres écrits. » On oublie trop, même parmi ceux qui se défendent de préjugés rationa-

listes, que les Apôtres avaient reçu le don divin des langues, et qu'ils les parlaient selon que l'Esprit-Saint leur donnait de les parler et de les écrire : « *Et repleti sunt omnes Spiritu sancto et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis.* » (Act., II, 3-4.) Or, le disciple bien-aimé reçut éminemment l'Esprit et la langue des Prophètes, et l'Esprit-Saint lui donna de la parler et de l'écrire avec cette sublimité qui l'élève à la hauteur des plus sublimes écrivains sacrés et des plus grands Prophètes. Aussi son livre n'est pas de l'homme, mais tout de l'Esprit-Saint, et dépasse de beaucoup tous les chefs-d'œuvre humains.

VII

A QUELLE OCCASION ET DANS QUEL BUT FUT COMPOSÉE L'APOCALYPSE

§ I. *Occasion.*

Saint Jean nous apprend lui-même « qu'ayant été exilé dans l'île de Pathmos pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus, il fut ravi en esprit le jour du Seigneur » (I, 9-10), et que le Sauveur « lui apparaissant, dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire » (*ibid*, 14-16), lui intima l'ordre « de consigner dans ce livre toutes ses visions sur le passé, le présent et l'avenir : *Scribe ergo quæ vidisti, et quæ sunt, et quæ oportet fieri post hæc* » (ibid., 19).

De même que Dieu, dans l'antique Testament, apparaissant au milieu du buisson ardent à Moïse éprouvé par le feu de la persécution et poursuivi par la fureur de Pharaon, l'investit de l'autorité de libérateur, de législateur et de prophète de l'ancien Israël, et le constitue dieu de Pharaon : « *Ecce constitui te deum pharaonis* » (Exod., VII, 1); ainsi Jésus-Christ apparaît dans l'éclat de sa puissance et de sa majesté à son fidèle disciple exilé et martyr, pour le revêtir de la mission et de l'autorité de prophète et de consolateur du nouvel Israël, et l'établir comme le dieu des nouveaux Pharaons, les persécuteurs du nouveau peuple choisi.

§ II. *But.*

Son but secondaire fut double : de prémunir les fidèles, comme par un antidote immédiat, contre les venins d'Ebion, de Cérinthe, des Nicolaïtes ou Gnostiques, cette sinistre pléiade d'hérésiarques qui surgirent à la fin de l'âge apostolique, et de fortifier les âmes au milieu de la persécution de Domitien et des autres empereurs romains qui allaient verser à flots le sang des chrétiens. Mais son grand but, son but principal, c'est de consoler, d'affermir l'Eglise, d'animer la foi et l'espérance de ses enfants pour tous les âges futurs, en lui montrant, dans la succession des siècles, les luttes et les persécutions qu'elle doit subir de toutes parts, et les victoires qu'elle doit remporter depuis Caïphe et Néron jusqu'à l'Antechrist, depuis

la mort et la résurrection de son divin Epoux jusqu'à son dernier et glorieux avènement, où il associera à l'honneur de ses triomphes tous ceux qui auront cru en lui, l'auront aimé et servi, et où il les admettra dans les joies et les intarissables délices de la céleste Jérusalem.

Ce but, le divin Sauveur l'avait déjà énoncé d'une manière sommaire dans son Evangile : « Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai prédites... afin que vous ayez la paix en moi. Vous serez opprimés dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Joan. xvi, 4, 53.) « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » (Matth., v, 12.)

Mais ici, dans sa Révélation, il soulève, pour ainsi dire, tous les voiles de l'avenir et nous montre tous les événements comme à découvert, avec leurs circonstances, leurs époques et leurs grands caractères, afin que l'on puisse reconnaître dans tous les temps son omniscience qui les connaît, sa main qui les dirige, sa volonté qui les permet pour sa plus grande gloire, pour la perfection de son Eglise et la sanctification de ses élus, et pour la manifestation de sa terrible justice sur les méchants : « *Ut cùm venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.* » (Joan., xvi, 4.)

Mais comment retirer tous ces fruits d'un livre dont la profondeur est insondable ?

VIII

OBSCURITÉ DE L'APOCALYPSE ET CAUSES DE CETTE OBSCURITÉ

§ I. *Obscurité.*

Tout lecteur attentif et intelligent, après une première lecture de ce divin livre, peut au moins dire, comme le plus sage des sages dans l'antiquité païenne, qui venait de lire le livre d'Héraclite : « Tout ce que j'en ai compris m'a paru très beau et très fort ; et je crois que tout ce que je n'en ai pu comprendre, est de même ; mais il lui faudrait quelque habile plongeur pour en pénétrer toute la profondeur. » (Socrate d'après Diogène Laërce.) Tel était aussi sur l'Apocalypse le jugement des Pères de l'Eglise. « Je n'en comprends pas toutes les paroles, disait saint Denis d'Alexandrie ; je crois néanmoins qu'il n'y en a aucune qui ne renferme de grands sens sous son obscurité et sa profondeur. » (S. Denis d'Alexandrie d'après Eusèbe.)

« Toutes les paroles de l'Apocalypse, disait saint Jérôme, sont autant de mystères. C'est encore parler trop faiblement d'un livre d'un tel prix. Il ne s'y trouve point de mots qui ne renferment plusieurs grands sens. » (Ep. à Paulin.)

Pour eux, l'habile plongeur que réclamait Socrate, n'était pas encore venu. Il se hâtait néanmoins dans sa course dévorante ; mais il n'arrive que de nos jours.

§ II. *Causes de cette obscurité.*

La première cause, c'est que l'Apocalypse est un livre essentiellement prophétique, et que l'essence de la prophétie est d'être obscure et comme voilée jusqu'à son accomplissement. On peut bien y apercevoir *a priori* son objectif principal, et certes le Messie et son royaume étaient en partie visibles sous les figures et dans les prophéties de l'Ancien Testament, mais comme à travers les nuages, au milieu des ombres et d'apparentes contradictions, où tantôt les faiblesses de son humanité obscurcissaient sa divinité, et où tantôt l'éclat de sa divinité éclipsait son humanité. Ce ne fut que lorsqu'il eût paru dans la majesté de son enseignement et la puissance de ses miracles, et fondé divinement son Eglise, qu'il dissipa tous les nuages, toutes les contradictions apparentes; ce ne fut que lorsque les Apôtres et les Evangélistes nous eurent montré l'Homme-Dieu dans toute la lumière et la vérité de ses deux natures divine et humaine, et nous eurent donné de sa personne et de son règne la parfaite interprétation, que toutes les antiques prophéties s'éclaircirent. Alors le prophète Isaïe, si énigmatique, si contradictoire, se trouva n'être plus qu'un simple évangéliste, qu'un clair et fidèle historien.

Ainsi, dans l'Apocalypse, l'histoire des combats, des victoires et des triomphes de Jésus-Christ et de son Église est comme voilée aux premiers siècles, parce qu'un grand nombre d'événements étaient encore plongés dans les profondeurs de l'avenir.

Mais Dieu a commandé au temps de les en tirer et de les dérouler aux yeux de l'univers, et cet infatigable plongeur, grâce à son activité dévorante, achève bientôt son œuvre, et tous les grands événements sont en grande partie accomplis. Pour les apercevoir et les reconnaître tels qu'ils sont décrits par le prophète, il n'est plus nécessaire d'être prophète ; il suffit de savoir lire l'histoire, les annales de l'Eglise et des peuples. Ils y sont visibles, éclatants. Ce qui pour les Pères était l'avenir, est pour nous le passé ; ce qui pour eux était scellé, parce qu'il ne devait s'accomplir que dans un futur lointain : « *Tu ergo visionem signa, quia post multos dies erit* » (Dan., VIII, 26), est pour nous non scellé, parce qu'il est déjà consigné dans les faits historiques, ou finit de se dérouler sous nos yeux : « *Ne signaveris verba prophetiæ libri hujus : tempus enim prope est.* » (Apoc. XII, 10.) Et ainsi disparaît pour nous en grande partie la première cause de l'obscurité de cette prophétie.

La seconde cause, c'est que saint Jean, à l'exemple d'Ezéchiel, de Daniel et de Zacharie, est beaucoup plus figuré que les autres prophètes, et que les objets de ses visions sont le plus souvent désignés sous les voiles de l'allégorie et des énigmes. Ainsi « les sept chandeliers » sont les sept Eglises et « les sept Eglises » l'Eglise universelle ; « l'Agneau » c'est Jésus-Christ ; « la bête de la mer aux sept têtes et aux dix cornes », l'Antechrist et son corps mystique, ou ses précurseurs et ses séides ; « la grande Babylone, ou la grande prostituée », le monde corrupteur et corrompu ; « les eaux » sont les peuples et les nations ; « la femme revêtue

du soleil et dans les douleurs de l'enfantement, et la fiancée de l'Agneau », c'est l'Eglise militante ; la nouvelle Jérusalem et l'épouse de l'Agneau, c'est l'Eglise triomphante ; le soleil y figure aussi Jésus-Christ et son Eglise, et les étoiles, les fidèles... « Le Saint-Esprit, dit saint Augustin, y parle énigmatiquement, pour exercer l'esprit du lecteur » (*Cité de Dieu*, XX, XVII). Il veut nous élever au-dessus de la lettre qui tue, pour nous faire pénétrer dans l'esprit qui vivifie, et ne veut pas mettre les choses de Dieu à la portée du vulgaire profane et corrompu, qui en abuserait, les souillerait et les tournerait en instruments de ruine et de mort, « *nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos, ne forte conculcent eas pedibus suis et conversi disrumpant vos.* » (Matth., VII, 6.)

Une troisième cause, c'est l'ignorance du sujet, du plan et des divisions de ce livre aussi méthodique que sublime. Elle est radicale. En se méprenant sur l'un de ces trois points, on est réduit à la condition de celui qui s'aventure dans un labyrinthe, sans fil conducteur, ou sur une mer semée d'écueils, sans carte et sans boussole. On ne distingue plus les visions, ni les séries de visions ; on confond une prophétie avec une autre; on bouleverse l'ordre des événements et les époques de leur accomplissement.

IX

SUJET, PLAN ET DIVISIONS DE L'APOCALYPSE

Sujet

Les Pères de l'Eglise connaissaient le sujet et le grand objectif de cette Révélation, soit par suite des explications de l'auteur sacré lui-même qui, par voie de la Tradition, seraient parvenues jusqu'à eux ; soit par la force de leur propre génie et les illuminations de l'Esprit de lumière. On a beau contester cette connaissance à nos pères et maîtres dans l'intelligence des Ecritures ; elle existe, et, quoiqu'ils eussent de leur temps fort peu des événements prophétisés accomplis, leurs rares explications littérales sont encore les phares lumineux qui doivent nous diriger au milieu de cet Océan périlleux ; et ceux qui les méprisent sont condamnés à parcourir une route inconnue au milieu de continuelles ténèbres, à se repaître de la frivolité des interprétations et des imaginations particulières, et à sombrer dans l'abîme.

Selon les Pères et les saints docteurs, l'Apocalypse est l'histoire universelle de l'Eglise, dans l'ordre des temps et des évènements, depuis le premier jusqu'au second avènement de Jésus-Christ : « *in Apocalypsi Joannis ordo temporum sternitur.* » (Tert. *de Res*, xv.) Saint Denis d'Alexandrie regardait l'Apocalypse comme un livre plein des secrets divins, où Dieu

avait renfermé une intelligence admirable, mais très cachée, de ce qui arrivait tous les jours en particulier « καθ'ἕκαστον ». (Eusèbe et Bossuet.)

« Ce livre de l'Apocalypse, dit saint Augustin, comprend tout le temps qui s'écoule depuis le premier avènement du Christ jusqu'à la fin des temps où sera son second avènement : *liber iste Apocalypsis complectitur totum hoc tempus quod a primo scilicet adventu Christi usque in sæculi finem quo erit secundus ejus adventus.* » (*Civ. Dei* XX, VIII, I.)

« De même, dit saint Jérôme, que saint Jean est appelé évangéliste, parce qu'il a composé l'Evangile ; de même il est aussi appelé prophète, parce qu'il écrivit l'Apocalypse, qui contient les infinis mystères de l'avenir : *Joannes sicut appellatur Evangelista, quia librum Evangelii condidit, ita etiam appellatur propheta, quia scripsit Apocalypsim, infinita futurorum mysteria continentem.* » (1ª contra Jovin., IV.)

Le vénérable Bède, dont la doctrine, dit la Chétardie, n'est qu'un « précis de celle des anciens », assure que « saint Jean, dans son Apocalypse, ne fait que décrire, sous différentes figures, tous les événements et les temps futurs de l'Eglise, à commencer à la naissance du Sauveur. »

André de Césarée disait aussi que « l'Apocalypse avait principalement pour objet la suite des événements qui s'étendent de la première apparition de Jésus-Christ à la consommation du monde. » (*Comm. de l'Apoc.*)

En un mot, tous les Pères et les plus anciens com-

mentateurs ont vu dans l'Apocalypse l'histoire prophétique et universelle de l'Eglise de Jésus-Christ depuis son premier jusqu'à son second avènement.

De là l'on doit conclure :

1° Ils méconnaissent donc le sujet de l'Apocalypse, les interprètes modernes de l'école de Salméron, Alcazar et Bossuet, qui prétendent que toutes les prédictions qu'elle renferme ont été accomplies dans les cinq premiers siècles par la ruine du judaïsme, sous Titus et Adrien, et par celle de la Rome païenne, sous Alaric et Totila.

2° Ils ne sont pas moins dans l'erreur, tous ceux qui en renvoient la réalisation à la fin des siècles, affirmant que les Pères sont de ce sentiment, lorsque les Pères et les saints docteurs, nous venons de le voir, enseignent expressément le contraire.

3° Ceux-là sont donc avec les Pères et dans le vrai en théorie, sinon toujours dans l'interprétation de chaque prophétie, qui ont compris que saint Jean, l'ami de l'Epoux, décrit et prophétise, d'après ses ordres, comme dans un glorieux Evangile, la vie, les luttes et les triomphes de l'Epouse, depuis son berceau jusqu'à son éternel couronnement.

Voilà le véritable et immense sujet de cette suprême Révélation, vaste comme la mer, où toute la sagesse humaine, agitée par les orages et les tempêtes, est tantôt comme engloutie dans la profondeur des abîmes, et tantôt soulevée jusqu'aux cieux : « *Velut mare magnum plenum procellis et tempestatibus, in quo omnis sapientia humana devoratur* » (Ribera), mais dont l'Esprit-Saint fait, pour l'homme

de bonne volonté, comme une mer de cristal calme et pleine de lumière, ferme et diaphane, où il lui fait voir clairement la conduite du Fils de Dieu et sa divine Providence dans la conservation de son Eglise, et dans la formation et l'accroissement de ses élus : « *Et vidi tanquam mare vitreum mistum igne, et eos qui vicerunt bestiam... stantes super mare vitreum, habentes citharas Dei* » (xv, 7).

Plan et divisions

Mais avant de s'engager sur ce vaste océan, « *mare magnum* », il faut en posséder la carte, pour en explorer et en discerner les différentes plages et avancer sûrement; en un mot, il faut connaître le plan et les divisions de cette sublime prophétie, pour ne pas confondre des temps et des événement si divers, mais pour bien les distinguer, et assigner à chacun son époque, son rang et sa place.

De grands théologiens et des interprètes renommés des Ecritures se sont aventurés dans la lecture et l'interprétation de ce livre tout divin comme dans l'étude et l'explication d'une histoire vulgaire, prenant les numéros des chapitres et des versets comme étant tout l'ordre chronologique de l'Esprit-Saint, s'imaginant que là est le classement des événements et la succession des temps; et ils ont parcouru tout d'une haleine les sept Epîtres, les sept Sceaux, les sept Trompettes et les autres séries de visions, comme étant une suite nécessaire les unes des autres. Aussi,

après avoir vu, au chapitre XI, 7-18, « la bête ou l'Antechrist mettre à mort les deux témoins, puis la résurrection générale et le jugement des morts », ils ont cru voir, au chapitre XX, 7-9, une autre persécution différente d'un autre Antechrist, une autre résurrection générale et un autre jugement des morts : ce qui les jette dans la stupéfaction et oblige Bossuet, malgré son grand génie et sa profonde connaissance des Ecritures, de s'écrier lui-même : « C'est un secret de l'avenir où j'avoue que je ne vois rien... Je n'en sais pas davantage; et aussi, sans pénétrer plus avant, j'avertis ceux qui veulent trouver la persécution de l'Antechrist dans celle de la bête de l'Apocalypse, que, pour parler conséquemment, ils sont obligés de dire que la persécution de l'Antechrist ne sera pas la dernière, puisqu'elle devance de mille ans, en quelque sorte qu'on les entende, celle de Gog et de Magog, comme on a vu; ce qu'ils ont aussi à ajuster avec les autres parties de la doctrine de l'Antechrist, et surtout avec ce que saint Paul nous a dit, que « ce « méchant serait détruit par l'avènement glorieux de « Jésus-Christ. » (Explic., XX, 7 et 14.)

Ainsi Bossuet et son école, et beaucoup d'autres qui n'en sont pas, pour avoir méconnu le plan admirable et les divisions si méthodiques de cette divine Révélation, séparent par un espace de mille ans, « en quelque sorte qu'on les entende », les événements du chapitre XI de ceux du chapitre XX, et ils sont forcés logiquement, d'après leur système, de compter deux persécutions suprêmes, celle de la bête et celle de Gog et de Magog, deux résurrections générales et

deux jugements des morts, lorsque, dans l'ordre parfait du livre sacré, ces événements sont identiquement les mêmes.

Comment ces interprètes ne se sont-ils pas aperçu ici qu'ils faisaient fausse route ?

Aussi les théologiens, effrayés de ces conséquences et ne pouvant « les ajuster avec la doctrine de saint Paul » et de toutes les Ecritures qui enseignent, en effet, que la persécution de l'Antechrist sera la dernière et que le jugement suivra de près, ont cru se tirer de leur mauvais pas en supposant des hystérologies, des anticipations et des postpositions, toute sorte de désordre et de confusion dans le livre le plus méthodique et le mieux ordonné des livres. Les uns font violence aux expressions du texte pour en faire sortir un tout autre sens que le véritable, les autres vont échouer directement dans un millénarisme réel ou déguisé, et les uns et les autres rompent avec la commune interprétation des Pères, parce qu'ils n'ont pas su lire le divin livre et se placer aux points de perspective d'où ils auraient pu distinguer et voir clairement, dans leur ordre, tous les événements divers. Ils avaient oublié d'en chercher avant tout le plan et les divisions.

Or, voici ce plan et ces divisions, aussi simples que sublimes :

Disons d'abord ce que tout le monde voit. Tous voient que l'Apocalypse commence par un prologue ou exorde (ch. I, v. 1-8), et finit par l'épilogue ou la péroraison (ch. XXII, v. 6-21).

Presque tous reconnaissent que les vingt premiers

chapitres décrivent particulièrement l'Église militante, et les chapitres XXI et XXII, l'Église triomphante.

Mais un petit nombre seulement ont compris que toute l'histoire prophétique de l'Église ici-bas est divisée en sept âges, et que tous les événements principaux qui remplissent les sept âges, sont figurés dans sept séries parallèles de sept visions, qui commencent toujours au premier avènement de Jésus-Christ, et finissent à son second. Parmi ces sept séries, quatre ont sept visions ou tableaux prophétisant les événements, et chacune de ces visions correspond à l'un des sept âges, dans son numéro d'ordre.

Les trois premières séries, la série des sept épîtres, celle des sept sceaux et celle des sept trompettes, qui ont par conséquent chacune leurs sept visions et figurent sans lacune les sept âges, depuis le premier jusqu'au second avènement du Sauveur, remplissent les onze premiers chapitres, et forment comme l'ébauche, l'esquisse où sont tracées les grandes lignes de la divine prophétie. Mais à partir du chap. XII jusqu'au chap. XX inclusivement, lesquels renferment trois autres séries, le prophète a déposé, pour ainsi dire, la plume et le crayon, pour ne plus se servir que du pinceau, et le charger des plus énergiques et des plus vives couleurs, tantôt terribles et tantôt d'une douceur ravissante.

La septième série, contenue dans le chap. XX, est le résumé des six premières, et ce chap. XX n'est que la récapitulation, mais une récapitulation sublime, des XIX chapitres précédents.

La huitième série, chap. XXI et XXII jusqu'au v. 5, est

comme l'octave de l'éternité, décrivant la gloire et la félicité de la nouvelle et triomphante Jérusalem. Elle n'a aucun parallélisme avec les sept autres, puisqu'elle en est le couronnement.

Ce parallélisme des séries commençant toujours au premier avènement pour aller finir au second, et leurs visions ou tableaux prophétiques contenant dans un ordre chronologique les événements de chaque âge, sont à la fois d'une admirable simplicité, et l'un des secrets, des grands caractères de cette divine prophétie, et en facilite merveilleusement l'interprétation. Le déchiffrement d'une énigme ou d'une figure donne la clef pour la solution de la suivante, et les visions s'éclairent réciproquement dans chaque âge. Ce que nous n'avons pas lu dans l'épître, nous l'apercevons à l'ouverture du sceau correspondant ; ce que nous n'avons pas vu à la levée du sceau, nous l'entendons au son de la trompette ; ce que n'a point fait entendre la trompette formidable, nous le contemplerons dans l'effusion de la terrible coupe de la colère de Dieu.

Deux séries, il est vrai, la 4e, chap. XII, XIII et XIV, et la 5e, chap. XVII, XVIII et XIX, n'ont point leur nombre sacré de sept visions ; mais il est aisé d'assigner à chacun de leurs tableaux, dans l'ordre prophétique, sa correspondance et sa place, par les antécédents et les conséquents.

Quant à la septième série contenue dans le chap. XX, n'oublions pas, comme nous venons de le dire, qu'elle est la récapitulation des six autres, et que le chap. XX est le résumé des XIX précédents. Elle commence aussi au premier avènement du Sauveur, et décrit l'enchaî-

nement du dragon ou de Satan pour mille ans, nombre mystique et indéterminé, qui désigne tout l'espace de temps qui s'écoule entre les deux avénements du Fils de Dieu ; puis le règne des âmes des martyrs et des saints dans le ciel jusqu'à la résurrection ; ensuite le déchaînement de l'antique serpent qui, par l'Antechrist, séduit les nations, Gog et Magog, ses principaux feudataires ; et après les formidables préliminaires du jugement dernier, la résurrection des morts et le châtiment de tous ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie, ou qui ont adoré la bête et le dragon.

Tout lecteur attentif comprendra que ce chap. xx est de la plus grande clarté, quoique Bossuet et beaucoup d'autres excellents interprètes, pour l'avoir regardé comme une suite et non comme la récapitulation de toute la divine prophétie, l'aient trouvé le plus obscur de toute l'Apocalypse.

Rien n'est simple, mais aussi rien n'est varié, vaste, profond et sublime, comme ce plan où règnent la lumière, le mouvement et la vie. Les faits et les événements y sont considérés sous toutes leurs faces, dans leurs causes, leurs développements et leurs effets, et rien n'est mieux dans la nature :

Avant l'orage et ses conséquences, nous observons l'état de l'atmosphère, puis nous apercevons les éclairs déchirant la nue, nous entendons les grondements et les éclats du tonnerre, et nous voyons les nuages se résoudre, ou en pluie bienfaisante ou en grêle meurtrière.

Tels sont les phénomènes qui ne cessent de se produire dans les visions apocalyptiques : dans les sept

épîtres est constaté l'état de l'atmosphère religieuse et morale, la mesure de la foi et de la charité, du vice et de la vertu, au ciel de l'Église et de l'humanité, dans les différents âges ; à l'ouverture des sept sceaux paraissent les éclairs, les signes heureux ou sinistres, figurant les puissances et les États politiques ; le tonnerre et la foudre éclatent au son des sept trompettes annonçant les hérésies et les révolutions ; et les châtiments sont versés par l'effusion des sept coupes, selon la mesure de l'impiété des hommes et de la colère de Dieu. Car l'ordre le plus admirable aussi bien que la mesure de la justice et de la miséricorde y est toujours observé.

Nous avons déjà dit que chaque série de visions commence régulièrement au premier avènement de Jésus-Christ pour nous conduire à la fin des temps, et de là, par un heureux rapport de la fin avec le commencement, par un admirable à-propos, le prophète est toujours transporté et nous transporte avec lui au pied du trône de Dieu et de l'Agneau ; car l'Agneau immolé pour nos péchés est le centre comme il est le commencement et la fin de tout : « *Et ecce in medio throni... Agnum stantem tanquam occisum* » (v, 6).

Mais l'on comprendra mieux par le texte et le commentaire le nœud divin de ce grand drame qui se joue à la fois au ciel, sur la terre et aux enfers.

Aussi ce plan n'est-il ni d'un mortel ni d'un ange, mais de Dieu, qui embrasse d'un seul regard, d'un regard infini, l'universalité des choses, les créées et les possibles, celles qui passent et celles qui demeu-

rent : « *Et hoc continet omnia* » ; et qui, les voyant toutes sous toutes leurs faces, les fait contempler de même à son prophète, en l'élevant dans ces sublimes hauteurs où il n'y a plus de secrets, où le passé, le présent et l'avenir sont sans voile ni ombre, et il lui donne avec le regard surnaturel l'élocution prophétique : « *Scientiam habet vocis* » (Sap., I, 7), pour exprimer ces profonds mystères, et faire entendre à tout homme de bonne volonté tout ce qu'il a voulu lui révéler pour son éternel bonheur : « *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus* » (I, 3).

Ce plan si admirable et si si simple, la grande clef de l'Apocalypse et le seul flambeau qui puisse en illuminer les profondeurs, ne fut pas inconnu des premiers Pères. Saint Victorin, évêque de Petavium, l'un des plus anciens commentateurs, martyrisé sous Dioclétien, reconnaît expressément que « l'Esprit-Saint, après avoir conduit l'auteur jusqu'à la fin des temps, le ramène au commencement, pour le reconduire aux derniers jours par de nouvelles prédictions et de nouveaux symboles ». Saint Augustin y fait manifestement allusion, lorsqu'il nous dit : « Dans ce livre de l'Apocalypse, l'obscurité vient surtout de ce que l'apôtre répète les mêmes choses de plusieurs manières, en sorte qu'il paraît toujours en dire de nouvelles et de diverses, lorsque l'on s'aperçoit que ce sont les mêmes choses qu'il dit autrement : « *Et in hoc quidem libro, cujus nomen est Apocalypsis, obscurè multa dicuntur..... maximè quia sic eadem multis modis repetit, ut alia atque alia dicere videatur,*

cùm aliter atque hæc ipsa dicere vestigetur. » (*De Civ.*, XX, XVII, in fine.)

Vers la fin du VIIIe siècle, Ambroise Autpert, abbé de Saint-Bénévent, dont le remarquable commentaire figure parmi les œuvres de saint Ambroise, et saint Bruno, évêque de Segni et abbé du Mont-Cassin au XIIe siècle, reconnaissent et suivent ce plan dans leurs explications, et c'est la voie où sont entrés La Chétardie au XVIIe siècle et Lafont-Sentenac de nos jours.

Bossuet lui-même, dont le regard dans les Ecritures est si perçant, n'a pu s'empêcher de l'entrevoir, malgré l'étroit horizon où il s'était enserré : « Il ne faut pas oublier, dit-il, qu'une vision répète souvent sous une figure ce qu'on aura déjà vu représenté sous une autre... Il arrive aussi quelquefois que saint Jean reprend les choses de plus haut que dans les derniers chapitres précédents, pour faire mieux voir la liaison des causes préparatoires avec les effets... Les sept sceaux sont engagés dans les sept trompettes ; les trois *væ* qui lient les trompettes entre elles, les unissent aussi avec ce qui suit, où sont comprises les sept coupes (ch. XIX, XX, récapitulation à la fin). »

Il avait donc mis la main sur la véritable clef, il pouvait admirablement s'en servir, et, après avoir écrit l'*Histoire universelle*, nous donner l'interprétation de la prophétie universelle. Mais son plan, à lui, était préconçu, et son siège était fait. Pressé d'en finir avec l'inepte exégèse protestante, et séduit par les spécieux systèmes de Salméron et d'Alcazar, il ne voulut rien voir au delà de la des-

truction du judaïsme par les Romains et d'une prétendue ruine de Rome par Alaric et Totila. Aussi n'en était-il pas satisfait. Il comprenait un peu tard qu'il fallait porter plus haut et plus loin ses regards. « Cependant, à Dieu ne plaise, disait-il, qu'on s'imagine que, par cette explication, quelque suivie qu'elle paraisse, on ait épuisé tout le sens d'un livre si profond. Nous ne doutons pas que l'Esprit de Dieu n'ait pu tracer, dans une histoire admirable, une autre histoire encore plus surprenante, et, dans une prédiction, une autre prédiction encore plus profonde » (*ibid.*).

Dom Calmet, tout en disant de l'explication de la Chétardie : « Je crains que cette distribution des temps de l'Eglise en sept âges ne paraisse un peu trop arbitraire », convient aussi du rapport entre les séries des sept sceaux, des sept trompettes et des sept coupes. Mais son siège aussi était fait. On ne renonce pas si facilement à une idée encore neuve et autorisée d'un grand nom. Bossuet avait parlé : « *Magister dixit.* » L'on ne verra et l'on ne jurera longtemps dans les écoles que par ces deux maîtres illustres.

C'est pour avoir dédaigné les principes antiques et négligé de rechercher le véritable plan de l'Apocalypse, que tant d'interprètes, à l'instar des protestants, au lieu de l'expliquer, l'appliquent impitoyablement à leurs systèmes particuliers, et l'étendent comme sur le lit de Procuste, pour la mettre à la taille de leurs conceptions et de leurs idées. Et les lecteurs, perdus, découragés au milieu de tant d'interprétations hy-

brides, dont ils n'aperçoivent que les difficultés, l'arbitraire et les obscurités, jettent là le divin livre lui-même, après en avoir compris à peine quelques figures, en s'écriant avec le Maître : « Et pour le surplus, c'est un secret de l'avenir où j'avoue que je ne vois rien... » On ne peut pas en savoir plus que Bossuet.

Pour nous, nous concluons : donc, serait-on un aigle comme l'évêque de Meaux, un grand commentateur des Ecritures comme dom Calmet, pour comprendre cette divine révélation, il faut savoir la lire et s'arrêter aux points qui finissent une série de visions, pour remonter dans la série suivante à l'origine des choses, à la cause, au principe de tout, qui est le premier avènement de Jésus-Christ ; il faut en connaître et en suivre le plan et les divisions. Et une immense lumière luira sans éblouir, et les grands événements de l'histoire, qui sont des événements prévus, décrétés dans les conseils éternels pour la formation des élus, prédits et prophétiquement figurés, caractérisés, viendront se présenter d'eux-mêmes sous les yeux du lecteur, en face de l'histoire et aux points précis, marqués et signalés par le prophète, et diront comme dans le livre de Job : « Nous voilà, c'est nous, reconnaissez-nous : *Adsumus* » (Job, XXXVIII, 35).

X

SON MÉRITE LITTÉRAIRE

L'Apocalypse est le livre le plus concis et le mieux écrit, le plus court et le plus vaste, le plus sublime et le plus profond, et en même temps le plus méthodique, le plus *un*, le plus vivant et le plus achevé des livres, car il est le sommaire, le chef-d'œuvre et le couronnement de toutes les divines Ecritures. Or, Moïse et les prophètes sont au-dessus de tous les écrivains profanes.

Un grand connaisseur a dit « qu'il n'y eut jamais d'ouvrage écrit avec plus d'art et de beauté, tous les mots étant d'une propriété exquise et du choix le plus parfait : *Nullus unquam liber majore cum artificio scriptus, unoquoque verbo velut in bilance pensitato* » (HENRICUS MORUS, Vision. Apoc.).

Des rationalistes qui ne croient pas à l'inspiration divine, n'ont pu s'empêcher de dire que « c'était le chef-d'œuvre du genre dramatique dans la poésie hébraïque ou orientale ». Le plus étonnant génie poétique de notre temps, quoique lamentablement dévoyé, plaçait, sans le comprendre, « Jean de Pathmos parmi ces hommes qui constituent la cime de l'esprit humain ». Où l'aurait-il placé, s'il l'avait compris ? (Réponse de M. Dumas au discours de M. Leconte de l'Isle à l'Académie.) Mais on connaît le jugement

plus compétent des Pères et des commentateurs, de Bossuet et de dom Calmet, « qui voient réunies dans ce seul livre toutes les beautés des Ecritures, l'esprit et la sublimité de tous les prophètes ».

Nous ne dirions pas assez en disant :

1° Que c'est l'histoire universelle la mieux conçue et la mieux remplie ; car, après l'avoir lue et comprise, nous connaissons tout ce qui regarde Dieu, les anges et les hommes, les destinées de l'Eglise et du genre humain ;

2° Que c'est la philosophie de l'histoire la mieux entendue et la plus approfondie, puisqu'elle nous transporte à l'origine des choses, nous en manifeste les causes, les développements et les conséquences ; qu'elle comprend et nous fait voir, dans leur ensemble, leur passé, leur présent et leur avenir, et nous décrit, dans leur suite logique, les événements tels qu'ils furent décrétés dans les divins conseils, et tels qu'ils s'accomplissent par les passions des hommes au milieu du mouvement et des agitations de la terre ;

3° Que c'est le drame le plus émouvant, puisque nous y voyons tout l'amour du ciel aux prises avec toutes les oppositions, toutes les résistances de la terre, et toutes les fureurs de l'enfer ;

4° Que c'est le poème des poèmes, l'épopée des épopées, exprimée avec le plus de puissance, de naturel, de simplicité et de vérité, et, en même temps, d'enthousiasme, de magnificence, de noblesse et de clarté ; car, s'il y a quelque obscurité, ce n'est pas dans les termes, mais dans les choses cachées sous les figures prophétiques et les voiles de l'avenir.

Que sont les chefs-d'œuvre des hommes et les productions du génie et de l'imagination d'Homère, de Virgile, du Tasse et de Dante auprès de celui-ci ?

On admire :

Dans l'Iliade, le courroux d'Achille, implacable dans sa vengeance, se repaissant du carnage et de l'humiliation des siens, jusqu'à ce que la mort de son ami Patrocle l'arrache de sa tente, et que, combattant en partageant les dieux, il traîne trois fois autour des murs d'Ilion les restes sanglants de son ennemi vaincu ;

Dans l'Enéide, les aventures d'un héros plus ou moins fabuleux, que l'on dit porter dans ses flancs un grand empire, l'un de ces empires qui croulent au son des trompettes des anges de l'Apocalypse ;

Dans la Jérusalem délivrée, un brillant et magnifique épisode de la vie et des combats du nouveau peuple de Dieu, mais où l'histoire et la vérité chrétienne sont tissues de mensonges et de fables ;

Dans la Divine Comédie, un voyage imaginaire en enfer, au purgatoire et au paradis, où les passions du poète gibelin, idolâtre et chrétien, damnant ou glorifiant les hommes au gré de ses rancunes, jurent avec les éclairs d'une solide doctrine et une conception grandiose.

Mais que sont ces premiers chefs-d'œuvre de l'esprit humain en comparaison de l'œuvre divine, sinon des épisodes, des fables, de pâles images en présence de l'universelle et éternelle vérité ? Leur théâtre est borné, excepté pour la Divine Comédie, leur fond est

pauvre, leur forme souvent négligée, leur marche parfois languissante :

> Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
>
> (HORAT.)

et les hors-d'œuvre n'y sont pas rares.

Dans le vivant poème et les épiques réalités de l'Apôtre, point de bornes, ni pour le temps, ni pour l'espace, et néanmoins, selon les règles mêmes d'Aristote, unité parfaite de temps, de lieu et de personnages ; car le temps de la vie présente n'y est qu'un point entre deux éternités, et Dieu, qui y préside à tout, ne connaît pas le coucher du soleil, et son jour est un jour éternel, et dans cette immense action et dans le récit de l'auteur, aucun de ces défauts et de ces signes qui accusent la faiblesse et trahissent l'audace du génie humain.

Le théâtre, disons-nous, c'est le ciel et la terre, et l'époque de la scène, l'éternel jour de Dieu : Dieu et l'Agneau au sommet et au centre de tout, et les puissances angéliques et les puissances infernales, et les peuples et les rois de tous les siècles, en sont les acteurs, et le Prophète, le témoin en même temps que l'historien, peut dire aussi :

> Quorum pars magna fui
>
> (ENÉIDE.)
>
> Et ego Joannes qui audivi et vidi hæc
>
> (APOCAL., XXII, 8.)

Aussi sa narration est-elle expressive, simple, naturelle, et toujours grande et élevée, vive et animée, jamais languissante ; et si lui-même, au

milieu de ces spectacles trop émouvants pour l'humaine nature, tombe d'admiration, d'extase et de ravissement, c'est le Très-Haut ou son ange qui le relève et lui communique des forces nouvelles, de nouvelles inspirations pour continuer son récit avec de nouvelles figures, de nouvelles images et de nouveaux accents plus sublimes, qui frappent, qui ravissent, avec un intérêt toujours croissant. Car c'est l'intérêt et la destinée, non d'un homme, d'un peuple ou d'une époque, mais l'intérêt et le sort de tous les peuples, de toutes les époques, le sort du genre humain et de chaque membre du genre humain qui est en jeu.

XI

BEAUTÉ BIBLIQUE

L'Apocalypse, nous l'avons déjà vu, nº 1, n'est pas seulement l'Evangile du triomphe et de la gloire de Jésus-Christ dans le ciel, après l'Evangile de ses travaux et de ses humiliations sur la terre, elle est aussi la sublime récapitulation, le dernier mot de toutes les Ecritures. Elle en détermine le sens, en éclaircit les obscurités et en explique les plus profonds mystères. Tous les écrivains sacrés se réunissent pour venir y rendre un suprême hommage à Jésus-Christ, et nous montrer qu'ils n'avaient que lui en vue dans leurs divins écrits, qu'il était la fin de toute la

loi, la vérité de toutes ses figures, le corps de toutes ses ombres et l'âme de tous leurs oracles.

Aussi est-elle appelée par excellence la Révélation de Jésus-Christ : « *Apocalypsis Jesu Christi* », parce qu'il en est lui-même l'auteur. Assis à la droite de son Père, qui l'a établi le souverain juge et le souverain arbitre de l'univers, il y continue aussi ses fonctions de suprême Révélateur. Ce n'est donc plus Moïse, ni Elie, ni Isaïe, ni aucun des autres prophètes ou écrivains sacrés qui nous parle ici, mais le Fils de Dieu lui-même. Avec quelle joie, quel ravissement ne devons-nous pas entendre sa voix, lorsque, du haut de son trône, il nous appelle à lui et nous montre le chemin du combat et de la victoire où nous devons marcher pour entrer dans sa gloire et partager son royaume : « *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus* ! » (III, 21).

XII

1° IMPORTANCE DOGMATIQUE

Tout le *Credo*, toutes les vérités de foi enseignées aux fidèles par l'Eglise, y sont exprimées en termes formels ou équivalents. C'est le cours de théologie dogmatique, le catéchisme le plus substantiel, le plus vivant.

1° Mystères de la Très Sainte Trinité, de l'Incarna-

tion et de la Rédemption. Le Dieu éternel, trine et un, Créateur du ciel et de la terre, et conservateur de toutes choses, y décrète du haut de son trône tous les événements qui s'accomplissent dans le monde, et toute la cour céleste, dans le ravissement, ne cesse de chanter le divin Trisagion, invitant toute la terre à ses adorations : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, et qui est, et qui doit venir... Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles ont été et qu'elles sont créées » (IV, 8, 11). « Adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux » (XIV, 7).

Le Père.

C'est pour être les sacrificateurs et les enfants du royaume de son Père, et pour porter le nom de son Père écrit sur nos fronts, que nous avons été conquis par le Fils : « et il nous a faits rois et prêtres pour Dieu et pour son Père » (I, 6), « et ils portent son nom et le nom de son Père écrit sur leurs fronts » (XIV, 1).

Le Fils.

Jésus-Christ s'y montre avec tous ses caractères les plus éminents et les plus explicites :

De Fils de Dieu : « Voici ce que dit le Fils de Dieu » (II, 18) ;

De Fils de l'homme : « Voici une nuée blanche, et

sur la nuée celui qui est semblable au Fils de l'homme » (XIV, 14 — I, 13);

De Verbe de Dieu : « et son nom est Verbe de Dieu » (XIX, 13);

De Fils de David ou Messie, de lion de la tribu de Juda, qui a mérité par sa victoire d'ouvrir le livre des sept sceaux et de découvrir les mystères de l'avenir : « Voici qu'a triomphé le lion de la tribu de Juda, la racine de David, pour ouvrir le livre et en lever les sept sceaux » (V, 5);

De rédempteur qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang : « *qui dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* (I, 5) », et qui, étant ressuscité, possède les clefs de la mort et de l'enfer : « et j'ai été mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer (*ibid.* 18);

De médiateur, ne cessant d'interpeller pour nous auprès de son Père, en montrant, victime innocente et pure, les divines cicatrices des blessures qu'il a reçues pour nous : « *et ecce in medio throni.... agnum stantem tanquam occisum* » (V, 6);

De chef invisible toujours présent au milieu de son Eglise : « *et in medio septem candelabrorum aureorum similem filio hominis* » (I, 13);

De roi des rois, de seigneur des seigneurs (XIX, 16);

De juge suprême et de souverain rémunérateur (I, 23 — XIX, 11).

Tous les caractères et les attributs de son humanité et de sa divinité, toutes les qualités de sa mission divine dans le monde éclatent avec une telle évidence,

une telle force, d'un bout à l'autre de ce livre unique, qu'en sa présence aucune erreur, aucune hérésie, aucun mensonge ne saurait tenir debout. Et c'est pourquoi il fut toujours si attaqué par les hérétiques et tous les sectateurs du vice et de l'impiété, depuis sa publication ; et le mot de Sulpice Sévère demeure toujours vrai : « l'Apocalypse n'est contestée que par les insensés ou les impies : *Apocalypsis a plerisque aut stulte aut impie non recipitur.* »

Le Saint-Esprit

L'Esprit-Saint y est désigné neuf fois en toutes lettres, et souvent sous le voile des figures. Car si cet Esprit consolateur et sanctificateur communique la vie de la grâce dans la cité terrestre, c'est lui qui communique aussi la vie de la gloire à tous les élus dans la cité céleste : « *Beati mortui qui in Domino moriuntur, Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis* » (XIV, 13).

Au commencement de cette révélation, c'est au nom du Père et de cet Esprit septiforme dans ses dons, et de Jésus-Christ, que l'apôtre souhaite la grâce et la paix à l'Eglise universelle : « *gratia vobis et pax ab eo qui est... et a septem Spiritibus..... et a Jesu Christo* » (I, 4, 5). Et c'est ce même Esprit, unique dans sa nature, qui dit à la fin, avec l'Epouse à l'Epoux : « Venez : *et Spiritus et Sponsa dicunt : Veni* » (XXII, 17). C'est cet Esprit de force et de lumière qui est figuré par les « sept cornes et les sept yeux de l'Agneau, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre

pour la faire revivre et la renouveler : *et vidi.. Agnum stantem tanquam occisum, habentem cornua septem, et oculos septem, qui sunt septem spiritus Dei, missi in omnem terram* » (v, 6) ; et par les « sept lampes ardentes devant le trône : *et septem lampades ardentes ante thronum* » (iv, 5). Car l'Agneau tient toute sa puissance et toutes ses lumières de sa divinité et de l'Esprit-Saint, qui a complété son œuvre sur la terre par la communication de ses dons, et dans le ciel il n'y a d'autre lumière que Dieu : « *et non egebunt lumine lucernæ, necque lumine solis, quoniam Dominus illuminabit illos* » (xxii, 5).

Ils diminuent donc la part de l'Esprit-Saint dans la sanctification des élus et leur glorification, ceux qui le chassent de ces symboles pour n'y mettre que des créatures, ces créatures fussent-elles des anges. Pour nous, nous l'y reconnaissons, parce que le sens l'exige, et sans détriment pour ces sublimes intelligences, car nous leur reconnaissons aussi, quand le sens le réclame, une part immense d'action dans le drame divin.

2° MINISTÈRE DES ANGES

C'est ici que paraît, dans son éclatante et vivante réalité, la doctrine de saint Paul : « ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui entreront dans l'héritage du salut : *nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis ?* » (Hebr., i, 14).

Nous les voyons aller, venir sans cesse du ciel sur la terre, de la terre au ciel, porter, interpréter et exécuter les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut de ceux qui le craignent, comme les décrets pour le châtiment de ceux qui le bravent.

Ils impriment le signe du salut sur le front des élus (VII, 3) ; ils sonnent les trompettes de l'alarme dans les sept âges (IX-XI) ; ils y versent les sept coupes de la fureur et de la vengeance de Dieu (XVI, 1-21) ; Ils terrassent le dragon qui tramait, avec ses puissances rebelles, la ruine de l'Eglise ; et au moment où l'antique serpent vomissait contre elle les flots des persécutions et allait l'engloutir, ils renversent et brisent son empire infernal. Car ils ont à leur tête l'archange Michel, et de même qu'il était le gardien de la Synagogue fidèle, comme nous l'apprend le prophète Daniel (X, 13,31 - XII, 1), nous le voyons ici, pareillement, défenseur de l'Epouse du Rédempteur des hommes et du Roi des anges. Au puissant et fidèle archange donc de terrasser le dragon ou Satan et de l'enchaîner (XII, 3, 9 - XX, 13).

Quel sujet de confiance et de joie pour nous, de savoir que nous sommes tous sous la protection d'un si puissant et si glorieux archange, et que chacun de nous est sous la garde spéciale de l'un de ses compagnons si bons, si fidèles ! Et combien nous devons être reconnaissants envers Dieu de ce que, dans notre intérêt autant que pour leur gloire, il veut bien les associer, tout puissant qu'il est, à son empire, pour veiller sur nous, pour nous protéger, pour recueillir nos faibles prières, nos bons désirs et notre peu de bonnes œuvres, et les

déposer sur l'autel d'or qui est devant son trône: « *ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum quod est ante thronum Dei* » (VIII, 3). C'est l'ardente foi de l'Eglise, dans ses mystérieuses et profondes supplications au milieu de l'auguste sacrifice: « *supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus Angeli tui, in sublime altare tuum, in conspectu divinæ majestatis tuæ* » *(Can. Missæ).*

Les hérétiques, qui ne veulent pas d'un ministère si glorieux, si consolant, si bien établi, se condamnent à ne voir, sous la figure des anges, que des hommes souillés de vices et de blasphèmes, un Martin Luther et pareils coryphées de l'hérésie. Il faut qu'ils tombent toujours dans quelque sacrilège ineptie.

3° INTERCESSION ET RÈGNE DES SAINTS

La protection des saints parvenus au séjour de la gloire, leur sollicitude et leurs bons offices pour nous et pour toute l'Eglise militante ne sont pas moins évidents, ni leur pouvoir auprès de Dieu moins puissant; car ces âmes bienheureuses qui, par leur entrée dans le ciel, ont part à la première résurrection, en attendant la seconde, qui se fera par leur réunion à leurs corps glorieux, partagent déjà le trône de leur Chef: « *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo* » (III, 21). Elles règnent donc avec lui, et par conséquent elles exaucent les prières avec lui, jugent

avec lui, et, jusqu'au jour où elles exerceront avec lui le jugement universel, elles sont ses assesseurs dans les jugements particuliers qu'il prononce, soit en faveur de son Eglise, soit contre ses ennemis ; et c'est même là proprement ce qu'il faut entendre par leur règne de mille ans : « *et regnaverunt cum Christo mille annis* » (xx, 4).

Ces âmes des âmes s'intéressent aux épreuves et aux maux qu'endure l'Epouse de leur Sauveur, leur Mère exilée, persécutée, et intercèdent pour chacun de ses enfants, leurs frères, qui les invoquent, demandent d'abréger les persécutions et les tribulations qui mettent notre salut en péril : « *usquequo, Domine sanctus et verus, non judicas et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant terram* » (vi, 10). « *Nostrum* » s'applique à toute l'Eglise militante et triomphante, et désigne la solidarité ou communion des saints. Et Dieu, en leur répondant « d'attendre encore un peu de temps », nous montre assez qu'elles ont bien jugé et qu'elles sont exaucées ; mais il diffère, dans l'intérêt de sa gloire et du salut de leurs autres frères qui doivent encore se sanctifier et lui rendre, comme elles, témoignage sur la terre : « *et dictum est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum donec compleantur conservi eorum* » (vi, 11).

De même que Jésus-Christ est tout-puissant auprès de son Père, en lui montrant les glorieuses cicatrices de sa Passion : « *Patri monstrat assiduè quæ dura tulit vulnera* », les âmes des saints et des martyrs participent à son souverain pouvoir auprès de Dieu, qui se ressouvient de leurs épreuves, de leur patience,

de leurs œuvres, de tout ce qu'elles ont souffert, en union avec leur chef, son Fils unique.

Quel motif pour nous d'invoquer avec confiance les saints et les martyrs, puisque, par leur expérience, ils connaissent nos maux et nos misères, qu'ils sont toujours bons, qu'ils nous portent un vif intérêt, et qu'ils sont si puissants auprès de Dieu ! Et avec quelle joie nous devons penser surtout que nous avons près de lui une Mère, par qui le Fils de sa dilection est devenu le Fils de David, l'aîné de la famille humaine, l'Homme-Dieu qui lui procure tant de gloire sur la terre et dans le ciel ; une Mère, reine des anges et des saints, qui a déjà eu part à la seconde résurrection, et qui, ayant comme imposé à son Fils son premier miracle sur la terre, possède un bien plus grand pouvoir près de lui dans le ciel, puisque « son heure » d'écouter ses prières et de secourir son Eglise et les enfants qu'il lui a légués, « est venue » (Joan., II, 4) !

4° L'ÉGLISE

L'Eglise nous est représentée, tantôt sous la figure d'une femme dans les douleurs de l'enfantement, poursuivie par le grand dragon roux : « *et ecce draco magnus, rufus... stetit ante mulierem, quæ erat paritura* » (XII, 2-4) ; tantôt sous les traits de l'Epouse qui se prépare pour ses noces avec l'Agneau : « *venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se* » (XIX, 7) ; tantôt enfin sous l'image de la « nouvelle Jérusalem,

ornée de toutes les splendeurs de la cité céleste » (xxi, 2-27).

Comme femme qui enfante et mère des élus, « elle est revêtue du soleil et couronnée de douze étoiles, ayant la lune sous ses pieds » (xii, 1-2), parce que, revêtue de l'autorité de Jésus-Christ et de ses Apôtres, elle n'enseigne d'autre doctrine que celle que Jésus-Christ a révélée, et que les Apôtres ont crue et enseignée, et qu'elle se préserve de tout ce qui est changeant et vicieux dans le monde.

En tant qu'Epouse de l'Agneau, il n'y aura d'élus que ceux qu'elle aura enfantés à Jésus-Christ : « car celui-là ne saurait avoir Dieu pour père qui ne reconnaît pas l'Eglise pour mère : *habere jam non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem.* » (S. Cypr., *De unitate Eccl.*)

Heureux donc ceux qui savent reconnaître et écouter leur Mère, vivre de sa foi et de ses enseignements ! Seuls ils seront appelés au souper des noces de l'Agneau : « *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* » (xix, 9).

Comme « nouvelle Jérusalem » ou Eglise triomphante, Dieu y déploie toutes ses richesses, toutes ses magnificences. Ses places sont toutes d'or transparent comme le cristal le plus pur, et ses murailles, de pierres précieuses. Elle repose sur douze fondements qui sont douze pierres précieuses, et ses douze portes sont douze perles, figures des Apôtres, parce qu'elle fut toujours la fidèle gardienne de leur enseignement qui, seul, communique à ceux qui le reçoivent, l'incorruptibilité et l'immortalité.

5° NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES

C'est aux œuvres que Jésus-Christ reconnaît les siens : « *scio opera tua* » (II, 2). C'est avec les bonnes œuvres qu'est tissée la robe nuptiale, la robe splendide qui donne le droit d'entrer dans la salle du festin et de s'asseoir à la table de l'Epoux : « *Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* » (III, 4). Heureux donc ceux qui vivent et meurent dans le Seigneur, accomplissant avec constance, fidélité, l'ouvrage de leur salut, et supportant avec patience le poids et la chaleur du jour. Car c'est l'Esprit qui nous l'affirme : « Ils se reposeront de leurs travaux ; et leurs œuvres, comme une riche et glorieuse avant-garde, leur ouvriront la cité sainte et les accompagneront aux noces éternelles : *Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo jamdicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis; opera enim illorum sequuntur illos* » (XIV, 13).

6° LA JUSTICE EST AMISSIBLE ET RECOUVRABLE

La justice, la sainteté en cette vie, peut s'accroître ou diminuer, et se perdre par l'infidélité à la grâce, ou se recouvrer et se renouveler par la pénitence : « Mais j'ai contre toi que tu as délaissé ta charité première. Souviens-toi donc d'où tu es déchu et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres » (II, 4, 5) ; « je connais tes œuvres, tu as le nom de vivant et tu es mort. Sois vigilant et confirme les restes qui étaient près de mourir. Car je ne trouve pas tes œuvres

pleines devant mon Dieu. Pense donc à ce que tu as reçu, et à ce que tu as entendu, et garde-le, et fais pénitence » (III, I, 3).

On verra au commentaire les autres points dogmatiques.

XIII

VALEUR MORALE

Toutes les vertus chrétiennes nous y sont enseignées, avec les plus vifs, les plus touchants et les plus puissants motifs pour nous les faire pratiquer.

L'antique athlète, pour remporter un honneur éphémère et une couronne qui se flétrissait, se condamnait à de longues privations, s'abstenant de tout: « *ab omnibus se abstinet* » (I Cor., IX, 25), et à de rudes travaux: « *multùm sudavit et alsit* » (Horat.). Et il n'était point assuré de ne pas succomber sous le nombre de ses rivaux, un seul devant remporter le prix: « *qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium* » (Ibid., 24). Ici, la couronne ou plutôt les couronnes que nous propose notre souverain Chef, non seulement « sont immarcessibles », et leur éclat ne passe jamais, mais il y en a pour tous les cœurs généreux qui courent jusqu'au bout dans la lice. Le succès de ceux qui luttent et combattent comme nous, ne saurait diminuer en rien les chances du nôtre; car la bonne volonté compte avant tout, et

les plus humbles sont les plus assurés d'être les premiers.

Dieu, qui nous promet la récompense, centuple nos forces par sa grâce ; ses anges et ses saints nous couvrent de leur protection ; tous ceux qui pourraient être nos émules et nos compétiteurs sont les plus ardents à nous applaudir; et c'est le Fils même de Dieu qui, le premier, entra dans la carrière pour nous apprendre à vaincre, qui triomphe en nous, et, après la victoire, nous présente à son Père pour recevoir le prix et la couronne immortelle.

Vainqueurs, nous sommes à jamais les associés des anges et des saints, les enfants de Dieu, les cohéritiers de son Fils, les possesseurs de son royaume et rois dans une assemblée de rois : « *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum, in throno meo* » (III, 21).

Quel incompréhensible amour de la part de notre Dieu, et quelle prodigieuse destinée pour ceux qui le craignent et qui l'aiment ! Or, voilà ce que nous enseigne, sous la forme la plus ravissante, ce livre divin, cette charte immuable de nos droits immortels, de notre céleste royauté.

Qui ne serait transporté d'amour, pénétré de reconnaissance pour son miséricordieux Révélateur, pour le divin Sauveur qui nous mérita tous ces biens? de zèle et de vénération pour l'Eglise, son Epouse et notre Mère, qui nous en conserve les titres et nous en communique tous les droits? de respect pour ses anges, nos amis, qui nous protègent? de piété pour ses saints, nos modèles et nos frères, qui intercèdent pour nous? de charité pour nos semblables, qu'il a

rachetés du même sang que nous ? On ne voudrait plus faire que la volonté d'un si bon Maître, accomplir toute sa loi, en éviter la moindre transgression, s'imposer tous les sacrifices pour ne pas se rendre indigne de tant de bonté, et de gloire, et de félicité. On est disposé à pratiquer toutes les vertus chrétiennes, à souffrir toutes les épreuves, toutes les luttes, toutes les persécutions, pour lui témoigner son attachement et sa fidélité ; on voudrait lui rendre témoignage au prix de toute sa vie, de tout son sang ; on n'aspire plus qu'au bonheur de le contempler, de le posséder dans la gloire de son Père, et l'on ne soupire plus qu'après sa venue, en lui disant : « Venez, Seigneur Jésus : *Veni*, *Domine Jesu !* » (XXII, 20.)

XIV

ACTUALITÉ

L'Apocalypse sera toujours pleine d'actualité, puisqu'elle est l'histoire de tous les temps et de chaque époque. Mais nous y voyons figurer avec une singulière énergie les souffrances, les maladies et les dangers de notre âge, sa révolte audacieuse contre Dieu et son Eglise, et les châtiments épouvantables qui vont fondre sur nous, jusqu'à ce que l'Eglise soit rétablie dans tous ses droits, pour tout relever et tout restaurer. Car nous nous mouvons ou plutôt

nous nous agitons au sein de la grande Révolution, qui n'est autre chose, selon saint Jean, que la négation de Dieu et l'oppression de son Eglise par les puissances du siècle (6e épître, III, 8) ; que la grande apostasie prédite par saint Paul (II ad Thess., II, 13), et si vivement décrite par saint Jean au 6e sceau (VI, 12-17) ; et que l'envahissement des Etats et des peuples chrétiens par les sociétés mécréantes et impies (6e trompette, IX, 13-21).

Aussi l'Apocalypse se trouve-t-elle en parfait accord avec le jugement des sages et des insensés de notre époque pour peindre les temps actuels :

Au jugement des sages et des plus profonds penseurs, nos temps actuels sont des plus critiques ; mais ils sont bien plus alarmants, si nous entendons les insensés qui méditent froidement et se vantent insolemment de renverser de fond en comble tout l'ordre social.

I. *Jugement des sages et des penseurs.*

1° « La Révolution est satanique... elle a commencé par la proclamation des droits de l'homme et ne finira que par la proclamation des droits de Dieu... Aujourd'hui, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les souverainetés s'affaiblissent en Europe. Elles perdent de tout côté la confiance et l'amour; les sectes et l'esprit particulier se multiplient d'une manière effrayante. » (J. de Maistre).

2° « Je serais surpris si, parmi les spectateurs clairvoyants de l'état actuel de l'Europe, j'en rencontrais un qui ne ressentît pas une anxiété profonde...

« Les sociétés européennes sont profondément troublées; les institutions et les croyances, les lois et les influences de l'état et les relations des personnes, toutes choses y sont en question; presque partout l'édifice s'ébranle, et l'on ne voit pas sur quel fondement s'élèvera l'édifice nouveau. Partout la confusion, l'incohérence, l'incertitude règnent dans les esprits et passent ou menacent de passer dans les faits. Les gouvernements et les peuples sont à la fois agités et fatigués; le présent n'inspire point de sécurité; l'avenir n'offre point de clarté; malgré l'incontestable progrès de nos lumières (?) et de notre état social (?), nous vivons dans les ténèbres et sur des ruines. » (Guizot, *l'Eglise et la société en 1861*.)

3° « Il apparaît, à de certaines époques, des maladies nouvelles, des pestes inconnues jusque-là. Il y a aussi des pestes morales qui ne menacent pas moins la vie du genre humain. Ce sont celles qui tuent les vieux peuples. Elles naissent également dans les lieux bas, dans les marais de l'âme. Leur nom commun est matérialisme, et se produit sous des formes diverses, de plus en plus dégradées, hideuses, jusqu'à ce qu'on arrive à la dernière, celle qu'aujourd'hui nous avons sous les yeux, le bestialisme. On voit apparaître aujourd'hui toutes les théories athées et matérialistes du XVIII[e] siècle; après avoir, en quelque sorte, traversé comme un corps pesant, les différentes couches de la société, elles sont descendues dans la classe la moins instruite, et, sans même les comprendre, elle essaye de les appliquer à la solution des problèmes qui l'intéressent immédiatement.

« De là des folies et des turpitudes sans nom. » (Dernières publications de Lamennais.)

4° Apostasie : « Le christianisme disparaît à vue d'œil, non seulement dans le pays de la Réforme, où le libre examen, cet enfant monstrueux du paganisme philosophique, l'a démoli dans ses fondements, mais dans les contrées catholiques aussi... Il y a de vrais chrétiens çà et là, mais des nations vraiment chrétiennes, je n'en connais pas... Or, il n'est pas nécessaire d'être Jérémie ou Daniel pour prédire que le moment suprême où ces masses de barbares de la pire espèce se lèveront, la hache à la main, pour demander un compte sévère de leur conduite à ceux qui les auront régis, à ceux qui les auront trompés, à ceux qui les auront exploités, et qui les auront dépouillés de tout, même de la foi ; ce moment, dis-je, sera le signal d'un cataclysme sans exemple dans l'histoire des châtiments divins et des malheurs de l'humanité. » (P. Ventura.)

5° « Nos conquêtes de quatre-vingt-neuf ne sont pas encore reconnues :

« Par le grand Souverain, maître de l'univers,

« Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers.

« Il n'est pas sûr qu'il se contente de la part que lui ont faite notre législation et notre société ; qu'il accepte sa déchéance civile ; qu'il tolère le travail du dimanche, les hardiesses du théâtre, nos journaux, nos mœurs, notre indifférence ; qu'il se laisse enfermer dans nos temples et se le tienne pour dit.

« Si toute la vie humaine est grosse de larmes et lourde de travaux, de devoirs et d'épreuves, nous

avons lieu de redouter une large part pour l'époque que nos enfants doivent traverser. » (Un chef d'institution.)

6° « La rétrogradation a commencé avec la restauration du paganisme littéraire, qui a amené successivement la restauration du paganisme religieux et du paganisme philosophique.

« Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, la restauration du paganisme social. L'arbre de l'erreur paraît aujourd'hui arrivé à sa maturité providentielle. Planté par la première génération des audacieux hérétiques, arrosé par une suite d'autres générations, il se couvrit de feuilles au temps de nos aïeux, de fleurs au temps de nos pères, et aujourd'hui il est devant nous et à la portée de notre main, chargé de fruits...

« L'erreur... elle est dans les livres, dans les institutions, dans les journaux, dans les discours, dans les conversations, dans les salons, dans les clubs, au foyer domestique, sur les places publiques, dans ce qu'on dit, dans ce qu'on tait...

« Notre monde ébranlé penche; il penche vers de grands abîmes... Rome, le centre de l'autorité la plus haute, la plus permanente et la plus universelle, objet des plus profondes, des plus permanentes et des plus universelles haines... Et cela ne vous instruit pas?...

« Prince, pontife, magistrat, fonctionnaire, de quelque nom qu'il se nomme, il a contre lui des haines toutes prêtes, et il sent passer sur lui ce vent d'enfer qui souffle dans les âmes la haine de l'autorité.

« Oui, Messieurs, la conspiration contre l'autorité,

la conspiration dans la nuit et la conspiration au soleil; la conspiration au fond des âmes et à la surface, et dans cette grande conspiration contre l'autorité, de tout côté un individualisme superbe, un égoïsme monstrueux qui se traduit dans des discours, des livres, et par des mots dignes de l'enfer qui les inspire: l'indépendance ou la mort. » (P. Félix.)

7° « La caractéristique de notre siècle est incontestablement, d'une part, la diminution et la rareté de la foi; de l'autre, ce que j'appelle le péché de sang-froid.

« Le péché de sang-froid est, dans son expression la plus odieuse, le péché de Judas, qui offrit, vendit, livra froidement son divin Maître, par un baiser sacrilège et diabolique. C'est encore la négation raisonnée et volontaire, par un acte librement consenti, de la vérité connue et présente à l'esprit; ce que l'Evangile appelle « péché contre le Saint-Esprit », qui ne sera pardonné, ni dans ce monde ni dans l'autre. » (L'abbé Moigno, *Splendeurs de la foi*, tome I, pag. 137.)

II. *Jugement des insensés.*

Pour eux:

1° En fait de religion, « Dieu, c'est le mal », et déjà leurs écoles sont des écoles sans Dieu, pour former les nouvelles générations.

2° En fait de philosophie, « l'être, c'est le néant », et la vie n'est que pour l'assouvissement de toutes les passions, et la mort que pour un enfouissement civil.

3° En fait de politique, « l'ordre, c'est l'anarchie », et tout dépositaire de l'autorité doit tomber sous les

coups du poignard ou sous les éclats de la dynamite.

4° En fait de société, « la propriété, c'est le vol », et déjà leurs bandes, plus monstrueuses que celles des Barbares, sont organisées pour s'emparer de la propriété d'autrui ou la livrer au pillage.

5° En fait de famille, « le mariage ne va plus sans la liberté du divorce », et les unions peuvent se former avec ou sans l'écharpe du magistrat public.

En un mot, ils font profession de fouler aux pieds toutes les antiques lois divines et humaines, et de braver Dieu et tout ce qui le représente sur la terre : « Ni Dieu, ni Maître ! » voilà leur grand principe. Ce sont les logiciens tirant les conséquences extrêmes du crime des princes et des rois qui voulurent longtemps s'affranchir du joug de Dieu et de son Eglise. Mais voici la réponse du Seigneur par son prophète aux rois et aux peuples qui ont brisé ses liens et jeté par terre son joug divin ; car il châtie, même en ce monde, les peuples et les rois qui oublient leur Créateur et leur Rédempteur : « Et les rois de la terre et les princes, et les tribuns, et les riches et les forts, et tout esclave et homme libre se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes ; et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau, parce que le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra subsister ? » (VI, 15-17.)

L'Apocalypse est le plus instructif, le plus actuel, le plus vivant des livres : Dieu y parle, y agit, et y fait, en souverain maître, la leçon aux peuples et

aux rois, et leur prouve, d'une manière éclatante et péremptoire, que les droits de Dieu et les droits de son Eglise doivent passer avant tous « les droits de l'homme », et que l'homme ne s'affranchit pas impunément de ses devoirs envers Dieu et son Eglise.

XV

GENÈSE DES COMMENTAIRES DE L'APOCALYPSE, DEPUIS SA PUBLICATION JUSQU'A NOS JOURS

L'Apocalypse fut toujours un des livres sacrés les plus commentés. Il n'y a pas de siècle, si ce n'est le xe, qui n'ait produit de nombreux commentaires. Le savant jésuite Louis d'Alcazar en comptait déjà plus de cent. Le nombre s'en est bien accru depuis les Pères, les saints docteurs, les pasteurs et les fidèles n'ont cessé de l'étudier, de l'interpréter, de la méditer, pour fortifier leur foi, nourrir leur piété, et y lire les combats et les triomphes de l'Eglise. A peine l'âme du saint évangéliste était-elle remontée dans la cité céleste dont il nous avait apporté une si merveilleuse description, que les interprètes étaient à l'œuvre pour en recueillir les fruits pleins de suavité et de l'esprit de vie, et en faire part au peuple chrétien. Nous n'en nommerons néanmoins que quelques-uns, pour indiquer le genre et le sens de leurs explications.

Parmi les premiers se présentent saint Justin martyr, et saint Irénée, disciple de saint Polycarpe instruit

lui-même par saint Jean : *Apocalypsim quam interpretatur Justinus martyr et Irenæus* », écrit saint Jérôme. Ils reconnaissent l'Antechrist dans « la bête qui s'élève de la mer », et saint Irénée, qui ouvre, pour ainsi dire, la tradition, s'accorde avec saint Thomas qui la résume, pour voir dans cet être satanique la même chose ; saint Irénée le regardant comme le comble de l'iniquité et de la perversité, et de toute apostasie : « *in bestia (Antichristo) veniente recapitulatio fit universæ iniquitatis et omnis doli, ut in ea confluens et conclusa omnis virtus apostatica in caminum mittatur ignis* » (Iren. liv. V chap. XXIX) ; et saint Thomas le définissant : « le chef de tous les pervers, à cause de la perfection de sa malice : *Relinquitur ergo quod (Antichristus) dicatur caput omnium malorum propter malitiæ perfectionem* » (3e part. quæst. VIII, Art. VIII).

IIIe siècle. Après saint Irénée vient son disciple saint Hippolyte, évêque de Porto (*portus romanus*, l'antique Ostie, ville actuelle de Porto). Il écrivait son commentaire sur l'Evangile et sur l'Apocalypse un siècle à peine après leur publication. Instruit par saint Irénée et touchant par lui à saint Polycarpe, c'est-à-dire au siècle apostolique, saint Hippolyte est le troisième anneau d'une chaîne qui remonte à saint Jean l'évangéliste et au Sauveur.

L'Apocalypse de saint Jean figurait donc dans le canon ecclésiastique des Ecritures au même titre que son Evangile, et faisait aussi, pour l'Eglise et les fidèles, l'objet d'études approfondies et de méditations quotidiennes, comme toutes les divines Ecritures dont le savant et saint évêque de Porto fit un com-

mentaire, depuis la Genèse jusqu'à cette suprême révélation inclusivement. Or, nous retenons encore de son importante et profonde interprétation, qui est aussi puisée à la source de la tradition, les quatre points suivants :

« 1° La bête est l'Antechrist ;

« 2° L'Antechrist sera en tout la contrefaçon du Christ ;

« 3° Juif de la tribu de Dan, il rétablira le royaume de David, relèvera le temple et la ville de Jérusalem, et s'emparera de l'empire universel ;

« 4° Et il y aura un temps très court entre l'avènement de l'Antéchrist et la fin du monde (saint Hippolyte *de Antichristo passim* ; Darras, tom. VIII, pag. 154, 158 et *passim*). »

Dans le même siècle, nous avons encore d'importantes explications de Tertullien, qui voit aussi l'Antechrist dans la bête : « *in Apocalypsi Joannis.... bestia Antichristus* » (*de Resurr. carnis* cap. xxv) ; de saint Méthode, de saint Méliton, de saint Denis d'Alexandrie ; mais surtout le grand commentaire de saint Victorin, évêque de Petaw ou Petavium (Pannonie inférieure). Comme saint Hippolyte, il explique d'une manière suivie l'ensemble de la prophétie, et nous en découvre tout le plan et les divisions : « Le prophète ou l'Esprit-Saint, dit-il, après nous avoir conduits, depuis la prédication de l'Evangile, par une série d'événements, jusqu'à la fin des temps, nous ramène de nouveau au commencement, pour nous reconduire, par de nouvelles visions, jusqu'à la fin des siècles. » Et c'est dans ces séries de visions, où sont décrits les

événements de chaque âge, que nous retrouvons « consigné l'ordre des temps » dont parle Tertullien : « *In Apocalypsi Joannis, ordo temporum sternitur* » (*de Resurr.* xv).

Au IVe siècle paraissent les commentaires de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, ainsi que l'attestent André de Césarée et Arétas. Mais ils ne sont point arrivés jusqu'à nous. On peut croire néanmoins que par la bête ils entendaient l'Antechrist, si on en juge par cette stance de saint Grégoire de Nazianze, leur contemporain et leur ami :

« *Quid est Antichristus ?*
« *Vir opibus amplis,*
« *Apostata ille pessimus,*
« *Bellua venenum vomens.* » (Iambico, 5.)

Le donatiste Ticonius fait paraître un grand commentaire qui n'est pas exempt de quelques erreurs dans les détails, mais dont le fond mérita les éloges de saint Augustin et ne fut pas jugé indigne d'être mis à profit par Primase, Cassiodore et le V. Bède.

Saint Jérôme commente peu l'Apocalypse, mais il professe pour elle la plus profonde admiration, jugeant « qu'elle contient les infinis mystères de l'avenir et renferme autant de mystères que de mots ».

Saint Augustin y jette aussi des regards profonds. Il mêle parfois, il est vrai, le sens mystique et moral au sens littéral ; mais lorsqu'il approfondit ce dernier sens, il allume comme des phares lumineux au milieu d'un océan plein d'écueils. 1° Il reconnaît le même plan que saint Victorin : « *in hoc quidem libro..... sic*

eadem multis modis repetit, ut alia atque alia dicere videatur, cùm aliter atque hæc ipsa dicere vestigetur » (Civ., XX, xvii, ad finem).

2° Par les mille ans de l'enchaînement du dragon et du règne des âmes des saints et des martyrs, il entend un nombre biblique indéterminé, tout le temps qui doit s'écouler depuis le premier jusqu'au second avènement de Jésus-Christ : « *totum hoc tempus, quod liber iste complectitur, a primo scilicet adventu Christi usque in sæculi finem, quo erit secundus ejus adventus... quod (Joannes) mille annorum numero appellat* » (Id., XX, viii et passim).

3° Il nous enseigne que, selon la tradition, les événements suivants s'accompliront vers la fin, à la même époque et presque dans le même ordre : « La venue d'Elie, la conversion des Juifs, la persécution de l'Antéchrist, l'avènement de Jésus-Christ, comme souverain juge, la résurrection des morts, la séparation des bons et des méchants, la conflagration du monde et sa rénovation » (*Ibid.*, XX, xxx, 5). On voit tout cela, en effet, presque dans le même ordre, à la fin de la 6e et de la 7e trompette et des visions correspondantes. Seulement « la conflagration du monde a lieu avant la venue de Jésus-Christ, et la venue de Jésus-Christ après la résurrection des morts ».

Au ve siècle paraissent les commentaires :

De saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que le pape saint Célestin saluait des noms de « glorieux athlète de l'Eglise et de la foi, et de docteur de la catholicité », et à qui toute l'Afrique donnait le titre de « docteur du monde »;

Et de Gennade, prêtre de Marseille. Il nous apprend lui-même « qu'il a écrit le traité de mille ans et de l'Apocalypse du bienheureux Jean, et qu'il l'a envoyé au bienheureux Gélase, évêque de la ville de Rome, en témoignage de sa foi ». L'éminent cardinal Pitra a pu retrouver un si précieux traité, qui avait été perdu.

Le vi^e siècle est fécond en interprètes :

André, archevêque de Césarée, « reconnaît qu'il faut chercher dans l'histoire l'accomplissement de cette prophétie, mais qu'elle est obscure, parce qu'il reste trop d'événements cachés sous les voiles d'un lointain avenir ». L'on voit aussi, par ses abondantes citations, que beaucoup d'ouvrages où il a puisé ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Il réfute l'opinion des Millénaires qui, dit-il, « n'est pas reçue dans l'Eglise ».

Arétas, son successeur, s'attacha plus particulièrement au sens spirituel et moral, puisant aux mêmes sources et à d'autres qui se sont pareillement perdues.

Cassiodore, ce savant et catholique ministre du roi goth et arien, Théodoric le Grand, résume avec une pure doctrine de nombreux travaux, depuis saint Victorin.

Primase, évêque d'Adrumète, en Afrique, l'un des Pères du ve concile œcuménique, tenu en 553 à Constantinople, marche dans la voie ouverte par saint Augustin et Ticonius. Il entend cette prophétie, de la guerre que se feront, jusqu'à la fin des siècles, les deux cités de Dieu et de Satan.

A la fin du viie siècle, paraît le V. Bède, ce grand glaneur dans le champ de la tradition. Sous le voile

des figures et des énigmes de l'apôtre, il voit aussi l'histoire des luttes et des épreuves de l'Eglise ; mais, reconnaissant que les événements accomplis ne sont pas encore assez nombreux, il s'attache de préférence au sens allégorique, spirituel et moral.

Au VIII[e] siècle, Alcuin, qui le suit de près, plane dans le même horizon.

Mais l'on doit remarquer le commentaire d'Ambroise Autpert, abbé de Saint-Bénévent, intitulé le « miroir des simples », qui fut longtemps attribué à saint Ambroise. Tout en s'attachant au sens allégorique et tropologique, lorsque par le sens prophétique et littéral il ne peut soulever le rideau de l'avenir, il se retrouve admirablement dans le plan antique avec saint Victorin et saint Augustin. Il reconnaît, dans son prologue, « que le prophète commence sa narration au premier avènement de Jésus-Christ pour la conduire jusqu'au second, d'où il revient au point de départ, pour reprendre son vol vers le terme final, éclaircissant en passant ce qu'il n'avait fait que toucher, ou suppléant à ce qu'il avait omis ».

Le IX[e] siècle continue l'exégèse allégorico-mystique et morale sous la plume de Raban Maur et d'Aymon ; mais il sera aussi marqué par un vaste et profond système, toujours fondé sur les données de la Tradition : Bérengaude, moine de Ferrières, se remet à chercher l'accomplissement des visions apocalyptiques dans les faits de l'histoire. Il y trouve la réprobation des Juifs et la destruction de l'empire romain par les barbares ; mais il a bien soin de ne pas prendre Rome pour la grande Babylone. La grande Babylone, la

grande prostituée, pour lui comme pour les Pères et la presque unanimité des interprètes anciens, c'est le monde corrupteur, ennemi de Dieu et de sa loi. Les sept têtes de la bête désignent sept classes de réprouvés et de puissances persécutrices du peuple de Dieu. Cinq, y compris la nation juive, sont tombées; la sixième, celle des persécuteurs idolâtres du temps de S. Jean, est encore; et c'est l'Antechrist, avec ses sectateurs, qui formera la septième qui doit venir et rester peu de temps. Il est le fidèle écho de la Tradition, et il allait tirer les vraies conséquences des principes des anciens, s'il avait eu sous la main un plus grand nombre d'événements accomplis. Comme ses prédécesseurs il est venu trop tôt; mais il a leur coup d'œil, et il élargit la grande et véritable voie de l'interprétation historique.

Le xe siècle est pauvre et infécond.

Le xie se signale, vers la fin, par le commentaire de S. Anselme de Cantorbéry, et par celui de S. Bruno, évêque de Segni et abbé du Mont-Cassin, qui accompagna Urbain II, lorsqu'il alla prêcher la croisade au concile de Clermont, en 1095.

Le savant évêque et abbé s'aperçut que les méprises des commentateurs et leur peu de progrès dans l'intelligence de la divine prophétie, venaient de ce qu'ils lisaient les visions comme étant la suite les unes des autres et dans leur véritable ordre chronologique. Il rappela et mit de nouveau dans son jour le plan déjà observé dans l'antiquité et signalé par S. Victorin, S. Augustin et l'abbé de Saint-Bénévent. Comme presque tous les commentateurs, il distingue les prin-

cipales séries de visions qui ont trait à l'Eglise militante jusqu'au xxe chap. inclusivement, mais avec cette différence essentielle, aperçue par quelques-uns seulement depuis S. Victorin et S. Augustin, que toutes commencent au premier avènement de Jésus-Christ, pour finir au second. Il avait donc remis la main sur la clef antique, la seule véritable.

Le XIIe siècle est marqué par les travaux d'Anselme de Laon, auteur de la *Glose interlinéaire*, de l'abbé Rupert et de Richard de Saint-Victor. Ils poursuivent l'exégèse allégorico-mystique et tropologique ; mais ils ont quelques aperçus profonds dans leur interprétation prophétique et littérale.

A la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, parut la fameuse interprétation du cistercien Joachim, abbé de Curace en Calabre. Il l'avait entreprise sur les instances des papes Lucius III, Urbain III et Clément III. Il obtint d'abord un tel succès, qu'il passa lui-même pour prophète. Mais plusieurs événements annoncés comme prochains, n'ayant pas tourné comme il les annonçait, sa réputation de voyant de l'avenir en fut compromise. Son commentaire néanmoins, qui explique le passé et interprète le futur, ne mérite ni tous les éloges de ses admirateurs, ni tous les dédains de ses critiques. S. Thomas, qui vint après, garde la juste mesure dans son appréciation, en disant : « Par des conjectures de l'esprit humain, qui parfois rencontre juste et parfois se trompe, et non par l'esprit prophétique, l'abbé Joachim prédit vrai en quelques points et fut déçu en quelques autres : *Abbas Joa-*

chim non prophetico spiritu, sed conjectura mentis humanæ, quæ aliquando ad verum pervenit, aliquando fallitur, de futuris aliqua vera prædixit et in aliquibus deceptus fuit. » Jean Trithème porte le même jugement dans sa Chronique, année 1196.

Pour le fond de son interprétation, l'abbé Joachim reconnaît sept états divers de l'Eglise : 1° sa fondation par les Apôtres ; 2° ses persécutions par les empereurs idolâtres ; 3° sa prospérité sous Constantin ; 4° ses déchirements par les hérétiques ; 5° sa tranquillité et son accroissement sous Charlemagne et dans les siècles suivants jusqu'à l'Antechrist ; 6° sa dernière persécution par l'Antechrist ; 7° le jugement dernier. Il est le premier qui ait appliqué les figures du quatrième sceau au mahométisme. Mais il aurait dû s'en tenir là ; car celles du cinquième, qu'il lui applique aussi, ne conviennent qu'au protestantisme et au philosophisme. Il voit aussi trop en rose son cinquième âge, beaucoup trop long, puisqu'il va de son époque jusqu'à l'Antechrist, et qu'il n'est nullement fondé sur les divisions de l'Apocalypse, dont il ne paraît pas soupçonner le plan rappelé au commencement de son siècle par S. Bruno de Segni, abbé du Mont-Cassin.

Aussi, n'étant pas contenu ni dirigé par l'ordre des visions et des événements, il se lance dans le domaine des conjectures et dans le vide, comme lorsqu'il voit ses douze apôtres des derniers temps dans les vingt-quatre vieillards, sans que rien dans le texte ou le contexte l'y autorise.

Néanmoins son aperçu général est bien supérieur

à l'horizon étroit où s'enfermeront plus tard Salméron, Alcazar et Bossuet.

Le XIIIe siècle compte le cardinal Hugo, Albert le Grand, dont les interprétations allégorico-mystiques et morales sont précieuses, et saint Thomas, qui n'interprète que quelques passages, comme saint Jérôme et saint Augustin, mais avec la profondeur de leur génie et son regard d'Ange de l'école.

Mais, vers la fin, prophétisant à l'instar de l'abbé Joachim, le franciscain Jean-Pierre d'Oliva, dans sa *Postilla super Apocalypsi*, imagina comme une troisième ère de la Sainte Trinité, un futur avènement de l'Esprit-Saint succédant à celui de Jésus-Christ, qui aurait succédé à celui du Père dans l'Ancien Testament. Il avait oublié que l'avènement de la troisième Personne s'est accompli le jour de la Pentecôte, et il ne vit pas que saint Jean nous montre expressément l'Esprit-Saint régnant dans tous les âges de l'Eglise, l'assistant et la sanctifiant jusqu'à la fin des siècles. A l'instar de l'abbé Joachim, il admet sept états ou sept âges de l'Eglise. Pour lui, le sixième âge serait celui de la restauration évangélique, commencée par saint François, qu'il regarde comme un être surhumain, et qui n'aurait son plein épanouissement qu'après la ruine de la grande Babylone, la grande prostituée. Alors serait prêché l'Evangile éternel dont il est question au chap. XIV, 6. Et après la destruction de l'Antechrist viendrait le septième état de l'Eglise, le grand repos, le grand sabbat où régnerait l'Esprit-Saint sur la terre. C'est du millénarisme réchauffé, réprouvé par l'Eglise.

Ubertin de Casale, son disciple, franciscain rigoriste, illuminé comme lui, entra dans le même système, s'efforçant d'en atténuer les exagérations et les impressions fâcheuses. Car Oliva avait paru désigner l'Eglise romaine sous la figure de la grande prostituée. Il avait ouvert la voie aux modernes hérétiques, et leur avait préparé des aliments pour leurs haineuses et idiotes conceptions et leurs sacrilèges pamphlets. Mais Ubertin aggrava, au lieu de l'effacer, le péché de son maître. N'aimant pas le pape Jean XXII, qui ne lui paraissait point favoriser assez les ordres mendiants, il imagina d'enchaîner le diable en 316, sous Constantin, afin de pouvoir le déchaîner en 1316, mille ans juste après, au commencement du règne de ce Pontife, qu'il traitait d'Antechrist mystique. Par cette profanation du texte sacré, il avait créé le pont aux ânes, et les protestants ne manqueront pas d'y passer les premiers, enchaînant ou déchaînant Satan au gré de leurs haines et de leurs prédictions contre l'Eglise et la papauté.

D'autres sont venus ensuite qui, haïssant Napoléon, ont lié le dragon sous Charlemagne, l'an 800, et l'ont délié l'an 1800, et il devient mathématiquement évident que le grand despote était la bête de l'Apocalypse.

XIVe siècle. Mais un autre franciscain, pour réagir sans doute contre la scabreuse exégèse de ses confrères, Jean-Pierre d'Oliva et Ubertin de Casale, imagina, non une explication, mais une violente application de l'Apocalypse sur l'histoire et, du premier bond, la poussa à outrance et fit école.

Pierre Oriol, ou Aureolus, professeur à l'Univer-

sité de Paris, puis archevêque d'Aix, prétendit prouver par l'histoire que toutes les visions de l'Apocalypse s'étaient accomplies depuis les Apôtres jusqu'à lui. Il applique la série des sept sceaux à l'histoire des empereurs romains idolâtres, voyant à l'ouverture du premier sceau Caïus Caligula où tout le monde voit Jésus-Christ, et Julien l'Apostat dans le silence d'une demi-heure, parce que son règne fut court, VI-VIII, I. Puis, poursuivant cet ingénieux et audacieux placage des autres figures apocalytiques sur les faits et les personnages historiques suivants, il étend la série des sept trompettes de Julien jusqu'à l'empereur Maurice (chapp. VIII, 2-XI); celle du dragon et des deux bêtes (XII-XIII) jusqu'à Charlemagne; celle des sept coupes (XIV-XVI) jusqu'à l'empereur Henri VII (l'an 1313). La grande Babylone, c'est-à-dire la secte de Mahomet, devait tomber de son temps, et immédiatement paraître l'Antechrist.

On voit qu'il est l'éclatant modèle, à éviter, de ceux qui prétendent que les visions ou séries de visions se suivent comme des perles enfilées à la suite les unes des autres.

Ce système d'Aureolus, souvent subtil et spécieux, est tout ce qu'il y a de plus arbitraire et un vrai tour de force. Il aura néanmoins des imitateurs : Nicolas de Lyre, son contemporain, et franciscain comme lui, saint Antonin au siècle suivant, et Holzhauser au XVII[e] siècle.

Le même siècle vit le commentaire de F. Mathias Succus, précepteur de saint Bernardin de Sienne et confesseur de sainte Brigitte, ouvrage loué par la

sainte dans ses Révélations (liv. VI, chap. LXXXIX). Il est tout mystique et moral.

XVe siècle. On doit mentionner les interprétations de Denis le Chartreux et du docteur Thomas Anglicus, que l'on a confondu quelque temps avec le Docteur angélique.

Ils rentrent dans l'école de Primase et du V. Bède, s'attachant au sens spirituel sans pouvoir saisir encore le sens prophétique.

Le XVIe siècle est d'une merveilleuse fécondité : il produit Jean Gagny ou Gagnée, docteur et chancelier de l'Université de Paris et aumônier de François Ier ; Pierre Galatinus, qui dédia son interprétation en dix livres à Charles V ; Claudius du Mont des Martyrs, Séraphin de Fermo, Cœlius Pannonius, prieur de Saint-Etienne au Mont Cœlius ; et les jésuites Salméron, Ribera, Pérère et Viegas.

Gagnée s'attache à la Tradition, entre souvent dans le véritable plan, et fait accorder la vaste synthèse de la Prophétie avec celle de l'histoire. Aussi son interprétation est-elle simple, solide, large et profonde, tout en laissant des lacunes.

Pierre Galatin a compris que la série des sept épîtres est prophétique, et que les sept Eglises en Asie figurent les sept états de l'Eglise universelle dans les sept âges de sa vie militante ici-bas. « Il prophétisa, dit Cornelius, à l'instar de l'abbé Joachim, sur les temps futurs de l'Eglise, sur ses persécutions, ses triomphes, et particulièrement sur le pasteur (souverain pontife) angélique, qui sera d'une sagesse, d'une sainteté admirable, et d'une si grande humilité et mo-

destie, qu'il n'admettra personne à lui baiser les pieds. A l'instar de Jésus-Christ, il aura douze apôtres, par lesquels il renouvellera toute l'Eglise et l'embrasera de l'amour divin, en sorte qu'on la verra revenir à la sainteté première et aux merveilles de l'âge apostolique. Après lui viendra l'Antechrist, qui renversera tout, ensuite la fin du monde, la résurrection et le jugement. »

Comme l'abbé Joachim, il a le grand tort de ne pas s'en tenir assez au texte ; mais comme lui aussi il voit très bien que l'Apocalypse est l'universelle prophétie de l'avenir de l'Eglise et du monde.

Le trop prudent Salméron, au contraire, se confine dans la ruine de Jérusalem et de Rome. Car, pour lui, depuis le chap. VI, jusqu'au chap. XII, il ne s'agit que de l'abrogation de la synagogue et du judaïsme, et du chap. XIII, jusqu'au chap. XX, que du renversement de l'idolâtrie romaine. Cette opinion étroite, contraire au sentiment de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, d'André de Césarée, de tous les Pères et anciens commentateurs, bien loin de « faire entrer l'interprétation de l'Apocalypse dans une bonne voie », comme le prétend M. l'abbé Drach, devait au contraire l'arrêter et l'enfermer pour longtemps dans ce cercle étroit. Car deux hommes éloquents, deux grands écrivains vont s'en emparer, la faire resplendir avec tout l'éclat de leur génie supérieur, séduire plusieurs générations d'interprètes et les immobiliser dans leur système nouveau.

XVII[e] siècle. Le premier fut le savant jésuite espagnol Louis d'Alcazar. Revêtant le fond de l'idée de

Salméron d'une forme nouvelle et toute mystique, prétendant qu'il ne faut pas entendre la chute de Rome d'une ruine matérielle, mais de la transformation de la Rome idolâtre en Rome chrétienne, il s'efforça, par un travail de vingt ans, aussi ingénieux qu'infécond, de prouver, du IVe au XIIe chapitre de saint Jean, la ruine de la synagogue, et du XIIIe au XXe celle de l'idolâtrie romaine, par la conversion de Rome.

Ce système, plus subtil que solide, séduisit d'abord le docte protestant Grotius. Honteux de l'inepte exégèse de ses coreligionnaires, il crut voir aussi que le principal objet du livre sacré était la ruine de l'infidèle Jérusalem et de la Rome idolâtre, « et il prit, dit Bossuet, dans le savant jésuite Louis d'Alcazar, beaucoup de ses idées » (préf. XIII). Grotius fut néanmoins comme l'aiglon qui n'apprend qu'à voler. Il s'éloigna peu du trône de l'empereur Claude, d'où il date l'exil de l'apôtre, et, n'osant point contempler la Jérusalem céleste dans ses splendeurs, il entend les chapp. XXI et XXII, uniquement de l'état florissant de l'Eglise sous les empereurs chrétiens.

Mais l'aigle de Meaux saisira à son tour l'idée des deux jésuites, Salméron et Alcazar, enlèvera surtout à ce dernier toutes ses brillantes richesses, tous les fruits de son long et laborieux travail, et, le dépouillant de tout ce qui n'était que spécieux, ingénieux, mystique, il le transformera en une histoire vivante, animée, avec ses personnages, ses événements et ses dates ; puis, comprimant les symboles et les figures de cette prophétie qui comprend l'histoire et les grands événe-

ments de tous les siècles futurs, il les fera entrer avec violence et les appliquera, bon gré mal gré, sur un cadre de quatre siècles et demi. Ses peintures, ses tableaux colorés par ses citations de l'Ecriture et des Pères, pleins des lumières d'une saine théologie, et animés par la magie de son style, en feront un chef-d'œuvre et comme une interprétation vraisemblable bien supérieure à tous ces lourds et ridicules systèmes conçus par la haine luthérienne et calviniste, dont la comparaison fera ressortir la faiblesse et la fausseté, et il ravira d'admiration ses lecteurs, au point que le savant dom Calmet, qui le suit pas à pas avec de légères variantes, déclarera « que le sens de cette prophétie est impénétrable, si l'on ne s'attache au sens de Bossuet ».

Bossuet deviendra en effet classique, et les commentateurs qui viendront après lui n'en seront plus que les serviles imitateurs, et l'on y verra, sur la foi de dom Calmet, le *nec plus ultra* des interprétations apocalyptiques.

Ce système trouva cependant un contrepoids dans celui du modeste curé de Saint-Sulpice. L'abbé de la Chétardie comprit qu'il fallait sortir de cet étroit horizon. « L'Apocalypse, dit-il, est une prophétie de tout ce qui doit arriver de plus remarquable et de plus grand dans l'Eglise, depuis l'ascension du Fils de Dieu, jusqu'à son retour sur la terre. » Et il rentre dans le plan et les voies antiques par les deux séries des sept sceaux et des sept trompettes, qu'il fait commencer au premier avènement et finir au second avènement de Jésus-Christ. Mais il y marche timidement

et, à partir du XIII[e] chapitre, il retombe dans l'école nouvelle d'Alcazar et de Bossuet. Le savant Rondet, dans la *Bible de Vence*, n'a donc qu'à moitié raison en disant : « Le fond de ce système s'accorde également et avec le sens naturel du texte, et avec l'opinion commune des Pères. »

Dans un autre coin de l'Europe, un autre modeste prêtre portait pareillement ses vues plus loin que l'évêque de Meaux. Le V. Holzhauser marche sur les traces de l'abbé Joachim, de Pierre Galatinus, et puise trop abondamment dans le système du docte Aureolus, ce qui fait que le sien, aussi bien que celui de Bossuet, est moins une explication qu'une ingénieuse et accommodative application des figures de l'Apocalypse aux faits de l'histoire. Avec Pierre Galatinus, Holzhauser a bien compris que la série des Epîtres est prophétique, et qu'elle figure les sept états de l'Eglise dans ses sept âges, jusqu'à la fin des siècles. C'est ce qu'il y a de mieux; c'est l'ordre des temps : « *ordo temporum* » signalé par Tertullien, et il rencontre parfois admirablement, lorsqu'il suit sa propre inspiration. Mais lorsqu'il marche avec Aureolus, il est naturellement hors de la question. Il se perd pareillement, à la suite de l'abbé Joachim et de Galatinus, dans ses conjectures sur le sixième âge, dont ils veulent faire un âge de paix universelle et de prospérité inouïe pour l'Eglise; et ils ne voient pas que le texte les condamne : dans la sixième Epître, le Seigneur plaint l'Eglise de son peu de puissance : « *quia modicam habes virtutem* » (III, 8), et l'avertit de la grande épreuve qui va survenir dans tout l'univers (10). Au sixième sceau est

décrite la grande révolution et la grande apostasie (VI, 12-14), puis un cataclysme épouvantable (*ibid.*, 15-17), et l'Eglise n'a quelque repos que pour se préparer à la grande tribulation (VII, 1-14); à la sixième trompette, nous voyons l'invasion de la Franc-Maçonnerie et des sociétés impies qui font des ravages effroyables (IX, 15-21). Cet âge sera donc prodigieusement agité. Sans doute l'Eglise y grandira, mais au milieu de grandes épreuves et de grands combats, puisqu'elle aura à la fin à vaincre l'Antechrist.

Holzhauser laissa son œuvre inachevée au chap. XV, 14; mais elle fut continuée par le chanoine Wuilleret. Elle est peut-être encore, avec celle de l'évêque de Meaux, la plus lue et la plus goûtée, mais non « la meilleure qui ait jamais paru », quoi qu'en dise Haneberg (*Histoire de la révélation biblique*).

Thomas Malvenda, dont Baronius estimait tellement le savoir qu'il l'associa à ses travaux, fait aussi paraître, au commencement du XVIIe siècle, un commentaire intitulé : *l'Antechrist*. Pour type du cruel empire de l'Antechrist, il prend l'empire persécuteur romain, qui commence en Néron. Mais parmi tant de tyrans et d'empereurs qui versent à flots le sang des adorateurs de Jésus-Christ, il choisit mal les types qui figurent les sept têtes de la bête. Pour lui, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, sont les cinq têtes qui *sont tombées*, Domitien est celle qui *est* encore au moment où écrit saint Jean, et Nerva celle qui *doit venir* (XVII, 10). Car si Domitien peut passer pour une tête de l'Antechrist, en quoi les six autres, qui ne persécutèrent jamais les chrétiens, en sont-ils les figures

caractéristiques? Ses types sont donc mal choisis. Mais quand il aborde le personnage, l'Antechrist lui-même, il est assez fidèle à la Tradition.

On pourrait mentionner d'autres commentateurs. Mais gardons-nous d'omettre le savant Cornelius à Lapide (1637), qui reproduit tous les divers systèmes et donne ensuite lui-même le sens qu'il croit le meilleur, le plus naturel et le plus conforme au texte. Malheureusement il ignore le plan de la divine Prophétie et le parallélisme des séries de visions. C'est pourquoi il voit peu d'événements dans les premiers siècles de l'Eglise, n'aperçoit qu'un vide immense au milieu des temps, et renvoie presque tout à la fin. Néanmoins il a parfaitement interprété les visions des quatre premiers sceaux. Mais son idée de voir sous la figure de la grande Babylone, de la grande prostituée, non plus seulement la Rome des empereurs idolâtres, mais aussi la Rome des papes redevenue païenne et brûlée par l'Antechrist, n'est pas acceptable. Ce n'est pas l'opinion des Pères, quoi qu'il en dise. Car l'opinion assez obscure des deux ou trois Pères qu'il invoque, ne saurait former un témoignage d'une autorité suffisante. Tertullien, le plus clair, ne parle que de la Rome de Néron et de Trajan, que de la capitale des empereurs idolâtres; et si saint Jérôme, qu'il invoque aussi, entend par Babylone la Rome d'Auguste et de Romulus, il entend aussi la ville de Nemrod et de Nabuchodonosor, « d'où, selon lui, doit venir l'Antechrist » (in cap. XI Daniel). Quant à la prophétie de saint Malachie, en laquelle il a foi et qu'il cite pareillement à l'appui de son opinion, elle dit tout

le contraire de ce qu'il lui fait dire. La voici : « Dans la suprême persécution de la sainte Eglise romaine siégera Pierre Romain, qui paîtra les brebis au milieu de grandes tribulations, lesquelles étant passées, la ville aux sept collines sera détruite, et le juge formidable jugera le peuple. »

Ce ne sera donc pas avant, ni pendant, mais après la suprême persécution, après les grandes tribulations du règne de l'Antechrist : « *quibus transactis* », que Rome, « la ville aux sept collines, sera détruite », c'est-à-dire lorsque l'univers entier croulera.

Le carme Franciscus a Jesu Maria, professeur à l'Université de Salamanque, vient après Cornelius dans le même genre, et lutte avec lui de science dans les Ecritures et les Pères, de solide doctrine et d'amour pour l'Eglise ; et quoique ni l'un ni l'autre ne se placent dans la véritable perspective de la divine Prophétie, à laquelle ils ont consacré leurs veilles et élevé de si nobles monuments, on peut appeler leurs travaux : Les commentaires des commentaires de l'Apocalypse.

Le grand Newton voulut aussi donner son interprétation ; mais ce n'est pas là qu'il a fait la découverte ni l'application des lois de l'optique. Il date l'exil de saint Jean à Pathmos, du règne de Néron. Il est le premier et le dernier de son sentiment.

XVIIIe siècle. Dom Calmet lui appartient, mais nous en avons parlé en même temps que de Bossuet, et nous avons vu qu'il pense comme lui.

L'abbé Ellies du Pin, qui écrivait sur tout, et « dont

la fertile plume, comme celle du bienheureux Scudéri,

« sans peine tous les mois enfantait un volume »,

ne voit dans l'Apocalypse, comme dans toutes les divines prophéties, que des figures vides d'événements, des métaphores pour peindre en général la ruine de l'idolâtrie, les persécutions que subissent les justes et les châtiments qui éclatent sur les impies. Il n'y vit et n'y entendit jamais le bruit de la chute retentissante des villes de Ninive, de Tyr, de Babylone et de Jérusalem, tombant aux époques et dans les circonstances assignées par les antiques prophètes. Il prétend donc que les prédictions du Voyant de Pathmos, pas plus que celles d'Isaïe, de Jérémie et de Daniel, ne visent aucun fait, aucun point déterminé de l'histoire. C'est l'explication la plus commode, mais aussi la plus fausse et la plus inutile du monde..

Tout à l'opposé, l'abbé Joubert, disciple de l'abbé Duguet, et versé comme son maître dans l'étude des anciens prophètes, reconnaît dans la grande Prophétie de la nouvelle loi « une véritable histoire future ». Mais reconnaissant aussi l'insuffisance de l'explication de Bossuet, ce qui était concevable, tout en appréciant le mérite qui distingue celle de la Chétardie, ce qui était louable, et sans trouver, ni dans l'un ni dans l'autre, son idéal, ce qui était permis, il imagina quelque chose de tout différent.

Enfilant soigneusement les chapitres et les versets les uns à la suite des autres, à l'exemple de Pierre Aureolus, et prétendant que là est tout le plan du Prophète,

il voit nécessairement, après la conversion des Juifs décrite au chapitre VII, après l'avènement d'Enoch et d'Elie ou des deux témoins, et la persécution et la ruine de l'Antechrist, mentionnés au chap. XI, un long espace de temps et de nombreux événements, depuis le ch. XII jusqu'à la fin du chap. XX, où il reconnaît seulement le jugement dernier. « On ne peut méconnaître, dit-il, la liaison qui règne dans ces importantes révolutions. Elles naissent les unes des autres. Et, dès lors, comment ne pas convenir que saint Jean place, entre la mission d'Elie et la fin du monde, une multitude d'événements qui, sans doute, ne peuvent s'accomplir que dans la durée de plusieurs siècles ? Le règne de mille ans, en particulier, marque un temps très long. Or, ce règne vient se placer avant le jugement dernier, et il est la suite de la victoire remportée sur la Bête, dont l'empire avait été éblouissant jusqu'au point de subjuguer la très grande multitude des hommes, malheureusement séduits. C'est dans les jours d'une illusion si étendue, que les deux prophètes étaient venus pour consoler la ville sainte, foulée aux pieds par les Gentils, qui profanaient le temple de Dieu. On ne peut séparer cet ordre et cet arrangement des faits prédits; et rien ne prouve mieux la vérité d'une interprétation que lorsqu'elle suit pas à pas le fil de cette histoire future. »

On voit que l'abbé Joubert marche toujours pas à pas dans l'Apocalypse, même dans le chap. XX, sans s'apercevoir que ce chapitre n'est pas la suite, mais la récapitulation des XIX chapitres précédents, et que le règne de mille ans est le règne de Jésus-Christ, avec

les âmes de ses saints, dans le ciel, et non sur la terre, jusqu'à son second avènement. Aussi tombe-t-il pas à pas dans le millénarisme, quoique son millénarisme « rappelle la longue paix du règne de Salomon ».

En 1866, on a publié sur des manuscrits authentiques une « Explication de l'Apocalypse » par l'abbé d'Etémare, qui vivait aussi au XVIIIe siècle. Elle a de l'affinité avec celle de l'abbé Joubert.

N'oublions pas les savantes critiques de la Bible de Vence, où Rondet fait sur l'Apocalypse des études très étendues et très profondes, et où il ouvre de grandes vues sur les sept âges de l'Eglise.

Wouters, de l'Université de Louvain, donne dans son « Eclaircissement sur l'Apocalypse : *in Apocalypsim dilucidatio* », de véritables lumières pour les XI premiers chapitres. Mais le reste n'est que la traduction en latin et le pur mot-à-mot de Bossuet.

Le XIXe siècle paraît devoir rivaliser de fécondité avec le précédent :

Cyrille le Febvre, dans son *Heptaméron*, publié sous la Restauration, comprend très bien que la série des sept épîtres est prophétique, et en donne un bon sens. Mais, pour le reste, il est plus subtil et ingénieux que solide, négligeant la Tradition, et abusant du sens accommodatice, qu'il donne pour du sens littéral. Il ne manque pas d'enchaîner le dragon l'an 800, à l'avènement de Charlemagne, et de le déchaîner l'an 1800, à l'avènement de Napoléon Ier.

Le docteur d'Allioli suit le système de Bossuet avec d'insignifiantes modifications.

Bovet, archevêque de Toulouse, dans *l'Esprit de*

l'Apocalypse, publié en 1840, après sa mort, ne rentre dans le plan de saint Bruno de Segni et de saint Victorin de Pétaw que pour rajeunir les conceptions d'Alcazar et de Bossuet. Mais il y déroge gravement par ses idées personnelles. Pour lui, la divine Prophétie n'a d'autre objet, après le triomphe de l'Eglise sur le paganisme et le judaïsme, que ses destinées en ce monde. Il n'y est question ni de résurrection à la vie éternelle, ni de jugement dernier. Pour lui, la première résurrection n'est pas l'entrée de l'âme dans le ciel, mais la conversion des Gentils ; et la seconde résurrection n'est pas la réunion de l'âme et du corps dans la gloire éternelle, mais la conversion des Juifs ; et aux chapitres XXI et XXII, il ne voit, avec le protestant Grotius, ni les splendeurs ni la félicité de l'Eglise triomphante dans le ciel, mais la paix et la prospérité de l'Eglise militante sur la terre. Avait-il présent à l'esprit ce passage de saint Augustin : « Il est vrai que, dans ce livre de l'Apocalypse, il y a beaucoup de choses obscures..... mais pour ces paroles : « Dieu essuiera toute larme de « leurs yeux, et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni « cris, ni douleur, » elles sont dites avec tant de clarté du siècle à venir, et de l'immortalité et de l'éternité des Saints (car alors seulement, et là seulement, toutes les misères n'existeront plus), que nous ne devons plus rien chercher et que nous ne saurions rien trouver de clair dans les lettres sacrées, si nous pensons que cela est obscur » ? (Cité de Dieu, XX, XVII à la fin.)

P. F. Verschraege, dans ses *Claires et Simples*

Explications du livre de l'Apocalypse (Tournai, 1855), se fonde sur les données et la division de la Bible de Vence : « *Nobis præplacuit divisio, quam proponit et sequitur opus cui titulus :* Bible de Vence », et il encadre son travail, depuis les Epîtres jusqu'à la fin, dans le plan d'Holzhauser, dont il modifie les applications. Il entre dans le vaste horizon de la Prophétie.

M. l'abbé Lafont-Sentenac, dans le *Plan de l'Apocalypse et signification des prophéties qu'elle contient* (publié en 1872), a bien justifié la première partie de son titre, mais il laisse à désirer dans la seconde. Il divise le divin livre en sept séries, dont les quatre principales sont également composées de sept visions ou tableaux, figurant les sept âges et contenant les événements de chaque âge. Il explique très bien comment chaque série commence toujours au premier avènement du Sauveur, pour descendre et venir finir au second, et par quel admirable à-propos, par quel heureux mot de la fin qui réveille l'idée du commencement, l'écrivain sacré remonte de la septième ou dernière vision d'une série à la première vision de la série suivante. C'est le plan antique, et c'est lui qui le met, de nos jours, le mieux en lumière. Plusieurs y étaient revenus avec l'abbé de la Chétardie et la Bible de Vence, tout en ne l'appliquant que partiellement. Mais il délaisse trop le sentiment des Pères dans l'interprétation des signes et des figures de la Prophétie. Ainsi, premièrement, dans cette formidable armée de cavalerie de deux cents millions de chevaux, qui, au son de la sixième trompette (IX, 16-19), font irruption dans notre sixième âge, il ne voit « que

des machines de guerre nouvellement inventées et des chevaux de fer » (pages 173-175), lorsque saint Thomas, saint Grégoire le Grand, les Pères et les saints docteurs y voient des hérétiques, des ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise, conduits par les démons, et que nous devons y reconnaître aujourd'hui la franc-maçonnerie et toutes les sectes révolutionnaires, qui sont le grand péril de nos jours, et qui sont si énergiquement signalées et condamnées par les souverains Pontifes de notre époque, et particulièrement par Pie IX et Léon XIII.

Secondement, aux deux derniers chapp. XXI-XXII, 5, à la suite de Grotius et de Bovet, et contrairement à tous les Pères, moins quelques millénaires, il ne voit plus, « dans la sainte cité, dans la nouvelle Jérusalem où Dieu essuie toute larme et d'où il bannit à jamais la mort, le deuil, la douleur et tous les maux », l'Eglise immuable dans une éternité de bonheur, l'Eglise triomphante, mais seulement l'Eglise d'ici-bas, l'Eglise militante, p. 336. Et il cite des passages d'Isaïe interprétés par Bovet, pour appuyer son sentiment. Mais comment ces interprètes ne voient-ils pas que si les prophètes ont un sens allégorique qui regarde l'Eglise en ce monde, ils ont aussi un sens anagogique, qui est d'une telle magnificence, qu'il n'aura son plein accomplissement que dans la gloire et les splendeurs de l'éternité?

M. l'abbé et docteur Drach, du clergé de Paris, a couronné ses savantes études sur l'Ecriture par un commentaire de l'Apocalypse, publié en 1877. Il l'enrichit de nombreuses citations des Ecritures et des Pères, qui sont bien appropriées au sens

dogmatique et moral. Mais il est d'un scepticisme désespérant « sur l'interprétation historique et prophétique » de la divine Révélation, et il va jusqu'à dire que « l'exégète, à son avis, ne doit pas s'en préoccuper, qu'il doit se borner, dans un commentaire, à donner le sens littéral des expressions du Livre sacré » (*Préf.*, page 10). Comme si le meilleur des philologues était le plus sûr interprète du sens et même des expressions des prophètes !

Le savant docteur sait très bien que les mots, dans toutes les langues et les vocabulaires, ont plusieurs significations selon les choses que l'on veut exprimer. Comment en découvrira-t-il le véritable sens, s'il ignore absolument ce dont parle le Prophète ? Aussi quels contresens ne commet-il pas lui-même, et quelles frivoles explications il apporte, lorsqu'il commente un verset comme celui-là : « Et les étoiles tombèrent du ciel comme le figuier laisse tomber ses figues vertes, lorsqu'il est agité par un grand vent » (VI, 13). « Il faut entendre ceci, dit-il sérieusement, d'aérolithes enflammés et de comètes, ou d'autres corps célestes, mais non pas des étoiles proprement dites ; car la science démontre qu'elles sont des milliers et des millions de fois plus grandes que le globe que nous habitons. » (*Comm.*, page 90.)

Non, « il ne faut pas entendre ceci d'aérolithes enflammés, ni de comètes, ni d'autres corps célestes, pas plus que des étoiles, que la science démontre être des milliers et des millions de fois plus grandes que le monde que nous habitons » ; mais il faut l'entendre de ces étoiles aux rayons si purs, qui réjouis-

saient les regards de Dieu et de ses anges, que le Seigneur avait mises par millions dans son royaume, et qu'il avait placées au firmament de son Eglise par la grâce du baptême et des autres sacrements, mais qui en sont renversées par le souffle violent et empoisonné de l'impiété, et par le grand vent de la révolution, « comme des figues vertes », sans être parvenues au salut, et qui ne sont plus propres qu'à être foulées aux pieds, et à servir de pâture aux pourceaux et aux démons ; car, dans la série des visions et des événements, nous sommes arrivés à l'époque de la grande apostasie prédite par saint Paul (II ad Thess., II, 3), où la postérité spirituelle d'Abraham, « aussi nombreuse que les étoiles du ciel » (Gen., XV, 5 ; XXII, 11, 17, 18) souffre d'innombrables et de si désolantes défections dans tous les rangs, dans tous les âges, dans toutes les conditions de la société chrétienne.

Ce sont donc des étoiles véritables, mais de la nature de celles sur lesquelles prophétisait Daniel, et que l'un des précurseurs de l'Antechrist renversait du ciel pour les fouler aux pieds : « *et dejecit... de stellis et conculcavit eas* » (Dan., VIII, 10).

C'est donc à l'exégète, avant tous, de se préoccuper du sens historique et prophétique, qui est le sens principal, le vrai sens littéral, pour savoir distinguer « une étoile d'une étoile : *stella enim a stella differt* » (I Cor., XV, 41) ; pour ne pas s'exposer, en donnant d'oiseuses leçons d'astronomie, à induire les lecteurs dans l'erreur. Le sens que l'exégète propose ici comme vrai,

comme « le sens littéral des expressions du livre sacré », est donc faux.

Ce n'est donc plus seulement le prétendu « sens littéral grammatical », si illusoire si on l'isole du sens prophétique, ni même le sens dogmatique et moral, si bien élucidé par les Pères et de nombreux commentateurs, mais le vrai sens historique, prophétique, qu'il est important, urgent de rechercher, d'expliquer, de rendre clair aujourd'hui, pour dissiper, par les éclatantes lumières d'une prophétie si exactement accomplie depuis dix-huit siècles, les ténèbres de l'incrédulité et de l'impiété, pour éclairer tant d'âmes qui périssent, parce qu'elles ne croient plus au surnaturel et à la divinité de la Révélation. Car la foi, qui est un don de Dieu, repose aussi sur les miracles et les prophéties, et si les miracles furent plus nécessaires à l'origine du christianisme, les prophéties sont bien plus efficaces et plus lumineuses au milieu et à la fin des temps. Or, une prophétie universelle, qui décrit tous les principaux événements de l'histoire depuis la fondation de l'Eglise jusqu'á son couronnement dans le ciel, et qui s'accomplit dans tous les âges, tous les jours, sous tous les yeux, avec une régularité, une précision mathématique, est la plus évidente, la plus convaincante démonstration du surnaturel et de la réalité de la grande révèlation primitive faite à Moïse et aux prophètes, qu'elle résume et développe si divinement, et « avec l'esprit de tous les prophètes ».

Non, ce n'est pas en vain que cet Esprit, qui sonde toutes les profondeurs de l'avenir ainsi que celles du passé et du présent, a dit à tous les siècles futurs :

« bienheureux celui qui lit et entend les paroles de cette Prophétie, et garde les choses qui y sont écrites » (I, 3). Non, cette Prophétie n'est pas une lettre morte, illisible, puisque l'Esprit-Saint nous exhorte « à la lire, à l'enteudre et à la garder » ; ni un livre scellé, puisqu'il est dit aussi : « ne scelle pas les paroles de la Prophétie de ce livre » (XXII, 20). Mais ce sont les suprêmes oracles, les souveraines archives explicatives de tous les oracles des Prophètes et des Apôtres, où Jésus-Christ, du haut de son trône éternel, a déposé les titres éclatants de la divinité et de l'indéfectibilité de son Epouse immortelle et de la gloire de ses enfants. Jésus-Christ fera donc la grâce de les comprendre et de les interpréter, selon la nécessité des temps, aux interprètes qui y apporteront la foi, la pureté et la simplicité du cœur, et la persévérance de la bonne volonté. Mais il faut pour cela qu'ils renoncent à tout esprit de système, aux séductions de leur propre imagination et de l'interprétation particulière, et ne cessent de consulter et d'écouter la grande voix de la Tradition et de l'Eglise : de la Tradition, qui constate comment ces divins oracles ont été entendus depuis le commencement, et de l'Eglise, à qui seule est réservée l'interprétation suprême des oracles divins.

Le pseudonyme C. C. de Saint-André, dans son savant ouvrage « Francs-Maçons et Juifs » publié en 1880, nous promet aussi un commentaire sur l'Apocalypse, et nous en donne un aperçu. Il aura l'ampleur nécessaire pour recevoir l'histoire universelle de l'Eglise, et il paraît devoir être une œuvre composite

d'Holzhauser, de la Chétardie et de Lafont-Sentenac, « sans que son imitation soit un esclavage » ; car il y met beaucoup du sien, mais peut-être pas assez de la Tradition.

Dès l'ouverture du premier sceau, il commence par chasser Jésus-Christ de la place que lui reconnaissent tous les Pères et la presque unanimité des comment tateurs, non pour y mettre simplement C. Caligula, comme Pierre Aureolus, qui en avait besoin pour inaugurer ses violentes applications historiques, mais « pour symboliser l'état politique de l'empire et des Césars (page 34), pour y placer l'origine et les débuts de l'empire romain » (page 50).

L'empire, qui débute par Octave-Auguste, par Tibère, Caligula, Néron, sans compter Ponce-Pilate, est digne, en effet, d'être figuré sous le symbole d'un cheval blanc, d'une blancheur éclatante : « *Et ecce equus albus* » (Apoc., VI, 2).

Mais pour évincer le Sauveur « assis sur le cheval blanc, comme vainqueur de la mort et de l'enfer, et conquérant des peuples par son Evangile et ses Apôtres », quoique saint Jean le nomme plus loin « le Fidèle et le Véritable », et « le Verbe de Dieu » (XIX, 11, 13), et malgré le sentiment unanime des Pères, quelles sont les autorités et les raisons du nouvel interprète ?

Ses autorités se réduisent à celle de M. l'abbé Drach : « Quant au sentiment des interprètes nombreux, dit-il, qui entendent de Jésus-Christ le cavalier du premier sceau, monté sur un cheval blanc, à cause du passage du chap. XIX, 11, je demanderai, avec M. l'abbé Drach, la permission d'être d'un avis con-

traire (page 30). » Mais il oublie que M. l'abbé Drach a décliné sa compétence dans cette question, lorsqu'il a dit : « Nous en présenterons bien quelques-unes... des interprétations historiques... dans notre commentaire. Mais ce ne sont que des conjectures auxquelles on ne peut pas accorder une bien grande importance. » (l'abbé Drach pag, 40.) Son unique autorité n'est donc pas « d'une bien grande importance » contre tout le monde.

Ses raisons paraissent à peu près de la même force. Mais il en apporte une qui mérite d'être appréciée : « Cette interprètation a l'avantage de nous fournir une division des âges de l'Eglise en parfait accord avec les divisions même de l'Apocalypse et avec la prophétie de Daniel » (p. 35). Il a donc besoin de se séparer du sentiment commun pour établir un système particulier.

Pour l'interprétation des mille ans de l'enchaînement du dragon ou Satan, et du règne des âmes des Saints et des Martyrs avec Jésus-Christ, il abandonne aussi le sens traditionnel de saint Athanase, de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand, du V. Bède, de Primase et André de Césarée, qui entendent un nombre indéterminé, tout le temps qui s'écoule entre les deux avènements du Fils de Dieu, conformément à cette parole du psalmiste : « La parole qu'il a commandée jusqu'à mille générations» (CIV, 8) ; « ce qui ne veut dire autre chose que toutes les générations qui seront jamais » (Bossuet). Et il les entend à la façon d'Ubertin de Casale qui, le premier, imagina d'enchaîner le diable en 316, sous Constantin, et le déchaîna en 1316, à l'avènement de Jean XXII, qu'il

n'aimait pas. « Le règne millénaire, dit-il, forme la plus grande partie du quatrième âge. Il commence avec le sixième siècle et finit au seizième. En dates précises, il va de 496, conversion de Clovis et des Francs, jusqu'en 1492, pontificat d'Alexandre VI » (page 54) ... « L'enchaînement de Satan à donc été complet au moment de la ruine totale de l'empire romain, vers la fin du cinquième siècle. Si l'on veut une date précise, on peut assigner 493, quand Thédoric devint seul maître de l'Italie. » (page 59). Qui n'admirerait ce millénarisme de juste-milieu, qui laisse une immense liberté au diable pendant que l'Eglise naissante est encore faible et au berceau, et qu'elle aurait le plus besoin qu'il fût lié, pour lui faciliter la conversion des peuples, et qui ne voit son enchaînement complet, ni lorsque Jésus-Christ, dans sa Résurrection et son Ascension, « ayant désarmé les princpautés et les puissances, les a menées hautement en triomphe à la face du monde entier, après les avoir vaincus en lui-même » (Coloss., II, 15), ni sous Constantin, ni sous Théodose, mais seulement lorsque Théodoric, le roi arien et persécuteur, devint maître de l'Italie ? Mais passons là-dessus et sur beaucoup d'autres idées toutes neuves et personnelles à l'auteur, et reconnaissons qu'il a bien interprété la sixième vision de la série des trompettes, puisqu'il y voit la Franc-Maçonnerie et les sociétés secrètes, et y puise le sujet de son excellent livre « Francs-Maçons et Juifs », que tous les interprètes et lecteurs de l'Apocalypse pourront consulter avec fruit sur cette grande calamité du sixième âge.

CONCLUSION

L'Apocalypse ou Révélation de Jésus-Christ, selon les Pères et les anciens commentateurs, c'est l'Evangile de Jésus-Christ glorifié et de son Eglise, militante sur la terre et triomphante dans le ciel.

La bête à sept têtes et à dix cornes qui s'élève de la mer, c'est l'Antechrist, qui est en tout l'opposé du Christ; et de même que Jésus-Christ fut figuré par tous les justes de l'Ancien Testament depuis Abel, et qu'il eut douze Apôtres pour répandre sa doctrine dans le monde, l'Antechrist est représenté par tous les tyrans et tous les persécuteurs depuis Caïn, préfigurés par ses sept têtes, et il a dix rois, symbolisés par ses dix cornes, pour étendre son empire dans l'univers.

L'Eglise y est représentée sous les noms de cité sainte, de nouvelle Jérusalem, de fiancée et d'Epouse de l'Agneau, de femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, ayant la lune sous ses pieds; la société ou synagogue des pervers y est symbolisée par la grande Babylone, la grande prostituée; c'est le monde corrompu, corrupteur et persécuteur de la cité sainte, son opposé en tout.

La grande prostituée, la grande Babylone n'est donc pas une ville particulière ni la Jérusalem infidèle, ni la Rome païenne ou redevenue païenne; car elle ne

serait plus l'opposé de l'Eglise catholique, qui est universelle dans tous les temps, dans tous les lieux, et l'antithèse des deux cités serait boiteuse, imparfaite. Ce n'est pas à une seule ville que Jésus-Christ a dit : « Malheur au monde à cause de ses scandales, *væ mundo a scandalis !* (Matth. XVIII, 7) » mais au monde corrompu et corrupteur de tous les temps et de tous les lieux.

L'ordre prophétique des événements n'est pas dans l'ordre des chapitres et des versets, mais dans les séries de visions et le parallélisme ou la correspondance de chaque vision. C'est pourquoi les quatre principales séries commencent régulièrement au premier avènement de Jésus-Christ pour finir au second, représentant en descendant les événements de de chaque âge. Nous n'exceptons de cet ordre que la dernière qui commence au jugement et à la rénovation de toutes choses, pour ne représenter que les gloires et les splendeurs de l'éternelle Jérusalem.

Nous comptons huit séries de visions. Les sept premières, qui remplissent les vingt premiers chapitres, regardent plus spécialement l'Eglise militante, et la huitième, contenue dans les deux dernier chapitres, symbolise plus spécialement l'Eglise triomphante. Nous disons plus spécialement, car souvent le narrateur sacré nous transporte de la terre dans le ciel, et du ciel nous ramène sur la terre.

Les onze premiers chapitres, comprenant la série des 7 épîtres, celle des 7 sceaux et celles des 7 trompettes, forment comme l'ébauche, l'esquisse du grand drame prophétique. Aussi se terminent-ils par l'avè-

nement des deux témoins Enoch et Elie, la persécution de la bête, l'Antechrist, la résurrection des morts, l'avènement du souverain Juge, le jugement dernier et le châtiment suprême des impies et des réprouvés. Les huit chapitres suivants XII-XIX, comprenant trois séries : 1° celle de la femme revêtue du soleil, dans les douleurs de l'enfantement et poursuivie par le dragon ; du portrait des deux bêtes ou de l'Antechrist et de son faux prophète ; de la récompense des élus figuré par la moisson et du châtiment des réprouvés figuré par la vendange XII-XIV ; 2° celle des sept coupes, de la colère de Dieu, leur préambule et leur effusion sur la terre, XV-XVI ; 3° celle de la condamnation et de la conflagration de la grande Babylone, et de la description du second avènement du souverain Juge et du châtiment de l'Antechrist et de tous ses sectateurs, XVII-XIX, ne sont pas la continuation, mais la répétition plus vive, plus colorée et achevée des onze premiers chapitres, contenant les trois premières séries.

Le chapitre XX, comprenant la septième et dernière des séries qui regardent l'Eglise militante, n'est pas davantage une suite, mais une sublime récapitulation des XIX chapitres et des six séries de visions qui précèdent et qui présentent, sous toutes ses faces, l'histoire universelle de l'Eglise, depuis son berceau jusqu'à son suprême triomphe au jugement dernier.

Les mille ans de l'enchaînement du dragon ou Satan, et du règne des âmes des Saints et des Martyrs avec Jésus-Christ dans le ciel, ne vont donc, ni de Constantin jusqu'à Jean XXII, ni de Théodoric jusqu'à Alexandre VI, ni de Charlemagne jusqu'à Napoléon Ier,

comme l'ont imaginé quelques modernes, ni de la ruine de l'Antechrist jusqu'au dernier jugement, comme l'ont prétendu les anciens Millénaires, mais comme l'enseignent les saints Docteurs, de l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'au dernier et grand jour où il reviendra dans toute sa gloire et sa majesté. Car ce nombre n'est pas un nombre vulgaire, arithmétique, mais un nombre mystique, indéterminé, parfait pour signifier tous les siècles qui seront jamais, disent encore les saints Docteurs ; et il renverse et rend impossible toute espèce de Millénarisme réel ou déguisé. Les chapitres XXI et XXII décrivent les splendeurs de l'Eglise triomphante.

Redisons enfin que cette divine et suprême Révélation résume et fait resplendir dans tout leur éclat toutes les beautés et la sublimité des Prophètes, tout le *Credo* des Apôtres, toute la morale évangélique, et qu'elle réveille, ravive dans le cœur de tous ceux qui la lisent, l'entendent et la mettent en pratique, la foi, l'espérance et l'amour pour son divin Auteur, Jésus-Christ, notre miséricordieux Rédempteur et notre magnifique Rémunérateur : « Heureux celui qui lit et entend les paroles de cette prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites : *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus, et servat ea quæ scripta sunt* (I, 3). »

Plaise à Dieu que nous ne soyons pas trop au-dessous de notre tâche dans notre commentaire !

AVANT-PROPOS

SUR NOTRE

TRADUCTION DE L'APOCALYPSE

Dans cette interprétation, nous suivrons plus particulièrement le grec, qui est le texte original, quoique la Vulgate latine en diffère peu, tant elle est exacte. Mais comme le latin manque d'article, et qu'il est parfois amphibologique, il est souvent mal rendu dans nos traductions françaises, comme dans ce passage du chap. VII, 14 : Hi sunt, qui venerunt de tribulatione magna. *Quelques-uns le rendent volontiers par ces mots : « Ce sont ceux qui sont venus d'une grande tribulation, » et Bossuet lui-même le traduit : « Ce sont ceux qui viennent de souffrir de grandes afflictions. » Il semblerait, d'après eux, qu'il ne s'agit ici, en général, que des tribulations et persécutions qu'endurent les saints et les martyrs à toutes les époques, ce qui est un contresens ou un sens obscur, incomplet, car il est positivement et uniquement question ici de la grande tribulation qui doit arriver vers la fin des temps, et qui a été prédite si expressément par Notre-Seigneur dans l'Evangile selon saint Matthieu, XXIV, 21-22 : « car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en eut jamais depuis le commencement du monde :* erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi. » *C'est la terrible persécution de l'Ante-*

christ que prédit aussi le prophète Daniel (XI, 45; XII, 1): et il viendra un temps tel qu'il n'y en eut jamais, depuis que les nations ont commencé d'exister jusqu'à ce temps : Et veniet tempus quale non fuit ab eo ex quo gentes esse cœperunt ad tempus illud. » *Or, il est manifeste, non seulement dans l'ordre et la marche de la prophétie, mais aussi par la construction de la phrase grecque, que c'est de cette grande tribulation que parle ici l'apôtre, puisqu'il la désigne par deux articles si énergiquement répétés, l'un devant le substantif et l'autre devant l'adjectif. « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation », et non pas « d'une grande tribulation », ni « qui viennent de souffrir de grandes afflictions ». Tel est donc le sens exact de la phrase grecque :* ἐκ τῆς θλίψεως τῆς μεγάλης, *« la tribulation, la grande ».*

Avant tout commentaire, nous reproduirons donc d'abord intégralement chaque verset traduit exactement sur l'original, tiré des meilleurs manuscrits grecs, discuté par les plus sûrs commentateurs, et toujours collationné soigneusement avec la version Vulgate latine. Nous en expliquerons ensuite scrupuleusement chaque phrase, chaque expression, nous gardant bien d'imiter ceux qui passent sous silence les passages qui les embarrassent. Cette admirable révélation est le parfait chronomètre de l'ordre des temps, de la marche et du progrès des siècles. On ne saurait en soustraire la moindre pièce, un seul article, sans en détruire ou en fausser le mouvement et la régularité.

CHAPITRE PREMIER

1. Apocalypse (Révélation) de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et il l'a manifestée par son Ange envoyé à Jean, son serviteur,

Apocalypsis Jesu Christi, quam dedit illi Deus palam facere servis suis, quæ oportet fieri cito ; et significavit, mittens per Angelum suum servo suo Joanni,

2. Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et témoigné de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ.

2. Qui testimonium perhibuit verbo Dei, et testimonium Jesu Christi, quæcumque vidit.

3. Heureux celui qui lit et entend les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites : car le temps est proche.

3. Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus, et servat ea quæ in ea scripta sunt ; tempus enim prope est.

4. Jean aux sept églises qni sont en Asie. Grâce à vous et paix par Celui qui est et qui était et qui doit venir, et par les sept esprits qui sont devant son trône,

4. Joannes septem Ecclesiis, quæ sunt in Asia. Gratia vobis, et pax ab eo qui est, et qui erat, et qui venturus est ; et a septem spiritibus qui in conspectu throni ejus sunt ;

5. Et par Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts et le prince des rois de la terre, qui nous aima et nous lava de nos péchés dans son sang,

5. Et a Jesu Christo, qui est testis fidelis, primogenitus mortuorum et princeps regum terræ, qui dilexit nos, et lavit nosà peccatis nostris in sanguine suo,

6. Et nous a faits rois et prêtres de Dieu, son Père : à lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles : Amen.

7. Voici qu'il vient sur les nuées, et tout œil le verra et aussi ceux qui l'ont transpercé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui, Amen.

8. Je suis l'A et l'Ω, le principe et la fin, dit le Seigneur Dieu, celui qui est et qui était et qui doit venir, le Tout-Puissant.

9. Moi Jean, votre frère, et participant avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus-Christ j'ai été relégué dans l'île qui est appelée Patmos, pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus.

10. J'ai été ravi en esprit le jour du Seigneur, et j'ai entendu derrière moi une grande voix comme d'une trompette

11. Disant : Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept églises qui sont en Asie, dans Ephèse et dans Smyrne et dans Pergame et dans Thyatire et dans Sardes et dans Philadelphie et dans Laodicée.

6. Et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo; ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum. Amen.

7. Ecce venit cum nubibus, et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt. Et plangent se super eum omnes tribus terræ : Etiam ; Amen.

8. Ego sum A et Ω principium et finis, dicit Dominus Deus, qui est, et qui erat, et qui venturus est, omnipotens.

9. Ego Joannes, frater vester, et particeps in tribulatione, et regno, et patientia in Christo Jesu, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu.

10. Fui in spiritu in Dominica die, et audivi post me vocem magnam tamquam tubæ,

11. Dicentis : Quod vides, scribe in libro ; et mitte septem Ecclesiis, quæ sunt in Asia, Epheso, et Smyrnæ, et Pergamo, et Thyatiræ, et Sardis, et Philadelphiæ, et Laodiciæ.

12. Et je me tournai pour voir la voix qui me parlait : et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or,

13. Et au milieu des sept chandeliers d'or quelqu'un semblable au Fils de l'homme, vêtu de la podère et ceint aux mamelles d'une ceinture d'or :

14. Mais sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige, et ses yeux comme une flamme de feu ;

15. Et ses pieds semblables à de l'airain fin dans une fournaise ardente, et sa voix comme la voix des grandes eaux,

16. Et il avait dans sa droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage était comme le soleil qui luit dans sa force.

17. Et lorsque je le vis, je tombai à ses pieds comme mort : et il posa sa droite sur moi, disant : Ne crains point : c'est moi, le premier et le dernier,

18. Et celui qui vit : et j'ai été mort, et voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer.

19. Ecris donc les choses

12. Et conversus sum ut viderem vocem quæ loquebatur mecum ; et conversus vidi septem candelabra aurea ;

13. Et in medio septem candelabrorum aureorum similem filio hominis, vestitum podere, et præcinctum ad mamillas zona aurea ;

14. Caput autem ejus et capilli erant candidi tamquam lana alba, et tamquam nix ; et oculi ejus tamquam flamma ignis ;

15. Et pedes ejus similes aurichalco, sicut in camino ardenti ; et vox illius tamquam vox aquarum multarum ;

16. Et habebat in dextera sua stellas septem ; et de ore ejus gladius utraque parte acutus exibat ; et facies ejus sicut sol lucet in virtute sua.

17. Et cum vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tamquam mortuus. Et posuit dexteram suam super me, dicens : Noli timere ; ego sum primus et novissimus.

18. Et vivus, et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis et inferni.

19. Scribe ergo quæ vi-

que tu as vues, et celles qui sont et celles qui doivent arriver ensuite,

disti, et quæ sunt, et quæ oportet fieri post hæc.

20. Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite, et les sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept églises, et les chandeliers sont les sept églises.

20. Sacramentum septem stellarum, quas vidisti in dextera mea, et septem candelabra aurea : septem stellæ, Angeli sunt septem Ecclesiarum, et candelabra septem, septem Ecclesiæ sunt.

Ce chapitre contient :

1° Le titre, et le prologue ou exposition de toute cette révélation (1-8);

2° Le prélude ou préambule à la première série des visions (9-20).

℣ 1. « Apocalypse (révélation) de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et il l'a manifestée par son Ange, envoyé à Jean, son serviteur, »

« Apocalypse de Jésus-Christ » : Apocalypse, du verbe grec ʼαποκαλυπτω, dévoiler, découvrir, révéler, a le même sens que révélation en français. L'Apocalypse de Jésus-Christ est donc la même chose que la révélation de Jésus-Christ, qui s'en déclare ici l'auteur, dès le commencement, de même qu'il l'affirme de nouveau expressément à la fin. « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon Ange pour vous attester ces choses dans les églises (xxii, 16.) » « Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt (*ibid.* 20). » S. Jean n'est que son témoin et son secrétaire : « Et c'est moi Jean qui ai entendu et vu ces choses (*ibid.* 8). » Et c'est en ce sens que les Pères et les

Conciles lui attribuent aussi la divine Révélation : «*Et Apocalypsis Joannis apostoli* (Conc. Trid. sess. IV decret. de Canon. Script.). »

Dieu ne nous parle donc plus ici par Moïse et les Prophètes, mais par son Fils unique qui, du haut de son trône éternel où il est assis à la droite du Père, gouverne le monde en souverain et révèle à son Eglise son avenir dans le temps et sa gloire dans l'éternité.

— « Que Dieu lui a donnée » : Jésus-Christ, comme homme, a tout reçu du Père, et l'Esprit-Saint reposa toujours sur lui avec tous ses dons. Il possède tout, il voit tout et il pénètre jusqu'aux plus profonds mystères de l'avenir.

Mais cette omniscience et cette toute-puissance, il la tient, non de la nature humaine, mais de la nature divine du Verbe, qui n'est qu'une seule et même chose avec toute la Trinité. Aussi posséda-t-il, dès les premiers instants de son Incarnation, toutes les lumières de la vision intuitive et toute la plénitude de la science infuse : « *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis* » (Joan., I, 14). — « Et il connaissait le jour du jugement, dit saint Grégoire le Grand, même dans la nature de l'humanité, mais non en vertu de cette nature de l'humanité. » Et c'est pourquoi il pouvait répondre en toute vérité à ses disciples qui lui demandaient le jour de son avènement et de la consommation des siècles : « Personne n'en sait le jour ou l'heure, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, si ce n'est le Père » (Marc., x, 32).

— « Pour découvrir à ses serviteurs » : Par « ses serviteurs » il faut comprendre tous ceux qui croient en lui, et par conséquent toute l'Eglise.

— Les choses qui doivent arriver bientôt » : Ces « choses » sont les épreuves, les combats et les persécutions, les événements consolants ou terribles, les châtiments qui vont composer l'histoire du nouveau peuple de Dieu. Et elles « doivent arriver bientôt », promptement « *cito* » : Bientôt, parce qu'elles vont commencer immédiatement, par les persécutions de Trajan et de ses successeurs idolâtres, et de toutes les puissances hérétiques, schismatiques et infidèles, jusqu'à l'Antechrist, et s'accomplir promptement, car la durée de cette vie, que l'homme éphémère regarde comme un long espace de temps, n'est, aux yeux de Dieu, comparée à son éternité, qu'un jour, qu'un instant rapide comme un éclair : « *Quoniam mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesterna quæ præteriit* » (Ps. LXXXIX, 4). « Tout ce qui finit est court, dit saint Grégoire le Grand : *breve est quidquid fine clauditur.* » Nos temps évangéliques auront donc un prompt dénouement. Aussi saint Jean, qui, dans ses sublimes extases au pied du trône de l'Eternel, avait supputé les siècles, mesuré les âges, n'appelait plus nos temps, comme les anciens prophètes, « les derniers temps, les derniers jours » (Deut. IV, 30; Is., II, 2; Dan., II, 28; Act. II, 17), mais « la dernière heure » : *Filioli, novissima hora est... scimus quia novissima hora est* (I Joan. II. 18). » Expression que les critiques rationalistes, incrédules et athées n'ont jamais comprise et ne sauraient comprendre, puisqu'ils ne se doutent pas qu'ils sont les plus proches avant-coureurs de l'Antechrist, qui fondera sur eux son empire : « *Sicut audistis quia Antichristus venit, et nunc Antichristi multi facti sunt.* » (Ibid.)

— « Et il l'a manifestée » : Le grec et le latin disent :

et il l'a signifiée, il l'a fait connaître par des signes ou des figures symboliques εσημανεν, *significavit*. Par ce verbe, saint Jean nous exprime le mode et la forme de la révélation par laquelle Jésus-Christ nous fait connaître les secrets de son Père, « cachés dans la profondeur des siècles, *sacramenti absconditi a sæculo in Deo* » (Eph., III, 9), et il nous apprend que c'est par le moyen des signes ou des symboles, des figures allégoriques ou énigmatiques, comme on le voit plus particulièrement dans Ezéchiel, Daniel et Zacharie, et quelquefois dans les auteurs profanes : car les Grecs disent Ζευς σημαινει, pour exprimer que « Jupiter faisait connaître sa volonté par les éclairs et les tonnerres ».

— « Par son Ange » : Tous les Anges de Dieu obéissent à Jésus-Christ : « *qui facit Angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* » (Hebr., I, 7) et l'adorent : « *et adorent eum omnes Angeli Dei* » (Ibid., 6; Ps. XCVI, 7, et CIII, 4). Il s'est donc choisi un ministre de sa droite parmi ces sublimes intelligences et un représentant de toutes les célestes milices : car aucune créature au ciel et sur la terre ne doit demeurer indifférente aux intérêts éternels qui vont se débattre par rapport à son Eglise.

— « Envoyé à Jean son serviteur » : Jean, dont le nom signifie la grâce et la miséricorde, est toujours le disciple préféré et si aimé de Jésus, qui voulut l'avoir pour témoin de tous les actes solennels de sa vie et de sa mort. Il l'appela à sa transfiguration, le fit reposer sur son cœur pendant la Cène, le choisit pour son dernier ami fidèle jusqu'au pied de sa croix où, avant son dernier soupir, il lui légua sa divine Mère, et ici il en fait le confident suprême des grands mystères de sa gloire

et de l'avenir de son Eglise. Aussi est-ce dans ses écrits, dans ces ravissantes élévations de la plus haute et de la plus profonde théologie, que la grâce et la miséricorde, l'immense amour du Sauveur pour les hommes, aussi bien que les preuves les plus sublimes de sa divinité, resplendissent du plus tendre et du plus vif éclat. On y sent partout qu'il a reçu les plus intimes communications du Fils de Dieu et du fils de Marie.

℣ 2. « Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et témoigné de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. »

Son témoignage, témoignage presque séculaire, n'en doutons pas, puisqu'il l'a rendu depuis le Calvaire jusqu'au martyre de l'huile bouillante, à la porte Latine, et des carrières de Patmos. Et, quelque merveilleux, quelsurnaturel que soit tout ce qu'il nous atteste et nous enseigne, « il l'a entendu, il l'a vu de ses yeux, il l'a considéré attentivement et touché de ses mains : *quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt... et testamur et annuntiamus vobis* » (I Joan., I, 1-2). Et celui qui du sein de sa gloire lui a tout manifesté, est lui-même le Dieu de lumière, en qui ne se trouvent aucunes ténèbres : « *Quoniam Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ* » (ibid., 5). Et nous savons que son témoignage est véritable, parce qu'il est cru de toute l'Eglise et qu'il est de foi : « *et scimus quia verum est testimonium ejus* » (Joan., XXI, 24).

Ainsi, dès ces deux premiers versets, s'ouvre le grand drame de l'Apocalypse par l'entrée immédiate en cette vaste scène des cinq principaux personnages qui le composent : Dieu, l'unique créateur et souverain ordonnateur de l'univers; Jésus-Christ, à qui il a

communiqué tous les secrets de son omniscience et de sa toute-puissance, le sceptre de ses miséricordes et de sa justice; l'Eglise, objet de ses incompréhensibles prédilections, et dont les destinées sont le sujet de cette Révélation; l'Ange choisi parmi les célestes milices pour être l'ambassadeur et l'interprète entre le ciel et la terre; et le Disciple bien-aimé, secrétaire intime du Fils de Dieu, chargé d'écrire toutes les résolutions divines.

℣ 3. « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie, et gardent les choses qui y sont écrites : car le temps est proche. »

La Vulgate dit : « Heureux celui qui lit et entend les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites. » Le sens est au fond le même, le singulier ayant ici la force du pluriel. C'est toujours le divin Maître nous conviant à l'éternelle béatitude, et nous pressant de la chercher dans la méditation et la pratique des paroles de sa Révélation. Pouvait-il rien dire de plus fort pour concilier notre attention et nous attacher à la lecture, à l'intelligence de ce livre ? Et il n'est donc pas illisible, inintelligible, puisque Dieu lui-même nous exhorte si vivement à le lire, à l'entendre et à le mettre en pratique ? Et l'on y voit partout, en effet, qu'il est plein de celui « qui est la voie, la vérité et la vie », et seul la souveraine félicité. « Tous veulent y arriver, disait S. Augustin ; mais par où va-t-on à une si grande possession, à cette félicité si grande ?... Les uns ont dit : par ici ; les autres disent : non, point par ici, mais par là. Ils ont ignoré la voie, parce que Dieu résiste aux superbes. Nous l'ignorerions aussi, s'il n'était venu jusqu'à nous. C'est pourquoi le Seigneur nous dit : c'est moi qui suis la voie...

vous ne vous égarerez donc pas, lorsque par lui vous irez à lui » (Serm. CXLIX, 10). Or ici l'on va à lui par chaque phrase, par chaque mot. Ici-bas, il nous enseigna la voie de la manière la plus simple et la plus touchante ; du sein de sa gloire, il nous la montre de la manière la plus sublime et la plus ravissante.

— « Car le temps est proche » : Ces expressions : « Le temps est proche, bientôt, promptement », sont répétées pour la consolation et l'encouragement de l'Eglise et de ses enfants, afin qu'au milieu de tant d'épreuves toujours renaissantes, ils soient sans cesse ranimés par la considération de la brièveté du temps et par la révélation de la gloire immense qui leur est réservée : « *ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes* » (I Petr., IV, 13).

℣ 4. « Jean, aux sept Eglises qui sont en Asie : Grâce à vous et paix par celui qui est et qui était et qui doit venir, et par les sept esprits qui sont devant son trône, »

5 « Et par Jésus-Christ... »

Jean, à l'instar de Pierre, souhaitant, au nom de la Trinité, la grâce et la paix à tous les fidèles Juifs et Gentils dispersés dans le monde (I Petr., I, 1-2), souhaite aussi, au nom de la même Trinité, la grâce et la paix à l'Eglise universelle figurée par les sept Eglises qui sont en Asie.

« Jean aux sept Eglises qui sont en Asie » : Par leur nombre mystique et symbolisant l'universalité, les sept Eglises, d'après les saints Docteurs et les Pères, figurent l'Eglise universelle dans tous les lieux et dans tous les âges, parce qu'elle est remplie des sept dons de l'Esprit-Saint, et qu'elle est toujours assistée et dirigée par cet Esprit divin, un dans sa nature et septiforme dans ses communications.

« Les sept Eglises, dit saint Jean Chrysostome, sont toute l'Eglise à cause des sept Esprits : de sagesse et d'intelligence, de conseil, etc. » (Homil. 22 ex variis in Math.)

« Par le nombre septénaire, dit aussi saint Augustin, est signifiée la perfection de l'Eglise universelle. C'est pour cela que l'apôtre saint Jean écrit à sept Eglises de manière à montrer qu'il écrit à toute l'Eglise, et c'est ce que Salomon a préfiguré dans ses Proverbes, en disant que la Sagesse s'est bâti une maison et qu'elle est soutenue par sept colonnes. » *(Cité de Dieu*, XVII, IV, 4).

« Saint Jean, dit encore saint Pierre Damien, écrivit cette noble Apocalyse, et en l'envoyant aux sept Eglises en Asie, il l'adressa certainement à l'Eglise universelle, qui est régie sous le magistère septiforme de l'Esprit-Saint. » Et le saint docteur conclut « que toutes les Eglises répandues dans l'univers ont le bienheureux Jean pour commun docteur » (Serm. 2, de excellentia B. Joannis, evangelistæ).

Saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, saint Isidore, saint Thomas, parmi les autres saints docteurs; saint Eucher et le V. Bède, ce grand écho de la Tradition, parmi les Pères; Primase, Arétas, Haymon, Rupert, parmi les anciens commentateurs, donnent la même interprétation. C'est l'interprétation antique et l'une des grandes bases sur lesquelles repose le plan de l'Apocalypse. Aussi verrons-nous que chacune des sept Eglises symbolise et prophétise admirablement chacun des sept âges de l'Eglise universelle jusqu'à la consommation des siècles.

— « Qui sont en Asie » : Asie, en grec limoneuse, de ασις, limon, boue sèche, αζα, corruption, pourri-

ture, αζω, dessécher, rendre aride, ασιτεω, vivre dans la misère et l'inanition, désigne énergiquement cette terre maudite dès le berceau du genre humain et devenue aride, desséchée par le crime du premier homme, et figure le monde déchu, corrompu, brûlé par le feu des passions, du vice et de l'erreur, au sein duquel ne germent plus aucune vertu, aucun bien surnaturel, et au milieu duquel doit vivre l'Eglise, pour attirer sur lui la rosée du ciel et le féconder par les eaux de la grâce et l'effusion des dons de l'Esprit-Saint. Car, sans la grâce de Jésus-Christ et la communication de son Esprit, le genre humain, à l'instar de Prométhée, attaché, selon l'antique allégorie païenne et l'imagination grecque, aux flancs du Caucase, est condamné à des tourments perpétuels, à des douleurs sans cesse renaissantes, jusqu'à la venue de son Libérateur.

— « Grâce à vous et paix » : formule ordinaire de salutation au commencement des Epîtres des Apôtres.

« C'était, dit Tertullien contre Marcion, la coutume des Hébreux de se souhaiter la paix en se saluant. » Et Notre-Seigneur y fait allusion lorsqu'il dit : « Je vous donne ma paix, non comme le monde la donne » (Joan. XIV, 27). Toutefois il en prescrivit l'usage à ses disciples : « En entrant dans une maison, saluez-la en disant : paix à cette maison : *pax huic domui* » (Matth., X, 12). Et lui-même l'observait après sa résurrection : « Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint au milieu de ses disciples, et il dit : La paix soit avec vous : *pax vobis* » (Joan., XX, 19-26). Après son Ascension, lorsqu'ils furent « revêtus de la vertu de l'Esprit-Saint », les Apôtres, messagers de tous les biens, « *evangelizatores bonorum* » (Tert.), ajoutèrent

la grâce à la paix, ou plutôt firent précéder la paix par la grâce, sans laquelle il n'y a point de vérttable paix, mais avec laquelle nous sommes rétablis dans l'alliance et l'union avec notre Dieu, ici-bas par la foi, et au ciel dans l'éternelle félicité, par la vision béatifique : « *pax autem nostra propria, et hic cum Deo per fidem, et in æternum erit cum illo per speciem* » (S. Aug., *De Civit.*, XIX, XXVII).

— « Par celui qui est, et qui était, et qui doit venir, ou qui sera. » Cette longue phrase n'est qu'un seul mot; c'est la traduction de « *l'ego sum qui sum* », du nom hébreu et ineffable de « Jéhova », nom du Dieu éternel, de l'Etre souverain, infini, sans commencement et sans fin, qui n'a aucun synonyme dans aucune langue, et que le grec, le latin et le français ne peuvent exprimer qu'imparfaitement, dans cette immense périphrase. Mais ici, sous ce nom, nous entendons la première personne de la Trinité, le Père des lumières de qui descend tout don excellent, toute grâce parfaite : *omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* (Jacob., I, 17).

— « Et par les sept esprits qui sont devant son trône. » Par les sept esprits qui sont devant son trône, nous entendons l'Esprit-Saint, parce qu'il communique toute grâce, tout don parfait qui descend du Père des lumières. A l'exemple du prophète Isaïe, saint Jean le désigne au pluriel, à cause de ses sept dons. « Ces sept esprits, remarque très bien, en effet, saint Eucher, sont ceux qu'énumère Isaïe, XI, 2-3 : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte du Seigneur. » *(Quest. du N. Test.*, dern. quest.)

C'est une de ces figures propres à saint Jean de désigner l'Esprit-Saint par ses dons et ses opérations et la communication de ses grâces. Ainsi, au ch. IV, 5, il le représente sous la figure de sept lampes ardentes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu; au chap. V, 6, sous celles des sept cornes et des sept yeux de l'Agneau, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre; et au chap. XXII, il le nomme encore au pluriel, « les esprits des prophètes », quoiqu'un seul et même Esprit-Saint eût parlé par les prophètes : « *qui locutus est per prophetas* ». Et quoique cet Esprit unique soit égal au Père et par conséquent dans le trône, saint Jean le figure encore devant le trône, pour signifier sa divine émission dans le monde, et « parce que, dit saint Thomas, il se montre présent en illuminant ceux en qui réside et repose le Fils, c'est-à-dire les Anges, et les justes, et les Saints ». Néanmoins, dans l'interprétation de ces passages où le grand nombre reconnaissent l'Esprit-saint avec la communication de ses grâces, plusieurs ne veulent voir que des Anges. Nous devons donc présenter les raisons de leur opinion, qui sera exposée par Cornelius et Bossuet, qui l'ont embrassée.

« D'autres, disent-ils, entendent sept anges qui sont représentés comme les premiers (Tobie, XII, 15), par rapport aux sept principaux seigneurs du royaume de Perse (Esth., I, 14). » On ne voit pas trop ce que « les sept principaux seigneurs du royaume de Perse » peuvent bien faire ici, même en figurant des Anges, et l'on voit beaucoup mieux comment les sept esprits d'Isaïe, après s'être reposés sur le divin chef, sanctifient son corps mystique, l'Eglise, et lui procurent « la grâce et la paix ». « Il est vraisemblable, dit Cor-

nelius, qu'il est ici fait allusion aux sept anges qui gouvernent les sept planètes, comme l'enseignent les rabbins chez les Hébreux, et beaucoup de philosophes et de théologiens chez les chrétiens, ainsi que le rapporte Trithème. » Trithème rapporte, en effet, cette opinion ; mais il finit par s'en moquer.

« Aux chapp. VII, 2 et XV, 1, il est expressément question de sept anges » (Cornelius et Bossuet). — Oui, assurément. Mais, au chap. VIII, ils sonnent les trompettes de l'alarme, et au chap. XV, ils versent les coupes des derniers châtiments. Ils ne sont donc pas les messagers « de la grâce et de la paix », et n'ont aucun rapport avec les sept esprits du chap. I, 4. « Satan, dit Cornelius, a sept principaux démons sous ses ordres pour sa guerre contre Dieu ; Jésus-Christ doit en avoir autant à lui opposer dans sa guerre contre l'enfer. » — Nous disons plus : Jésus-Christ a sous ses ordres toutes les milices célestes et saint Michel à leur tête, pour combattre Satan et ses anges, les enchaîner et les retenir dans l'abîme ; mais il a aussi l'Esprit-Saint pour assister son Eglise, et tous ses dons pour diriger et sanctifier les âmes.

« Il est sans exemple, dit Bossuet, qu'on personnifie en cette sorte les dons de Dieu, en saluant de leur part, comme d'une personne distincte, les fidèles et les Eglises. » Mais Isaïe personnifie lui-même les dons de Dieu XI, 2-3, et nous en voyons cent exemples dans les Ecritures, qui ne sont souvent qu'une sublime prosopopée animant les choses divines et humaines, et tous les jours, l'Eglise et les fidèles invoquent et saluent « comme une personne distincte » l'esprit de lumière, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit

de conseil et de piété, qui ne sont qu'une seule et même chose avec l'Esprit-Saint.

« On voit encore, dit Bossuet, que ces sept esprits sont mis ici devant le trône de Dieu, I, 4, et qu'ils sont comme sept lampes brûlantes devant le trône de Dieu, IV, 5 ; or, il convient au Saint-Esprit d'être dans le trône, et non pas devant le trône, comme un simple ornement du temple de Dieu. » — Oui, il convient, en effet, au Saint-Esprit par sa nature, comme personne égale au Père, d'être dans le trône. Mais comme il est envoyé dans le monde pour le sanctifier, et qu'au ciel même il illumine par sa présence les Anges et les Saints, sa mission divine, d'après notre manière de voir et de concevoir, ne peut être figurée qu'en le représentant hors du trône, de même que l'Agneau, le Fils envoyé dans le monde pour le racheter, est aussi représenté en face ou hors du trône. Et l'Esprit-Saint n'est pas un simple ornement, mais tout l'ornement du temple de Dieu, et le souverain coordonnateur de la terre et des cieux, « *Spiritus ejus ornavit cœlos* » (Job XXVI, 13), le sanctificateur, le vivificateur et le rénovateur de l'univers entier, « *emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ* » (Ps., CIII, 30). Et c'est ce que l'Eglise ici-bas ne cesse d'exprimer, lorsqu'elle chante sa sublime invocation : « *Veni, creator Spiritus, mentes tuorum visita.* »

« Et on pourrait dire, ajoute Bossuet, que les sept Anges sont les cornes et les yeux de l'Agneau, au même sens que les magistrats sont les yeux du prince et les instruments de sa puissance ; ce qui même convient à des Anges plutôt qu'au Saint-Esprit, égal au Fils. » — Non, on ne peut pas « dire que les sept Anges sont

les cornes et les yeux de l'Agneau, au même sens que les magistrats sont les yeux du prince et les instruments de sa puissance » et cela même ne convient pas « à des anges plutôt qu'à l'Esprit-Saint, égal au Fils ». Et, d'abord, cette comparaison *de genere ad genus*, de l'ordre divin avec l'ordre humain, de l'ordre incréé avec l'ordre créé, ne saurait se soutenir. Qu'un prince toujours faible et borné, et qui souvent règne et ne gouverne pas, tire sa puissance et ses lumières de ses principaux magistrats, on l'accorde ; mais quelle force et quelle lumière peut tirer l'Agneau de ses Anges qui tiennent tout de lui ? S'il daigne les associer à son empire, c'est pour les honorer, mais non pour accroître ses lumières et sa puissance qu'il tient uniquement de sa nature divine, comme Verbe de Dieu, et de son union hypostatique comme Homme-Dieu. Comme Homme-Dieu ou Agneau de Dieu, il peut tout recevoir du Père et de l'Esprit-Saint, mais rien de ses créatures, que leurs hommages et leurs adorations.

Et puis qu'est-ce que les sept cornes et les sept yeux de l'Agneau ? Le nombre sept, d'après tous les saints Docteurs, désigne la plénitude, l'universalité ; les cornes, la puissance, et les yeux, la science, l'illumination. Les sept cornes de l'Agneau signifient donc sa toute puissance, la plénitude et l'universalité de son empire : « *emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ* » (Is., XVI, 1) ; et ses yeux, son omniscience et sa souveraine illumination des âmes. Or, comment exerce-t-il cette double souveraineté ? C'est lui-même qui va nous l'apprendre : « Pour moi, je vous dis la vérité : il vous est expédient que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lors-

qu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement... J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Mais quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité... c'est lui qui me glorifiera. » (Joan., xvi, 7-8, 12-14.)

Ainsi, ce que le divin Sauveur lui-même n'a pu faire porter ni comprendre à ses apôtres par trois ans et demi de prédication, de miracles et d'exemples, il le leur fait comprendre et porter, à eux et à tous ses disciples futurs, par le seul don de l'Esprit-Saint. C'est donc l'Esprit-Saint qui est toute sa force, toute sa puissance d'illumination et de conversion des âmes ; c'est donc l'Esprit-Saint par conséquent qui est les sept cornes et les sept yeux de l'Agneau.

Mais Bossuet insiste :

« On a pu voir, dans la réflexion après la préface, ce que saint Jean nous a enseigné de la grande part qu'ont les Anges à notre salut ; c'est ce qui lui a donné lieu de nous saluer en leur nom et de nous souhaiter de si grands biens de leur part. » — Oui, après avoir parcouru l'Apocalypse, il est impossible de ne pas apercevoir la grande part qu'ont les Anges à notre salut, et en voyant leur sollicitude pour les élus et leur empressement à repousser les puissances infernales, de ne pas éprouver la plus grande confiance et la plus vive reconnaissance pour de si généreux protecteurs. Mais la part de l'Esprit-Saint est bien plus grande, puisqu'elle est souveraine, absolue, et que seul il achève ce que Jésus-Christ n'a fait que commencer. Car sans l'Esprit-Saint, point d'Apôtres, point d'Église, point d'élus, point d'âmes sanctifiées ni glorifiées, et nous nous demandons non seulement à

quoi servirait le ministère angélique, mais à quoi même aurait servi la mission de Jésus-Christ. Sans l'opération de cet esprit vivificateur et souverain communicateur de la grâce et de la vie surnaturelle, Jésus-Christ retournant dans le sein de son Père, laissait l'œuvre de notre rédemption et de notre salut imparfaite, inféconde et comme anéantie. L'univers ne pouvait plus être changé, ni l'humanité régénérée; « l'immanence de l'Esprit-Saint dans l'Eglise de Jésus-Christ pouvait seule réaliser cette merveille... Sans l'effusion de l'Esprit-Saint sur les Apôtres, le cénacle de Jérusalem fût resté muet, l'Eglise n'eût pas été fondée, le nom de Jésus-Christ serait à peine arrivé jusqu'à nous à travers la vague obscurité des âges. » (Darras, tome V, page 285 et suivantes.)

Aussi l'histoire de l'Eglise, depuis la Pentecôte, est-elle l'histoire même du règne et de l'action de l'Esprit-Saint, de même que l'histoire intime de la sanctification et de la glorification de chaque âme, est aussi l'histoire de la secrète opération de cet Esprit vivificateur : « *Credo... et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem.* »

Cornelius insiste aussi de son côté et s'appuie sur ce texte identique du prophète Zacharie : « ce sont les sept yeux du Seigneur, qui se répandent par toute la terre : *septem isti oculi sunt Domini qui discurrunt in universam terram* » (IV, 10). Mais pour bien saisir le vrai sens de ce texte, voyons ce qui le précède et l'amène. Zacharie prophétise sur la pierre angulaire du nouveau temple que Jésus, fils de Josédech, et Zorobabel devaient reconstruire à Jérusalem, au retour de la captivité : « Voici que je vais faire venir mon serviteur l'Orient. Car voici la pierre que j'ai établie devant Jé-

sus ; il y a sept yeux sur cette pierre unique. Voici que je la taillerai et la graverai moi-même, dit le Seigneur des armées, et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre » (III, 8-9). Puis, après avoir décrit le chandelier d'or, qui a la même signification que celui de Moyse, et « dont les sept lampes, dit saint Jérôme, figurent les sept grâces de l'Esprit-Saint : *septem lucernas super candelabrum, septem gratias Spiritus sancti* », il ajoute : « ce sont les sept yeux du Seigneur, qui se répandent par toute la terre (IV, 2, 10). »

Qui ne voit Jésus-Christ dans celui que le Seigneur nomme « son serviteur l'Orient », ainsi qu'il est aussi nommé par le prêtre Zacharie dans saint Luc : *visitavit nos Oriens ex alto* (I, 78), et le Messie dans la pierre angulaire du nouveau temple, dans la pierre unique ? « *Petra autem erat Christus.* » (I Cor. X, 4.) Mais qui ne reconnaît dans les sept yeux de cette pierre unique, l'Esprit-Saint qui repose sur lui avec ses sept dons ? « *Et requiescet super eum Spiritus Domini ; Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini* (Is. XI, 2-3). » On voit encore dans cette pierre taillée, gravée par le Seigneur lui-même, l'humanité du Christ formée par le même Esprit-Saint d'une terre vierge au sein de l'Immaculée et glorieuse Vierge des vierges : « *Hic lapis e terra et ex virtute et arte constat Dei : significat autem in terra virgine ortum, sed virtute Spiritus sancti artificiose cœlatum.* » (S.Iren., lib. III cap. XXVIII.) On ne peut s'empêcher de reconnaître « dans cette pierre qui efface en un jour l'iniquité de la terre » Jésus-Christ mourant sur la croix et en un jour effaçant l'iniquité du genre humain. Mais comment peut-on

méconnaître dans les sept lampes du chandelier d'or, les sept dons de l'Esprit-Saint qui éclaire l'Eglise, et surtout « dans les sept yeux du Seigneur, qui sont répandus par toute la terre » le même Esprit-Saint et ses mêmes sept dons répandus sur les Apôtres et sur toute l'Eglise pour l'assister et la diriger, pour convertir et régénérer le monde, et pour remplir le ciel d'élus, lorsque les Pères et les saints Docteurs l'entendent formellement ainsi ? Mais écoutons de nouveau saint Jérôme : « Sur cette pierre sont les sept yeux, dont parle Isaïe (XI, 2-3) ; les sept lampes sur le chandelier sont les sept grâces de l'Esprit-Saint, dont nous avons dit plus haut que sur la pierre unique elles étaient les sept yeux : *Super hunc lapidem septem oculi sunt, de quibus loquitur Isaias ; septem lucernas super candelabrum, septem gratias Spiritus sancti, de quibus suprà diximus quod in lapide uno septem oculi sint.* (In Zachar.) » Et il ajoute que c'est l'interprétation de ceux qui sont venus avant lui. Mais c'est aussi celle de ceux qui viennent après : saint Grégoire le Grand voit dans les sept yeux de cette pierre unique toute la vertu de l'Esprit septiforme dans l'opération de la grâce : « *Super lapidem unum septem oculi sunt. Hinc enim lapidi* (*Christo*) *septem oculos habere est simul omnem virtutem Spiritus septiformis gratiæ in operatione retinere.* » (Lib., XXIX, Moral., XVI.) Saint Pierre Damien dit que cette pierre a sept yeux, parce que l'Eglise est illuminée par autant de dons de l'Esprit-Saint : « *Septem ergo oculos habet hæc petra, quia totidem Sancti Spiritus donis sancta præfulget Ecclesia.* » (Lib. II; Epist. 2 ad sanctæ Rom. Eccl. Episc. Cardinales.)

Voyons donc les Anges partout où ils sont, mais ne

chassons pas l'Esprit-Saint des textes où il doit être, et où il est si manifestement d'après les saints Docteurs et la presque unanime Tradition ; ne divisons pas l'indivisible Trinité et ne mettons pas la créature avant ou au-dessus du Créateur, comme on le fait encore dans ce passage :

℣ 5. « Et par Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts et le prince des rois de la terre, qui nous aima et nous lava de nos péchés dans son sang. »

« Et par Jésus-Christ » : Saint Jean nous a souhaité la grâce et la paix par le Père « *a Patre luminum* », de qui descend tout don parfait ; par le Saint-Esprit, le communicateur de tous les dons. Maintenant il nous souhaite de si grands biens par Jésus-Christ, la cause méritante de tous les dons et de toutes les grâces. Voilà l'ordre simple et naturel. Néanmoins l'interprétation que nous combattons, après avoir méconnu l'Esprit-Saint où il était, pour voir à sa place des Anges qui n'y étaient pas, met ici le Sauveur après ses créatures. Laissons encore à Cornelius et à Bossuet le soin de faire valoir leurs raisons :

« Ceux qui ne trouvent pas bon qu'on mette les Anges avec Dieu et avec Jésus-Christ, ont oublié ce passage de saint Paul : « Je vous conjure devant « Dieu, devant Jésus-Christ et les saints Anges » (I Tim., v, 21). » Corn., Bossuet. — On trouve excellent qu'on mette les Anges et même les hommes avec Dieu et avec Jésus-Christ, mais non avant Jésus-Christ et comme sources et maîtres de la grâce. Or saint Paul ne les nomme ici que comme témoins et après Jésus-Christ.

— « Que si l'on met Jésus-Christ après, ce peut être

en le regardant selon la nature humaine, par laquelle il est mis un peu plus bas que les Anges, selon le Ps. VIII, et selon saint Paul (Hebr. II, 7, 9). » (Bossuet). — « *Porro angeli, cùm sint purissimi et nobilissimi spiritus, Christo homine, sive humanitate Christi, præstant, eamque naturæ dignitate antecedunt.* » (Corn.) — Oui, David et saint Paul, parlant de la vie mortelle et des abaissements du Fils de Dieu, le placent en effet un peu au-dessous des Anges ; mais après sa glorieuse Résurrection et sa triomphante Ascension, ils l'élèvent au-dessus de toutes les créatures, et « tout genou doit fléchir à son nom, au ciel, sur la terre et aux enfers » (Phil. II, 10.)

« Mais il y a outre cela, dans cet endroit de l'Apocalypse, une raison particulière de mettre Jésus-Christ le dernier, pour mieux continuer le discours » (Bossuet), — « *quia de Christo homine deinceps continuandus erat sermo* » (Corn.). — Est-il croyable que l'Esprit-Saint soit tellement embarrassé « pour mieux continuer le discours », qu'il renverse tout ordre hiérarchique et mette la créature avant le Créateur ? Cette interprétation est donc elle-même très empêtrée, très compliquée depuis le commencement jusqu'à la fin, peu naturelle, et laisse ignorer le grand mystère de notre salut : l'action de l'Esprit-Saint dans l'Eglise et son opération dans les âmes.

Pour nous, d'après les saints Docteurs, nous reconnaissons ici l'indivisible Trinité : le Père de qui, *a quo*, le Fils par qui, *per quem*, le Saint-Esprit en qui, *in quo*, nous existons et nous vivons de la vie surnaturelle ; le Père, qui est l'amour, le Fils, qui est la grâce, le Saint-Esprit, qui est la communication de tous les dons : *Charitas Pater est, Gratia Filius,*

communicatio Spiritus Sanctus, o beata Trinitas (III Noct. Dom. Trinitatis). Car « il y en a trois qui rendent témoignage au ciel et sur la terre : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint ; et les trois sont une même chose » (I Joan., v, 7-8). Au Père la prédestination, au Fils la Rédemption, au Saint-Esprit la sanctification ; au Père la vocation, au Fils la justification, au Saint-Esprit la glorification. Et c'est pourquoi le Fils envoie ses Apôtres dans le monde en leur disant : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Matth., XXVIII, 19.) Et c'est pourquoi aussi saint Jean nous montre plus loin tous les habitants célestes chantant dans l'Empyrée : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était, et qui est, et qui n'aura point de fin » (Apoc., IV, 8).

« Et par Jésus-Christ, le témoin fidèle » : Jésus-Christ est le témoin fidèle, parce qu'il est venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité : « *et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* » (Joan., XVIII, 37), pour témoigner de l'éternel amour de son Père : « *sic enim Deus dilexit mundum* » (Id., III., 16), et qu'il a rempli jusqu'à la mort le mandat divin : « *hoc mandatum accepi a Patre meo* » (Id., X, 18). « Je ne fais rien de moi-même, dit-il ; mais je dis ces choses comme mon Père me les a enseignées. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse point seul, parce que, ce qui lui plaît, je le fais toujours. » (Id., VIII, 28, 29.) Et il est encore le témoin fidèle parce que, selon sa promesse, il a donné à ses Apôtres et à son Eglise son Esprit, pour leur enseigner toute vérité : « *ille Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem* », et cette vérité complète, il la leur

enseignera jusqu'à son suprême avènement, parce que son Esprit et son Eglise recevront tout de lui, « *quia de meo accipiet et annuntiabit vobis* » (Id., XVI, 13-14).

— « Le premier né d'entre les morts » : Jésus-Christ est le premier né d'entre les morts, parce que, par sa glorieuse Résurrection, ayant triomphé de la mort pour ne plus mourir : « *Christus resurgens jam non moritur* » (Rom., VI, 9), et ayant brisé l'empire qu'elle faisait peser sur toute la race d'Adam, il devient le gage et le modèle de la résurrection de tous ceux qui, avant de dormir leur dernier sommeil, ont cru à sa parole.

— « Et le prince des rois de la terre » : Tout est à lui, peuples et rois ; et comme Rédempteur du genre humain et rénovateur de toute la création, ses droits sont inaliénables. Il est « le Roi des rois et le Dominateur des dominateurs » (XIX, 16). « Demandez-moi, lui a dit son Père lorsqu'il est entré dans le monde, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et pour votre possession les confins de la terre. » (Ps. II, 8.) Et c'est pourquoi, envoyant ses Apôtres et fondant son Eglise, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » (Matth., XXVIII, 18.) « Pourquoi donc les nations frémissent-elles, et les peuples forment-ils de vains complots ? pourquoi les rois de la terre se sont-ils soulevés, et les princes ligués contre le Seigneur et contre son Christ, disant : Rompons leurs liens et rejetons leur joug bien loin de nous. (Ps. II, 1-2) ? » Croient-ils abolir ses droits divins et renverser son empire, arrêter la promulgation de sa loi et la propagation de son Evangile ? En vain ils élèvent leurs prétentions à dominer son Eglise, à la tyranniser,

à la spolier de tout ; lui enlevant jusqu'à la liberté d'enseigner et de sauver les âmes, à elle qui affranchit de tous les esclavages, et qui est la seule dépositaire de l'éternelle vérité ; lui ravissant son droit d'avoir, comme toute créature, toute société, sa place au soleil, « à elle qui est la lumière du monde » (Matth., v., 14). Celui qui habite dans les cieux se rira de leur fureur et de leur folle impiété, et ses droits immuables ne cesseront d'avoir leur inexorable et éternelle sanction.

Malheur donc à leur aveugle et abominable politique ! Qu'ils ne s'étonnent point si la terre tremble sous leurs pas, et si les trônes de leurs royautés et les fauteuils de leurs présidences croulent à chaque instant. La misère et l'indocilité des peuples, le mépris et la haine de tout maître et de toute autorité, et la retentissante chute des empires et des républiques sont un premier châtiment et de tant d'impiété et d'un si sacrilège abus de leur pouvoir. Mais l'Eglise reste pendant qu'ils passent comme un ouragan, et qu'ils tombent dans l'éternité avec le crime effroyable d'avoir fait obstacle, en passant, aux miséricordes du Seigneur et de son Christ.

— « Qui nous aima » : Le Christ nous aima, nous créatures déchues et souillées, d'un amour dont nous ne « comprendrons l'immensité et la sublimité et la profondeur qu'avec les Saints dans son ciel » (Eph., III. 18), puisqu'il alla jusqu'à s'anéantir pour nous relever et nous faire asseoir sur son trône avec lui dans les splendeurs du royaume de son Père.

— « Et nous lava de nos péchés dans son sang » : Ce splendide royaume fermé par nos péchés, « il nous l'a ouvert, dit saint Paul, et il y est entré le premier, pour nous en frayer le chemin, non avec le sang des

boucs et des génisses, mais par son propre sang, nous ayant conquis une rédemption éternelle... En s'offrant lui-même à Dieu par le Saint-Esprit, comme une victime sans tache, il a purifié notre conscience de ses œuvres de mort, afin que nous servions le Dieu vivant.» (Hebr., IX, 12, 14.)

℣ 6. « Et il nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père ; à lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles : Amen. »

« Et il nous a fait rois » : La Vulgate, il est vrai, ne dit que *regnum*, royaume ; mais de bons manuscrits grecs portent βασιλεις, reges, rois ; ainsi lisait Tertullien.

Mais, selon le contexte, ces deux expressions donnent le même sens, car l'auteur sacré ne cesse de dire que Jésus-Christ fait asseoir ses élus avec lui sur son trône, et qu'ils régneront avec lui, comme il règne avec son Père (III 21 ; XX, 4,6 ; XXII, 5). Et saint Jean, dans sa première Epître (chap. III, 1-2), expliquant la nature et la grandeur de cette royauté : « Voyez, dit-il, quel amour nous a témoigné le Père, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet les enfants de Dieu... lorsque Jésus-Christ apparaîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui. »

Saint Pierre exprime la même idée, lorsqu'il nomme tous les disciples du Christ « une race choisie, un royal sacerdoce : *vos autem genus electum*, *regale sacerdotium* » (I Petr. II, 9). Mais saint Paul met dans tout son jour la pensée de saint Jean : « C'est l'Esprit Saint lui-même, dit-il, qui atteste à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Mais si nous sommes les enfants, nous sommes donc aussi les héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ : si pourtant nous souffrons avec lui, pour être glorifiés

avec lui. » (Rom. VIII, 16, 17.) Quelle glorieuse adoption, quelle sublime élévation de la nature humaine par l'Incarnation et la Rédemption ! « Cette adoption, dit en effet le P. Lessius, nous est conférée de la manière la plus admirable : Dieu prend d'abord un homme dont il fait son Fils vrai et naturel, en lui communiquant dans toute sa plénitude la divinité, en vertu d'une union substantielle. Par lui il adopte et fait ses enfants tous ceux qui voudront s'unir à cet Homme-Dieu par la foi et les sacrements, comme les branches sont unies au tronc et les sarments à la vigne. Aussitôt, en effet, qn'un homme est enté sur Jésus-Christ et s'attache à lui, il est animé et vivifié par son Esprit et devient par conséquent l'enfant de Dieu; car, comme dit l'Apôtre (Rom., VIII, 14), « tous « ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, sont les en« fants de Dieu ». Ils vivent, en effet, du même Esprit dont vit Dieu lui-même et dont vit Jésus-Christ, le Fils de Dieu par nature, quoique cet Esprit leur soit communiqué diversement. Aux personnes divines il est communiqué par identité; à l'humanité de Jésus-Christ en vertu de l'union hypostatique ; à nous par une certaine extension, en ce que, par le moyen du don de la grâce sanctifiante, il commence à devenir notre Esprit et notre vie, à demeurer en nous, à nous mouvoir, à nous gouverner, et à exercer en nous toutes les fonctions vitales qui nous rendent agréables à Dieu. Les divines personnes vivent donc naturellement de cet Esprit ; l'humanité de Jésus-Christ quasi naturellement ; mais nous tout à fait surnaturellement... Nous sommes donc les fils de Dieu proprement et formellement, non par la vertu d'un don créé, quel qu'il soit, mais par l'inha-

bitation (l'habitation en nous) et l'action de l'Esprit divin, qui vivifie et gouverne nos âmes. » (De perf. div., lib. XII cap. XI, num. 74.)

Par l'élection et l'amour du Père, par la Rédemption et la grâce du Fils, par la communication et la vie de l'Esprit-Saint, la famille chrétienne devient donc une famille de rois, de vrais enfants de Dieu, qui tous doivent s'asseoir sur un trône éternel, ceindre une couronne immortelle et porter un sceptre de gloire qui ne sera jamais brisé, pourvu qu'ils persévèrent à marcher jusqu'à la fin à la suite de leur chef.

Mais à son instar, pour conquérir leur royaume, ils ont trois grands empires, qui leur en ferment l'accès, à renverser : l'empire de Satan, ses pompes et ses œuvres; l'empire du monde, ses maximes et ses séductions ; et l'empire du vieil Adam, ses vices et ses passions. Ce dernier est le plus à craindre, parce qu'ils le portent en eux-mêmes ; mais la victoire en est la plus glorieuse, même au jugement des philosophes du paganisme : « Se vaincre soi-même, disait à César l'Orateur romain, est bien plus grand que de prendre les villes ennemies et de triompher des peuples. » C'est pourquoi Jésus-Christ, le Roi des rois et notre chef immortel, en a fait la condition essentielle pour tous ceux qui aspirent à devenir ses cohéritiers dans le royaume de son Père : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi même, et qu'il prenne sa croix tous les jours, et qu'il me suive (Luc., IX, 23) ».

— « Et prêtres de Dieu son Père » : Cette expression renchérit sur la précédente, non seulement parce que, dans l'antiquité, chez les Hébreux, les Egyptiens et les Romains, le sacerdoce était la première dignité,

au-dessus de la royauté et de l'empire, mais aussi parce que les chrétiens, après avoir vaincu Satan et le monde, et avoir triomphé d'eux-mêmes, se sont offerts, sacrifiés comme des hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu : « *ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* » (Rom. XII, 1). Ils ont imité Jésus-Christ, le souverain prêtre, qui s'est offert et sacrifié lui-même pour la gloire de son Père.

Il faudrait donc bien se garder de conclure de ce passage, avec Luther et d'anciens hérétiques réprouvés par saint Irénée, saint Epiphane et saint Augustin, que tous les fidèles peuvent célébrer les saints mystères et administrer les sacrements. Car Jésus-Christ, le souverain prêtre selon l'ordre de Melchisédech, n'a pas manqué d'instituer aussi un sacerdoce spécial pour offrir le pain et le vin, pour exercer les autres fonctions sacrées, et présider ici-bas, dans son Eglise, à sa place.

— « A lui la gloire » : Que toute créature le glorifie et l'adore pour avoir procuré tant de gloire à son Père et d'honneur à ses élus ;

— « Et l'empire » : Et que chacun lui obéisse pour avoir rétabli le royaume de Dieu et élevé si haut ceux qui ont cru en lui.

— « Dans les siècles des siècles » éternellement.

— « Amen » : En vérité, il en sera ou qu'il en soit ainsi, formule affirmative chez les Hébreux, consacrée par la bouche du Sauveur, que l'Eglise ne cesse de redire, et dont le fidèle disciple fait ici l'emploi le plus solennel pour affirmer les mystères qu'il annonce.

℣. 7 « Voici qu'il vient sur les nuées, et tout œil le

verra, et aussi ceux qui l'ont transpercé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui, Amen. »

« Voici qu'il vient sur les nuées du ciel » : Voici, *ecce*, préposition fréquente dans les prophètes, pour exciter vivement l'attention, comme ici pour affirmer le prompt avènement du Sauveur. Les « nuées du ciel » figurent ici comme le char de Dieu, sa puissance et sa redoutable majesté : « *ponis nubem ascensum tum, qui ambulas super pennas ventorum* (Ps. CIII, 3). » Car si les nuées répandent une douce rosée, une pluie bienfaisante, et reflètent l'iris ou l'arc-en-ciel, elles recèlent aussi dans leur sein les neiges, la grêle, les tonnerres et la foudre, et vont d'un pôle à l'autre avec une rapidité et une puissance que rien ne peut arrêter. Elles sont donc un signe tantôt de joie et d'espérance, tantôt de terreur et de vengeance. C'est pourquoi la même nuée qui éclaire et protège les Hébreux, répand les ténèbres et la mort parmi les Egyptiens, et si Jésus-Christ monte au ciel sur une nuée, c'est aussi sur les nuées du ciel qu'il viendra exercer ses justices au jugement dernier : « *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate* (Matth. XXIV, 30). »

— « Et tout œil le verra » : Oui, les peuples et les rois, les anges et les hommes, les élus et les réprouvés, tout œil ami et ennemi le verra, le contemplera, lorsqu'il viendra s'asseoir dans toute sa gloire et toute sa majesté sur son formidable tribunal, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

— « Et tous ceux qui l'ont transpercé » : Allusion au chap. XII, 10 de Zacharie, rappelé encore par S. Jean au chap. XIX, 37 de son Evangile. Par « ceux qui l'ont

transpercé » il faut entendre non seulement les Juifs déicides qui l'ont crucifié, mais aussi, c'est l'interprétation des Pères, tous ceux qui l'ont persécuté, fait souffrir ou mourir dans ses membres ; qui l'ont souffleté de leurs mépris, de leurs moqueries et de leurs blasphèmes ; qui l'ont transpercé des traits de leur ingratitude, de leur apostasie et de leur impiété. Ils le verront avec sa croix portée en triomphe par les anges, avec ses divines plaies d'où jailliront de son côté, de ses mains, de ses pieds, les rayons éblouissants de sa gloire et de son amour, rassurants pour ses serviteurs fidèles, mais tombant comme des coups de foudre, des carreaux vengeurs et brûlants sur ses ennemis qui l'ont méconnu, renié, outragé.

— « Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant » : Par « toutes les tribus de la terre » les uns entendent tous les hommes indistinctement, justes et méchants, lesquels comprenant alors l'immense amour que Dieu avait eu pour eux, se lamenteront et regretteront amèrement, les justes de n'avoir pas fait davantage pour lui, et les méchants d'avoir été si endurcis et si ingrats envers un Dieu si bon. Par « toutes les tribus de la terre » d'autres, au contraire, n'entendent que les méchants, infidèles, incrédules et impies, qui se trouveront dans ces tribus et qui seront déchirés par les remords et le désespoir de s'être si follement perdus, s'écriant alors, d'après la Sagesse : « *Nos insensati..*, *ergo erravimus* (v. 4, 6). » Ce dernier sens est aussi fort naturel ; car si le jugement est formidable aux méchants à cause du châtiment, il est désirable aux bons à cause de la couronne : « *formidandum malis propter pœnam*, *amandum bonis propter coronam* (S. Aug.) » ; et il ne sera plus

qu'un jour de joie et de triomphe pour les justes. — « Oui, Amen. » Oui, en latin *etiam* et ναὶ en grec, est une imparfaite traduction de l'hébreu : Amen. Il affirme ici la certitude absolue en même temps que le désir ardent du second avènement du Sauveur. Et comme l'écrivain sacré exprime le mot en grec et en hébreu, et que la Vulgate, version canonique, a soin de le reproduire autant que possible en hébreu et en latin, il signifie que tous, Juifs et Gentils, « *judæo primùm et græco* (Rom. I, 15) », participeront au même jugement universel. Car ils composent tous la postérité du même Adam, et sont tous le prix du sang du même Christ, qui viendra séparer les boucs des brebis, et reconnaître ses saints au milieu de cette multitude immense de toutes les nations ressuscitées ; et, après avoir rendu justice à ses élus, en présence de toutes les générations assemblées, il les fera asseoir sur des trônes pour former son retoutable tribunal. Car ils jugeront avec lui tous ceux qui doivent être réprouvés : « *sancti de hoc mundo judicabunt* » (I Cor. VI, 2). « *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt et qui abstulerunt labores eorum* » (Sap. V, 1). Pharaon et Antiochus, Caïphe et Pilate, Robespierre et Néron, et toi, le plus infâme des ennemis de Dieu, toi, la perfection de toute la malice humaine et satanique, qui as pour nom l'Antechrist, vous êtes les juges aujourd'hui : demain vous serez jugés par vos victimes, par tous les saints, devenus les triomphants assesseurs du souverain Juge.

Quel puissant motif pour les chrétiens de braver les persécutions, de supporter avec patience la fureur des oppresseurs et des tyrans !

℣ 8. « Je suis l'A et l'Ω, le principe et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est et qui était et qui doit venir, le Tout-Puissant. »

C'est Jésus-Christ, le verbe incarné et le juge souverain, le divin auteur de cette révélation, qui intervient et dit ici lui-même : « Je suis l'A et l'Ω... » L'enchaînement du discours l'indique et le contexte le réclame, puisqu'il n'est question que de lui depuis le ℣ 5, et que ces mêmes paroles lui sont expressément attribuées au ℣ 17 ci-dessous et au ℣ 13 du chap. XXII. Ce 8e verset n'est donc pas, comme le prétendent quelques interprètes, une pure répétition du ℣ 4 ci-dessus, où l'ineffable nom de Jehovah est attribué au père. Mais c'est Jésus-Christ qui revendique formellement ici lui-même tous les attributs du Dieu infini, tout-puissant, parce qu'en lui habite substantiellement la plénitude de la divinité, « *quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* » (Coloss. II, 9). Ainsi disaient avec l'Evangile S. Athanase, Ruffin, S. Grégoire de Nazianze contre les Ariens : « Tout a été donné au Fils par le Père : *omnia mihi tradita sunt a Patre meo* (Matth. XI, 27). » Et c'est ce qu'avait encore dit d'une manière si ravissante et si claire le divin Maître, lorsque son apôtre Philippe lui demandait de lui montrer son Père : « Philippe, celui qui me voit voit aussi mon Père : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem* (Joan. XIV, 9). » Tout ce qui est attribué au Père, même l'inénarrable nom de Jéhovah, est donc aussi attribué au Fils.

Aussi non seulement les Pères et les saints Docteurs, mais encore les simples fidèles, c'est-à-dire toute l'Eglise, entendaient tellement ce verset de Jésus-

Christ, que pendant les fureurs de l'Arianisme, pour témoigner de la pureté de leur foi, ils faisaient graver sur leur tombe un A et un Ω, afin d'attester, du fond de leur sépulcre, qu'ils croyaient à Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, et qu'ils le reconnaissaient en tout égal au Père : « *Ego sum* A et Ω, je suis l'A et l'Ω. » Jésus Christ est, en effet, l'α et l'ω, le commencement et la fin de toutes les Ecritures et de toutes choses. On sait que l'α est la première lettre, et l'ω la dernière de l'alphabet grec, langue universelle du temps des apôtres, et dans laquelle avaient été traduits tous les livres de l'Ancien Testament, écrits et publiés tous ceux du Nouveau : les premiers contenant les oracles et les figures qui prophétisaient le Messie à venir, et les seconds écrivant l'histoire et exposant la doctrine du Messie venu et rachetant le monde.

« Je suis l'α et l'ω » peut donc se traduire : je suis le premier et le dernier mot, le grand et l'unique objet de tous les livres inspirés, celui qu'avaient en vue et que saluaient de loin Moïse et les prophètes, dont les Evangélistes racontent la vie et les miracles, et dont les Apôtres et leurs successeurs prêchent partout et montrent la mission accomplie ; je suis celui que préfiguraient les Patriarches, les rits, les sacrifices, toutes les institutions de l'ancien peuple choisi, et qui inspire maintenant les vertus, les généreux combats et les triomphes des martyrs, des vierges et de tous les saints du peuple nouveau. En moi s'est accompli et consommé, ou va finir de s'accomplir et de se consommer, tout l'Ancien et le Nouveau Testament. Car c'est de moi qu'il fut écrit au commencement du livre : Gen., I, I : « *Ecce venio : in capite libri scriptum est de me : ut faciam, Deus, voluntatem tuam* » (Hebr., x, 7 ;

Ps. xxxix, 8). Et c'est de moi qu'il va définitivement être écrit à la fin : « *Veni, Domine Jesu* » (Apoc., xxii, 20).

— « Le principe et la fin » : Celui par qui et pour qui tout a été créé et subsiste, et sans lequel tout ne serait rien. Que Jésus-Christ soit le principe, la cause et la raison universelle de tout, c'est ce que saint Jean nous redit de la manière la plus sublime dans son Evangile, qui est le parfait commentaire de son Apocalyse : « Au commencement, avant tout, était le Verbe... Tout a été fait par lui ; et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui : *In principio erat Verbum... omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est* (i, 1-3). » C'est ce que nous enseigne expressément, dans le même Evangile, le divin Maître lui-même, dans cette brève et mémorable réponse qu'il fit aux Pharisiens qui le pressaient de leurs questions et lui demandaient : « Qui êtes-vous ? *Tu quis es ?* » — « Je suis, répondit-il, le principe, moi qui vous parle : *Dixit eis Jesus : principium, qui et loquor vobis* » (*Ibid.* viii, 25). Et ils ne répliquèrent plus. Ils savaient donc que le Messie était le principe de tout. Le reconnaissaient-ils au premier verset de toutes les Ecritures, de la Genèse, comme l'ont entendu de savants rabbins, aussi bien que saint Jérôme et saint Hilaire, ainsi que le démontre le chevalier Drach, si versé dans la langue hébraïque, et que l'on peut traduire : « par le principe Dieu créa le ciel et la terre » (*Harmonies...*, vol. I, pag. 286 et suivantes) ? On peut le croire.

Mais entendons le grand Apôtre, si instruit de toute la science des Hébreux, si zélé pour leurs traditions avant d'être terrassé sur le chemin de Damas, mais

bien mieux éclairé depuis par les illuminations de l'Esprit-Saint : « Tout a été créé par lui au ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances : tout a été créé par lui et pour lui (le grec dit εν αυτον, *in ipsum*, pour lui). Il est avant tous, et toutes choses subsistent en lui. Et il est le chef du corps de l'Eglise, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il tienne la primauté en tout. » (Coloss., I, 16-18.)

Aussi le concile de Nicée nous en a-t-il fait un article de foi dans son sublime et solennel symbole chanté dans toute l'Eglise : « C'est par lui que tout a été fait : *per quem omnia facta sunt*. »

Mais si tout a été créé par lui, tout aussi a été créé pour lui ; « *omnia per ipsum et in ipsum creata sunt* » (suprà). Il est donc la fin, la cause finale vers laquelle tout doit tendre, converger et retourner comme à sa source, et s'y replonger comme dans l'océan d'où il est sorti : « *quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare* » (ibid. 19), afin qu'après l'avoir purifié et sanctifié par l'effusion de sa grâce et la vertu de son sang, et réconcilié la terre et les cieux : « *et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* » (ibid. 20), il en fasse un agréable et suprême hommage à Dieu, son Père : « *cùm tradiderit regnum Deo et Patri* » (I Cor., XV, 24).

C'est dans l'attente de ce grand retour de l'effet à sa cause, de la conséquence à son principe, « que toute créature gémit et qu'elle est comme dans les douleurs de l'enfantement » (Rom., VIII, 22). Et vouloir y échapper est un état tellement violent, tellement

contre nature, qu'il ne peut se terminer que par une destinée plus redoutable que la mort, par le souverain et éternel malheur de tout ce qui se montre rebelle à cette grande loi de rénovation dans l'amour et la miséricorde du Christ : « *instaurare omnia in Christo* » (Eph., I, 10). Car lui seul est l'auteur de la véritable foi et l'exécuteur ou consommateur de toutes les volontés et promesses divines : « *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* »; lui seul nous a préparé des trônes dans le royaume de l'éternelle félicité, où il nous attend assis à la droite de son Père : « *atque in dextera sedis Dei sedet* » (Hebr., XII, 2).

— « Dit le Seigneur Dieu qui est, et qui était, et qui doit venir, le Tout-Puissant » : Tout ce qui est attribué au Père ℣ 4, le Fils se l'attribue ici. Comme le Père, il a donc l'éternité et la toute-puissance, et c'est pourquoi il est patient envers ses ennemis. Mais c'est dire aussi qu'il ne permettra pas qu'ils triomphent de son Eglise. Car s'il est le principe et le Maître de tout, et si pas un atome n'existe et ne remue sans sa volonté souveraine, il veillera sur son épouse, et « la gardera comme la prunelle de son œil : *quasi pupillam oculi sui* » (Deut., XXXII, 10); parce qu'il en est « l'Epoux immortel et jaloux » (Exod., XX, 5); qu'elle est « l'os de ses os et la chair de sa chair» (Gen., II, 23), le prix de son sang et son chef-d'œuvre dans le monde; qu'il l'a formée dans ses desseins d'amour et de miséricorde pour rétablir l'humanité dans son innocence première, et qu'elle seule peut procurer le salut de ses prédestinés et la gloire de son Père.

Il faut donc qu'elle croisse, qu'elle grandisse, se développe, pour embrasser et recueillir dans son sein tous ceux qui veulent être régénérés, l'aimer et le

servir; qu'elle arrive à sa fin, c'est-à-dire à sa perfection, et remplisse toute sa mission céleste, malgré la fureur de toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Qu'elle ne craigne donc rien des peuples, ni des tyrans qui rugiront et se lèveront contre elle dans le cours des âges; elle est sous la garde du Très-Haut et de son tout-puissant Epoux. Non, ne craignez rien, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume : « *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* » (Luc., XII, 32.)

ICI SE TERMINE LE PROLOGUE ET COMMENCE LE PRÉLUDE DE LA PREMIÈRE SÉRIE DE VISIONS

℣ 9. « Moi Jean, votre frère, et participant avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus-Christ, j'ai été relégué dans l'île qui est appelée Patmos, pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus. »

Quel insinuant exorde! Celui-là réveille votre attention et excite vivement votre intérêt, qui vient de souffrir pour la même cause que vous; on est tout disposé à lui accorder sa confiance, et à recevoir ses consolations et ses encouragements.

« Moi Jean, votre frère » : Moi Jean, votre frère! Quelle simplicité et quelle humilité dans ce grand Apôtre et ce grand martyr, dans ce saint vieillard, le dernier survivant de tous ceux que distingua le Fils de Dieu! On reconnaît là le disciple bien-aimé, modèle de l'humilité évangélique et de la charité de Jésus-Christ.

— « J'ai été relégué dans l'île qui est appelée Pat-

mos, pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus » : Le grec εγενομην marque mieux que le latin *fui*, que l'exil durait encore. C'est pour avoir négligé le texte original que certains critiques peu sérieux ont conclu du latin que l'Apôtre n'était plus à Patmos lorsqu'il écrivait, et qu'ils se sont insurgés si légèrement contre toute la Tradition et le contexte lui-même.

Saint Jean fut relégué à Patmos incontinent après son martyre, ou sa glorieuse confession à la porte Latine : « *Apostolus Joannes, postquam in oleum igneum demersus nihil passus, in insulam relegatur.* » (Tert., *De Præscript.*, cap. XXXVI.) C'est à Patmos, et à cette occasion, que saint Denis l'Aréopagite, l'apôtre de Lutèce et des Gaules, adressait, la veille de son propre martyre, sa lettre si touchante au grand prophète de la nouvelle loi (Darras, tome VI, page 472). Saint Irénée nous marque le même temps et nous donne, pour ainsi dire, la date précise de la divine Révélation par ces paroles : « Il n'y a pas longtemps que l'Apocalypse a été vue par Jean, et cela est arrivé presque de notre temps, à la fin du règne de Domitien : *Joannes Apocalypsim vidit. Neque ante multùm temporis visum est, sed penè sub nostro sæculo, ad finem Domitiani imperii.* » (Lib. V, cap. XXX.)

Saint Clément d'Alexandrie, qui vivait aussi au IIe siècle, et les autres auteurs contemporains ou quasi contemporains s'accordent sur la même époque.

Cette date est donc certaine, puisque saint Irénée, disciple de saint Polycarpe instruit lui-même par S. Jean, voyait pour ainsi dire l'événement sous ses yeux, et que tous les autres Pères s'accordent avec saint Irénée, depuis saint Denis l'Aréopagite, qui écrivait à saint Jean à Patmos.

Quant à S. Epiphane, écrivain très postérieur, dont l'inexactitude dans les dates est habituelle et reconnue, et qui, sans aucune preuve, sans le moindre témoignage, place le bannissement de l'Apôtre sous l'empereur Claude, il est seul de son avis, et il n'est suivi ni par Eusèbe, ni par saint Jérôme, ni par aucun des Pères. C'est donc sans fondement que son opinion est adoptée par quelques modernes qui en ont besoin pour leurs interprétations particulières.

On doit en dire autant de l'assertion de Newton et d'Allioli, qui placent l'exil de saint Jean sous Néron. Donc, d'après les Pères du second et du troisième siècle, qui à eux seuls font autorité, et tous ceux du quatrième et du cinquième, si ce n'est saint Epiphane, qui est sans autorité, ce fut après avoir été plongé dans la chaudière d'huile bouillante d'où il sortit « plus fort et plus vigoureux, *purior et vegetior* » (Tert. et S. Jér. contre Jov., liv. I), que saint Jean fut relégué sur le rocher de Patmos, à la fin du règne de Domitien ; et il y écrivit son Apocalypse vers l'an 95 ou 96, puisque le tyran tomba, le 18 septembre de l'année 96, sous le poignard de ses propres officiers, conjurés pour se soustraire à sa férocité.

Patmos, de πασχω, πατουμαι, souffrir, être foulé, située au sein des flots et des tempêtes, figure admirablement le monde, où l'Eglise est sans cesse agitée par le souffle des persécutions et inondée par les flots des révolutions, mais où, à l'instar de son saint Apôtre et grand prophète, elle est illuminée d'en haut, au milieu de ses souffrances et de ses épreuves, avant d'être admise dans la gloire et l'éternelle vision de Dieu.

Ainsi Jacob, poursuivi par Esaü, « voit à Béthel

l'échelle mystérieuse s'élever de la terre jusqu'au ciel, et les anges monter et descendre, et le Seigneur au sommet lui promettre qu'en lui et sa race toutes les tribus de la terre seront bénies » (Gen., XXVIII, 12-14);

Ainsi Moïse, fuyant devant la fureur de Pharaon, aperçoit Jéhovah dans le buisson ardent, et devient le libérateur de son peuple (Exode, III);

Ainsi Ezéchiel, dans la captivité et les tribulations de Babylone, contemple le Très-Haut porté par les Chérubins sur son char de gloire (cap. I);

Et Etienne, le premier martyr, lapidé par les Juifs, « voit les cieux ouverts et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu » (Act. VII, 55) : images de l'Eglise qui grandit et triomphe au milieu des grandes épreuves et des plus violentes tribulations.

℣ 10. « J'ai été ravi en esprit le jour du Seigneur, et j'ai entendu derrière moi une grande voix, comme d'une trompette, »

« J'ai été ravi en esprit » : Il faut nécessairement voir ici une espèce d'extase qui ravit parfois les Saints et les Prophètes, et qui, les élevant hors d'eux-mêmes et du monde naturel, les transporte dans un monde tout surnaturel, tout divin, pour leur faire mieux recevoir les illuminations et les célestes communications de l'Esprit de Dieu. Mais ce ravissement du disciple bien-aimé se fit-il dans l'âme seulement, ou dans l'âme et dans le corps, et toute sa personne fut-elle transportée dans les régions célestes? Nous n'en pouvons savoir plus sur toutes ces circonstances que saint Paul; car le grand Apôtre eut aussi un semblable ravissement et une pareille vision : « Je sais, dit-il, un homme en Jésus-Christ qui fut ravi au troisième ciel (si ce fut dans son corps ou sans son corps, je ne sais,

Dieu le sait). Et je sais que cet homme... fut ravi dans le paradis, et qu'il y entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. » (II Cor. xii, 2-4.) Or la manière dont saint Jean fut ravi en esprit n'est pas moins admirable ni moins impénétrable que celle dont fut favorisé saint Paul; mais, à la différence de l'Apôtre des nations, le prophète de la nouvelle loi peut et il doit, « et il lui est ordonné de redire, de révéler tout ce qu'il a vu et entendu » (℣℣ 11 et 19, infrà).

— « Le jour du Seigneur », c'est-à-dire le jour du Dimanche, consacré dès lors au Seigneur et à la dévotion publique, et où l'Apôtre vaquait lui-même avec plus de ferveur à la prière. C'est, en effet, lisons-nous dans l'Ecriture et la Vie des Saints, dans le cours, ou à la suite de l'oraison, comme au milieu des tribulations, que se produisent les extases, les visions et les suréminentes faveurs célestes.

Les apôtres avaient donc, de leur seule autorité divine, en dehors de la loi de Moïse, et même contrairement à la loi de Moïse, aboli le sabbat, établi le Dimanche et consacré ce nouveau jour au repos des chrétiens et à la gloire du Seigneur : preuve invincible contre les hérétiques du xvie siècle, qu'il ne faut pas toujours s'en tenir uniquement aux Ecritures, mais aussi à l'autorité et aux enseignements de l'Eglise et de la Tradition.

La solennisation du sabbat, la mémoire du septième jour de la création, célébré non seulement par le peuple juif, mais aussi par les peuples antiques qui conservèrent longtemps le cycle hebdomadaire, fut donc transférée par les Apôtres, de leur propre autorité, au premier jour de la semaine, en souvenir de la ré-

surrection du Sauveur et de l'effusion de l'Esprit-Saint sur l'Eglise : deux événements qui opérèrent dans le monde comme une création nouvelle, comme un jour nouveau, « un huitième jour figurant, dit saint Jérôme, l'éternel repos du Seigneur » et de ses élus dans le ciel.

— « Et j'ai entendu derrière moi une grande voix, comme d'une trompette » : Quelle est cette grande voix et sa signification ? Nous devons distinguer avec soin les diverses voix, qui se font entendre dans cette prophétie : la voix de Dieu part du trône et du temple ; la voix de Jésus-Christ, de l'autel ; celle des Anges, du ciel en général. Dans la voix des quatre animaux mystiques nous reconnaissons la voix des Evangélistes et des Prophètes, et dans la voix des vingt-quatre vieillards, celle des Patriarches et des Apôtres. Les autres circonstances dans lesquelles les voix se font entendre nous les font connaître et en comprendre le sens. Mais celle-ci n'a aucun de ces caractères distinctifs, parce que la scène n'est pas encore transportée dans le ciel. Il est visible néanmoins, par ce qui précède et ce qui suit, que c'est la voix de Jésus-Christ. La circonstance qu'elle se fait entendre derrière l'Apôtre est une allusion :

1° à Moïse : « *Et videbis posteriora mea, faciem meam videre non poteris* » (Exod., XXXIII, 23);

2° Et à Ezéchiel : « Et l'esprit du Seigneur me ravit, et j'entendis derrière moi une voix au milieu d'une grande commotion » (III, 12.)

Nous trouvons dans ce symbole deux significations :

La première, selon la Glose et Albert le Grand, c'est que les choses révélées à saint Jean ont leurs types et leurs figures dans le passé : c'est-à-dire dans la loi et

les prophètes : ce que nous verrons, en effet, à toutes les pages de ce divin Livre;

La seconde, c'est que Jésus-Christ, qui les révèle, et qui manifeste à son Eglise, par son disciple, les mystères les plus profonds de l'une et l'autre loi, est néanmoins toujours ici-bas le Dieu caché, « *Deus absconditus* » (Is., XLV, 15), et qu'il ne se montrera « face à face, tel qu'il est », même à ses plus grands serviteurs, que dans son second avènement et dans les splendeurs du ciel. « Mais en attendant, disent Origène et saint Jérôme, tous les fidèles doivent avoir en lui une parfaite confiance au milieu des épreuves, des périls et des persécutions; car sa divine et toute-puissante providence veille toujours sur nous, étant toujours à côté de nous; et quoique nous ne la voyions pas, elle nous voit, elle est derrière nous, près de nous; elle nous couve sans cesse de ses regards, nous protège et nous défend. »

« Les fidèles sont encore avertis ici, ajoutent d'autres interprètes, de détourner leurs regards des choses terrestres, de se retourner vers Dieu et vers les choses célestes. Car nous sommes souvent comme des esclaves fugitifs, et le Christ crie derrière nous pour nous rappeler et nous faire revenir à lui. »

— « Comme d'une trompette » : La voix de la trompette, sous l'ancienne loi, était pour le peuple hébreu comme la voix de Dieu, réglant tous ses mouvements et sa vie. C'est le son de la trompette qui convoquait les tribus, annonçait la solennité des fêtes et des jubilés, ordonnait la levée du camp au peuple dans le désert, lui donnait le signal des combats et lui rappelait qu'il était sous la protection de Jéhovah; et ce fut au seul bruit des sept trompettes de Josué que tom-

bèrent les murs de Jéricho (Nomb., x, 2-10 ; Josué, vi, 6-20).

L'expression « comme d'une trompette » n'est pas simplement ici pour nous donner une idée du son perçant de cette voix, de sa force et de sa puissance, comme le disent quelques-uns, mais pour nous signifier, au commencement de cette prophétie et de l'histoire de l'Eglise, que Jésus-Christ protége et dirige lui-même le nouvel Israël; pour nous exhorter à ne point nous effrayer du nombre ni de la puissance et de la fureur des nouveaux Philistins, de tant d'ennemis divers qui veulent s'opposer à notre marche vers la véritable terre promise, mais à nous ressouvenir sans cesse qu'il combat avec nous et qu'il nous délivrera de leurs mains : « *Clangetis ululantibus tubis, et erit recordatio vestra coram Domino Deo vestro, ut eruamini de manibus inimicorum vestrorum.* (Num., x, 9) »; et que si notre Dieu ne cesse de nous appeler à de nouveaux et généreux combats, il sera toujours là pour renverser la nouvelle et toujours renaissante Jéricho, le monde ennemi de son nom, et faire triompher son peuple : « *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* » (Joan. xvi, 33)

℣ 11. « Disant : ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Eglises qui sont en Asie, à Ephèse et à Smyrne et à Pergame et à Thyatire et à Sardes à Philadelphie et à Laodicée. »

« Disant » : Il est visible que ce participe, quoique au génitif dans le grec et le latin, se rapporte par ellipse et attraction « à la grande voix » et non « à la trompette », qui n'est qu'une figure ou image.

— « Ce que tu vois » : Ce verbe a ici le double sens de voir et d'entendre. C'est une locution tout hébraï-

que et biblique, comme dans ce verset de l'Exode : « tout le peuple voyait les voix et les éclairs et le son de la trompette » (xx, 18).

Ce même verbe, quoique au présent, comprend le passé et le futur, comme il est dit, au reste, expressément au ℣ 19 ci-dessous. Car saint Jean, dans ses visions, voit, comme dans un vaste tableau, les symboles et les emblèmes qui figurent, et entend, comme dans un immense concert, les paroles qui racontent les origines et les destinées de l'Eglise. Sous ses yeux passent et repassent tous les types de l'Ancien Testament, et ses oreilles ne cessent d'entendre les oracles des anciens prophètes qui les ont annoncées, préfigurées depuis l'origine du monde. Et c'est pourquoi cette Révélation est le complément, l'explication et la clef de toutes les Ecritures en même temps que la prophétie universelle des temps nouveaux.

— « Ecris-le dans un livre » : Il s'agit ici du livre entier de l'Apocalypse, et non pas seulement des sept Epîtres, selon la singulière idée de certains critiques.

— « Et envoie-le aux sept Eglises » : Nous avons déjà vu, ℣ 4 ci-dessus, d'après les saints Docteurs, que les sept Eglises figurent l'Eglise catholique, l'Eglise universelle dans tous les lieux et dans tous les âges, à cause des sept dons de l'Esprit-Saint qui la régit : « *ideo ad septem scribi Ecclesias, ut una catholica septiformi gratiæ Spiritu plena designetur* », et parce que le nombre sept signifie l'universalité et la perfection : « *quo (numero) est universæ Ecclesiæ significata perfectio* ». C'est pourquoi l'apôtre saint Jean écrit à sept Eglises, montrant par cela même qu'il a écrit à toute l'Eglise : « *propter quod et Joannes apostolus ad septem scribit Ecclesias, eo modo se*

ostendens ad unius plenitudinem scribere. » (S. Aug. *De Civ.* XVII, IV, 4; S. Greg. M.; S. Isid.; S. P. Dam. et alii, ℣ 4 suprà.)

— « Qui sont en Asie. » Nous avons déjà vu pareillement, ℣ 4, que l'Asie signifie terre aride et corrompue, et symbolise le monde pervers, la vieille humanité déchue en Adam, desséchée par l'ardeur de ses passions, de ses vices et de ses erreurs, privée de toute sève de la véritable vie, incapable de produire des fruits de salut, des fruits agréables à Dieu, sans la lumière de l'Evangile et les grâces de la Rédemption : grâces que lui annonçait et lui souhaitait si ardemment le prophète Isaïe : « *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem; et justitia oriatur simul* (XLV, 8). »

Cependant, quoique le monde soit cette Asie spirituelle inféconde, où tout germe de bien est frappé de mort, cette Babylone corrompue qui repousse la rosée de la grâce du Sauveur et ne cesse de faire la guerre à la céleste Jérusalem, l'Eglise ne doit cesser d'y vivre, d'y souffrir, d'y travailler, d'y enseigner et d'y prier, afin d'y faire pleuvoir les nuées du ciel pour y former le juste et y produire les élus.

— « A Ephèse et à Smyrne et à Pergame et à Thyatire et à Sardes et à Philadelphie et à Laodicée » : Ces sept noms sont symboliques et éminemment prophétiques, à l'instar de ceux qui, dans la Bible, énoncent l'objet des oracles des Prophètes et en résument souvent toute la signification.

Ainsi le Seigneur ordonne au prophète Isaïe (VIII, 1-4) d'appeler l'un de ses enfants d'un nom qui signifie en hébreu : « Hâte-toi d'enlever les dépouilles, pille promptement : *voca nomen ejus : accelera spolia de-*

trahere, festina prædari » c'était la prédiction de la ruine et du pillage des royaumes de Damas et de Samarie par les Assyriens ; et au prophète Osée (I, 4-9), de nommer ses trois enfants, l'un Jezraël, le second Sans-Miséricorde, et le troisième Non mon peuple : par le premier nom, le Seigneur annonçait le châtiment de la maison de Jéhu ; par le second, la destruction du royaume d'Israël, et par le troisième la réprobation de Juda, son propre peuple. Toutes les Ecritures sont pleines de ces noms significatifs, et le nom de Jésus-Christ n'est-il pas lui-même le nom prophétique par excellence ? Ne dit-il pas tout le mystère de la Rédemption ? ne résume-t-il pas toutes les promesses de l'Ancien Testament, et ne prophétise-t-il pas toute l'histoire du Nouveau ? Non, les prophètes, secrétaires de l'Esprit divin, n'écrivent pas des noms vides de sens. Or, les noms des sept villes de l'Apocalypse, qui sont sept Eglises et, selon les saints Docteurs, l'Eglise universelle, prophétisent les sept états ou sept âges de sa vie militante, et marquent, selon la profonde expression de Tertullien, l'ordre des temps : « *in Apocalypsi Joannis, ordo temporum sternitur* » (*de Resurr.*, XV), comme nous l'allons voir.

℣ 12. « Et je me tournai pour voir la voix qui me parlait; et, m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or. »

« Et je me tournai pour voir la voix qui me parlait » : Voir la voix, nous l'avons dit, est un hébraïsme pour signifier voir celui qui me parlait. Mais aucun synonyme français, pas plus que le grec ni le latin, ne saurait rendre cette expression biblique. Car elle signifie acquérir la certitude d'une chose, non seule-

ment par la vue, mais par les autres sens du corps et toutes les facultés de l'âme.

— « Et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or » : Les sept chandeliers d'or sont une allusion au chandelier d'or à sept branches de Moïse (Exod., xxv, 31, 37), et à celui également à sept branches de Zacharie (iv, 2), types des sept chandeliers de l'Apocalypse, qui figurent les sept Eglises :*candelabra septem, septem Ecclesiæ sunt* » (Ỳ. 20 infrà), lesquelles sept Eglises représentent, d'après les saints Docteurs, une seule et même Eglise catholique, universelle à cause des sept dons de l'Esprit-Saint qui la régit dans les sept âges. Les sept chandeliers toujours ardents figurent encore sa visibilité et sa perpétuité, et l'or incorruptible, le plus précieux des métaux, sa divinité et son apostolicité, parce qu'elle ne croira et n'enseignera jamais que la pure doctrine de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Les trois pieds du candélabre rappellent qu'elle est fondée sur la Trinité, et sa tige droite, que Jésus-Christ, soutien de tout l'édifice, est venu du ciel vers la terre, et s'est élevé de la terre au ciel, où nous devons diriger nous-mêmes tous nos désirs, toutes nos espérances et toutes nos œuvres.

Mais l'or du chandelier a une autre signification : avant de devenir un vase d'honneur dans le temple de Dieu et un instrument de lumière pour ses adorateurs, il faut qu'il soit purifié dans la fournaise et étendu sous le marteau : ainsi l'Eglise, instrument de toutes les grâces et de toutes les miséricordes, pour se répandre dans l'univers et l'éclairer des lumières de sa doctrine et de l'éclat de ses vertus, doit passer par le feu des épreuves, par le creuset des tribulations, et être étendue sur l'enclume et sous le marteau des persécu-

tions : « *Si me persecuti sunt, et vos persequentur ; si sermonem meum servaverunt, et vestrum servabunt.* » (Joan., xv, 20.)

℣ 13. « Et au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un semblable au Fils de l'homme, vêtu de la podère, et ceint aux mamelles d'une ceinture d'or. »

« Et au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un semblable au Fils de l'homme » : Qui ne reconnaît ici Jésus-Christ qui, dit saint Paul, « s'est fait semblable aux hommes » (Philipp. II, 7) ? Jésus sera toujours au milieu de son Eglise, veillant sur elle, la protégeant, et agissant comme le chef au sein de sa famille : « Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » C'est sa suprême promesse avant son Ascension, comme on le voit au dernier ℣ de l'Evangile selon saint Matthieu. Or il est avec l'Eglise réellement, et non au figuré, de sa personne, et non pas seulement en la personne de ses Anges. Il ne faut donc pas douter que cette expression « semblable au Fils de l'homme » le désigne personnellement, et non l'ange Gabriel, comme le veulent quelques-uns, ou tout autre des Messagers célestes, comme l'entendent quelques autres. Les caractères qui lui sont attribués dans les versets suivants, et surtout les paroles qu'il prononce aux ℣℣ 17 et 18, ne nous laissent aucune incertitude sur son identité. Comment pourrait-on les attribuer à un Ange, même au premier des Anges ?

Par l'expression « semblable », saint Jean ne nie pas plus que Jésus soit ici le Fils de l'homme, que saint Paul ne niait qu'il fût homme, lorsqu'il disait : « il s'est fait *semblable* aux hommes, et par ce qu'il a paru au dehors, il a été reconnu *comme* homme » (ibid. II, 7).

Ces locutions « comme », « semblable », sont des hébraïsmes, et quelquefois aussi des gallicismes, qui affirment souvent une qualité avec plus d'énergie, bien loin de la nier. Ainsi, lorsque l'on dit d'un roi : il règne et gouverne comme un roi, l'on affirme plus fortement sa qualité de prince et de monarque, bien loin de la lui refuser ou de la diminuer. Mais en le prenant rigoureusement, on pourrait dire que l'expression « semblable au Fils de l'homme » signifie que Jésus-Christ n'est pas simplement homme, mais beaucoup plus que les autres hommes, puisqu'il est Dieu, et que, même comme homme, il n'est pas comme les autres enfants des hommes : « car, dit saint Jean Chrysostome, il nous est bien semblable quant à la nature humaine, mais non quant à la génération, ni au péché » ; et, de plus, ici il est glorifié dans son corps aussi bien que dans son âme, ce qui n'est arrivé jusqu'ici qu'à sa divine Mère, et n'arrivera à aucun autre mortel, qu'à la résurrection générale. L'exemple que cite Bossuet, qui ne veut voir « qu'un ange sous la figure du Fils de l'homme », ne prouve rien en faveur de son opinion; et cette apparition n'est pas « toute semblable à celle que vit Daniel sur le Tigre » (x, 5, 16). Car, au temps du prophète Daniel, régnait l'ombre et la figure, et non la réalité : Jésus-Christ ne s'était pas encore incarné. Sous l'antique Testament, il pouvait donc aussi bien se faire représenter par des anges que par des taureaux et des agneaux. Mais depuis « il s'est fait homme » et il a « conversé avec les hommes », et quoiqu'il soit remonté au sein de sa gloire, il nous a déclaré qu'il serait toujours personnellement au milieu de son Eglise, et nous savons aussi qu'il y est substantiellement. Et c'est pourquoi il apparaît lui-même en personne à son

Apôtre au milieu des sept chandeliers d'or symbole de la perpétuité de son Eglise : « *et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* » (Matth., XXVIII, 20).

— « Vêtu de la podère » : La podère, ainsi que nous le voyons dans les anciens auteurs, tant sacrés que profanes (Xénophon, *Cyrop.*, VI, 4), était une longue robe descendant jusqu'aux pieds. Chez les Juifs, au temps de la loi mosaïque, la podère couleur d'hyacinthe ou bleu de ciel, était un vêtement propre au grand prêtre. L'historien Josèphe l'appelle ποδήρης χιτων, et aussi les Septante (Exod., XXVIII, 31-35; Sap., XVIII, 24; Zach., III, 4). Comme vêtement du grand prêtre, la podère était un signe d'universalité et embrassait le genre humain : « Dans le vêtement de la podère que portait Aaron, dit la Sagesse, était l'univers entier : *In veste enim poderis quam habebat* (Aaron), *totus erat orbis terrarum.* » Elle désigne donc ici l'universalité du souverain pontificat de Jésus-Christ, le véritable Aaron, le vrai Médiateur entre le ciel et la terre, entre Dieu irrité et les hommes coupables, et seul digne d'offrir des supplications pour l'humanité déchue et rachetée, présidant avec amour au milieu de son Eglise, afin que nous l'aimions à notre tour, même au milieu des plus dures épreuves et des plus cruelles persécutions, puisqu'il s'est fait le grand Pontife et la grande Victime pour tous.

La couleur hyacinthe, ou bleu de ciel, de la podère nous rappelle encore que notre souverain Prêtre, venu du ciel, est retourné au ciel pour nous l'ouvrir et nous y introduire, et que nous devons élever sans cesse nos pensées et nos cœurs vers la patrie céleste, où il règne et où il nous fera régner avec lui.

— « Et ceint aux mamelles d'une ceinture d'or » : La ceinture d'or était un autre insigne réservé au souverain pontificat d'Aaron, auquel a succédé celui de Jésus-Christ. Les prêtres inférieurs n'en portaient que de lin polymite, c'est-à-dire couleur pourpre, écarlate et hyacinthe, mais sans or.

La ceinture d'or du Christ symbolise :

1° L'amour immense qui l'unit à son Eglise ; car la charité figurée par l'or, est la ceinture ou le lien de la perfection : « *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis* » (Coloss., III, 14). Elle relie le chef à ses membres et ses membres entre eux, et les contient par toutes les vertus, comme en un faisceau, dans la vérité ; d'où saint Paul nous dit encore que la vérité est la ceinture de nos reins (Eph., VI, 14), et que la charité nous étreint et nous presse, quand nous pensons que le Christ est mort pour nous, lorsque nous étions tous morts... afin que nous ne vivions que pour lui, qui est mort et ressuscité pour nous (II Cor., V, 14-15).

2° La ceinture d'or symbolise aussi la justice, selon cette parole d'Isaïe : « et la justice sera la ceinture de vos reins » (XI, 5). Ne soyons donc pas surpris si le même signe est à la fois l'emblème de deux choses si différentes, la justice et l'amour. Car l'amour d'un Dieu jaloux, magnifique rémunérateur de celui qui répond à ses avances, est aussi le rigoureux vengeur de ses grâces et de ses bienfaits méprisés. Or l'homme provoqué à l'amour par des miséricordes infinies, ne saurait y répondre par l'ingratitude et le dédain, sans tomber sous les coups de la justice irritée.

3° Enfin, la ceinture d'or figure la royauté du Sauveur et sa toute-puissance, et sa magnificence royale dans la rétribution de ses élus, ainsi que le chante

David et qu'il nous l'enseigne lui-même : « Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de sa gloire ; le Seigneur s'est revêtu de sa puissance, et il s'est ceint de sa ceinture » (Ps. XCII, 1) ; « Heureux les serviteurs que le Seigneur, lorsqu'il viendra, trouvera veillant : en vérité je vous dis qu'il se ceindra et les fera asseoir à sa table, et qu'il se mettra à les servir » (Luc., XII, 37). Mais si le Fils de Dieu a voulu se ceindre de la ceinture de son amour pour nous élever jusqu'à lui, et de celle de sa royauté pour nous distribuer la récompense, ne devons-nous pas, pour nous rendre dignes de tant de gloire et de félicité, nous ceindre nous-mêmes de la ceinture de sa discipline et de sa céleste doctrine ? « Que vos reins soient ceints, nous dit-il lui-même, et que des lampes ardentes soient en vos mains » (Ibid., 35). Et pour cela nous n'avons qu'à vouloir : il nous en offre les moyens les plus efficaces et les grâces les plus abondantes ; car c'est « aux mamelles qu'il est ceint de sa ceinture d'or ». C'est sous les mamelles que l'amour fait battre le cœur de la mère, et comme cet amour n'est ni aride ni stérile, il les remplit d'une nourriture abondante et pleine de délices. Or notre Sauveur est plus que père, il est mère, et plus que mère, car une femme peut oublier son enfant : « *et si illa oblita fuerit* », mais lui n'oubliera jamais les rachetés de son sang, les enfants que l'Eglise lui a donnés : « *ego tamen non obliviscar tuî* » (Is., XLIX, 15) ; et son amour infini a rempli ses deux mamelles de la nourriture de sa doctrine et de la grâce de ses sacrements, deux sources de vie que le genre humain n'épuisera jamais, ni dans le temps, ni dans l'éternité ; car la substance de sa divine parole, que nous recevons ici-bas sous les voiles des mystères et de la foi, se changera dans le

ciel en torrents de lumière, de joie et de bonheur ; et la grâce, qui pénètre invisible dans nos âmes sous des emblèmes matériels, éclatera en un poids immense, en un océan de gloire, dans les splendeurs de l'éternité : « *supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* » (II Cor., IV, 17).

℣ 14. « Mais sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, et comme de la neige, et ses yeux comme une flamme de feu. »

La blancheur éclatante de sa tête et de ses cheveux désigne sa divinité, sa souveraine sagesse et son éternité. Ainsi paraît à Daniel « l'Ancien des jours, l'Eternel » (VII, 9). Saint Jean rappelle ce passage et l'applique au Fils, pour montrer qu'il est coéternel et égal en tout au Père, à qui aussi il disait, la veille de sa passion : « Mon Père, glorifiez-moi maintenant vous-même de la gloire que j'avais en vous avant que le monde fût » (Joan., XVII, 5).

« Et ses yeux comme une flamme de feu » : ses yeux radieux, inspirant la joie aux justes, sont terribles aux impies qu'il va juger.

℣ 15. « Et ses pieds semblables à de l'airain fin dans une fournaise ardente : et sa voix, comme la voix des grandes eaux. »

Double allusion à Ezéchiel (I, 26-27), et à Daniel (X, 6), toujours pour rappeler le rapport de la figure avec la réalité. L'airain fin, en grec χαλκολιβανον, airain du Liban, d'où l'on tirait le plus estimé, et en latin *aurichalcum*, airain d'or, ou or mélangé d'un quart d'argent, et très vanté par Pline et les anciens. Hésiode, dans le bouclier d'Hercule, lui donne l'épithète de φαεινον, éclatant. Dans la fournaise, au moment d'entrer en fusion, sa vive couleur l'emportait sur

celle du feu. C'est pourquoi les pieds du Christ sont comparés à de l'airain fin incandescent, pour signifier que, plus éclatants que la flamme la plus ardente et plus fermes que l'airain le plus parfait, rien ne pourra leur résister, à son suprême avènement. Car l'or désigne sa divinité, le métal inférieur son humanité, l'airain lui-même sa force, sa puissance, le feu la fureur de sa colère, et ses pieds son avènement, d'après ce passage d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux, sur les hauteurs, les pieds, c'est-à-dire l'avènement, de celui qui annonce la paix... le salut, disant à Sion : ton Dieu régnera ! » (LII, 7). Mais si son premier avènement combla de joie ceux qui le reçurent et crurent en lui, combien le second sera formidable pour ceux qui le méconnurent et le repoussèrent ! Car « ses pieds, semblables à de l'airain fin dans la fournaise ardente », ne sont que la vive traduction, en termes non moins énergiques, de ces autres paroles de l'Evangile : « et alors il verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté » (Luc., XXI, 27).

— « Et sa voix comme la voix des grandes eaux » : Allusion à Ezéchiel et à Daniel. Ezéchiel (XLIII, 2) dit « la voix des grandes eaux », et Daniel (X, 6) dit « la voix de la multitude » ; mais saint Jean nous dit expressément (au ch. XVII, 15), que les grandes eaux sont la multitude des peuples et des nations : « *aquæ... populi sunt et gentes.* » Les grandes eaux, qui sont ici la voix de Jésus-Christ, sont donc les peuples sauvés : « *per vocem aquarum multarum multitudo gentium, quæ ad fidem Christi cucurrit, designatur* » (ita Primatius, S. Ambr., V. Beda, S. Anselm. et alii). Ils seront la voix du Fils de l'homme, lorsqu'il viendra juger les nations, parce qu'ils seront ses assesseurs, et qu'ils

uniront leur voix à sa voix formidable, lorsqu'il prononcera sa suprême sentence sur les peuples réprouvés, forcés de s'écrier en se frappant la poitrine : « nous nous sommes trompés ! *ergo erravimus !* » (Sap., v, 6.)

Et c'est alors que la voix des peuples sera vraiment la voix de Dieu : *« vox populi, vox Dei »* : la voix des élus, chantant ses éternelles miséricordes par leurs universelles actions de grâces ; la voix des damnés proclamant ses éternelles justices par les cris déchirants de leur désespoir.

℣ 16. « Et il avait dans sa droite sept étoiles ; et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage était comme le soleil qui luit dans sa force. »

« Et il avait dans sa droite sept étoiles » : Quelles sont ces sept étoiles ? Et qu'est-ce que la droite de Jésus-Christ ? Par les sept étoiles, les uns ont entendu « de véritables étoiles physiques », ceux-ci « des étoiles errantes », ceux-là « des étoiles fixes ». D'autres, plus subtils et plus ingénieux, ont vu dans les sept étoiles « sept diamants, sept bagues avec leurs brillants aux doigts du Fils de Dieu » ; et d'autres « sept points, sept rayons lumineux, sans qu'on puisse et doive, dit-on, entrer dans plus de détails » ; ce qui ne nous apprend exactement rien. Et pourtant l'Ecriture nous en donne le vrai sens :

« Ceux qui auront été instruits, dit le Prophète Daniel, brilleront comme la splendeur du firmament ; et ceux qui en instruisent plusieurs resplendiront comme des étoiles dans les siècles éternels » (xii, 3) ;

« Vous êtes la lumière du monde, dit le Docteur des docteurs : *vos estis lux mundi* » (Matth., v, 14), parce que ses Apôtres et leurs successeurs ne devaient plus cesser de luire dans la nuit de cette vie ;

« Au milieu d'une race corrompue et perverse, dit saint Paul, vous brillez comme des astres dans le monde, portant en vous la parole de vie, pour m'être un sujet de gloire au jour de Jésus-Christ » (Philipp., II, 15-16).

Tous ceux qui enseignent les autres par la parole et l'exemple, et plus particulièrement les successeurs des Apôtres, les souverains Pontifes, puis les Evêques, ensuite les prêtres, sont donc des étoiles au firmament du royaume de Dieu. Or, comme le nombre sept est le signe de l'universalité et de la perfection, par les sept étoiles nous entendons tout le corps enseignant dans les sept âges de l'Eglise; ce que nous finirons de démontrer au ℣ 20 ci-dessous.

Mais comment le corps enseignant, l'Eglise, est-il dans la droite de Jésus-Christ? Et, d'abord, qu'est-ce que la droite de Jésus-Christ? sa droite, évidemment, c'est sa souveraineté, sa toute-puissance. Mais, depuis son Ascension, en quoi consiste précisément cette toute-puissance, cette souveraineté dans le gouvernement de son Eglise et la direction de son corps enseignant?

Saint Grégoire le Grand, dans l'Homélie du XIe Dimanche après la Pentecôte, sur la guérison du sourd et muet, nous en donne une juste et claire explication.

« Pourquoi, dit-il, Dieu, le créateur de toutes choses, voulant guérir le sourd et muet, lui met-il ses doigts dans les oreilles et lui touche-t-il la langue de sa salive? Que signifient les doigts du Rédempteur, si ce n'est les dons du Saint-Esprit? C'est pourquoi, ayant chassé ailleurs un démon, il dit : « Si, par le « doigt de Dieu, je chasse les démons, certainement le « royaume de Dieu est venu jusqu'à vous » (Luc., XI, 20).

Selon un autre évangéliste qui rapporte la même circonstance, il dit : « Si moi, par l'Esprit de Dieu, je « chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu « jusqu'à vous » (Matth., XII, 28). De ces deux passages l'on conclut que l'Esprit-Saint est appelé le doigt de Dieu. Donc, mettre ses doigts dans les oreilles, c'est, par les dons du Saint-Esprit, ouvrir l'esprit du sourd pour le disposer à obéir. »

Mais si les doigts du Sauveur désignent les dons du Saint-Esprit, qu'est-ce que sa droite elle-même, sinon la plénitude des dons de cet « esprit de sagesse et d'intelligence, de cet esprit de conseil et de force, de cet esprit de science et de piété, de cet esprit de crainte du Seigneur » (Is., XI, 2-3) ?

L'Esprit-Saint est donc cette droite du Rédempteur, où sont les sept étoiles, le corps enseignant de l'Eglise universelle dans les sept âges de son existence ici-bas, parce que, jusqu'à la fin des temps, elle sera souverainement assistée, gouvernée par cet Esprit de sagesse et de force ; que c'est par sa vertu qu'elle ne cessera de remplir sa céleste mission, sans que les portes de l'enfer puissent jamais prévaloir contre elle ; et qu'elle continuera, malgré tous ses ennemis conjurés, d'enseigner, de former et de recueillir les élus, pour les présenter à son divin Epoux qui, à son second avènement, les fera asseoir sur des trônes pour juger avec lui toutes les puissances : « *et habebat in dextera sua septem stellas* ».

— « Et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants » : L'épée, ou le glaive, signifie la parole de Dieu : « Saisissez, dit saint Paul, le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu » (Eph., V, 17). Par les deux tranchants du glaive, on pourrait, dans un sens large,

entendre, avec Tertullien et saint Augustin, les deux Testaments, d'où la divine parole tire sa force et son évidence : « *propter aciem geminam Testamentorum duorum* » (*Civit.*, XX, xxi, 2).

Mais ici il est question du dernier jugement, où le souverain Juge exercera sa justice sur les impies, et le Prophète veut nous montrer, par cette figure, la puissante et invincible vertu de son glaive ou de sa parole ; car, dit saint Paul, parlant aussi du jugement dernier, la parole de Dieu est vivante et efficace et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, atteignant jusqu'aux divisions de l'âme et de l'esprit... et révélant les pensées et les intentions des cœurs » (Hebr., iv, 12). Aussi c'est l'arc, atteignant et frappant de loin, qui est l'emblème de la divine parole au premier avènement : « *habebat arcum* » (vi, 2), et c'est le glaive, l'arme blanche à deux tranchants, qui symbolise le second avènement, où Jésus-Christ abordera tous ses ennemis : « *et de ore ejus gladius utraque parte acutus exibat.* »

Les deux tranchants du glaive signifient admirablement aussi, d'une part la parole de miséricorde qui placera tous les élus à la droite : « *Venite, benedicti Patris mei* » ; et d'autre part la parole de justice qui rejettera tous les réprouvés à la gauche : « *discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (Matth., xxv, 34, 41).

— « Et son visage était comme le soleil qui luit dans sa force » : Le soleil luit dans sa force par un beau jour sans nuage : Jésus, le soleil de la justice et de la vérité, n'a jamais lui sur la terre dans sa force, ni par lui-même, lorsqu'il y passait en faisant le bien, prêchant son Evangile et étonnant le monde par ses miracles ; ni par son Eglise, pas même dans les plus

beaux jours de sa prospérité. Car l'Église dut toujours se dire comme l'Epouse des cantiques : « *nigra sum, sed formosa* » (1, 4). Elle était belle, lorsqu'elle sortait triomphante des persécutions et des hérésies, et néanmoins elle était encore noircie par le feu de nouvelles épreuves et de nouvelles tribulations. Ce ne sera qu'au grand jour du second avènement de Jésus, lorsque le Sauveur apparaîtra dans toute sa puissance et sa majesté, au milieu de toutes les splendeurs de ses saints, « *in splendoribus sanctorum* », que resplendira sur son visage tout l'éclat de sa divinité et de son humanité sainte, et qu'il luira comme le soleil éternel dans sa force.

℣ 17. « Et dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme mort; et il posa sa droite sur moi, disant ne crains point : c'est moi, le premier et le dernier. »

Allusions à Ezéch., II, 1-2; Daniel, X, 9; Matth., XVII, 6-7.

« Et dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme mort » : c'est l'Apôtre et le martyr, le disciple fidèle, l'intime ami du divin Maître, qui tombe en défaillance et comme mort à l'aspect de tant de gloire et de majesté; quelle sera donc la contenance et l'épouvante de ses persécuteurs et de ses ennemis !

« Et il posa sa droite sur moi en disant : ne crains pas » : Quelle douceur dans la voix de Jésus rassurant l'ami vieilli dans les labeurs et les épreuves de l'apostolat ! Mais quelle puissance dans sa droite pour le relever et l'élever à un état surnaturel si éminent, et le rendre capable de contempler le trône du Dieu vivant, et d'écrire en présence de toute la cour céleste les sublimes mystères qu'il va lui révéler !

— « C'est moi, le premier et le dernier » : N'assis-

tons-nous pas à la scène la plus émouvante des Ecritures? Joseph se faisant reconnaître à ses frères, revêtu de la gloire de Pharaon, Jéhovah relevant Ezéchiel et son Ange rassurant Daniel, ont-ils rien de si pathétique et de si ravissant que Jésus se révélant dans toute sa majesté de souverain Juge à son disciple sur le rocher de Patmos, et lui communiquant son Esprit pour contempler les merveilles du royaume de son Père, et lui découvrir toutes les destinées de son Eglise ?

Aussi ne nous étonnons pas s'il s'élève si haut dans sa Révélation, et s'il commente, d'une manière si sublime, dans son Evangile, cette parole du divin Maître : « C'est moi, le premier et le dernier », disant : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Tout a été fait par lui... Et le Verbe s'est fait chair... Et nous avons vu sa gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité (I, 1-14). » Ce n'est pas seulement sur le Thabor et dans sa transfiguration, ni lorsqu'il éblouissait la Judée de l'éclat de ses miracles, c'est aussi à Patmos et dans les splendeurs de l'Empyrée « qu'il avait vu sa gloire ».

Ces mots : « je suis le premier et le dernier » sont toujours attribués à Dieu (Is., XLI, 4; XLIV, 6; XLVIII, 12). Jésus-Christ, en se les appropriant, se proclame donc le Fils de Dieu et en tout égal à son Père.

℣ 18. « Et celui qui vit; et j'ai été mort, et voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. »

« Et celui qui vit » : Ce membre de phrase complète la dernière phrase du verset précédent. Le grec porte ὁ ζων, le vivant par excellence, par soi-même, par son

essence, l'un des grands attributs que Dieu revendique le plus solennellement dans les Ecritures, et par lequel il prononce ses serments les plus inviolables : « *Vivo ego, ait Dominus* » (Num., XIV, 28; Is., XLIX, 18; Jer., XXII, 24; Ezech., XIV, 16-18). Jésus-Christ se l'approprie encore ici, et souvent dans son Evangile, pour affirmer sa nature divine. Aussi est-ce parce que Pierre répondit à ce divin Maître : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* » (Matth., XVI, 16), qu'il fut placé à la tête de toute l'Eglise, et saint Paul n'a pas de nom plus redoutable pour inspirer la terreur des jugements de Dieu : « Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (Hebr., x, 31). » Mais c'est aussi sur le Dieu vivant que le divin Sauveur veut que nous fondions toutes nos espérances : « Comme mon Père qui m'a envoyé, est vivant, je vis aussi par mon Père, et celui qui se nourrit de moi, vivra aussi par moi (Joan., VI, 58). » C'est parce que je vis que vous vivrez : « *quia ego vivo, et vos vivetis* » (id., XIV, 19). Le Dieu de Moïse, des Prophètes et de l'Evangile, créateur de l'univers et Rédempteur du monde, n'est donc pas le Dieu mort, inconscient, impersonnel, le Dieu tout et néant de la libre pensée et des sophistes modernes.

— « Et j'ai été mort » : J'ai été mort, afin que par ma mort je détruise la mort et tout le venin de sa morsure : « *ero mors tua, o mors* » (Os., XIII, 14); car « je ne suis mort que par ce qui est de vous; et vous vivrez par ce qui est de moi : *de nostro mortuus est... de ipsius vivimus* » (S. Aug.), parce que je suis la résurrection et la vie : « *ego sum resurrectio et vita* » (Joan., XI, 25).

— « Et voici que je suis vivant dans les siècles des

siècles » : Et, de même que, brisant l'empire de la mort, et reprenant tous mes droits comme auteur de la vie, je suis sorti victorieux du tombeau aussi bien que de la fureur des Juifs et des puissances infernales; ainsi en vain tous les tyrans conspireront pour vous anéantir, et avec vous mon Eglise, et livreront vos corps aux flammes, et disperseront vos cendres aux quatre vents; vous vous lèverez glorieux de la poussière de vos sépulcres, et mon Eglise sera toujours victorieuse ; et, après qu'elle aura formé, recueilli tous mes élus, tous ceux qui ont cru à ma parole, vous régnerez avec moi dans les siècles des siècles.

— « Et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer » : C'est vainement que la mort exerce sur toute la race d'Adam son apparente et formidable puissance, et que l'enfer dilate sans fin ses entrailles pour engloutir toutes les générations : « *dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino* » (Is., v, 14); je commanderai à la mort et à l'enfer, et la mort rendra exactement tous ceux que se réserve mon infinie miséricorde, et l'enfer ne possédera que ceux que lui abandonne mon inexorable justice. Car j'en ai les clefs, et l'un et l'autre sont soumis à mon souverain empire; et moi seul je puis ouvrir et fermer, et moi seul je puis perdre ou sauver.

℣ 19. « Ecris donc les choses que tu as vues, et celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite, »

« Ecris donc » : L'Apôtre avait déjà reçu l'ordre d'écrire (℣. 11 ;) mais, écrasé sous le poids de tant de gloire et de majesté, il était resté sans mouvement et comme anéanti. Mais Jésus, le touchant de sa droite, de l'Esprit et de la vertu d'en haut, l'a revêtu de force et de lumière, de toutes les grâces extraordinaires,

pour comprendre et écrire les grands mystères qu'il vient lui révéler. Et c'est pourquoi il lui réitère le même ordre, en lui disant : « Ecris donc », c'est-à-dire écris maintenant avec assurance, étant soutenu par ma droite, sous l'inspiration et la direction de l'Esprit de mes Prophètes.

— « Les choses que tu as vues, et celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite » : Des hauteurs où l'Esprit du Très-Haut vient de l'élever, il voit les vastes horizons du passé, du présent et de l'avenir :

Dans le passé, il voit les promesses, les figures et les oracles de Moïse et des Prophètes annonçant la venue et le règne du Messie.

Dans le présent il voit toutes les promesses, toutes les figures tous les oracles des prophètes accomplis en Jésus-Christ, et son royaume fondé, et son Eglise établie prêchant la bonne nouvelle du salut dans le monde entier ; un nouveau ministère sacerdotal qui a succédé à celui de Moïse et d'Aaron, et les rapports qui existent entre les institutions du Nouveau et de l'Ancien Testament auquel il va faire de continuelles allusions ;

Et dans l'avenir, il voit se dérouler toute l'histoire du nouveau peuple de Dieu, les grands événements et les nombreuses épreuves qui vont l'assaillir ; car lui aussi aura ses Egyptiens, ses Philistins et ses tribus révoltées, à la tête desquels paraîtront les nouveaux Pharaons et les nouveaux Jéroboam, les Nabuchodosor et les Antiochus, depuis Néron jusqu'à l'Antechrist qui réunira en lui seul la perversité et la puissance de tous les séducteurs et de tous les persécuteurs depuis l'origine du monde :

℣ 20. « Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite et les sept chandeliers d'or. Les sept

étoiles sont les Anges des sept Eglises, et les chandeliers sont les sept Eglises».

Les deux substantifs « le mystère des sept étoiles et les sept chandeliers d'or » sont à l'accusatif en grec, et régis directement par le verbe écris, *scribe*, et c'est pourquoi ce ℣ 20 n'est séparé du précédent que par une virgule. La version Vulgate latine, qui met un point après le ℣ 19, est obscure. Cette construction donne des tortures aux interprètes et aux critiques qui ne consultent point l'original, et supposent vainement des sous-entendus, des *ecce*, des erreurs de copistes pour expliquer ces deux accusatifs, lorsqu'il est clair, dans le grec, qu'ils sont les régimes directs du verbe actif « écris, *scribe*, γράψον ». Mais reproduisons ce texte important avec sa ponctuation :

19. « Ecris donc les choses que tu as vues et celles qui sont et celles qui doivent arriver ensuite, » c'est-à-dire,

20 « Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite, et les sept chandeliers d'or. »

Cette construction de la phrase est donc très lumineuse avec sa ponctuation, et nous y voyons clairement que « le mystère des sept étoiles dans la droite du Seigneur, et les sept chandeliers d'or » sont comme le sommaire « des choses que saint Jean a vues, de celles qui sont, et de celles qui doivent arriver ensuite», en d'autres termes la proposition et tout le sujet de l'Apocalypse, qui n'en sera que l'explication, le développement et la démonstration. Puis, pour nous avertir que, dans le cours de cette Révélation, il ne faudra pas toujours prendre les expressions à la lettre, mais chercher souvent l'esprit sous l'écorce de la lettre et la vérité sous les voiles de l'allégorie, le souverain auteur nous interprète lui-même ces deux figures, ajou-

tant : — « Les sept étoiles sont les Anges des sept Eglises, et les sept chandeliers sont les sept Eglises. »

Mais quels sont précisément ces Anges des sept Eglises, et ces sept Eglises elles-mêmes ? Voilà deux nouvelles figures qu'il laisse à son Eglise et à ses docteurs le soin d'interpréter à leur tour.

Or premièrement, les saints Docteurs et les Pères entendent par les Anges des sept Eglises, non des Anges véritables, mais les pasteurs et les évêques qui sont aussi les envoyés, les messagers et les ambassadeurs du Fils de Dieu auprès des peuples, pour leur annoncer ses volontés et les conduire dans les voies du salut.

Il est clair, en effet, que l'on ne saurait entendre par cette expression des Anges véritables, puisqu'il est dit à chaque verset dans les deux chapitres suivants, II et III, qu'ils sont dignes d'éloge ou de blâme, qu'ils peuvent mériter ou démériter, perdre ou recouvrer la couronne qui leur est destinée. Or, aucun de ces caractères ne saurait convenir à ces sublimes intelligences confirmées en grâce et immuables dans la gloire, et l'on ne pourrait en aucun sens les leur attribuer, à moins de retomber dans l'hérésie d'Origène, disant : « que les Anges sont dans un continuel péril de leur propre salut, et qu'à moins de nous garder avec zèle et de tout leur pouvoir, ils ne verront jamais la face du Père » (Hom. .20 in Num. et 35 in Luc.), erreur repoussée par les autres Pères et réprouvée par l'Eglise.

Par les Anges des sept Eglises nous devons donc entendre tous les prédicateurs de l'Evangile, tout le corps pastoral et principalement les évêques, enseignant sous l'autorité du prince des pasteurs, du Sou-

verain Pontife, successeur de Pierre, a qui il a été dit: « *Pasce agnos meos, pasce oves meas* (Joan. XXI, 16, 17). » « Les lèvres du prêtre, dit en effet le Prophète Malachie, seront les gardiennes de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'Ange du Dieu des armées (II, 7). »

« Le prêtre de Dieu, ajoute saint Jérôme, commentant ce passage de Malachie, est véritablement l'Ange ou l'envoyé de Dieu, parce qu'il est le médiateur de Dieu et des hommes, et qu'il annonce sa volonté au peuple. »

« Ceux, dit Daniel déjà cité, qui auront enseigné à plusieurs la voie de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité (XII, 3). » Or, dans notre texte, les étoiles et les Anges sont synonymes.

Enfin, dit encore l'un de ces Anges mortels, l'un de ces astres du Très-Haut : « Nous remplissons auprès de vous la charge des Anges, des ambassadeurs de Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : « *Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* (II Cor., V. 20). »

Les étoiles, ou les Anges des sept Eglises, sont donc le corps enseignant les sept Eglises, ce que nous avions déjà vu par l'Ecriture et par les Pères, ℣ 16.

Mais, secondement, quelles sont ces sept Eglises ?

Nous avons déjà vu pareillement, ℣℣ 4 et 11, que, par les sept candélabres ou les sept Eglises, les saints Docteurs entendaient l'Eglise catholique, toujours visible et toujours une et infaillible, à cause de l'assistance et de l'immanence en elle de l'Esprit-Saint un et septiforme, par lequel Jésus-Christ la gouvernera jusqu'à la fin des temps.

Ainsi, c'est le sacerdoce qui est les sept étoiles dans

la droite du Fils de Dieu, étoiles toujours brillantes et fixes au firmament de l'Eglise, pour éclairer les prédestinés sur la mer orageuse et pendant les ténèbres et la nuit de ce monde; c'est l'épiscopat qui est aussi les sept Anges, parce qu'il a mission d'enseigner universellement et perpétuellement, sous l'assistance et la direction de l'Esprit-Saint : « *euntes docete omnes gentes* (Matth., XXVIII, 19); *Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecelesiam Dei* (Act., XX, 28). » Et les sept chandeliers sont aussi l'Eglise elle-même, toujours enseignante et visible, et recueillant les élus aux quatre coins de l'univers.

Voilà le grand et profond mystère. Mais voici un autre mystère : les sept Eglises, qui ne sont qu'une seule et même Eglise, figurent cette Eglise dans les sept âges de son existence et de sa vie militante; car, quoique les sept étoiles soient de la même nature et toujours dans la même droite du Seigneur, elles diffèrent néanmoins d'éclat et de puissance, selon les temps et selon les dispositions de ceux qui en répandent ou qui en reçoivent les rayons : « *stella enim a stella differt* » (I Cor., XV, 41) ; ou encore, quoique les sept Anges soient toujours les envoyés, les ambassadeurs du Très-Haut près des peuples, ils ont néanmoins leurs traits et leurs caractères distinctifs, ils peuvent s'acquitter avec plus ou moins de zèle, d'ardeur et de fidélité de leur mission divine; et enfin, quoique le même Christ soit toujours au milieu des sept chandeliers d'or, et quoique ceux-ci brûlent toujours de la flamme du même Esprit divin, ils peuvent répandre les lumières et les dons de cet Esprit avec plus ou moins d'abondance, selon les dispositions du siècle, et selon la volonté de cet Esprit, qui souffle où il veut et dans

la mesure qu'il veut : « *Spiritus ubi vult spirat* » (Joan., III, 8). Aussi, selon les temps et selon les hommes, ce sera tantôt l'Esprit de sagesse et d'intelligence, tantôt l'Esprit de conseil et de force, ou de science et de piété, ou de crainte du Seigneur, qui sera plus abondant, et qui, d'une seule et même Eglise, fera comme sept Eglises dans les sept âges : « *Septem Ecclesiæ sunt omnes, propter septem spiritus. Omnes ergo in quibus abundantior est spiritus sapientiæ, est una Ecclesia; et omnes in quibus abundantior est spiritus consilii, est altera Ecclesia* » (S. Joan. Chrys., Hom. XXII ex variis in Matth.)

Car les Anges composant le corps enseignant et visible de l'Eglise seront toujours des Anges *in via*, des Anges mortels, portant un grand trésor dans des vases fragiles. Sans doute, ils seront toujours infaillibles comme corps enseignant et dans leur chef, et c'est pourquoi ils sont figurés dans la droite de Dieu, mais jamais impeccables individuellement, et ils devront toujours « opérer leur salut » et contribuer au salut commun « avec crainte et tremblement : *cum metu et tremore salutem operamini* » (Philip., II, 12), et les enfants du royaume, de leur côté, pourront correspondre avec plus ou moins de bonne volonté et de fidélité aux grâces et aux lumières reçues. De là des reproches adressés aux uns, des louanges aux autres, des exhortations et des encouragements à tous. Car le corps enseignant et le corps enseigné forment comme un tout mystique tellement un, que la gloire du chef fait l'honneur des membres, et que les imperfections et les vices des membres rejaillissent sur le chef.

C'est ce qui explique les éloges, sans mélange de reproche, adressés aux anges de Smyrne et de Phila-

delphie; les éloges mêlés de réprimandes encourues par les anges d'Ephèse, de Pergame, de Thyatire et de Sardes, et les suprêmes menaces à l'ange de Laodicée : ce qui donne toute sa physionomie à chaque époque.

L'histoire de l'Eglise dans les sept âges de sa vie militante est parfaitement caractérisée, et c'est aussi l'un des grands mystères des sept Eglises. Cette interprétation est évidente dans les deux chapitres suivants, qui contiennent toute la série des sept Epîtres, et ne se tire pas moins rigoureusement du plan, de l'ordre et de l'unité de ce livre, où tout est prophétique, et des principes des saints Docteurs et des Pères, qui voient consigné dans l'Apocalypse l'ordre des temps : « *in Apocalypsi Joannis ordo temporum sternitur* » (Tert. suprà), et qui, par les sept Eglises, entendent l'Eglise une et universelle jusqu'à la fin des siècles.

Quant à ceux qui se refusent « de voir dans les sept Epîtres comme une histoire anticipée et symbolique des sept âges de l'Eglise catholique », ils prouvent simplement qu'ils n'en ont pas approfondi le sens, et qu'ils tiennent peu compte des principes des Pères, tout en invoquant leur autorité.

La série des sept Epîtres est fondamentale, la base des autres séries de visions, chaque Epître correspondant à chacune des visions des grandes séries, et marquant l'ordre des temps ou des sept âges de l'Eglise; et la physionomie de chacun des sept Anges et l'état de chacune des sept Eglises caractérisent les époques, particulièrement dans la série des sept sceaux, dans celle des sept trompettes, et celle des sept coupes. La série des sept Epîtres est la clef

qui ouvre la porte et nous introduit dans l'édifice. L'intelligence du mystère des sept Anges et des sept Eglises nous éclaire et nous fait comprendre tous les événements qui s'accomplissent, nous en donne la raison. Quiconque méconnaît le sens prophétique de la première série, qui marque, pour ainsi dire, seule l'ordre des temps et des événements, marchera dans cette Révélation, où tout est prophétique, comme dans un labyrinthe ténébreux, sans fil pour en sortir, et n'en donnera qu'une interprétation arbitraire et déplorablement hasardée.

SÉRIE DES SEPT ÉPITRES

FONDEMENT DES AUTRES SÉRIES

Elle remplit les chapp. II et III, et figure les sept âges ou sept états de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à la consommation des siècles.

CHAPITRE II

Ce chapitre comprend quatre Epîtres :

1° L'Epître à l'ange de l'Eglise dans Ephèse, âge des apôtres, ℣℣ 1-7 ;

2° L'Epître à l'ange de l'Eglise dans Smyrne, âge des martyrs, ℣℣ 8-11 ;

3° L'Epître à l'ange de l'Eglise dans Pergame, âge des grandes hérésies, des grands conciles et des grands docteurs, ℣℣ 12-17 ;

4° L'Epître à l'ange de l'Eglise de Thyatire, âge des grandes œuvres et des grands développements de l'Eglise latine, et du schisme et du châtiment de Jézabel, l'Eglise grecque, ℣℣ 18-29.

1. A l'ange de l'Eglise dans Ephèse écris : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or :

2. Je sais tes œuvres et ton labeur et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et tu as éprouvé ceux qui se disent

Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe : Hæc dicit qui tenet septem stellas in dextera sua, qui ambulat in medio septem candelabrorum aureorum :

2. Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos ; et tentasti eos qui se dicunt Apostolos esse, et non

apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ;

sunt ; et invenisti eos mendaces ;

3. Et tu as de la patience, et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es point découragé.

3. Et patientiam habes, et sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti.

4. Mais j'ai contre toi que tu as délaissé ta charité première.

4. Sed habeo adversùm te, quod charitatem tuam primam reliquisti.

5. Souviens-toi d'où tu es déchu, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres : sinon, je viens à toi et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne fasses pénitence.

5. Memor esto itaque unde excideris ; et age pœnitentiam, et prima opera fac. Sin autem, venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris.

6. Mais tu as cela en ta faveur que tu hais les actions des Nicolaïtes, que moi aussi je hais.

6. Sed hoc habes, quia odisti facta Nicolaïtarum, quæ et ego odi.

7. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu.

7. Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in Paradiso Dei mei.

8. Et à l'ange de l'Eglise dans Smyrne écris : voici ce que dit le premier et le dernier, celui qui fut mort et qui vit :

8. Et Angelo Smyrnæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit primus, et novissimus, qui fuit mortuus, et vivit ;

9. Je sais ta tribulation et ta pauvreté, mais tu es riche ; et tu es blasphémé par ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais ils sont une synagoge de Satan.

9. Scio tribulationem tuam, et paupertatem tuam, sed dives es ; et blasphemaris ab his qui se dicunt Judæos esse, et non sunt, sed sunt synagoga satanæ.

10. Ne crains rien de ce

10. Nihil horum timeas

que tu auras à souffrir. Voici que le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez dix jours de tribulations. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.

quæ passurus es. Ecce missurus est diabolus aliquos ex vobis in carcerem, ut tentemini ; et habebitis tribulationem diebus decem. Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.

11. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : celui qui vaincra ne sera pas atteint par la seconde mort.

11. Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Qui vicerit non lædetur à morte secunda.

12. Et à l'ange de l'Eglise dans Pergame écris : Voici ce que dit celui qui a le glaive à deux tranchants :

12. Et Angelo Pergami Ecclesiæ scribe : Hæc dicit qui habet rhomphæam utraque parte acutam :

13. Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan. Et tu gardes mon nom, et tu n'as pas renié ma foi : et en ces jours où Antipas, mon témoin fidèle, a été mis à mort parmi vous où Satan habite.

13. Scio ubi habitas, ubi sedes est satanæ ; et tenes nomen meum, et non negasti fidem meam. Et in diebus illis Antipas, testis meus fidelis, qui occisus est apud vos, ubi satanas habitat.

14. Mais j'ai quelque chose contre toi, c'est que tu as là des fauteurs de la doctrine de Balaam, qui enseignait à Balac à mettre le scandale devant les fils d'Israël, à manger de ce qui est offert aux idoles et à commettre la fornication.

14. Sed habeo adversus te pauca; quia habes illic tenentes doctrinam Balaam, qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israel, edere et fornicari ;

15. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes.

15. Ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaïtarum.

16. Fais pareillement pé-

16. Similiter pœnitentiam

nitence ; sinon je viens bientôt à toi, et je combattrai contre eux avec le glaive de ma bouche.

17. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : au vainqueur je donnerai la manne cachée et je lui donnerai une pierre blanche, et sur la pierre un nom nouveau écrit que nul ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.

18. Et à l'ange de l'Eglise dans Thyatire écris : Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme de la flamme de feu et ses pieds semblables à de l'airain fin :

19. Je connais tes œuvres et ta foi et ta charité et ton ministère et ta patience, et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières.

20. Mais j'ai quelque chose contre toi, c'est que tu laisses Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigner et séduire mes serviteurs, leur faire commettre la fornication et manger ce qui est offert aux idoles.

21. Et je lui ai donné du temps pour faire pénitence, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution.

age; si quo minus veniam tibi cito, et pugnabo cum illis in gladio oris mei.

17. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Vincenti dabo manna absconditum, et dabo illi calculum candidum ; et in calculo nomen novum scriptum quod nemo scit, nisi qui accipit.

18. Et Angelo Thyatiræ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit Filius Dei, qui habet oculos tamquam flammam ignis, et pedes ejus similes auricalcho :

19. Novi opera tua, et fidem, et charitatem tuam, et ministerium, et patientiam tuam, et opera tua novissima plura prioribus.

20. Sed habeo adversus te pauca ; quia permittis mulierem Jezabel, quæ se dicit propheten, docere et seducere servos, fornicari, et manducare de idolothytis.

21. Et dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret, et non vult pœnitere a fornicatione sua.

22. Voici que je vais la jeter dans le lit, et ceux qui commettent l'adultère avec elle seront dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne fassent pénitence de leurs œuvres.

22. Ecce mittam eam in lectum ; et qui mœchantur cum ea, in tribulatione maxima erunt, nisi pœnitentiam ab operibus suis egerint.

23. Et je frapperai ses enfants de mort, et toutes les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs, et je rendrai à chacun selon ses œuvres. Mais à vous je dis,

23. Et filios ejus interficiam in morte, et scient omnes Ecclesiæ, quia ego sum scrutans renes et corda; et dabo unicuique vestrum secundum opera sua. Vobis autem dico,

24. Et aux autres qui êtes dans Thyatire : Tous ceux qui n'ont pas cette doctrine et qui n'ont point connu les profondeurs de Satan comme ils disent, je ne mettrai point d'autre poids sur vous :

24. Et cæteris qui Thyatiræ estis : Quicumque non habent doctrinam hanc, et qui non cognoverunt altitudines Satanæ, quemadmodum dicunt, non mittam super vos aliud pondus.

25. Cependant gardez bien ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne.

25. Tamen id quod habetis tenete donec veniam.

26. Et celui qui aura vaincu et gardé jusqu'à la fin mes œuvres, je lui donnerai puissance sur les nations;

26. Et qui vicerit, et custodierit usque in finem opera mea, dabo illi potestatem super Gentes ;

27. Et il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile.

27. Et reget eas in virga ferrea, et tamquam vas figuli confringentur,

28. Comme moi aussi j'ai reçu cette puissance de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin.

28. Sicut et ego accepi a Patre meo ; et dabo illi stellam matutinam.

29. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

29. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.

1[re] Epître, 1[er] Age. Cet âge commence avec les Apôtres et finit à la mort de saint Jean, le dernier survivant des Apôtres, l'an 101, sous Trajan. La première épître correspond au premier sceau, à la première trompette et à la première coupe.

℣ 1. « A l'ange de l'Eglise dans Ephèse, écris : voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or. »

« A l'ange de l'Eglise dans Ephèse, écris » : L'ange ne saurait être pris ici dans le sens propre ; tout le monde en convient. Autrement on tomberait dans l'origénisme, qui prétendait que les anges peuvent toujours déchoir. Mais, au figuré, faudrait-il l'entendre simplement de l'évêque de cette ville ? Autre impossibilité. Car saint Jean lui-même en était le patriarche et saint Timothée l'évêque titulaire. Saint Jean, dont l'autorité patriarcale s'étendait alors sur toutes les Eglises d'Asie, y résidait depuis qu'il y avait fixé sa demeure avec la divine Mère du Sauveur, et s'il en avait été arraché un instant par Domitien, il se hâta d'y revenir après son exil à Patmos, sous Nerva, et fut témoin du martyre de saint Timothée. Il avait donc aussi la responsabilité de cette chrétienté. Quant à saint Timothée, établi par saint Paul évêque de cette Eglise, il en était toujours le titulaire, comme le constate la plus rigoureuse chronologie, et comme le démontrent les meilleurs auteurs et les plus savants critiques, tels que Tillemont et Baronius. Or, saint Timothée, si chéri de saint Paul parce qu'il était chéri

de Dieu, et le modèle des évêques, comme on le voit dans la plupart des lettres de saint Paul, dont deux lui sont adressées personnellement, ne cessa jamais de faire revivre en lui le grand Apôtre qui l'avait revêtu de son esprit, comme Elie avait revêtu son disciple Elisée de son manteau. Ainsi l'attestent les plus grands saints contemporains, et surtout le pape saint Clément, qui le propose, avec Jean-Baptiste, Jean l'Evangéliste et l'apôtre saint Paul, comme le modèle de la virginité et de toutes les vertus. Aussi couronna-t-il une si belle vie par le plus glorieux martyre. Grâce à son zèle apostolique, comme à celui de saint Jean, Ephèse finissait de se transformer en ville chrétienne, et son temple de Diane était délaissé et comme un monument en ruine : «*ibique templum Dianæ solo æquasse.* » (Niceph. Callist. Eccl. hist.)

Les deux Apôtres ne craignaient plus d'interpeller publiquement les rares et superstitieux dévots de la fausse divinité, et de leur démontrer l'inanité du culte des idoles. Ce fut dans une circonstance de ce genre que saint Timothée se vit entouré par les idolâtres, et lapidé sous les portiques mêmes du temple : « *cum Dianæ immolantes argueret, lapidibus obrutus, paulo post obdormivit in Domino* » (Martyrol. rom., 24 Jan.). Ce n'est donc pas au disciple si cher à saint Paul, au zélé et fidèle coopérateur de saint Jean, que s'adressent les reproches qui vont suivre, et aucun interprète intelligent ne saurait les lui attribuer. Aussi saint Augustin voit-il dans l'ange autre chose que l'évêque : « *quem (angelum) nemo rectè intelligens dubitat ipsius ecclesiæ gestare personam* » (Ad. Donat). « C'est que le Saint-Esprit, dit aussi Bossuet, désigne l'Eglise par la personne qui y préside. » Mais faudrait-il y

voir au moins l'Eglise particulière d'Ephèse, son clergé et ses fidèles? Autre impossibilité. Les chrétiens d'Ephèse, loin de mériter des reproches, ne furent dignes que de louanges. Par une protection toute spéciale, sans doute, de la glorieuse Vierge Marie, qui voulut s'acquitter ainsi de l'hospitalité qu'ils lui avaient donnée, ils ne quittèrent plus la voie que leur avaient tracée Paul leur fondateur, Timothée leur évêque, et Jean l'Evangéliste leur patriarche, et ils furent l'honneur de la chrétienté pendant tout l'âge apostolique : ils avaient embrassé la foi avec tant d'ardeur et de générosité et ils y étaient si bien affermis, que saint Paul, dans les fers, ne semble leur écrire de Rome, un an avant sa mort, que pour les en féliciter.

On sait que saint Jean faisait ses délices d'habiter au milieu d'eux, et ne les appelait plus que ses chers petits enfants : « *filioli* ». C'est ce que nous lisons encore dans la première lettre qu'il leur adressa plus particulièrement, lorsqu'il publia son Evangile, et dans laquelle il épanche toute la tendresse de son cœur, comme sur les plus fidèles imitateurs de son divin Maître et les vrais enfants de Dieu. Il les y exhorte, non pas à revenir à son amour, mais à y persévérer : « *filioli, manete in eo... Charissimi, nunc filii Dei sumus* » (I Joan., II, 28 ; III, 2).

Peu de temps après le martyre de saint Timothée et la mort de saint Jean, saint Ignace d'Antioche, se rendant à Rome chargé aussi de la chaîne des martyrs pour la foi du Christ, leur écrivait de Smyrne par saint Onésime, leur nouvel évêque, pour leur rendre le même précieux et immortel témoignage : « J'ai retrouvé ici avec grande joie le souvenir de votre nom, qui m'est si cher dans le Seigneur. A l'exemple du

Dieu qui vous a rappelés à la vie par son sang, vous pratiquez, dans sa perfection, le devoir de la charité fraternelle... J'ai donc reçu, au nom du Seigneur, votre communauté tout entière en la personne d'Onésime, votre évêque, cet homme d'une charité inénarrable... Bénie soit la miséricorde de Dieu qui a daigné vous donner un tel pasteur... De même que Jésus-Christ, notre vie indéfectible, est la manifestation du Père, ainsi les évêques constitués sur les différents points du monde, sont la manifestation de Jésus-Christ. C'est donc un devoir de rester, comme vous le faites, inséparablement unis à l'évêque. Votre vénérable *presbyterium* (clergé), digne de Dieu dont il est le ministre, forme, avec votre évêque, l'harmonieuse union qui existe entre la lyre et ses cordes. C'est ainsi que, dans le concert de votre charité, les louanges de Jésus-Christ montent vers le ciel en un chant divin. Telle est cette union immaculée dans laquelle il vous faut persévérer, pour demeurer avec Dieu... Aussi Onésime fait le plus grand éloge de l'ordre divin qui règne parmi vous. Je sais par lui que vous vivez tous selon la vérité, que l'hérésie n'a pu faire de brèches au milieu de vous, que vous n'écoutez qu'un seul docteur et un seul maître, Jésus-Christ. » (Ep. de s. Ign. aux Eph.)

Ainsi, d'après le témoignage de saint Paul d'abord, de saint Jean lui-même ensuite, et puis de saint Ignace, le grand évêque et le grand martyr, l'Eglise historique, littérale d'Ephèse, évêque, clergé et fidèles, par l'harmonieuse union de ses membres, par la pureté de sa foi, par sa charité exemplaire, par sa patience et sa fidélité à pratiquer l'Evangile, rappela, pendant tout le premier siècle, la sainteté et la beauté de

l'Eglise primitive. Mais, alors, comment expliquer la première épître de l'Apocalypse, et ces graves reproches, et cette menace terrible à l'ange de l'Eglise dans Ephèse : « Souviens-toi d'où tu es déchu, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres : sinon, je viens à toi et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne fasses pénitence » ?

Cette première épître, comme les suivantes, est inexplicable si l'on veut ne s'en tenir qu'au sens étroit, superficiel de la lettre, et ne chercher, sous les traits de l'ange et de l'Eglise, qu'un simple évêque et une église particulière de la province proconsulaire de l'Asie-Mineure. On trouvera l'ange, l'évêque saint Timothée, toujours le digne disciple de saint Paul, et les Ephésiens toujours fidèles ; mais on ne trouvera ni la chute du pasteur, ni la déchéance du troupeau. Et si l'on s'obstine à chercher cette chute et cette déchéance parmi les Ephésiens chez lesquels saint Jean a fixé son séjour, l'on se heurtera et l'on se brisera contre les monuments les plus authentiques et les plus sacrés. Et les mêmes difficultés, et d'autres non moins insolubles, se renouvelleront aux épîtres suivantes, celle à l'ange de l'Eglise dans Smyrne exceptée.

Mais si, sortant de l'écorce de la lettre, nous nous élevons jusqu'au sens figuré et allégorique, comme le divin Maître nous avertit de le faire, et nous en donne expressément l'exemple au ℣ 20 du chap. 1 ; et si, par les sept anges, nous entendons le corps enseignant de l'Eglise dans ses sept âges, et par les sept églises les sept états de l'Eglise catholique militante ici-bas jusqu'à la fin des siècles, tout va s'expliquer naturellement et admirablement.

— « Ephèse » : N'oublions pas que les noms, dans les Prophètes, sont souvent éminemment prophétiques, et que saint Jean a reçu l'esprit de tous les Prophètes. Or Ephèse, Εφεσις, veut dire « désir », et par son radical φημι, εφη, signifie aussi « dire, parler, prêcher ». L'épître à l'ange de l'église dans Ephèse figure donc et décrit l'époque où le « désiré des nations », « le désir des collines éternelles », le Christ ou le Messie si ardemment « souhaité » par les Patriarches, si vivement « annoncé » par les Prophètes, est porté par la « prédication » de l'Evangile, par la « parole » des Apôtres, dans le monde entier : « *et veniet* DESIDERATUS *cunctis gentibus* » (Agg. II, 8); « *Benedictiones patris tui confortatæ sunt benedictionibus patrum ejus, donec veniret* DESIDERIUM *collium æternorum* » (Gen. XLIX, 26); « *euntes ergo*, DOCETE *omnes gentes* » (Math. XXVIII, 19); PRÆDI-« CATE *Evangelium omni creaturæ* » (Marc. XVI, 15). Ephèse résume tous ces textes sur le Verbe divin.

L'histoire d'Ephèse est d'accord avec son étymologie : elle rappelle les premiers temps, les temps apostoliques où le christianisme luttait contre le paganisme, la lumière de l'Evangile contre les ténèbres de l'idolatrie :

Métropole de l'Ionie et de l'Asie-Mineure, Ephèse était fameuse par son temple de Diane, « miracle de la magnificence grecque », dit Pline, et l'une des merveilles de l'univers, où affluaient les offrandes et les trésors des peuples et des rois idolâtres. C'était comme le centre et le foyer de la corruption et des turpitudes païennes de l'Europe et de l'Asie. On y rendait un culte exécrable à cette triple divinité qui portait le nom de Diane dans les antres et les forêts, de lune ou Phébé

au ciel, d'Hécate et de Proserpine aux enfers, et de Trivia dans les carrefours : divinité cruelle à qui l'on immola longtemps des victimes humaines, c'est-à-dire, tous les étrangers jetés par les tempêtes sur les terres qui lui étaient consacrées. Déesse de la chasteté, elle s'abandonnait à Endymion, à Pan et Orion ; fille de Jupiter, elle l'était bien plus de celui qui fut homicide et adultère dès le commencement. Et c'est pourquoi Satan, pour parodier le mystère ineffable, le mystère trois fois saint, se faisait adorer et recevait sous son triple nom de détestables hommages. Sur son front il plaça le croissant, signe sanglant qu'il reportera sur les étendards de Mahomet, lorsqu'il lui sera donné de châtier les schismes, les hérésies, les infidélités et la corruption de l'Eglise grecque, et que le chandelier mystique qu'elle a brisé et déshonoré, sera transporté d'Orient en Occident : « *et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris* » (℣ 4, infrà). Mais si Ephése était l'une des grandes figures de l'ancien monde païen, elle le fut pareillement du nouveau monde racheté par le sang de Jésus-Christ. Ayant reçu de saint Paul la première semence de la foi, les Ephèsiens la recueillirent avec tant d'ardeur, et lui donnèrent un tel accroissement que le grand Apôtre leur écrit de sa dernière prison de Rome, l'an 65, pour s'en réjouir et en rendre grâce à Dieu : « *propterea et ego audiens fidem vestram, quæ est in Domino Jesu... non cesso gratias agens pro vobis* » (Eph. I, 15, 16), et pour les consoler : « *et consoletur corda vestra* » (id., VI, 22). Aussi saint Jean y fixa-t-il son siège patriarcal, et cette cité, vouée autrefois au culte d'une divinité infâme, d'une fausse déesse de la chasteté, eut la gloire d'être choisie pour devenir le séjour

de la Vierge des vierges, de la mère du Fils de Dieu, la Reine des Apôtres et des élus. Ephèse figure donc éminemment aussi l'Eglise primitive et l'âge apostolique.

— « Ecris » : L'écriture, chez les anciens, est le signe de la perpétuité : « *quod scripsi, scripsi* » (Joan XIX, 22). Dans cette série des sept épîtres, base de toute l'Apocalypse, Jésus-Christ dit par sept fois : « écris ». Le nombre sept étant le signe de l'universalité et de la perfection, n'est-ce pas nous faire entendre que cette révélation est la Révélation suprême, le complément de toutes les Ecritures, la confirmation de tous les oracles de la miséricorde et de la justice, et que la vérité en restera éternellement : « *et veritas Domini manet in æternum* » (Ps. CXVI, 2) ?

— « Voici ce que dit » : Locution sacrée dans les anciens Prophètes parlant au nom du Très-Haut qui les envoyait, et disant : « Voici ce que dit le Seigneur : *hœc dicit Dominus.* » Mais Jésus, qui parle ici lui-même, n'ajoute pas « le Seigneur », étant lui-même le souverain Seigneur, et commandant et disposant de tout en son propre nom.

— « Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite » : Jésus-Christ va reprendre successivement, selon les sept âges et les sept états de l'Eglise, les attributs divins qu'il s'est appropriés, comme fils de l'homme dans les ℣℣ 13-16 du chapitre précédent. « Les sept étoiles » qui sont aussi « les sept Anges », sont tout le corps enseignant de l'Eglise. Elles figurent particulièrement les souverains pontifes, un dans le sens collectif pour chacun des sept âges. Comme les étoiles ont leurs rayons, les souverains pontifes ont sous eux les évêques, et par les évêques les ministres inférieurs

qui, selon la divine hiérarchie, rayonnent à leur tour dans toute l'Eglise, laquelle est elle-même la lumière dans la nuit de ce monde : *Vos estis lux mundi.* » (Math., v, 14.) « Il les tient dans sa droite » : Ces mots signifient que Jésus-Christ assiste et dirige l'Eglise enseignante par la toute-puissante vertu de son esprit, qui est proprement sa droite, et aussi qu'il n'a rien de plus cher que son Eglise et la sainteté, la liberté et la perpétuité de l'enseignement de cette Eglise, son épouse unique.

— « Celui qui marche au milieu des sept chandeliers d'or » : « Les sept chandeliers d'or sont les sept Églises », dit aussi le Seigneur : « *et candelabra septem, septem Ecclesiæ sunt* » (I, 20, suprà), et les sept Églises, ajoutent les saints Docteurs, sont l'Eglise catholique. « Le milieu », c'est la chaire de Pierre, le centre, *l'umbilicus* de la catholicité, le foyer de la vérité et de la sainteté. Jésus-Christ, chef invisible, y préside toujours sous la figure de son vicaire, chef visible. Un pontife remplace un autre pontife, les générations succèdent aux générations avec la rapidité des temps ; Jésus-Christ sera toujours « au milieu des sept chandeliers d'or », au centre de son Eglise et de sa divine hiérarchie, la défendant, la protégeant contre les portes de l'enfer, contre les pièges et les assauts d'innombrables ennemis toujours renaissants, et il vérifiera sa promesse : « voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles » (Math., XXVIII, 20). Mais malheur à qui voudra s'opposer à l'œuvre de Dieu !

Par la double figure des sept étoiles dans sa droite et de sa présence au milieu des sept chandeliers d'or, Jésus-Christ proclame encore :

L'unité de son Eglise, puisqu'il tient les sept étoiles, qui figurent le corps enseignant, dans sa droite unique ;

Sa sainteté et sa divinité, car l'or des chandeliers, au milieu desquels il ne cesse d'être présent, figure la charité et la divinité elle-même ;

Sa visibilité et sa perpétuité, car la nature des sept étoiles et des sept chandeliers d'or est de briller toujours et d'être toujours visible ;

Sa catholicité, car leur nombre sept est le nombre même de l'universalité dans tous les lieux et dans tous les âges ;

Son apostolicité, car c'est la même droite, le même Esprit-Saint qui ne cessa jamais de diriger les Apôtres et leurs successeurs.

Ainsi l'Eglise militante, toujours dans la droite de Dieu, et son Dieu toujours au milieu d'elle, ne cessera de former des saints d'âge en âge pour en enrichir l'Eglise triomphante, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée elle-même au terme de sa mission divine, et parvenue dans la gloire de l'éternel repos et de l'universel triomphe. Quels motifs de confiance, et quels encouragements au milieu des épreuves qu'elle va subir dans tous les âges futurs !

℣ 2. « Je sais tes œuvres et ton labeur et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; »

Après avoir attesté et proclamé, au commencement de chaque Epître, le principal ou les principaux attributs qui brillent dans un âge et le caractérisent, Jésus-Christ distribue à l'ange ou corps enseignant qui y préside, l'éloge ou le blâme, mêlant, avec un art tout

divin, eu égard aux circonstances, la correction, les menaces et les encouragements, « afin, dit l'abbé Rupert, que l'on en sorte plus relevé et plus ranimé que confus et découragé ». C'est toujours, même au sein de sa gloire, le doux Sauveur fortifiant les justes et ramenant les pécheurs, n'éteignant pas la mèche qui fume encore, recevant Nathanaël, pardonnant à Pierre, et rapportant sur ses épaules la brebis au bercail.

« Je sais tes œuvres » : Jésus nous avertit ici qu'il est le témoin éclairé et le juste rémunérateur de tout ce qui est bien, autant que le vengeur sévère de tout ce qui est mal, et qu'il nous jugera selon nos œuvres. Mais il s'adresse plus particulièrement au corps angélique ou ministériel de l'Eglise, comme ayant la charge des âmes et, à ce titre, responsable de leur perte aussi bien que glorifié par leur salut.

— « Et ton labeur » : Le labeur, *labor*, d'après le divin Maître et ses Apôtres, désigne le ministère évangélique et la prédication : « *alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis* » (Joan., IV, 38) ; « *Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur; maxime qui laborant in verbo et doctrina* » (I Tim., V, 17). Le labeur de l'ange de l'Eglise dans Ephèse, ou corps enseignant dans l'âge apostolique, fut de continuer l'œuvre commencée par le Fils de Dieu sur la terre : d'annoncer l'Evangile, la bonne nouvelle du salut à toute créature, sans distinction de Juif ou de Gentil, de Grec ou de barbare ; de fonder l'Eglise sur les ruines de l'idolâtrie, afin d'élever les nations à la vie surnaturelle, et de leur faire pratiquer des vertus jusque-là inconnues dans le monde ; de faire une guerre sans trêve ni merci à toutes les fausses doctrines, à toutes les mauvaises passions, à tous les

vices, pour étendre le royaume de Dieu et faire régner Dieu dans les cœurs.

— « Et ta patience » : La patience était de souffrir, à l'exemple du Maître, sans se plaindre, jusqu'à la mort, après avoir supporté avec une inébranlable fermeté, les perfidies des Juifs, les persécutions des païens, les contradictions des hommes corrompus, les outrages, les calomnies et les blasphèmes de tous.

— « Et que tu ne peux supporter les méchants » : Par les méchants, il faut entendre surtout les faux chrétiens et les premiers hérétiques hypocrites et corrupteurs. Ils naissaient de l'infidélité juive et de la corruption païenne qu'ils alliaient sacrilègement avec le caractère et des apparences de chrétiens. Ce n'était que des sépulcres blanchis, et souvent un scandale pour les idolâtres eux-mêmes. Aussi saint Paul, un des premiers chefs du corps angélique « versait-il des larmes amères en voyant qu'ils étaient les ennemis de la croix de Jésus-Christ, courant à leur perte, se faisant un Dieu de leur ventre, mettant leur gloire dans leur ignominie et ne goûtant que les choses terrestres » (Philip., III, 18-19). « Et il les livrait à Satan, pour leur apprendre à ne plus blasphémer ni faire blasphémer le nom du Seigneur. » (I Tim., I. 20.)

— « Et tu as éprouvé ceux qui se disent Apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs » : Une rigoureuse et sage discipline retranchait donc de l'Eglise et surtout du corps enseignant les membres gangrenés qui corrompaient la doctrine des Apôtres et la pureté de l'Evangile.

Il est remarquable que l'Epître à l'ange de l'Eglise

dans Ephèse est la seule où soient nommés les Apôtres. Et il en doit être ainsi, cette dénomination étant consacrée à désigner ceux que Jésus-Christ avait choisis lui-même pour le ministère évangélique, ou ceux qui les accompagnaient dans leur apostolat. Après l'âge d'Ephèse, il y eut des successeurs, mais plus de compagnons des Apôtres. Mais dès la seconde moitié de l'âge apostolique, le mauvais levain du judaïsme et du pharisaïsme mêlé aux erreurs des innombrables sectes de sophistes qui fermentaient dans Rome, la Grèce et tout l'Orient, faisait effort pour se répandre aussi dans l'Eglise, et les novateurs, pour mieux se dissimuler, se couvraient du nom et de l'autorité des vrais disciples du Sauveur. Ainsi, du temps même de saint Pierre, et sous les yeux de saint Jacques, vinrent à Jérusalem et se répandirent dans toutes les autres villes, de faux apôtres se disant les envoyés des vrais Apôtres, et enseignant sous ce titre usurpé que l'observation des lois de Moïse jointe à celles de l'Evangile était nécessaire au salut : « *quidam ex nobis exeuntes, turbaverunt vos verbis, evertentes animas vestras, quibus non mandavimus* » (Act. xv, 24). On le voit aussi dans plusieurs passages de saint Paul : « *nam ejusmodi pseudo-apostoli sunt, operarii subdoli, transfigurantes se in Apostolos Christi* » (II Cor., xi, 13), et dans saint Jean qui nous apprend qu'ils allaient jusqu'à repousser les vrais Apôtres et à s'élever au-dessus d'eux : « *sed is qui amat primatum gerere in eis, Diotrephes, non recipit nos* » (III Joan., 9). Après eux viennent les premiers hérésiarques : Simon le Magicien qui veut mettre à prix les dons de l'Esprit-Saint (Act. viii, 18), Nicolas, Ebion, Cérinthe, Ménandre et autres pères du Gnosticisme, dont saint Paul

prophétisait les affreux ravages, quand il s'écriait « que le mystère d'iniquité commençait à s'opérer : *mysterium jam operatur iniquitatis* » (II Thess., II, 7). Saint Jean les signale de son côté comme les premiers membres de l'Antechrist : « *et nunc Antichristi multi facti sunt* » (I Joan., II, 18).

Une continuelle vigilance pour découvrir de si dangereux ennemis et une sage fermeté pour les combattre et en préserver l'Eglise au berceau, étaient donc d'autant plus nécessaires que les loups se présentaient partout sous la peau des brebis : « *ego scio quoniam intrabunt post discessionem meam lupi rapaces in vos, non parcentes gregi* » (Act., XX, 29-30). C'est cette perspicacité à les démasquer, et le zèle à les repousser que Jésus-Christ loue chez l'Ange de l'Eglise dans Ephèse, ou corps pastoral du premier âge.

℣ 3. « Et tu as de la patience, et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es point découragé. »

« Et tu as de la patience » : L'ange est loué pour la seconde fois de sa patience, tant elle était héroïque et méritoire au milieu de périls et d'obstacles sans cesse renaissants. C'étaient les fureurs du judaïsme et du pharisaïsme de Jérusalem, les sophismes et l'orgueil du philosophisme de Rome et d'Athènes, la toute-puissance et les violences du paganisme, colosses formidables qu'il fallait renverser par la prédication et la longanimité de l'Evangile, afin de planter la croix, objet de scandale pour le Juif et de folie pour le Grec et le Romain et de fonder à jamais sur leurs ruines le royaume de Jésus-Christ. Aussi la patience de l'âge apostolique fut-elle de les miner de toutes parts et de préluder à l'âge des Martyrs qui va les ébranler et les renverser.

— « Et tu as souffert pour mon nom » : C'est pour le nom et pour le seul nom de Jésus que les Apôtres et leurs disciples furent emprisonnés, enchaînés, flagellés, lapidés, écorchés tout vifs, jetés dans l'huile bouillante ou crucifiés à l'exemple de leur Maître. D'Hérode à Néron, de Néron à Domitien, leur vie ne fut qu'un prolongement de la voie du Calvaire qu'ils élargirent et préparèrent pour l'âge des Martyrs, lesquels arriveront sur leurs traces sanglantes en foules toujours de plus en plus nombreuses jusque sous Dioclétien.

— « Et tu ne t'es point découragé » : Au milieu de ce laborieux et sanglant défrichement d'une terre abandonnée aux ronces et aux épines séculaires, à travers un monde plongé dans les affreuses ténèbres et l'insondable corruption du paganisme, ils n'ont cessé, malgré des obstacles humainement insurmontables, de travailler sur l'ordre de l'Homme-Dieu. Ils ont remué cette terre ingrate et stérile, l'ont disposée, au prix de leurs sueurs et de leur sang, à recevoir, sous les rayons du vrai soleil et la rosée du ciel, la riche semence de l'Evangile, et ils ont élevé l'immuable édifice où doit être affranchie et rétablie dans l'héritage et la gloire des enfants de Dieu, la postérité si profondément déchue du vieil Adam.

℣ 4. « Mais j'ai contre toi que tu as délaissé ta charité première. »

Parole inexplicable, appliquée à l'ange ou évêque d'Ephèse dans le sens propre; mais parole d'une vérité frappante, entendue d'Ephèse et de son ange dans le sens allégorique :

Et d'abord, si par l'ange de l'Eglise dans Ephèse, il fallait n'entendre qu'une personne individuelle, l'évêque de cette cité, il serait difficile de concilier ce

℣ 4 et le suivant avec les deux précédents où l'Ange est loué actuellement pour sa persévérance dans les vertus héroïques qui constituent une charité suréminente et parfaite : « *et sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti* ».

Ensuite il serait impossible d'appliquer le reproche du ℣ 4 et la terrible menace du ℣ 5 à saint Timothée que l'histoire contemporaine, le pape saint Clément et saint Ignace martyr nous représentent jusqu'à la fin tel que saint Paul nous l'avait fait connaître au commencement. Saint Clément et saint Ignace le nomment « le très fidèle Timothée », et le placent à côté de Jean-Baptiste et des plus grands saints. Et que l'on ne dise pas que ce reproche et cette menace lui sont adressés à cause des défauts des Ephésiens. Les mêmes monuments contemporains attestent également la fidélité et la persévérance de l'Eglise d'Ephèse jusqu'après les visions et la mort de saint Jean.

Mais si l'on considère l'ange au figuré, comme un être collectif, désignant l'Eglise en général : « *Quem (angelum) nemo rectè intelligens dubitat ipsius Ecclesiæ gestare personam* » (saint Aug.), et représentant l'ensemble de la société chrétienne, au premier siècle, tout se concilie merveilleusement : les grands éloges avec les grands reproches, les paroles de l'Apocalypse avec les témoignages des Actes et des Epîtres des Apôtres et des autres monuments de l'histoire contemporaine. Car si la plus parfaite charité régna parmi les chrétiens au commencement de l'âge apostolique, des désordres alarmants s'y introduisirent à la fin.

Ouvrons d'abord, en effet, le livre des Actes où sont décrits les commencements de l'Eglise aussitôt après l'effusion de l'Esprit-Saint : « Or, y est-il dit, la mul-

titude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et aucun ne regardait comme sien ce qu'il possédait ; mais tous les biens étaient communs entre eux. Et les Apôtres, avec une grande force, rendaient témoignage de la Résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et la grâce était grande en tous. Et il n'y avait aucun pauvre parmi eux, car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix, et le déposaient aux pieds des Apôtres, et on le distribuait à chacun, selon qu'il en avait besoin (IV, 32-34). » C'est là ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome que « l'Eglise naissante nous offrait le spectacle de la république des Anges ». Dès ses premiers pas, elle était arrivée, sous la conduite des Apôtres, aux sommets de la perfection évangélique. Elle avait réalisé le bel idéal du règne temporel et social de Jésus-Christ. Le tien et le mien n'y étaient plus connus. Tous n'y formaient qu'une seule famille, la famille des saints, riche des trésors de la grâce, chacun s'étant dépouillé des trésors de la terre pour conquérir le ciel.

Mais les peuples, Juif et Gentil, Grec et barbare, accouraient de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, entraient en foule dans le bercail de Jésus-Christ, et menaçaient d'y faire prévaloir derechef le vieil homme sur l'homme nouveau, l'égoïsme sur l'amour des frères, et d'y refroidir la charité. Quelle différence déjà entre les premiers chrétiens que nous dépeignait saint Luc dans les Actes et ceux que nous décrivent les autres Apôtres à la fin de leur vie ! « J'apprends, dit saint Paul, que lorsque vous vous assemblez dans l'Eglise, il y a parmi vous des divisions, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait des

hérésies, afin que la vertu de ceux qui sont éprouvés parmi vous, soit manifeste. Vous ne mangez plus la cène du Seigneur dans l'esprit d'union qui la lui fit instituer... L'un n'a rien à manger, pendant que l'autre est ivre... Méprisez-vous la maison du Seigneur et voulez-vous faire rougir ceux qui sont pauvres? » (I Cor., xi, 18-22). Ce n'était donc déjà plus le « *cor unum* » et l'« *anima una* », « la république des Anges », le même trésor de tous les biens spirituels et temporels, commun à tous entre les mains d'une mère aimée et respectée.

Mais que cet égoïsme, ces divisions, ces déchirements, cette déchéance seront bien plus accentués par les hérésies qui, en se multipliant à la fin, finiront par refroidir la charité! Quelle justification de ce 4ᵉ ℣ et du suivant!

℣ 5. « Souviens-toi d'où tu es déchu, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres, sinon, je viens à toi et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne fasses pénitence. »

Cette répréhension s'adresse à toutes les Eglises de la fin du premier âge, mais plus particulièrement à l'Eglise d'Orient, foyer de toutes les hérésies et de toutes les passions désordonnées.

« Souviens-toi d'où tu es déchu » : C'était donc une déchéance véritable, profonde, si nous comparons cet état à la beauté et aux vertus des premiers temps; déchéance que combattirent et que retardèrent jusqu'à leur mort les Apôtres, à force de zèle, de vigilance et de sublimes efforts, mais qui depuis alla croissant, à mesure que l'Eglise se remplissait de tant de nations et d'éléments divers. Restaient néanmoins comme d'inébranlables

colonnes pour soutenir l'édifice dans son immortelle institution, saint Jean, saint Timothée, saint Onésime et les souverains pontifes, qui tous ne se succédaient si rapidement sur la chaire de Pierre que pour sceller les premières assises de leur sang : sang fécond, qui produira dans l'âge suivant les Ignace, les Polycarpe et d'autres saints pontifes, et l'innombrable armée des Martyrs pour purifier et glorifier la maison du Seigneur.

Mais, à la fin du premier âge, les vertus apostoliques primitives avaient diminué dans une partie considérable du corps des pasteurs et des fidèles, qui ne répondaient plus avec la même ardeur et la même générosité aux grâces de l'Esprit-Saint et à l'immense amour de Dieu.

Il y avait quelque chose de l'aveuglement, de l'ingratitude et de l'endurcissement de l'antique Israël après sa délivrance des mains de Pharaon et son introduction dans la terre promise, lorsque le Seigneur, par son Apôtre, parla à son Eglise, du rocher de Patmos.

— « Et fais pénitence » : La pénitence pour celui qui est déchu est la seule voie pour remonter à Dieu, l'unique moyen de résurrection et de salut : « Je ne veux pas la mort du pécheur, moi qui suis la vie, dit le Seigneur Dieu, mais que le pécheur sorte de sa voie et qu'il vive. Convertissez-vous, sortez de vos voies mauvaises ; et pourquoi, maison d'Israël, vous obstineriez-vous à périr ? » (Ezech. XXXIII, II.)

— « Et reprends tes premières œuvres » : Non seulement ta foi ne te sauvera pas sans les œuvres ; mais un état trop inférieur à celui où ma grâce et mon amour t'avaient élevé, est périlleux. C'est ne vouloir plus correspondre à ces grâces de choix si efficaces, à ces

faveurs, à cet amour de ton Dieu si aimant, si jaloux de sa gloire, et qui voulait mettre en toi toutes ses complaisances; c'est manquer envers lui de générosité, c'est du mépris et de l'ingratitude. Or le caractère de mes prédestinés est de marcher de vertu en vertu : « *ibunt de virtute in virtutem* » (Ps. LXXXIII, 8), d'avancer dans ma voie, toujours croissant en splendeur jusqu'au jour parfait : « *justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectum diem* » (Prov., IV, 18). Il faut que mon Eglise, se levant comme l'aurore, croisse comme le soleil jusqu'au plein midi de l'éternité; qu'elle soit comme l'échelle de Jacob où l'on voit tous les anges monter ou descendre et aucun stationnaire (Gen. XXVIII, 12). « Si l'on n'y avance pas, l'on tombe; et dès que l'on cesse de vouloir être meilleur, l'on cesse d'être bon (S. Bern. Ep. 91). » « Reprends donc tes œuvres premières. » Reviens à ce premier et souverain amour de Dieu et de tes frères, à ce détachement de tout ce qui te retient à la terre, dont je t'ai donné le conseil et l'exemple, et qu'ont pratiqué, illuminés par ma grâce et pleins de mon Esprit, les premiers chrétiens : « *Rememoramini autem pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum... cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam* (Hebr. X, 32-34). » Imite le passager menacé par la tempête, qui jette à la mer tout ce qui est inutile, pour arriver plus sûrement au port où sont tous les trésors.

— « Sinon, je viens à toi et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne fasses pénitence » : L'Eglise indéfectible, immuable elle-même, ne cessera jamais, soleil des intelligences, d'éclairer l'univers : « *nec est qui se abscondat a calore ejus* » (Ps., XVIII, 7). Mais les

peuples et les nations, selon leur correspondance à la grâce et les dispositions de leur cœur, peuvent en recevoir plus ou moins de chaleur et de vie, et la foi peut passer d'un peuple, d'une contrée qu'elle laissera dans la mort et les ténèbres, à d'autres peuples et à d'autres contrées qui produiront plus de fruit : « *Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum ; et omnem qui fert fructum purgabit eum, ut fructum plus afferat* (Joan., xv, 2). »

Qui ne voit dans cette menace une éclatante prophétie contre les Eglises d'Orient, de la Grèce et de l'Asie ? Ces terres si abondamment arrosées par la pluie du ciel, mais toujours ouvertes, depuis le commencement, aux hérésies, aux schismes, aux révoltes contre le Christ et son vicaire, sont enfin tombées sous le sabre et le despotisme abrutissant d'un impur et faux prophète : « Le chandelier qui les illuminait, a été changé de place, parce que, averties mille fois, elles ont refusé mille fois de faire de dignes fruits de pénitence. »

— « A moins que tu ne fasses pénitence « : Touchante répétition, qui montre avec quel regret punit Celui « qui court après la brebis égarée », et commande « de pardonner septante fois sept fois » au pécheur repentant.

℣ 6. « Mais tu as cela que tu hais les actions des Nicolaïtes, que moi aussi je hais. »

Nous devons aimer les méchants, mais haïr leurs coupables actions et leurs damnables doctrines qui ruinent les âmes et les perdent eux-mêmes : « Supportez le pécheur, dit admirablement saint Augustin, non en aimant, mais en combattant en lui le péché par amour pour le pécheur... Si vous aimez le malade,

combattez sa fièvre; car si vous aimez sa maladie, vous n'aimez plus le malade. »

C'est pourquoi l'ange de l'église dans Ephèse est loué de haïr les œuvres et les enseignements des Nicolaïtes. Sous le nom de Nicolaïtes, les Pères et les commentateurs comprennent cette effroyable génération spontanée d'hérétiques orgueilleux et immondes, qui pullula depuis la fin du premier siècle jusqu'au commencement du troisième, et qui sont aussi connus sous la dénomination de Gnostiques. A leur tête parurent les deux Samaritains, Simon le magicien et Ménandre, les deux juifs Ebion et Cérinthe, puis Marcion que Tertullien surnomme « la souris du Pont, *Ponticum murem* », et d'autres Juifs et grecs apostats, qui n'étaient plus ni grecs, ni juifs, ni chrétiens, ni païens, mais des renégats obscènes et extravagants, tels que Valentin, Cerdon, Basilide, Carpocrate, auxquels le néo-platonicien Plotin attribue les mêmes excès et les mêmes turpitudes que leur reprochent saint Irénée et les autres Pères. Tous ensemble formèrent cette Babel, ce chaos de la morale et de la raison qu'ils appellent pompeusement « la gnose, la science» (I Tim., VI, 20): dignes en tout d'être les précurseurs de tant d'hérétiques futurs et les maîtres de nos sophistes, gnostiques ou savants du XIXe siècle, qui, apostasiant aussi le Dieu de leur baptême et abdiquant l'éternelle vérité, la religion, la morale et le bons sens, décorent non moins insolemment toutes les conceptions, tous les rêves de leur cerveau délirant, du nom de science, et se proclament les hommes de la lumière et du progrès, parce qu'ils se sont attribué la même origine que l'animal immonde, qu'ils ont fait l'apothéose du bestialisme.

Dans leurs systèmes incohérents, les Gnostiques ou Nicolaïtes avaient imaginé, pour former et gouverner le monde, des êtres nombreux qu'ils appelaient des *éons*, αιωνες, êtres vivants, dans le langage des Orientaux, génies ou démons, δαίμονες, chez les grecs, intelligences ou esprits dans nos langues modernes, mais bien supérieurs aux démons et aux anges, puisque *pléroma*, plénitude, *bythos*, profondeur, *sigé*, silence, étaient au-dessus du Créateur qui a donné sa loi aux juifs. Cette expression *éons* leur aurait été suggérée, dit-on, par une phrase mal comprise de saint Paul : « en ces derniers jours, Dieu nous a parlé par son Fils... par lequel il a créé les siècles : δι' οὗ και εποιησεν αιωνας » (Heb. 1, 2). Ils auraient donc pris, non le Pirée pour un nom d'homme, mais les siècles pour des personnes. Simon le Mage, qui est l'auteur de cette invention, aimait assez à copier les Apôtres. Mais il a dû enseigner ses rêveries avant que saint Paul eût publié son Epître aux Hébreux. On peut croire de préférence que ces novateurs, qui voyaient prêcher l'Evangile dans le monde entier, ont voulu fondre la mythologie égyptienne, grecque et latine et les cosmogonies de l'Orient avec la doctrine des Prophètes et des Apôtres, pour entraîner aussi les peuples idolâtres, juifs et chrétiens.

Quoi qu'il en soit, ils se faisaient de Dieu les idées les plus monstrueuses, et leurs éons étaient des émanations fatales de la substance divine, les uns bons, les autres méchants, tantôt supérieurs, tantôt subordonnés à Dieu lui-même, qui devenait ainsi un Dieu sans liberté, sans dignité, sans souveraineté, souvent même assujéti à ces êtres étranges qui, émanant de lui, étaient souvent au-dessus de lui.

Ils dénaturaient ou rejetaient généralement le dogme chrétien du péché originel, comme le font encore nos sophistes soi-disant savants du XIX[e] siècle, et anéantissaient par là même la Rédemption.

Les Samaritains ou Ménandriens niaient l'humanité de Jésus-Christ, et les Juifs ou Ebionites et Cérinthiens sa divinité. Tous par conséquent divisaient l'Homme-Dieu et détruisaient le Christ.

Leur morale était à la hauteur de leur dogmatique. Pour eux, tous les actes étaient indifférents : point de distinction entre le bien et le mal ; aucune vertu digne de louange, si elle était malheureuse ; aucun vice, aucun crime digne de blâme, s'il était couronné du succès. C'est toujours la théorie et la pratique de leurs modernes adeptes révolutionnaires, rationalistes et francs-maçons. Maximes détestables, principes féconds des plus affreux désordres entre les mains de sectaires sans conscience, dépourvus de tout sens moral, qui, se vantant et se donnant la mission d'affranchir le genre humain, d'illuminer le monde, le livrent à tous les vices, à toutes les passions les plus brutales, à tous les délires de la déraison. Aussi le respect de soi-même et du lecteur défend-il, non-seulement de décrire, mais même d'indiquer les infamies par lesquelles ils violaient les lois les plus sacrées de la famille, de la société et de la nature. Il faudrait la plume effrontée d'un ministre de l'instruction publique et laïque pour exposer leurs principes abominables.

Mais quel fut dans la secte le rôle de cet étranger ou prosélyte, προσηλυτον, d'Antioche, qui figure, au livre des Actes, (VI, 5), sous le nom de Nicolas, parmi les sept diacres choisis avec saint Etienne ? En fut-il le

véritable chef, le sacrilège initiateur et ordonnateur ? La plupart des Pères l'affirment. N'en fut-il que l'occasion, et les sectaires auraient-ils commencé par se dissimuler à l'ombre de son nom ? Quelques autres le prétendent. On sait en effet que les premiers hérétiques, haïssant la lumière, comme tous ceux qui perpètrent le crime, n'osèrent d'abord publier, sous leurs propres noms, à la face de l'Eglise, leurs honteuses doctrines, et que, par une imposture non moins honteuse, ils cherchaient à se couvrir du nom et de l'autorité des Apôtres et de leurs disciples. Ainsi Basilide se vantait d'avoir eu pour maître un certain Glausias. disciple de saint Pierre ; Valentin, un certain Théodat, disciple de saint Paul ; et Cérinthe publia une fausse Apocalypse sous le nom « d'un grand Apôtre » qu'il ne nommait point, ce qui explique tous les écrits apocryphes, Epîtres, Evangiles, Apocalypses, qui se répandirent dans le premier et le second siècle, et que chaque hérésiarque produisait, sous le nom des fondateurs de l'Eglise, pour renverser l'Eglise. Toujours est-il que, soit par leur imposture, soit à cause de leur véritable filiation, tous ces docteurs de pestilence et leurs sectateurs ne furent plus connus parmi les orthodoxes que sous le nom de Nicolaïtes, ainsi que saint Jean les désigne dans l'Apocalypse (S. Irénée, S. Clément d'Alexandrie, S. Epiphane, Bergier, Orsi, Rohrbacher, tome II, pag. 330-332. Darras, tome VI, pag. 326-329).

Exécrable hérésie, fille aînée « du père du mensonge, de l'adultère et de l'homicide dès le commencement » (Joan., VIII, 44), elle renaîtra et se transformera dans toutes les hérésies futures. C'est elle qui, au premier âge, fit déchoir la société chrétienne de sa charité et

de sa sainteté premières, et les Apôtres signalent son mortel venin et prédisent ses affreux ravages jusqu'à la fin des temps. (S. Paul, I Tim., I, 3-6; VI, 3-5; 20-21. II Tim., III, 1-9. II Petr., II, 1-19. S. Jude, 4-24. I Joan., 18-26.)

℣ 7. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu. »

« Que celui qui a des oreilles entende » : Locution solennelle dans les Prophètes, lorsqu'ils manifestent les volontés de Dieu aux hommes, et souvent employée par le divin Maître pour exciter une vive attention : « car la foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu* », et le salut par l'entendement de la parole de Dieu (Rom., X, 17). « N'est-ce pas l'oreille, dit encore Job, qui éprouve et juge les paroles: *nonne auris verba dijudicat ?.. auris enim verba probat* » (XII, 11 ; XXIV, 3). C'est pourquoi tous n'obéissent pas à l'Evangile, et beaucoup sont perdus, parce qu'ils n'ont pas l'oreille du cœur et qu'ils ferment les oreilles de l'esprit à la parole du salut : « *sed omnes non obediunt Evangelio ; Isaias enim dicit : Domine, quis credidit auditui nostro ?* » (Rom., X, 16 ; Is., LIII, 1.)

— « Ce que l'Esprit dit aux Eglises » : Ici l'Esprit est l'Esprit-Saint, le divin Paraclet, consolateur et sanctificateur, qui a parlé par les Prophètes et qui parle maintenant par l'Homme-Dieu. Mais pourquoi Jésus-Christ, qui a parlé jusqu'ici lui-même, dit-il que c'est le Saint-Esprit qui parle aux Eglises ? Parce que c'est l'Esprit-Saint qui nous donne l'intelligence des paroles du Fils, nous enseigne et nous fait aimer toute vérité : « *docebit vos omnem veritatem* » (Joan., XVI, 13) ; que,

par lui, nous recevons l'adoption des enfants de Dieu nous devenons les héritiers du Père et les cohéritiers du Fils, et nos cœurs crient avec confiance vers le Père : *Abba*, *pater :* « *accepistis Spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, pater* » (Rom., VIII, 14-15 ; Galat., IV, 6); et enfin parce que c'est lui qui assiste, gouverne et dirige l'Eglise jusqu'à la fin des temps.

Nous avons vu que les Eglises sont au pluriel, parce que cet Esprit est à la fois un et septiforme, et aussi parce que ce qu'il dit dans un âge peut convenir, à des degrés divers, aux autres âges : « *quod vobis dico, omnibus dico* » (Marc., XIII, 30).

— « Au vainqueur je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu » : Au vainqueur, c'est-à-dire à celui qui surmontera la terreur des persécuteurs juifs et païens, qui se préservera des scandales des Nicolaïtes, et qui triomphera du monde, de la chair et du démon. « Je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu » : Allusion à l'arbre de vie du paradis terrestre (Gen., II, 9), figure de tous les biens. Mais ici l'arbre de vie, c'est Jésus-Christ lui-même, ce sont les infinies délices de sa possession, dont nous jouirons par la vision intuitive, non dans le paradis d'Adam, d'où l'on put être chassé, mais « dans le paradis de son Dieu » et de notre Dieu, où l'on habitera éternellement. Et c'est pourquoi il en fait la promesse pour le premier âge et pour tous les âges futurs.

ÉPITRE A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS SMYRNE

Second âge, ou âge des Martyrs depuis l'an 101, mort de saint Jean, saint Evariste étant pape et Trajan

empereur, jusqu'à l'an 312 sous le pape saint Melchiade, avènement de l'empereur Constantin.

La seconde Epître correspond au second sceau, à la seconde trompette et à la seconde coupe.

℣ 8. « Et à l'ange de l'Eglise dans Smyrne écris : Voici ce que dit le premier et le dernier, celui qui fut mort et qui vit : »

« Et à l'ange de l'Eglise dans Smyrne écris » : On pense que l'ange ou l'évêque de Smyrne, dans le sens secondaire, littéral, était saint Polycarpe. Car d'après saint Irénée, son disciple, Tertullien, Eusèbe et saint Jérôme, ce fut saint Jean lui-même qui l'avait établi sur ce siège. Or il ne put le faire qu'avant son exil. Car il n'est pas probable que, revenant de Patmos à Ephèse, cassé de vieillesse et épuisé par les souffrances, il se soit détourné de sa métropole, où il était appelé avant tout, pour aller au loin fonder d'autres chrétientés. L'époque, quoique reculée, de la mort de saint Polycarpe, ne s'y oppose pas ; car ce fut vers l'an 168 que ce grand athlète de la foi répondait au proconsul qui le pressait de maudire le Christ : « Voilà quatre-vingt-six ans que je le sers, et il n'a cessé de me combler de faveurs ; comment pourrais-je maudire mon Sauveur et mon Roi ? » Arrivé encore jeune à l'épiscopat, comme saint Timothée, il avait parcouru la longue carrière de saint Jean qui l'avait sacré.

Smyrne, selon l'histoire, était, après Ephèse, la principale ville de l'Ionie. Détruite de fond en comble par les Lydiens, elle fut rebâtie quatre cents ans plus tard par Antigone et Lysimaque ; d'autres disent par Alexandre lui-même. Elle fut renommée, dès l'antiquité, par son commerce, son port, sa navigation et

sa culture des arts et des belles-lettres. Elle passait pour la véritable patrie d'Homère, et avait élevé au grand poète un temple et une statue. Sa bibliothèque était célèbre.

Mais, parmi tous les livres que les anciens regardaient comme les remèdes de l'âme, il lui manquait celui qui fait connaître la cause et le remède de tous les maux, et enseigne seul le secret de la vie et de l'immortalité. L'Evangile y fut annoncé de bonne heure, et jetant de profondes racines, forma une Eglise pleine de ferveur.

Smyrne est la seule des sept villes allégoriques qui subsiste encore. Les six autres ne sont plus que des ruines, ou de misérables villages turcs, ne comptant que quelques chrétiens épars. La population de Smyrne est aujourd'hui de 140,000 habitants, dont 60,000 Grecs schismatiques, 50,000 Turcs, 14,000 catholiques, 13,000 Juifs et deux ou trois milliers d'Arméniens schismatiques ou unis. Elle est toujours la plus riche ville de commerce sur la côte asiatique de la Méditerranée; mais elle est aussi la preuve « que le chandelier d'or n'est plus en Orient ».

ALLÉGORIE DE SMYRNE

Smyrne, en grec Σμυρνα, myrrhe et amertune, a la double signification de tribulation et de parfum de suave odeur. Selon Pline et les auteurs profanes et sacrés, la myrrhe découle d'un arbuste de l'Arabie, d'une essence extrêmement dure, tout contourné et comme violenté par la nature, hérissé de piquants, et dont les feuilles mêmes sont armées de dards aigus.

Ses branches et ses feuilles répandent comme des larmes, soit spontanément, et c'est la première myrrhe, le *stacté*, le plus précieux des parfums ; soit par les incisions qu'on leur fait subir, et c'est encore un parfum d'un grand prix, mais inférieur. Ces larmes, ou globules gommeux, de la plus délicieuse odeur, sont en même temps très âcres et très amers, ce qui leur donne une force prodigieuse pour affermir les chairs, purifier, cicatriser les plaies, conserver les corps et les préserver de la corruption.

Aussi la myrrhe est-elle un grand symbole dans les Ecritures, et, avec l'encens, le premier des aromates que l'on offre à Dieu.

C'est elle que Moïse reçoit l'ordre d'employer la première dans la consécration du tabernacle du témoignage et de l'arche du Testament (Exod., xxx, 23-26).

C'est la myrrhe qui symbolise les mystères de l'amour de l'Epoux et de l'Epouse, du Christ et de son Eglise, dans le Cantique des cantiques (i, 12 ; iii, 6 ; iv, 6, 14 ; v, 1, 5, 13).

C'est l'or, l'encens et la myrrhe que les Mages offrent au Sauveur dans son berceau, pour prophétiser sa royauté, sa divinité et son humanité, sa passion, sa mort et sa résurrection (Matth., ii, 11). Voilà pourquoi la seconde Epître est écrite à l'ange de l'Eglise dans Smyrme, dans la *myrrhe*, c'est-à-dire au milieu de l'âcreté des plus violentes persécutions et du parfum des plus sublimes vertus :

Age héroïque, où l'Eglise ne marche plus qu'au milieu des tourments, des glaives, des chevalets, des roues aux pointes aiguës, des instruments de tous les plus affreux supplices ;

Age des martyrs, où le nouveau tabernacle du té-

moignage, l'arche du Nouveau Testament va recevoir comme une nouvelle consécration, où l'Epouse va mêler, avec une immense profusion, le sang de ses enfants au sang de son Epoux, afin de les préserver de la corruption et de les lui garder pour la gloire de la résurrection et de l'immortalité. Comme l'Epouse de Moïse, elle pourra lui dire, pour lui témoigner son amour : « Vous êtes pour moi un Epoux de sang : *sponsus sanguinum tu mihi es* » (Exod., IV, 25); ou comme dans le Cantique des cantiques : « Oui, mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe dans mon sein ; il ne me quittera plus ni à la vie, ni à la mort : *fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur* » (I, 12); car mes mains ont distillé la myrrhe avec abondance dans le sacrifice de l'immense multitude de mes enfants, et mes doigts sont pleins de la myrrhe la plus pure par le généreux témoignage qu'ils lui ont rendu : « *Manus meæ stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrhâ probatissimâ* » (ibid., V, 5).

— « Voici ce que dit le premier et le dernier, Celui qui fut mort et qui vit » : Quel sublime à-propos dans la proclamation de ces quatre attributs !

Par la proclamation des deux premiers : « Voici ce que dit le premier et le dernier », le Verbe de Dieu frappe tous ces vils hérésiarques qui, dans leurs honteuses conceptions et leurs outrageantes généalogies, le plaçaient, lui l'auteur, le principe et la fin de toutes choses, au-dessous de leurs *éons*, ces monstrueuses imitations des ridicules divinités de la Grèce et de l'Inde. Après avoir désolé l'Eglise par leurs doctrines pestilentielles au premier âge, ils vont s'évanouir devant les persécutions du second, qui grandiront les vrais chrétiens.

Par la proclamation des deux autres attributs : « Voici ce que dit celui qui fut mort et qui vit », il réveille la foi et l'espérance, excite le courage et l'ardeur de ses fidèles adorateurs. Que la mort étende son glaive contre eux dans tout l'empire romain et dans le monde entier ; que les tyrans idolâtres exercent toutes leurs fureurs, qu'ils livrent leurs corps aux bêtes ou aux flammes et dispersent leurs cendres aux quatre vents ; qu'ils inventent de nouveaux supplices pour les anéantir : les saints du Seigneur savent que leur Rédempteur est vivant, que, par sa mort, il a détruit l'aiguillon de la mort, et par sa Résurrection assuré leur propre résurrection et la gloire de leur immortalité : « *hæc dicit primus et novissimus, qui fuit mortuus et vivit.* »

℣ 9. « Je sais ta tribulation et ta pauvreté, mais tu es riche et tu es blasphémé par ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais ils sont une synagogue de Satan. »

« Je sais » : Quel autre puissant motif de confiance ! Non seulement notre chef est vivant et le souverain triomphateur de la mort, mais « il sait : *scio* » il sait tout ce que ses membres souffrent pour lui, et sa tendresse ne laissera rien sans récompense, et sans une récompense digne de son tout-puissant amour. Nous savons à notre tour à qui nous nous confions : *scio cui credidi* » (II Tim., I, 12), et que « tout ce que nous souffrons pour lui sera bien au-dessous de la magnificence de ses rétributions : *non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis* » (Rom. VIII, 18).

— « Ta tribulation » : Tribulation, du latin *tribulo* et du grec θλιβω, écraser, fouler la paille pour en faire

sortir le bon grain et séparer le pur froment des éléments impurs. La tribulation de l'ange de l'Eglise dans Smyrne fut donc d'être foulé et comme écrasé par les persécutions sous les empereurs romains, pour être purifié de toutes ses affections terrestres et voir les élus séparés de la société des idolâtres, des hérétiques et des faux chrétiens.

— « Et ta pauvreté » : On sait que, pendant le second et le troisième siècle, les empereurs idolâtres portèrent contre les chrétiens d'iniques décrets, qui les dépouillaient de leurs propriétés et de tous leurs droits de citoyens; qu'ils les pillaient, détruisaient leurs églises et leurs autres lieux de réunion, et qu'ils partageaient leurs biens entre leurs avides dénonciateurs et l'Etat non moins avide : ce qui explique parfaitement cette expression : « *scio... paupertatem tuam* », si on l'applique à toute l'Eglise pendant cette cruelle tyrannie qui commence à Trajan et ne finit qu'avec Dioclétien.

Mais cette expression aurait peu de sens, si par l'ange on n'entendait que saint Polycarpe : saint Polycarpe n'était pas plus pauvre que les Apôtres et leurs autres successeurs, qui n'ont jamais été loués pour cela. Elle ne serait pas plus applicable à son Eglise de Smyrne; car ni Néron ni Domitien n'avaient porté contre elle de décrets de spoliation. Nous lisons bien dans saint Paul que l'Eglise ou les fidèles de Jérusalem avaient été spoliés par les Juifs : « *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* » (Hebr., x, 34); mais ces excès, ni les Juifs ni les idolâtres n'auraient encore pu les commettre dans une ville romaine. Car les chrétiens n'étaient pas encore condamnés en masse pour le seul fait de leur religion.

On tuait leurs chefs, et plusieurs de leurs membres avaient été victimes de l'arbitraire et des fureurs particulières de Néron et de Domitien. Néanmoins ils n'étaient pas encore hors la loi, et il n'existait contre eux aucune loi de l'Etat. Mais, à partir de Trajan jusqu'à l'empereur Constantin, les chrétiens ne pouvaient plus rien posséder légalement, et l'Eglise était réduite à la plus grande pauvreté.

— « Mais tu es riche » : Tu es riche, non des biens périssables de la terre et de la nature, mais de ceux de ma grâce, qui ne périssent pas, que la mort ni les tyrans ne sauraient te ravir, et que Dieu te réserve et te compte dans ses éternels trésors : « *ubi fures non effodiunt, nec furantur* » (Matth., xvi, 20); « *cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam* » (Hebr., x, 34).

Tu es riche, parce que tu es riche de Dieu; et il n'y a de vrais riches que les riches de Dieu : « *et veri divites non sunt, nisi divites Dei* » (S. Aug.) Or, jamais l'Eglise n'amassa autant de ces impérissables richesses que dans ces sanglantes persécutions, où des millions de martyrs, souffrant avec allégresse pour leur foi et l'amour de Jésus-Christ, sacrifiaient la terre à la possession les cieux.

— « Et tu es blasphémé par ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas; mais ils sont une synagogue de Satan. »

Les Juifs ne cessèrent de s'unir aux idolâtres contre les chrétiens, d'être leurs calomniateurs et leurs persécuteurs acharnés, même après la ruine de Jérusalem par Titus et leurs derniers massacres par Adrien. Nous voyons particulièrement, dans les Actes de saint Polycarpe, qu'ils étaient les plus ardents à ranimer

les flammes du bûcher, et à se repaître du supplice du saint martyr. Ils ne discontinuaient plus de blasphémer le Christ et ses disciples, d'exciter et de soulever les païens contre l'Eglise, ce qui faisait dire à Tertullien que « les synagogues des Juifs étaient les sources des persécutions : *synagogæ Judæorum fontes persecutionum* » (Scorp., x). Signes terribles de leur endurcissement et de leur réprobation ! Ils avaient beau se dire Juifs, ils ne l'étaient plus. Car Juif, en hébreu *laudatio,* signifie celui qui rend à Dieu la véritable louange le véritable culte. Or leur culte ne pouvait plaire au Seigneur, et ils n'étaient plus son peuple depuis que, par leur déicide, ils avaient accompli l'oracle de Daniel : « Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus son peuple; *occidetur Christus, et non erit ejus populus qui eum negaturus est* » (IX, 26). — « Le vrai Juif, ajoute saint Paul, n'est pas celui qui l'est au dehors, et la véritable circoncision n'est pas celle qui se fait extérieurement dans la chair : mais celui-là est le vrai Juif qui l'est intérieurement, et la véritable circoncision est celle du cœur, qui se fait par l'esprit, et non selon la lettre : et sa louange est, non des hommes, mais de Dieu. » (Rom., II, 28, 29.)

Les Juifs, qui autrefois étaient la synagogue, l'Eglise ou la maison de Dieu, ne sont donc plus, comme les idolâtres, les hérétiques, les schismatiques et tous les infidèles, « que la synagogue de Satan ».

℣ 10. « Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Voici que le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, pour vous éprouver, et vous aurez dix jours de tribulation. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

« Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir » :

L'Eglise, au premier âge, avait déjà souffert du peuple déicide, et des hérétiques, et des faux frères, et de Néron, et de Domitien; mais Satan, vaincu dans tous ces combats d'avant-garde, allait lui livrer maintenant une bataille générale, avec toutes les puissances de ce monde, et toutes les forces de l'empire idolâtre. Il fallait qu'elle donnât aux siècles futurs, un exemple éclatant que les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle.

— « Voici que le diable va jeter quelques-uns de vous en prison » : Depuis la chute des anges et celle d'Adam le diable est l'artisan de tous les maux dans le monde. Les hommes ne sont que des instruments, et leurs passions désordonnées que des ressorts qu'il fait jouer dans ses fureurs infernales. Nous le voyons à l'œuvre dès les premiers chapitres de la Genèse, et nous le contemplons avec effroi dans ses audacieuses attaques contre Job et contre le Christ lui-même, et le divin Sauveur nous avertit que c'est surtout de son Eglise qu'il est l'ennemi acharné :

« Simon, Simon, voici que Satan a demandé à vous cribler, comme on crible le froment : *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum* (Luc. XXII, 31). Mais il n'a, remarquons-le dans cette expression : « *expetivit*, *il a demandé* », que le pouvoir que Dieu, dans ses insondables desseins, veut bien lui accorder, pour le châtiment des méchants et la glorification des élus.

— « Quelques-uns de vous » : Quelques-uns est ici une litote, figure qui dit peu pour faire entendre beaucoup. Car, quoique les chrétiens fussent immolés par milliers, et souvent par millions, dans le cours d'une seule persécution, ils ne sont censés que quelques-

uns, comparés à l'innombrable multitude qui remplissait l'Europe, l'Asie, l'Afrique, tout le monde connu, depuis Rome jusqu'aux déserts de l'Ethiopie, depuis la Grande-Bretagne jusqu'au fond des Indes. Car saint Paul avait écrit depuis longtemps aux Romains : « Je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ pour vous tous, de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier » (Rom., I, 8) ; et saint Justin, dès le second siècle, disait : « Il n'y a pas de peuple chez lequel on ne rencontre des croyants en Jésus-Christ. » Saint Irénée dit pareillement que « l'Eglise s'étendait sur toute la terre et jusqu'aux extrémités du monde ». Mais entendons Tertullien décrivant cette prodigieuse rapidité des conquêtes de l'Evangile : « Nous ne sommes que d'hier, disait-il fièrement aux empereurs idolâtres, et nous remplissons tout ce qui est à vous ; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous voulions seulement nous séparer de vous, nous retirer dans quelque pays éloigné, la perte de tant de citoyens déconcerterait votre puissance. Vous frémiriez sur la désolation, sur le silence d'un monde en quelque sorte éteint ; vous chercheriez des hommes à qui commander. » (Apolog. Darras. Tome VIII, page 621-524.)

— « En prison » : Prison est encore une figure, la synecdoche, où l'on prend le principal supplice pour tous les autres. Au reste, le grec φυλακη désigne toute précaution, toute action pour se préserver d'un danger. Or la foi au Christ menaçait de renverser tous les dieux de l'Olympe et toutes les idoles du Capitole. C'est donc d'abord dans les prisons humides et infectes, dans les cachots ténébreux et profonds, où ils souffriront la faim, la soif, le chaud, le froid, toutes

les privations, que vont être jetés, tantôt isolément, tantôt annoncelés comme des troupeaux réservés pour les grandes hécatombes, les adorateurs du Christ, malgré leurs vertus et leur innocence, disons mieux, à cause de leur innocence et de leurs vertus. Ils n'en seront tirés que pour être étendus sur les roues et les chevalets hérissés de dards et les grils ardents ; pour être déchirés par les peignes de fer, ou moulus comme un froment pur sous la dent des bêtes féroces. « Les chrétiens aux lions ! » hurlera tout le peuple idolâtre à ses Césars et à ses Augustes plus cruels que les tigres et les léopards, et dignes de servir les goûts et de pourvoir aux plaisirs d'une multitude avilie, qui, après avoir adoré tous les vices et tous les démons sous la figure des dieux de l'Olympe, ne conservera plus rien d'humain.

— « Pour vous éprouver » : L'or ne reçoit toute sa pureté et tout son éclat que dans le creuset et les ardeurs de la fournaise ; ainsi les prédestinés ne brillent des splendeurs de la gloire et de la sainteté, qu'après avoir passé par le feu des tribulations et des persécutions. A la fin du premier âge, le monde chrétien était déchu de sa ferveur et de sa sainteté premières ; il faut qu'il se relève, pendant le second âge, par la grandeur de sa foi et l'héroïsme de ses Martyrs. C'est à cette œuvre de rénovation que Dieu fera servir l'idolâtrie romaine et la cruauté de ses empereurs. « Il ne peut pas y avoir d'Abel, dit saint Grégoire le Grand, sans la méchanceté d'un Caïn. » « Ne pensez pas, dit aussi saint Augustin, que les méchants soient inutiles et sans sujet dans le monde, et que Dieu n'en tire aucun bien : tout méchant vit, ou pour qu'il se corrige ou pour

qu'il exerce l'homme de bien. » « Epargnez-vous donc vous-même, écrivait Tertullien au proconsul Scapula, si vous ne voulez pas nous épargner. » Il lui rappelait que ses trois prédécesseurs, baignés comme lui dans le sang des chrétiens, avaient été frappés successivement par la vengeance divine..... Et il ajoutait : « Notre religion est indestructible. En la proscrivant, vous l'édifiez davantage. »

Mais avant de se convertir eux-mêmes, les proconsuls et les empereurs, le sénat et le peuple romain vont édifier l'Eglise à leur manière et remplir jusqu'au bout leur office de proscripteurs et de bourreaux. Abel avec sa foi, sa douceur et sa patience, va lutter contre la puissance, les violences et les fureurs de Caïn, et c'est Abel qui triomphera.

— « Et vous aurez dix jours de tribulation » : Allusion à ce passage de Daniel : Eprouvez-nous, je vous prie, nous, vos serviteurs, pendant dix jours : *tenta nos, obsecro, servos tuos, diebus decem* » (I, 12). Ces dix jours signifiaient tout le temps nécessaire pour élever et former les jeunes Hébreux, et les rendre dignes de paraître devant le roi Nabuchodonosor. Les dix jours de tribulation ou d'épreuve annoncés ici à l'ange de l'Eglise dans Smyrme, doivent être pris dans le même sens et figurer tout le temps nécessaire et bien déterminé dans les desseins de Dieu pour rétablir l'Eglise « dans sa charité première » (℣ 4, suprà).

Ils ne désignent donc pas « à la lettre dix jours précis », comme l'entendent quelques-uns, ni, « au figuré, toutes les persécutions de la vie », comme le veulent quelques autres, ni « simplement une longue durée », comme l'explique Corn. à Lap., encore moins « une

souffrance courte », ainsi que le prétend Bossuet. Mais, avec le V. Bède, l'abbé Joachim, Holtzhauser et d'autres commentateurs anciens et modernes, par les dix jours de tribulation nous entendons les dix persécutions générales qui, pendant deux siècles, vont éprouver l'Eglise et lui former, au milieu des souffrances, une nombreuse famille d'enfants dignes d'être présentés par Jésus-Christ à son Père, le Roi des rois.

Seulement, au lieu de compter les dix persécutions depuis Néron et Domitien, nous ne les comptons que depuis Trajan, parce que ce ne fut que depuis ce troisième persécuteur qu'elles furent légales, générales; qu'elles prirent un caractère politique, religieux; qu'elles furent décrétées au nom de l'empire, qui se déclara hautement l'ennemi de Jésus-Christ et de sa religion, ce qui empêche de les confondre avec les cruautés personnelles, arbitraires, de Néron et de Domitien (Darras. Tome VI, pages 518-525).

Néron fut sans doute le type parfait de l'infâme persécuteur, le plus affreux des tyrans, comme le plus odieux des histrions. Ayant eu la double fantaisie de se donner le spectacle de l'incendie de Troie, pour chanter sur ses ruines, et de fonder une nouvelle ville, pour lui donner son nom, il mit le feu aux quatre coins de Rome (Tac. Ann. xv, 40). Le feu dura six jours et sept nuits, et sur les quatorze régions ou quartiers dont se composait la ville, quatre seulement restèrent debout. Le nouvel Homère avait eu le temps, on l'avait remarqué, de chanter, sur sa lyre d'or, le poème qu'il venait de composer sur l'embrasement d'Ilion. Pour détourner les terribles accusations qui, de toutes parts, s'élevaient contre lui, il chercha à substituer des innocents au coupable. « Il

fit choix, ajoute Tacite avec une férocité toute païenne, toute romaine, d'une race décriée à laquelle le vulgaire donne le nom de chrétiens, auxquels il fit souffrir les supplices les plus raffinés... Aussi les cœurs s'ouvraient à la compassion en pensant que ce n'était pas au bien public, mais à la cruauté d'un seul qu'ils étaient immolés : *Unde... miseratio oriebatur, tanquam non utilitate publica, sed in sævitiam unius, absumerentur.* » (Ibid. 44).

Tacite aurait trouvé tout naturel qu'on eût immolé des milliers, des millions d'innocents *à l'utilité publique*, mais la persécution de Néron ne fut que l'immolation des chrétiens à *la cruauté*, à *l'intérêt d'un seul.*

On doit en dire autant de Domitien, qui ne cessait de trembler pour sa divinité, sa couronne et sa vie, et voyait des ennemis personnels,des conjurés partout.

Le sénat, pour avoir entouré d'hommages la mémoire de Titus, son frère, se vit décimer, et les plus nobles têtes furent livrées au bourreau; c'était un crime à ses yeux d'écrire l'histoire du passé, ou même de la lire. L'historien Hermogène, de Tarse, pour quelques allusions répandues dans ses ouvrages, eut la tête tranchée, et ses copistes furent mis en croix. Les philosophes s'estimèrent trop heureux d'échapper à la mort : il se contenta de les bannir tous d'Italie, sans distinction de doctrine ou de secte. Ces décrets de proscription portaient la formule renouvelée de Caligula : « Tel est l'ordre de notre maître et de notre Dieu. » Car il était établi dans son palais que Domitien ne serait plus appelé autrement, soit dans les actes officiels, soit dans les lettres et les conversations particulières.

Comment cette jalouse et soupçonneuse tyrannie, qui embrassait le genre humain, ne se serait-elle pas

étendue jusqu'aux chrétiens, que leur manière de vivre et leur réputation de thaumaturges pouvaient faire passer à ses yeux pour de redoutables magiciens ? Et c'est ce qu'alléguait formellement le proconsul d'Asie, lorsqu'il lui adressa d'Ephèse saint Jean sous la triple accusation « de contempteur des dieux, de sacrilège qui adorait un crucifié, et de magicien, le chef de la magie chrétienne, qui avait fait déserter le temple de Diane et abandonner son culte ». Aussi fit-il raser les cheveux blancs du saint Evangéliste de la même manière qu'à l'imposteur Apollonius de Tyane; et s'il le condamna à être plongé dans une chaudière d'huile bouillante, ce fut, dit-on, parce qu'il croyait, avec le vulgaire, qu'il avait le secret d'émousser le tranchant du glaive, ou la pointe acérée des clous du crucifiement.

Ces deux persécutions de Néron et de Domitien ne furent donc que le fait de l'arbitraire et de la cruauté personnelle de ces deux tyrans.

Mais, à partir de Trajan, elles prirent un caractère tout autre, un caractère public, social, antichrétien.

C'est par raison d'Etat, au nom de l'Etat idolâtre menacé dans son culte et dans ses dieux faciles et licencieux, par la religion d'un Dieu crucifié, que, de l'avis du sénat et par la volonté du peuple, les empereurs décrétèrent, dans tout l'empire, ces sanglantes exécutions au nombre de dix, pendant les deux siècles suivants :

La première fut décrétée par Trajan, qui inaugura cette officielle et infernale effusion du sang des Saints;

La seconde, par l'infâme Adrien, qui exécuta lui-même sainte Symphorose et ses sept fils, et décapita le pape saint Télesphore;

La troisième par Antonin, dit le Pieux, qui livra aussi lui-même sainte Félicité et ses enfants aux bourreaux. A toutes les calamités, à tous les fléaux, qui furent fréquents sous son règne, ce furent des scènes de carnage et de continuels égorgements. La pourpre du sang chrétien rougissait toutes les provinces, et la vue de tant de sang innocent si injustement répandu, provoqua le zèle et l'apologie du philosophe chrétien saint Justin ;

La quatrième, par Marc-Aurèle ; la cinquième, par Sévère; la sixième par Maximin; la septième, par Dèce; la huitième, par Valérien; la neuvième, par Aurélien; et la dixième, par Dioclétien et ses affreux collègues. Ce fut la dernière et la plus épouvantable : on y comptait les martyrs par millions.

Voilà les véritables « dix jours de tribulation » annoncés par Jésus-Christ à l'Ange de l'Eglise dans Smyrne.

— « Sois fidèle jusqu'à la mort » : « car celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin » (Matth., x, 22); « Celui qui aime sa vie, la perdra; et celui qui la méprise et la sacrifie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle » (Joan., xii, 25).

Si Dieu commande des choses surhumaines, il donne aussi des grâces et des forces surhumaines pour accomplir ce qu'il ordonne. Aussi vit-on des enfants et des vieillards, et de tendres vierges, et des mères avec leurs jeunes familles, et d'innombrables phalanges de chrétiens de tous les états défier les plus affreux supplices, courir à la plus cruelle mort comme à une fête. L'Eglise était obligée de les retenir, de modérer leur ardeur à braver toutes les violences, toutes les fureurs; mais, plus courageux que les lions,

plus doux que les agneaux, ils sont restés, par leur foi héroïque, victorieux de la puissance la plus formidable de ce monde.

— « Et je te donnerai la couronne de vie » : Quel admirable à-propos dans cette promesse et cette expression : « Je te donnerai la couronne de vie ! » Le monde idolâtre, à l'instar des insensés que dépeint la Sagesse (v, 3-4), faisait des chrétiens l'objet de ses railleries et les regardait comme dignes de tous les opprobres. Leur vie lui paraissait une folie, et leur mort comme un honteux anéantissement : « *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore !* »

Pour réveiller la foi et exciter le courage et l'ardeur de ses fidèles, Jésus-Christ leur rappelle que leur mort, loin d'être sans espérance et sans honneur, leur assure le comble du bonheur, la possession de tous les biens et la gloire de l'immortalité ; car la couronne de vie comporte tout cela : « La couronne de vie, dit saint Thomas, comporte trois choses : la tranquillité du repos, parce que la couronne est le prix après le combat : *cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ* (S. Jacob. I, 12) ; la plénitude des biens, parce que la couronne a une forme parfaite, la forme ronde, la plus parfaite de toutes, n'ayant ni fin ni commencement : *qui replet in bonis desiderium tuum* (ps. CII, 5) ; la sublimité de l'honneur, parce que la couronne est l'insigne de la dignité et de l'honneur : *gloria et honore coronasti eum, Domine* (ps. VIII, 6). »

Ajoutons, la couronne de vie est appellée par saint Pierre « immarcescible » (I Petr., v, 4), et « incorruptible » par saint Paul (I Cor., IX, 25).

Aussi est-ce pour la conquérir que tant de millions de martyrs, heureux de rendre témoignage à Jésus qui nous l'a méritée et nous la donne, ont prodigué leur vie et leur sang, combattu avec un courage et une patience héroïques, jusqu'à ce que les Augustes et les Césars, épuisés dans cette lutte où du sang des chrétiens ne cessaient de renaître de nouvelles armées de héros, tombassent de lassitude et renonçassent au combat.

℣ 11. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : celui qui vaincra ne sera pas atteint par la seconde mort. »

« Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises » : Voyez ℣ 7, ci-dessus.

— « Celui qui vaincra » : La victoire proposée aux chrétiens du second âge était donc, nous venons de le voir, de se renouveler dans l'ardeur de la foi et de la charité premières, de faire triompher le christianisme sur le paganisme, Jésus-Christ sur les idoles, le pur Evangile sur les hérésies, et de renverser l'empire romain idolâtre.

— « Ne sera pas atteint par la seconde mort » : La seconde mort est l'envoi de l'âme et du corps dans les ténèbres et les flammes éternelles, et n'aura lieu qu'après le jugement général (chapp. xx, 6, 14 ; xxi, 8) ; la première mort est l'envoi de l'âme seule dans les feux de l'enfer, et a lieu aussitôt après le jugement particulier.

Quoi qu'en pensent quelques-uns, la première mort n'est donc pas la mort naturelle, qui, dans les Ecritures, est appelée « un sommeil » ; ni la seconde mort, la mort spirituelle par le péché mortel, qui n'est qu'une chute et une souillure pouvant atteindre

les élus eux-mêmes, mais dont ils se relèvent et se purifient par la pénitence.

De même, la première résurrection, c'est l'entrée de l'âme sainte dans le ciel, et la seconde résurrection, l'entrée de l'âme sanctifiée réunie à son corps glorifié, dans la gloire éternelle. L'Esprit-Saint veut nous inculquer ici que ce n'est pas la mort du corps, ni la souffrance corporelle, mais la damnation de l'âme et du corps qui est à redouter. En vain tous les tyrans et tous les bourreaux épuiseront-ils les supplices et les tortures, en vain mettront-ils en œuvre tous les tourments inventés par les fureurs et la rage de l'enfer contre les corps des Saints, les faisant moudre sous la dent des bêtes féroces, les consumant sur les bûchers ardents et dispersant leurs cendres à tous les vents : par la première résurrection, les âmes immortelles et pures des martyrs s'envoleront dans les cieux ; et à la seconde résurrection, leurs corps glorifiés se réuniront, sans qu'il en soit perdu une parcelle, un seul atome, à leurs âmes glorieuses pour partager leur immortalité. La seconde mort ne saurait donc les atteindre, et n'aura d'empire que sur l'incrédule refusant de croire au Rédempteur, qui a dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans la Géhenne (Matt., x, 28). »

Voilà la seconde mort qui ne pouvait atteindre l'ange de l'Eglise dans Smyrne : son corps ayant été embaumé dans la myrrhe, c'est-à-dire dans l'amertume des tribulations et de la passion de son Sauveur, et son âme ayant exhalé les plus délicieux parfums de la foi, de l'espérance, de la charité et de la pauvreté, il sera éternellement riche dans le ciel et cou-

ronné de la couronne de vie : « *sed dives es... et dabo tibi coronam vitæ.* »

A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS PERGAME

Age des grands hérésiarques, des grands conciles et des grands docteurs, depuis le pape saint Melchiade et Constantin le Grand, l'an 312, jusqu'à Léon III et Charlemagne, l'an 800. La 3e Epître correspond au 3e sceau, à la 3e trompette et à la 3e coupe.

℣ 12. « Et à l'ange de l'Eglise dans Pergame écris : Voici ce que dit celui qui a le glaive à deux tranchants. »

« Et à l'ange de l'Eglise dans Pergame écris » : Pergame venant à la suite de Smyrne, dans la grande Mysie, vers la Troade, mais assez loin du lieu où fut Troie, devint d'abord la capitale du royaume des Attales, puis la demeure du gouverneur romain, depuis que l'un de ses rois n'ayant pas d'enfants, eut institué le peuple romain son heritier. Elle était célèbre par sa bibliothèque, ses membranes ou parchemins, *pergamena charta*, par la naissance de Galien, l'un des princes de la science médicale après Hippocrate, et par son temple d'Esculape, figuré par un serpent, qui figure aussi lui-même Satan.

Sur ses ruines s'élève aujourd'hui Bergamo, qui compte une population de 3.500 âmes, dont trois cents chrétiens. Le touriste peut encore admirer des restes de son antique grandeur.

On présume qu'elle fut évangélisée par saint Paul. Saint Paul s'avança en effet, jusque dans la Mysie et la Troade, comme il est rapporté dans les Actes, et il dut y repasser plusieurs fois. Mais quel en était l'Ange

ou l'Evêque, lorsque saint Jean écrivait à Patmos? On ne peut rien trouver, ni de certain, ni même de probable. L'opinion de quelques modernes qui nomment saint Antipas ou saint Carpus, ne repose que sur de vaines conjectures. Ne nous attachons donc qu'au sens allégorique.

Pergame, περγαμον, qui signifie cité, citadelle, lieu très élevé, et toute l'Epître à son Ange figurent, dans une admirable parabole, l'histoire prophétique de la haute et universelle Sion, l'Eglise catholique au troisième âge. Car c'est alors que non seulement tout l'empire romain y entra avec ses empereurs à la suite de Constantin, mais que toutes les nations, même les plus barbares, éclairées à leur tour des lumières de l'Evangile, y vinrent aussi, avec leurs chefs, embrasser la foi de Jésus-Christ et former la grande cité de Dieu. Jusqu'alors on avait bien vu des individus, des particuliers même de toute nation, se faire chrétiens, mais on n'avait pas encore vu des peuples entiers, des nations avec leurs princes et leurs rois embrasser l'Evangile et reconnaître l'Eglise de Jésus-Christ pour leur mère. C'est alors aussi que, se réunirent contre les grands hérésiarques qui parurent au troisième âge, les grands conciles œcuméniques de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine, qui sont comme quatre nouveaux Evangiles; alors que les grands docteurs, les Athanase, les Hilaire, les Basile le Grand, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Damase, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille d'Alexandrie, les Chrysostome, les Léon le Grand, les Grégoire le Grand, ces sublimes génies, dont les écrits immortels illuminent et fixent le sens des Ecritures et de la Tradition, élevèrent cette haute et puis-

sante forteresse, cette inexpugnable citadelle toujours visible de la pure doctrine et de l'universelle vérité, d'où l'Eglise foudroiera les hérésies et l'impiété jusqu'à la fin des temps : « *et erit in novissimis diebus præparatus mons domûs Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes* » (Is. II, 2 et suiv.)

— « Voici ce que dit celui qui a le glaive à deux tranchants » : repris du chap. I, 16 : « *et de ore ejus gladius utrâque parte acutus exibat.* » — « Le glaive de l'esprit, dit saint Paul, c'est la parole de Dieu » « (Eph. VI, 17); parole vivante et efficace, et plus pénétrante que tout glaive à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit... et démêlant les pensées et les mouvements du cœur » (Hebr., IV, 12).

Jésus-Christ s'attribue ici le glaive à deux tranchants parce que, après avoir frappé l'empire des Augustes et des Césars à mort, et séparé les nations chrétiennes des puissances idolâtres, il va, dans le troisième âge, pénétrer jusqu'au fond de l'âme des grands hérésiarques, démêler les pensées et les mouvements de leurs cœurs doubles et artificieux : « *in corde et corde locuti sunt* »(ps. XI, 3),et, par les anathèmes des grands conciles et les lumières des grands docteurs de son Eglise, les frapper aussi mortellement, confondant leurs lèvres trompeuses et leur langue pleine d'orgueil et de venin : « *disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam* » (ibid., 4), afin que son Eglise unique, élevée au-dessus de toutes les sectes, de tous les cèdres du Liban et des chênes de Basan, soit comme une montagne au-dessus de toutes les montagnes, où pourront accourir les peuples et les

nations et marcher à sa lumière (Is., chap. II et LX).

℣ 13. « Je sais où tu habites : là où est le trône de Satan. Et tu gardes mon nom, et tu n'as pas renié ma foi : et en ces jours où Antipas, mon témoin fidèle, a été mis à mort parmi vous où Satan habite. »

« Je sais où tu habites : là où est le trône de Satan » : Ces paroles peuvent être, à la lettre, une allusion à la ville de Pergame, où Esculape était adoré sous la forme du serpent, qui est la véritable figure de Satan : « *apud Pergamum Æsculapii compertum asylum* » (Tac., Annal., III, 63). Mais nous devons nous élever de ce sens imparfait au sens allégorique, parfait, adéquat.

Durant le premier et le second âge, chassé de l'Olympe et du Capitole, des temples et des cœurs des nations idolâtres, par les lumières de l'Evangile, Satan vint, au troisième âge, établir son trône au milieu des Ariens, des Macédoniens, des Nestoriens, des Monothélites, des Pélagiens et des Manichéens, sous la protection des empereurs hérétiques et apostats Constance, Julien, Valens, Genséric et autres potentats grecs ou barbares, qui ramenèrent les peuples à ses pieds, en transformant en hérésies sans cesse renaissantes sous les formes les plus exécrables et les plus impies le paganisme expirant. Et l'Eglise était forcée d'habiter en face de ce trône encore orgueilleux de Satan.

— « Et tu gardes mon nom » : Le nom, dans le style biblique, désigne la nature, l'essence même d'une personne ou d'une chose ; « il sera nommé le Fils de Dieu », pour dire : « il sera véritablement le Fils de Dieu ». — « Tu gardes mon nom » signifie donc : Toi, mon Eglise ; vous, mes souverains Pontifes, vous gardez la saine et véritable doctrine sur ma

nature divine et humaine, en définissant dans vos conciles, et en enseignant par vos docteurs, que je suis vrai Dieu et vrai homme, vrai Fils d'une Vierge dans le temps et vrai Fils de Dieu avant tous les temps, et une seule et unique personne. Quoique Marie soit ma véritable Mère : Θεότοκος, que je sois né et que j'aie souffert : « *et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria virgine... crucifixus, passus* », je n'en suis pas moins égal et consubstantiel au Père, tout-puissant comme lui, moi par qui tout a été fait : « *Deum verum de Deo vero, consubstantialem Patri, per quem omnia facta sunt* ». « Tu gardes encore mon nom » en définissant avec la même rectitude, la même pureté, les autres mystères de la nature et de l'essence divine, particulièrement que l'Esprit-Saint procède du Père et de moi « *qui ex Patre Filioque procedit* », et qu'étant trois personnes, nous ne sommes qu'une seule et même chose vivante et consubstantielle : « *ego et Pater unum sumus* » (Joan., x, 30).

— « Et tu n'as pas renié ma foi » : Est-ce que l'Eglise, infaillible dans son chef seul aussi bien qu'uni à ses conciles, l'Eglise à qui Jésus-Christ promit que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle, pourrait renier sa foi et mériter des louanges seulement pour ne l'avoir point reniée ? Qui soutiendrait cette interprétation ? Aussi n'est-ce pas le sens que nous devons donner à cet éloge à l'ange de l'Eglise dans Pergame ; et il est un autre sens admirable et caractéristique :

Les hérétiques du 3e âge, et d'autres qui penchaient vers l'hérésie, avaient interpolé et même supprimé des actes authentiques et en avaient substitué de faux, pour pouvoir accuser les conciles et les papes Libère, Vigile

et Honorius d'avoir parlé dans le sens des hérésiarques, et renié, en face des prisons et des menaces des tyrans, cette foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu et d'être sauvé. Il nous semble que c'est pour venger son Eglise de ces injurieuses accusations, et rendre témoignage à son infaillible doctrine, comme on l'a fait au concile du Vatican, que Jésus-Christ proteste en disant que, non-seulement « elle a gardé son nom » au sein de ses conciles, mais que ses vicaires « n'ont point renié sa foi » au milieu des prisons et des supplices :

—« Et (même) en ces jours où Antipas, mon témoin fidèle fut mis à mort parmi vous, où Satan habite » : Quel est le saint martyr qui, sous le nom d'Antipas, souffrit à Pergame, la cité allégorique du 3e âge, et dont le supplice eut lieu en des circonstances telles, que l'ange de cette Eglise est loué pour n'avoir pas abjuré la foi à l'occasion de sa mort ? L'histoire en dit moins que la parole si concise de la prophétie, et le martyrologe romain, le seul monument authentique qui en parle, est trop bref pour nous renseigner : « A Pergame, en Asie, y est-il dit, 11 Avril, saint Antipas, le témoin fidèle, dont saint Jean fait mention dans l'Apocalypse. Enfermé, sous l'empereur Domitien, dans un taureau d'airain embrasé, il consomma son martyre. » Nous n'y voyons que l'horrible tourment inventé par la fureur satanique des tyrans du paganisme. Il était renouvelé de Phalaris, tyran d'Agrigente, qui contraignit Pérille son auteur, d'en faire l'essai :

Et Phalaris tauro violenti membra Perilli
Torruit; infelix imbuit auctor opus.

Ovid.

« Un tel homme, dit Cicéron en parlant de son Sage imaginaire, s'il est dans le taureau de Phalaris, dira : Que ceci est doux ! comme je m'en soucie peu ! » — Mais il se hâte d'ajouter : « J'exige moins du sage aux prises avec la douleur ; qu'il soit courageux dans la souffrance, et cela suffit à son devoir. Je ne demande pas qu'il se réjouisse » (Tuscul., II).

Ce que le prince des philosophes et des orateurs romains n'osait attendre de son Sage idéal, d'innombrables chrétiens le réalisèrent. Ces vrais sages couraient avec allégresse aux supplices et sautaient avec joie dans le taureau enflammé, disent leurs Actes : Antipas y rend à Dieu des actions de grâces ; Eustache et ses compagnons y bondissent dans les transports de l'amour divin ; Pélagie, vierge de Tarse, y chante un hymne au Seigneur. (Baronius et alii.) Nous ne savons donc que deux choses certaines sur saint Antipas, le témoin fidèle : qu'il fut jeté dans un taureau d'airain embrasé, et que l'ange de l'Eglise dans Pergame est loué de n'avoir pas renié la foi à l'occasion de sa mort, ce qui est un vrai mystère. Mais quel est ce mystère ? Reconnaissons d'abord qu'il ne peut être dans le genre de mort d'Antipas, puisque saint Eustache, sainte Pélagie et beaucoup d'autres saints ont souffert le même supplice ou d'autres supplices non moins atroces, sans que la foi de l'Eglise, car l'ange représente l'Eglise, ait pu être ébranlée. Antipas est donc ici plus qu'un simple martyr, plus que tous les autres martyrs, une colonne ou la colonne de l'Eglise puisqu'il ne peut être frappé sans que l'Eglise réunie par la foi soit mise en danger et le troupeau dispersé : « *percutiam pastores et dispergentur oves gregis* » (Matth., XXVI, 31).

Or, c'est ce que saint Jean, ou plutôt Jésus-Christ, nous fait clairement entendre, lorsqu'il le nomme son témoin fidèle : « *Antipas, testis meus fidelis* ». Car remarquons bien que cette qualité n'est exprimée que deux autres fois dans toute l'Apocalypse (chapp. I, 5 et III, 14), et qu'elle est uniquement appliquée à Jésus-Christ. Il faut donc qu'il y ait un grand rapport, un rapport tout spécial, entre ce fidèle serviteur et son divin Maître. S'il n'était qu'un martyr ordinaire, venant après des milliers d'autres martyrs, pourquoi et comment serait-il seul distingué par une qualification qui n'est attribuée qu'au Fils de Dieu, et qui n'est pas même accordée une seule fois aux deux grands témoins des derniers temps, Enoch et Elie, qui seront pourtant, parmi ces nuées de martyrs, les deux témoins fidèles par excellence ? (XI, 3.)

Donc, concluons-nous, Antipas, dont le nom peut signifier *fort contre tout*, supportant tout, base ou fondement de tout, figure cette longue chaîne de souverains pontifes, vicaires de Jésus-Christ, indéfectibles continuateurs de son divin ministère, d'autres Jésus-Christ, *témoins fidèles* comme le Sauveur pour la proclamation de la foi et de la vérité. En effet, depuis saint Pierre, qui ouvre le premier âge, jusqu'à saint Marcel, martyrisé le 16 janvier 310, qui finit le second, l'on compte trente et un papes, dont vingt-neuf sont martyrs ; et lorsque les persécuteurs idolâtres, les Néron et les Dioclétien, ne seront plus, viendront les persécuteurs hérétiques, les Constance et les Genséric, et puis mille autres suppôts de Satan couronnés, poussés par toutes les infernales passions. Sous les hérétiques, les vicaires du Fils de Dieu rendront le même fidèle témoignage que sous les païens,

et si tous ne meurent point crucifiés la tête en bas, ou jetés dans le taureau d'airain incandescent, tous pourront plus ou moins dire avec Adrien IV : « Oui, si la tiare brille, c'est qu'elle est de feu. » Ainsi, au troisième âge, âge de Pergame, sur lequel prophétise ici saint Jean, le saint pape Libère n'eut pas moins à souffrir des perfidies et des calomnies des Ariens que du poids de ses chaînes et des horreurs de sa prison ; l'on était réduit, dans cet âge, à regretter le taureau de Phalaris et les promptes exécutions de Trajan et de Dioclétien, comme l'exprime si éloquemment dans ses lettres à Constance le grand saint Hilaire qui, traîné d'exil en exil, de l'extrémité des Gaules au fond de l'Orient, ne pouvait comparer les noirceurs et les violences de l'empereur arien qu'aux séductions et aux violences de l'Antechrist ; comme on le voit aussi dans la vie de saint Athanase, tantôt exilé au fond de l'Occident, tantôt obligé de vivre dans les tombeaux de ses pères, pour fuir les noirceurs autant que les violences de l'empire arien.

— « Où Satan habite » : énergique répétition, pour nous faire bien comprendre que Satan était l'auteur de l'arianisme et de toutes les hérésies abominables qui rougirent de sang et couvrirent de ruines le monde au troisième âge.

℣ 14. « Mais j'ai quelque chose contre toi, c'est que tu as là des fauteurs de la doctrine de Balaam, qui enseignait à Balac à mettre le scandale devant les fils d'Israël, à manger de ce qui est offert aux idoles et à commettre la fornication. »

« Mais j'ai quelque chose contre toi » : Après les éloges, la correction. Les éloges ont été grands, les reproches sont légers et sous une forme atténuée ; non que

le mal n'ait été grave à une époque où débordaient les crimes et l'immoralité, à la suite d'hérésies sans cesse renaissantes l'une de l'autre; mais il y avait peu de la faute des chefs du corps pastoral, qui se hâtaient de frapper et de repousser les loups, aussitôt qu'ils les découvraient sous la toison de la brebis. Ainsi tombèrent sous les coups de leurs anathèmes Arius, Nestorius, Eutychès, Pélage et les manichéens.

— « C'est que tu as là des fauteurs de la doctrine de Balaam, qui enseignait à Balac à mettre le scandale devant les fils d'Israël, à manger ce qui est offert aux idoles, et à commettre la fornication » : On sait la perfidie du prophète Balaam. Après avoir été forcé par le Seigneur de bénir les enfants d'Israël qu'il venait maudire, il suggéra à Balac de les attirer dans son camp par les séductions des filles de Moab. Elles les invitaient à leurs festins, les engageaient à manger des viandes offertes à leurs idoles, et, les détournant du culte du vrai Dieu pour leur faire adorer Chamos et Béelphégor, elles provoquèrent sur eux la colère du Très-Haut. (Num., XXV, 1-3 ; XXXI, 16, et passim.)

Le nouvel Israël, au 3e âge, eut aussi ses Balaam dans les hérésiarques et les derniers tenants du paganisme, et ses Balac dans les princes et les Césars, barbares ou civilisés ; les idolothytes ou manducations des viandes immolées aux faux dieux, persistèrent longtemps en Orient et en Occident, comme on le voit par les prohibitions et les excommunications portées en 533 dans le 2e concile d'Orléans, « assemblé, y est-il dit, par l'ordre des trois glorieux princes Thierry, Childebert et Clotaire, pour rétablir l'ancienne discipline et remédier aux désordres que la malice des temps avait introduits » (Dar-

ras, tom. XV, pag. 12-14). Mais par ces expressions, prises dans un sens figuré plus large, nous devons entendre aussi ces fêtes, ces jeux, ces festins, tous ces restes de l'idolâtrie, tous ces usages du paganisme, auxquels se livraient encore tant de chrétiens mal éclairés et mal affermis dans la foi, qui étaient une cause persistante de perversion et de corruption pour les esprits et les mœurs, et que l'Eglise eut tant de peine à déraciner et à extirper.

Ainsi Constantinople, partagée entre les factions des païens, des donatiens et des ariens lorsque saint Jean Chrysostome en prit possession, continuait, c'est lui-même qui nous l'apprend dans l'un de ses éloquents discours, de célébrer les fêtes de Maïuma. C'était le culte de Vénus dans toute sa nudité, et une partie des clercs et des fidèles catholiques ne craignait pas de se souiller avec les hérétiques et les infidèles au milieu de ces infâmes obscénités.

L'Astarté des Syriens, non moins obscène, recevait jusqu'en Afrique, sous le nom de *Dea cœlestis*, de pareils hommages (Darras, tom. XI, pag. 371-373). A Rome, après le départ de Genséric, on avait établi une fête dans l'église des Saints-Apôtres, pour remercier Dieu d'avoir préservé la ville d'une ruine entière. Mais aussitôt les Romains oublièrent et l'église et la fête, pour courir aux jeux du cirque, comme s'en plaint le pape saint Léon. C'était toujours le *panem et circenses* d'un peuple païen. Des chrétiens invoquaient encore Castor et Pollux pour la navigation ; ils disaient que s'il y avait tant de malades et de fiévreux, c'est qu'on n'offrait plus de sacrifices au dieu de la Fièvre; ils continuaient de célébrer les lupercales, l'une des plus licencieuses fêtes païennes, et le pape

saint Gélase, qui parvient avec tant de peine à les abolir, attribue formellement à toutes ces pratiques idolâtres les calamités et la ruine de l'empire. (L'abbé Rohrbacher, tom. IV, pag. 12.)

Saint Martin et d'autres saints évêques n'eurent pas moins à faire dans les Gaules, pour extirper, même chez les chrétiens depuis longtemps convertis, ces honteuses superstitions.

Partout, en Orient et en Occident, de lâches et aveugles disciples du Christ continuaient donc de sacrifier aux idoles, et, selon le langage des prophètes, « de déshonorer le vrai Dieu par leurs fornications ».

Et c'est pourquoi le Seigneur ordonnait aux barbares d'agiter le crible de sa justice pour séparer le bon grain de l'ivraie, pour éprouver ses élus, et se former un peuple nouveau plus docile à la voix de son Eglise.

℣ 15. « Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes. »

Ainsi, pendant que les uns restaient fidèles ou revenaient aux pratiques honteuses des idolâtres, d'autres conservaient ou renouvelaient les détestables doctrines des Gnostiques ou Nicolaïtes, qui menaçaient le dogme aussi bien que la morale de l'Evangile par leurs extravagantes idées sur la nature de de Dieu et l'origine des choses, et par leurs principes exécrables en fait de morale. Ils enseignaient qu'il est licite; « *licitum esse indulgere ventri, Veneri, fornicari et mulieres habere communes* », et professaient, pour couvrir leurs infâmes pratiques, cette horible maxime : « *Jura, perjura, secretum prodere noli.* »

Au rapport de Tertullien dans le Scorpiaque, on ne les vit paraître, dans les premières persécutions,

que pour insulter à la foi et aux souffrances des martyrs, et donner l'exemple de l'apostasie; puis, craignant, à l'aspect des prisons et des supplices, d'être pris pour des chrétiens, malgré leurs lâches dénégations, ils s'évanouirent comme l'insecte venimeux pendant l'orage, pour reparaître sous d'autres formes et d'autres dénominations, quand le christianisme eut triomphé. L'idée d'Arius, ne faisant du Verbe que la première créature de Dieu et détruisant par conséquent la divinité du Christ; le pélagianisme, niant la propagation et les suites du péché originel, et rejetant la nécessité de la grâce et de la rédemption; le manichéisme, reposant sur le dualisme, ou les deux principes créateurs, l'un bon et l'autre mauvais, et abolissant dans les actes humains toute distinction entre le bien et le mal moral; et tant d'autres hérésies qui suivirent, ne sont que les idées orientales, peu modifiées, puisées dans le fatras de la Gnose ou du Nicolaïsme.

Aussi ces doctrines pestilentielles, qui naissaient avec une incroyable puissance de transformation et de déguisement, tantôt scorpion à la figure inoffensive et blessant de sa queue, comme en flattant, tantôt serpent tortueux infiltrant son venin avec de perfides sifflements, et tantôt lion furieux aux rugissements effrayants, avaient-elles pénétré et porté le désordre et la mort partout, dans la retraite et la cellule du solitaire, dans la société des fidèles, et jusque dans les assemblées des pasteurs.

En Orient, le règne ininterrompu de l'arianisme pendant quarante années livra les sièges épiscopaux à l'avidité ignorante et cupide d'une génération de mercenaires et de simoniaques; la multitude remplaça

Judas et vendit ses suffrages dans l'élection de ses chefs, et à Simon le Mage succédèrent les évêques qui entraient avec leurs agapètes éhontées, à prix d'argent, dans le patrimoine du Crucifié.

En Occident, cette plaie mortelle ne causa pas moins de ravages, puisque vers la fin du VI[e] siècle, saint Grégoire le Grand écrivait à Virgilius d'Arles : « On me dit que, dans les Gaules et la Germanie, aucune ordination sacerdotale ou épiscopale n'a lieu sans paiement d'une taxe. S'il en est ainsi (je pleure en le disant, je gémis en dénonçant un tel abus), l'ordre sacerdotal gangrené au dedans ne tardera pas à épouvanter le monde de sa chute. Eh quoi ! ne voit-on pas qu'une pareille taxe n'est rien autre chose que l'hérésie simoniaque, la première qui ait osé s'élever contre la sainte Eglise ? » — « Mettez fin à l'horrible abus de la simonie, et aux promotions de laïques sur les sièges épiscopaux », écrivait-il encore à Childebert II.

L'Afrique, successivement ravagée par les fureurs des donatistes, des pélagiens, des manichéens et des Vandales ariens de Genséric, offrait un spectacle non moins lamentable.

En Espagne, le manichéisme de Priscillien avait précédé l'arianisme des Goths. Cet Espagnol, disciple de l'Egyptien Marc de Memphis, avait introduit dans la péninsule ibérique, sa patrie, les abominations que commettait cette secte dans l'Egypte et la Syrie.

On racontait avec effroi les profanations épouvantables commises par ses disciples. Sous prétexte que la chair, création des génies du mal, était chose immonde ils ne voulaient pas consommer la sainte eucharistie, de peur de s'incorporer la chair de Jésus-Christ. Profitant de l'usage établi, ils recevaient comme les autres

sur le corporal les espèces consacrées remises par le diacre ; mais, au lieu de se communier eux-mêmes, ils emportaient l'auguste sacrement, qu'ils jetaient ensuite en pâture aux animaux. (Darras, t. X, p. 558-559.) Cette exécrable secte fut frappée d'anathème dans un concile de César-Augusta (Saragosse), présidé, en 380, par saint Phœbadius, évêque d'Agen, l'un des vétérans des Gaules ; mais comme ses trois coryphées furent condamnés à l'exil, ils transportèrent leur funeste propagande dans les Gaules mêmes, où Vigilantius infestait déjà les fidèles et le clergé de ses dénigrements et de ses satires contre le célibat et la virginité.

En Italie, Jovinien faisait écho à ce dernier et remplissait Rome des mêmes déclamations. Heureusement saint Jérôme se trouvait là pour percer l'un et l'autre de ses sarcasmes mieux acérés, pour dévoiler la honte de ces plagiaires de la Gnose, et arrêter le venin de leurs pernicieuses doctrines : « A qui en veut ce joli petit moine avec sa troupe de clercs aux cheveux bouclés ? disait-il de Jovinien. Pourquoi revient-il toujours à la charge, pour se retirer couvert de mes crachats ? Qu'a-t-il donc pour aller me déchirer entre les fuseaux et les corbeilles des jeunes filles, et dénigrer la chasteté jusque dans les *cubicula* des femmes ? » Ce petit moine défroqué et licencieux ne faisait que réchauffer le système de Basilide. Car Basilide aussi soutenait que le célibat ecclésiastique et religieux était chose indifférente en soi, « puisque les œuvres bonnes ou mauvaises, disait-il, n'ont aucune valeur intrinsèque. Une fois l'âme régénérée par le baptême, elle est sauvée pour jamais : nulle souillure ne saurait plus l'atteindre, ni aucune vertu la sanctifier » : principe abominable, source des plus monstrueux dé-

bordements. Jovinien se permettait, en outre, contre le dogme de la perpétuelle virginité de Marie des blasphèmes qui révoltaient toutes les consciences catholiques, et dont M. Renan n'est qu'un vulgaire plagiaire. Excrément du nicolaïsme du premier âge, ce moine apostat était digne d'être le modèle et le père d'un autre moine apostat, patriarche du nicolaïsme moderne, le protestantisme; le premier sauvant par le seul baptême, et le second par la foi seule sans les œuvres, ou malgré les œuvres les plus abominables. Jovinien fut condamné à Rome par le pape saint Siricius, et à Milan, dans un concile assemblé par saint Ambroise contre ce misérable sophiste, sorti de l'un de ses monastères. (Darras. Tome X, p. 516, 595 *et passim*.)

En un mot la peste du Nicolaïsme sévissait dans le monde entier, et faisait délirer une partie des esprits : « Vraiment, disait saint Grégoire de Nysse, la théologie est partout, excepté où elle devrait être. Entrez chez un changeur pour y demander de la monnaie, on vous saluera d'une dissertation sur l'engendré ou l'inengendré. Achetez dans une boulangerie un morceau de pain, on ne vous servira pas sans vous dire que le Père est plus grand, plus ancien, plus puissant que le Fils. Vous êtes dans une salle de thermes, vous demandez à un serviteur le degré de chaleur de votre bain, il vous répond que le Fils n'est pas précisément une créature, ni un être incréé, mais qu'il est sorti du non être. Quel nom donner à ce contagieux bavardage ? Est-ce manie, est-ce fureur ? En tous cas, c'est une démence épidémique qui fait tourner toutes les cervelles. » (*De Spiritu Sancto*. Darras. Tome X, p. 517.)

Mais les novateurs ne troublaient pas seulement la cervelle des peuples, ils corrompaient les Ecritures et les actes les plus authentiques et les plus orthodoxes, et déroutaient les pasteurs. Ainsi les monuments les plus précieux, commeles constitutions apostoliques et le Περι αρχων d'Origène, jusqu'aux conciles œcuméniques et plusieurs lettres des papes, ont évidemment subi les interpolations successives des gnostiques, des manichéens, des ariens et autres hérétiques. L'Eglise assurément veillait et arrêtait partout la contagion, dès qu'elle se manifestait ; et c'est pourquoi le Seigneur, malgré de si grands ravages, atténue sa réprimande à l'ange de l'Eglise daus Pergame : *Sed habèo adversus te pauca*, et il voit moins la faute du pasteur que la fureur et la perversitédes ennemis dont il est entouré : *Ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaitarum.*

℣ 16. « Fais pareillement pénitence ; sinon je viens à toi bientôt, et je combattrai contre eux avec le glaive de ma bouche. »

« Fais pareillement pénitence ; » c'est-à-dire fais pénitence comme l'ange de l'Eglise dans Ephèse, que la même secte avait fait déchoir « de sa charité première ». Le pasteur qui voit des défauts dans son troupeau doit s'en humilier et se les imputer comme les siens propres, et aussi parce que l'innocent doit expier pour le coupable, à l'exemple du Sauveur, qui prie pour ses bourreaux et ordonne à ses disciples de prier pour leurs persécuteurs.

— « Sinon, je viens à toi bientôt » : Dieu vient à nous par ses grâces ou par ses châtiments, et souvent à son Eglise par les épreuves et les tribulations, afin qu'elle soit la grande victime qui expie les iniquités du monde.

— « Et je combattrai contre eux avec le glaive de ma bouche » : On ne combat que contre un ennemi, et c'est pour l'abattre et le détruire. Remarquons bien ces deux expressions si différentes : Jésus-Christ vient à l'ange de l'Eglise dans Pergame, et il combat contre les nicolaïtes. Il vient à son Eglise, et c'est pour l'éprouver, la purifier et la rendre plus digne de lui et d'elle ; et il combat contre les corrupteurs obstinés de son peuple, et c'est pour les perdre. Cette menace s'est accomplie sous les coups des barbares, au 3e âge, où ces immenses multitudes de peuples, moitié hérétiques, moitié païens, se sont entretués et détruits ; et il n'est resté que ceux qui, se soumettant à l'Eglise, ont embrassé la véritable foi. A la fin l'arianisme et les autres hérésies, qui avaient pullulé après lui, avaient disparu avec les opérateurs de l'œuvre de Satan, et l'Eglise s'était relevée, agrandie, pour former, à partir de Charlemagne, le grand troupeau du Christ, cette glorieuse chrétienté, composée de toutes les nations de l'Europe, et rayonnant dans le monde entier.

℣ 17. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : au vainqueur je donnerai la manne cachée, et je lui donnerai une pierre blanche, et sur la pierre un nom nouveau écrit, que nul ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit. »

« Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises » : Voyez ℣. 7 ci-dessus.

— « Au vainqueur » des doctrines pestilentielles du Nicolaïsme, source de l'Arianisme et des autres hérésies qui occupent le 3e âge,

— « Je donnerai la manne cachée » : Allusion à la manne dont Dieu nourrit miraculeusement le peuple hébreu, et qui, s'accommodant au goût de chacun,

figurait le souverain bonheur. Mais la réalité, qui nous est cachée ici-bas, surpasse, dans le ciel, infiniment la figure; car « l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme goûté ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). La manne cachée désigne donc les inexprimables délices de la possession de Dieu : « Tout ce que nous désirerons, dit saint Bernard, nous le posséderons, sans plus rien avoir à désirer, trouvant le comble de la félicité dans la douceur de son amour et la suavité de sa contemplation. (Lib. Medit.) »

La manne cachée est promise ici par opposition aux pernicieuses doctrines des Gnostiques ou Nicolaïtes et de leurs descendants les hérétiques, qui cherchaient le souverain bonheur dans les jouissances de la chair et les plus infâmes voluptés.

— « Et je lui donnerai une pierre blanche » : autre allusion à la pierre miraculeuse qui, pendant quarante ans, abreuva de ses eaux le peuple d'Israël dans le désert, et qui figurait Jésus-Christ : « *petra autem erat Christus* » (I Cor., x, 4).

« La pierre blanche ou caillou blanc » était, chez les peuples antiques, Grecs et Latins, aussi bien que chez les Juifs, l'emblème de l'innocence, de la félicité et du triomphe. On se servait d'une pierre blanche pour absoudre l'accusé et d'une noire pour le condamner :

« *Mos erat antiquis niveis atrisque lapillis*
« *His damnare reos, illis absolvere culpâ.* »
(Ovid. Met. xv.)

La pierre blanche symbolisait aussi les jours heureux, la joie, la gloire et la félicité : « *dies niveis si-*

gnare lapillis » ; on en voit mille exemples dans les auteurs latins.

Enfin, chez les Grecs, l'athlète vainqueur, rentrant triomphant dans sa patrie, recevait une pierre blanche, qui lui donnait le droit d'être nourri le reste de ses jours aux frais du trésor public.

Or Jésus-Christ donnera la pierre blanche à ses athlètes victorieux, lorsqu'il proclamera leur innocence, en présence de tous les peuples assemblés, en leur disant : « Venez, les bénis de mon Père, » et qu'il les fera asseoir à sa table dans son royaume, revêtus de gloire, de félicité et d'immortalité.

Mais nous venons de voir aussi que la pierre blanche, d'après saint Paul, c'est Jésus-Christ lui-même : « *petra autem erat Christus.* » Elle nous représente donc aussi la vision béatifique et la possession de Dieu, de Jésus-Christ même : « *Ego... merces tua magna nimis* » (Gen., xv, 1).

Quelle magnifique opposition aux fornications et aux infâmes voluptés des Nicolaïtes, et quelle sublime condamnation des blasphèmes des Ariens !

— « Et sur la pierre un nom nouveau écrit, que nul ne connaît que celui qui le reçoit » : Rappelons-nous que le nom, dans l'Ecriture, signifie la nature et l'essence, la qualité et l'état des personnes et des choses. Le nom nouveau signifie donc ici que tout sera nouveau dans le ciel, et il est écrit sur la pierre, parce que le bonheur et la gloire de celui qui aura triomphé du monde seront éternels.

Mais quel est ce nom nouveau? Evidemment, quoi qu'en pensent quelques-uns, ce n'est ni le nom de chrétiens, de catholiques ou d'enfants de Dieu, ni tout autre nom propre ou commun nommé parmi les

hommes, puisqu'il ne sera connu que dans le ciel, et seulement de celui qui le recevra : « *quod nemo scit, nisi qui accipit* », c'est-à-dire propre et personnel à chaque vainqueur.

Ainsi Abram reçoit le nom d'Abraham, Jacob celui d'Israël, Simon celui de Pierre, Saul celui de Paul, pour marquer la nature et la sublimité de leur vocation nouvelle et de leur état nouveau ; et les conquérants de la terre prenaient aussi des surnoms, comme celui d'Asiatique et d'Africain, pour rappeler leurs victoires. Ainsi « le nom nouveau » exprimera, dans les splendeurs éternelles, les mérites et la gloire de chacun des élus. Et, de même « qu'une étoile diffère en clarté d'une autre étoile » (I Cor., xv, 41), que la gloire d'un prophète n'est pas celle d'un apôtre, ni celle d'un martyr celle d'un confesseur, ni celle d'une vierge celle d'une épouse, et que chaque élu peut différer en clarté d'un autre élu, tous resplendiront de leur splendeur propre, qu'exprimera leur nom nouveau.

— « Que nul ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit » : Connaître ne saurait se prendre ici à la lettre, dans le sens de comprendre, mais au figuré, dans le sens de goûter, jouir et posséder. Car les élus se connaîtront entre eux, et par leur nom nouveau, c'est-à-dire dans le nouvel état où chacun sera élevé, puisque, connaissant Dieu même comme ils en sont connus : *tunc cognoscam sicut cognitus sum* (I Cor., xiii, 12), ils se reconnaîtront aussi entre eux, pour ne former qu'un cœur et qu'une âme, et louer et bénir tous ensemble le Seigneur de ses infinis bienfaits. Mais ils goûteront aussi un bonheur propre, des délices personnelles inexprimables, dans leur nouvel état fi-

guré par leur nouveau nom ; et toutes leurs aspirations, tous leurs désirs seront tellement comblés par la possession inamissible du souverain bien, qu'ils ne désireront plus rien, qu'ils n'éprouveront plus ni envie ni jalousie les uns à l'égard des autres, étant surabondamment rassasiés de leur propre bonheur : *satiabor, cùm apparuerit gloria tua* (Ps. XVI, 15), et chacun dira, dans sa joie, dans son ravissement et l'amour de son Dieu : « Mon âme a trouvé celui qu'elle aime ; elle le possède, et ne le quittera plus : *inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam* » (Cant. III, 4).

QUATRIÈME ÉPITRE A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS THYATIRE

4e âge, ou moyen âge, point culminant de l'histoire de l'Eglise, depuis Léon III et Charlemagne, l'an 800, jusqu'à Nicolas V, ou la Renaissance païenne, l'an 1453.

La 4e épître s'ouvre avec le 4e sceau, au son de la 4e trompette et à l'effusion de la 4e coupe.

℣. 18. « Et à l'ange de l'Eglise dans Thyatire écris : Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme de la flamme de feu, et ses pieds semblables à de l'airain fin. »

« Et à l'ange de l'Eglise dans Thyatire écris » : Quel fut, à la lettre, l'ange où l'évêque de l'Eglise dans Thyatire ? on l'ignore ; et plusieurs même pensent, avec saint Epiphane, que lorsque saint Jean écrivait, il n'y avait réellement aucune Eglise à Thyatire, et que cette lettre est purement prophétique. On lit bien, dans les Actes, que Lydie, cette fervente chrétienne, marchande de pourpre, convertie avec toute sa

famille par saint Paul, était de Thyatire; mais ce fut à Philippes, en Macédoine, qu'elle fut convertie, et qu'elle demeura, même après son baptême (XVI, 14-15). On voit aussi dans le martyrologe romain, 13 avril, que saint Carpe, martyrisé à Pergame la même année que saint Polycarpe, l'an 169, était évêque de Thyatire; mais l'était-il déjà lorsque saint Jean eut sa révélation ? rien ne le dit.

Cette épître pourrait donc n'être que purement allégorique et prophétique; mais elle l'est éminemment.

Thyatire, Θυατειρα, signifie hostie vivante. Les Mysiens, colonie de Macédoniens, ayant consulté l'oracle sur le lieu où ils devaient bâtir leur ville : « A l'endroit, fut-il répondu, où ils verraient une biche blessée et courant encore : δια το θυειν καί τροχαζειν τον ελαφον ». Ainsi l'Eglise, au moyen âge, encore toute saignante des blessures du paganisme et de l'arianisme, et blessée souvent par ses propres enfants, les peuples et les rois chrétiens, ne cesse de courir à la conquête des nations.

Θυω, θυαζω signifie encore se ruer, se précipiter. Or, non seulement les derniers flots des barbares, Lombards, Normands, Hungari ou Hongrois, et les sectateurs de Mahomet, continueront de se ruer dans les champs de l'Eglise; mais bientôt toute l'Europe, devenue chrétienne et soulevée par le souffle et le génie des croisades, se précipitera elle-même sur l'Asie, pour repousser l'islamisme et délivrer le tombeau de son Sauveur.

Θυεια, autre radical de Thyatire, désignait le mortier où l'on pilait les matières, d'abord grossières, mais précieuses, dont on composait les plus riches par-

fums. Ainsi le 4e ou moyen âge fut comme le mortier, la *Thye* où furent broyées, par la divine industrie et le génie de l'Eglise, ces natures grossières des barbares du nord; et après les avoir dépouillés, purifiés de leurs restes de paganisme, d'arianisme et de barbarie, elle en forma ces nobles nations toutes brillantes de lumières, de politesse et de civilisation, d'où sortiront les Charlemagne, les saint Louis, les sainte Elisabeth, les sainte Thérèse, et ces nuées de saints, de grands hommes et de héros, qui seront l'honneur de l'Europe, de la religion et de l'humanité.

« Entre le monde ancien et le monde moderne, dit l'un de nos grands esprits forts, apparaît Charlemagne... Barbare né au milieu de barbares, qui avaient reçu par le clergé quelques parcelles de la science antique, il s'éprit, avec la plus noble ardeur, de ce que nous appelons la civilisation, de ce qu'il appelait d'un autre nom, mais de ce qu'il aimait autant que nous, et par les mêmes motifs. A cette époque, la civilisation c'était le christianisme. Être chrétien alors, c'était être vraiment philosophe, ami du bien, de la justice, de la liberté des hommes. Pour toutes ces raisons, Charlemagne devint un chrétien fervent, et voulut faire prévaloir le christianisme dans le monde barbare, livré à la force brutale et au plus grossier sensualisme... Si une main ferme ne venait opposer une digue soit au nord, soit au midi, l'édifice des Francs, à peine commencé, pouvait s'écrouler, tous les peuples pouvaient être jetés encore une fois les uns sur les autres, le torrent des invasions pouvait déborder de nouveau, et emporter les semences de civilisation à peine déposées en terre... Il fonda, sou-

tint, gouverna un empire immense, sans qu'on pût l'accuser d'ambition désordonnée, car en ce temps-là il n'y avait pas de frontières; et si cet empire trop étendu pour le génie de ses successeurs ne pouvait rester sous une seule main, il resta du moins sous les mêmes lois, sous la même civilisation, quoique sous des princes divers, et devint tout simplement l'Europe.

« Maintenant pendant près d'un demi-siècle ce vaste empire par la force appliquée avec une persévérance infatigable, il se consacra pendant le même temps à y faire régner l'ordre, la justice, l'humanité, comme on pouvait les entendre alors, en y employant tantôt les assemblées nationales, qu'il appelait deux fois par an autour de lui; tantôt le clergé, qui était son grand instrument de civilisation, et enfin ses représentants directs, ses fameux *missi dominici*, agents de son infatigable vigilance. Sachant que les bonnes lois sont nécessaires, mais que sans l'éducation les bonnes mœurs ne viennent pas appuyer les lois, il créa partout des écoles, où il fit couler, non pas le savoir moderne, mais le savoir de cette époque... Il fut mieux qu'un conquérant, qu'un capitaine, il fut le modèle accompli du chef d'empire, aimant les hommes, méritant d'en être aimé, constamment appliqué à leur faire du bien, et leur en ayant fait plus peut-être qu'aucun des souverains qui ont régné sur la terre. Après les terribles figures des Alexandre, des César, qui ont bouleversé le monde, beaucoup plus pour y répandre leur gloire que pour y répandre le bien, avec quel plaisir on contemple cette figure bienveillante, majestueuse et sereine, toujours appliquée ou à l'étude, ou au bonheur des hommes ! » (Thiers, *Hist. de l'Emp.*, liv. XLIV.)

Ainsi s'exprime sur le grand empereur chrétien l'homme d'Etat qui présida, lui aussi, aux destinées d'une grande république, mais qui tout plein lui-même « *du savoir moderne* », n'a pas compris que, sans le véritable esprit de l'Eglise, les sociétés européennes, si orgueilleuses de leurs progrès et de leurs lumières, ne font que retomber dans les anciens abîmes et sous la domination ou de la force brutale des Césars, ou de la violence anarchique des partis, pour recommencer une barbarie nouvelle.

Quoi qu'il en soit, l'esprit du christianisme, principe de la vraie civilisation, déposé par Charlemagne, sous l'inspiration et la direction des papes, dans les lois et les constitutions des peuples nouveaux, alla toujours croissant pour leur bonheur, leur gloire et leur affranchissement jusqu'à la Renaissance païenne, et les nations ne ressentiront de rechef la souffrance, les désordres et les calamités de la tyrannie et de l'oppression, qu'à mesure que leurs conducteurs infidèles et ingrats reviendront à l'esprit païen.

Enfin Thye, Thya nous rappelle ces essences de bois odoriférants et incorruptibles que Salomon allait chercher avec l'or et les pierres précieuses à Ophir, et dont il construisit le temple du Seigneur et son palais de Sion : « *Sed et classis Hiram, quæ portabat aurum de Ophir, attulit ex Ophir ligna thyina multa nimis et gemmas pretiosas, fecitque rex Salomon de lignis thyinis fulcra domûs Domini et domûs regiæ* » (III Reg., x, 11-12) : autre figure de la magnificence que déploya l'Eglise dans son culte et dans la construction de ces splendides basiliques, qui effaçaient la beauté des temples de la Grèce et de Memphis, et luttaient, par leur caractère religieux, avec le temple de Salomon. Et alors aussi

s'élevaient les monastères, les universités, et florissaient les lettres et les beaux-arts : la peinture, la sculpture, l'architecture, l'éloquence, la poésie, avec leur génie éminemment chrétien. Alors aussi paraissaient ces sommes théologiques non moins étonnantes que les plus belles cathédrales.

— « Voici ce que dit le Fils de Dieu » : Après la ruine de l'arianisme, quelle sublime proclamation ! Jésus-Christ atteste sa victoire sur tous les hérésiarques qui ont attaqué sa divinité, et son souverain triomphe va paraître et briller tout le quatrième âge. En vain Mahomet, en Orient, relèvera, de la pointe de son cimeterre, l'idée d'Arius, en disant que « Dieu n'a point de Fils » ; toute la chrétienté, par sa foi, son amour et sa fidélité, ne cessera de célébrer et de faire éclater la gloire du Fils de Dieu : « *Hæc dicit Filius Dei.* »

— « Qui a les yeux comme de la flamme de feu » : Les yeux voient, la flamme chasse les ténèbres et les miasmes pestilentiels, et le feu éprouve l'or et les plus précieux métaux : ainsi le Fils de Dieu voit les ennemis les plus cachés de son Eglise et veille sur elle ; il sonde les abîmes des esprits et des cœurs, et en chasse les ténèbres du vice et de l'erreur ; et après avoir éprouvé les siens par le feu des tribulations, il consume l'impie comme la paille impure et fait briller son Eglise de l'éclat de sa divinité.

— « Et ses pieds semblables à de l'airain fin » : Ses pieds désignent son avènement (I, 14-15). Il ne viendra pas seulement au jugement général, mais aussi dans les jugements particuliers, exercer sa justice sur les rois et les peuples coupables, et « ses pieds sont semblables à de l'airain fin », pour signifier sa justice

ferme et inexorable. Ses pieds désignent encore ses ministres, ses apôtres et ses pontifes : « *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem* » (Is., LII, 7). Et ils sont aussi « semblables à de l'airain fin », parce qu'ils enseignent infailliblement sa doctrine jusqu'à la mort. Tels furent les Grégoire VII, les Urbain II, les Alexandre III, les Innocent III, les Boniface VIII, et un si grand nombre de papes, qui ne cessèrent de s'opposer, comme des colonnes d'airain et de feu, au scandale des mauvaises mœurs, aux envahissements de la tyrannie, à l'oppression de la féodalité et de princes et de peuples corrompus, qui parfois voulurent secouer le joug si bienfaisant et si glorieux de Dieu et de son Christ.

℣ 19. « Je connais tes œuvres et ta foi, et ta charité et ton ministère, et ta patience, et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières. »

Quelle complète et rare louange ! Et jamais l'Eglise ne la mérita mieux qu'au moyen âge, où ses vertus et ses œuvres allèrent toujours croissant, depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Je connais tes œuvres » : La première œuvre de l'Eglise au 4e âge, fut de recueillir les débris épars de l'ancien monde, pour les réunir et en former un monde nouveau. Sous les coups des barbares, tout s'était écroulé avec l'empire romain, qui, dans sa gigantesque chute, avait entraîné la chute des barbares eux-mêmes. Ce qui en restait était plus mort que vivant, et profondément troublé dans ses croyances et ses idées par un mélange de toutes les hérésies qui fermentaient au sein du paganisme expirant. Seule l'Eglise, quoique blessée elle-même et encore saignante, se tenait debout. Il lui fallait donc relever un cadavre épuisé de

sang, gangrené de vices, et horriblement décomposé, et lui faire entendre la puissante voix du Christ : « Lazare, sors du tombeau, *Lazare, veni foras* », et viens à la lumière de l'Evangile. Et, seule, elle dissipa les ombres de la mort qui couvraient sa face, et chassa les ténèbres de l'ignorance, du vice et de l'erreur, où tous les peuples étaient gisants. Comme le bon Samaritain, elle se pencha vers les mourants, versa l'huile et le vin dans leurs plaies béantes, releva et embrassa les vainqueurs et les vaincus, et n'en fit plus qu'un seul troupeau, plein de vie et d'espérance, sous la houlette d'un seul pasteur.

« Et ta foi » : Quelle foi ne fallut-il pas à l'Eglise pour entreprendre de faire pénétrer, et de maintenir le *Credo* des Apôtres et la morale de l'Evangile dans l'esprit et le cœur de tant de peuples divers, profondément barbares, pleins de sève, mais d'une sève sauvage, toujours prête à déborder ! Aussi le moyen âge fut-il l'âge de fer et l'âge d'or : âge de fer dans ses défrichements, et âge d'or par les riches moissons qu'il porta à la fin; âge des grands penseurs et des hautes conceptions, le plus grand remueur des idées et des intelligences, où les hardiesses et les témérités du génie ne furent arrêtées que par la science et la vertu de ses grands saints. Car en même temps que se montraient à la suite, et sous la direction de ses grands papes, ces resplendissantes figures de la sainteté, de la science et de la foi : les Pierre Damien, les Anselme, les Bernard, les Dominique, les François d'Assise, les Thomas d'Aquin, paraissaient aussi ces esprits inquiets, audacieux, qui eussent eu la taille et la désastreuse influence des grands hérésiarques, s'ils ne se fussent rencontrés en face de ces éloquents et

vigilants gardiens de l'Epouse et de la Foi de Jésus-Christ.

Ainsi Bérenger osa viser le christianisme au cœur, en attaquant la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; mais il se heurta et se brisa contre Lanfranc et d'autres redoutables théologiens, et fut condamné.

Ainsi Roscelin, fondateur de la secte scolastique des nominaux, ne se contenta pas de rejeter la réalité des archétypes de Platon et de saint Augustin, de nier l'existence des espèces invisibles, pour n'admettre de réalité que dans l'être individuel, de pousser à l'extrême l'axiome d'Aristote et des péripatéticiens : « rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens : *nihil in intellectu*, *quod prius non fuerit in sensu*, » et de s'embourber dans le sensualisme et l'épicurisme; il sapa encore le dogme fondamental du christianisme, le mystère de la Trinité, enseignant le trithéisme, la triplicité de la substance divine, et niant une seule substance infinie; et si, dans son langage, il prononçait encore le nom d'un seul Dieu, ce n'était que pour se conformer à l'usage qui, disait-il, ne permettait pas encore de dire trois dieux : « *tres deos vere posse dici*, *si usus permitteret.* » Ainsi fut résumée sa doctrine par saint Anselme, qui le réfuta, et par le concile de Soissons, qui le condamna, l'an 1092.

Pierre Abailard, son ingrat et vaniteux disciple, qui se flattait d'être « le premier des péripatéticiens et de remplir l'univers de sa renommée », ne se déclara son ennemi que pour mieux le dépouiller, et puiser à pleines mains dans son enseignement les opinions nominalistes, tout en les démarquant sous le nom de conceptualisme. Mais, se laissant entraîner

sur la pente du maître, il glissa et s'enfonça dans l'abîme des vieilles hérésies, du sabellianisme, de l'arianisme, du manichéisme, et du pélagianisme, jusqu'au fond des erreurs modernes, le Naturalisme et le Rationalisme, dont il fut le précurseur.

1° Il définissait la foi « l'estimation des choses invisibles », et soutenait, contre saint Bernard, comme contre saint Augustin, que « la foi n'est qu'une conjecture, une opinion qui naît dans nos cœurs par la force de nos réflexions, et non une science certaine, applaudie par notre conscience ».

Il enseignait :

2° « qu'en Dieu, les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit sont impropres, et seulement une description de la plénitude du souverain bien »;

3° « que le Père est une pleine puissance, le Fils une puissance limitée, et le Saint-Esprit aucune puissance »;

4° « que le Saint-Esprit n'est pas de la même substance que le Père et le Fils »;

5° « qu'il est l'âme du monde »;

6° « que nous pouvons vouloir et faire le bien sans la grâce »;

7° « que Jésus-Christ ne s'est pas incarné et n'a pas souffert pour nous délivrer de la servitude du démon »;

8° « que Jésus-Christ, Dieu et homme, n'est pas une troisième personne de la Trinité »;

9° « que, dans l'Eucharistie, la forme du pain et du vin demeure en l'air »;

10° « que les suggestions du démon sont toutes physiques, et qu'il se sert de la vertu des herbes et des pierres pour produire nos impressions sur nos sens, et réveiller nos passions »;

11° « que nous participons à la peine, mais non à la coulpe du péché originel » ;

12° « qu'il n'y a de péché que dans le mépris de Dieu » ;

13° « qu'il n'y a aucun péché de concupiscence ou de délectation. »

Ces incroyables erreurs furent tirées, non de ses discours publics, mais de ses propres écrits, qui étaient de plus irrécusables témoins, et déférées au concile de Sens. Saint Bernard se contenta d'en extraire les sept principales, et, les ayant lues en présence des sommités du clergé et de la cour de France, il somma l'auteur, ou de les rétracter, ou de les prouver. A la grande stupéfaction, et à la confusion de ses admirateurs, le grand rhéteur et pauvre théologien garda le moins éloquent, mais le plus honteux silence. Il fut condamné par le concile, l'an 1140, et Innocent II confirma sa condamnation. Il était temps. Le poison de ses discours et de ses écrits se répandait partout. « Il n'y avait, dit saint Bernard dans sa lettre à Innocent II, presque aucun endroit en France, ni ville, ni bourgade, ni château, où l'on n'entendît disputer de la Trinité... Non seulement les personnes de lettres et d'un âge avancé, mais les enfants même et les ignorants, les sots et les insensés avançaient milles propositions absurdes extravagantes... Fortifiés par l'autorité de leur maître Abailard, ils s'animaient et s'obstinaient à défendre des nouveautés qui faisaient périr une infinité d'âmes. » Mais déjà la mauvaise semence avait poussé de profondes racines dans le cœur des disciples de l'hérétique.

Arnaud de Brescia, son principal sectateur, tirant de ses principes les conséquences politiques et socia-

les, révolutionna une partie de l'Italie, et la souleva contre l'Eglise et le clergé, en prêchant, pour flatter les puissances séculières, que toutes les richesses et tous les biens temporels appartenaient à César et aux laïques, et en damnant tout pontife, tout clerc ou religieux qui conservait la possession ou la jouissance d'une propriété ou d'un immeuble.

Pierre de Bruys ne fut pas un moins ardent logicien dans la Provence, le Languedoc et la Gascogne. Il déclamait avec fureur contre le clergé, pillait les églises, renversait et brûlait les croix et surexcitait toutes les mauvaises passions.

Henri Diacre ou l'Ermite, un autre de ses disciples manichéens, mais plus mystique, et se donnant comme l'amant de la pauvreté, porta ses ravages, de Lausanne où il s'était réfugié, jusque dans l'ouest, au diocèse du Mans.

La foi avait partout ses ennemis parmi les lettrés; elle en trouva aussi, dans les bas-fonds de la société, de plus grossiers et non moins dangereux, tels que ce Traincheln ou Tanquelin d'Anvers, qui, tout en se disant le Fils de Dieu, commit, dans la Belgique, la Zélande et une partie de l'Allemagne, des abominations inouïes dans le paganisme, si ce n'est parmi les dieux, parce que ces dieux étaient des démons.

Quelques trônes même, et parmi ces trônes celui du chef du saint-empire, étaient des foyers de violentes attaques contre la foi. On sait que l'empereur Frédéric Barberousse, résumant par la plume de Pierre Desvignes, son scribe à tout faire, les impiétés de ses pires prédécesseurs, osa publier un manifeste, dont le titre seul est le plus horrible des blasphèmes; il était intitulé : « Les trois imposteurs, Moïse, Jésus-

Christ et Mahomet. » Aussi les chefs prévaricateurs du saint-empire, par leurs antipapes césariens et la connivence de quelques autres princes indignes, avaient-ils dressé, pendant un temps, au milieu de l'Allemagne, de l'Italie, de la France et de l'Angleterre, selon l'expression de saint Pierre Damien, l'enclume et les marteaux de Judas et de Simon le Magicien, et rempli les sièges épiscopaux et les prébendes de leurs créatures et de leur clergé clérogame et simoniaque. Ils avaient introduit en Europe toutes les turpitudes, tous les scandales de Byzance et de l'Orient, et préparé les voies aux excès des Vaudois et des Albigeois, qui en vinrent aussi.

Comment, au milieu de prévarications et d'impiétés pareilles, la foi ne fit-elle pas un entier naufrage, sinon parce que l'ange de l'Eglise dans Thyatire, tous les successeurs de Pierre veillaient, priaient, et combattaient avec un courage et une foi invincibles : « *Novi... et fidem.* »

— « Et ta charité » : La foi de l'Eglise fut grande; sa charité s'exerça dans les mêmes proportions. L'invasion des premiers barbares avait couvert le monde de ruines, et l'un d'eux avait pu dire : « L'herbe ne pousse plus où le cheval d'Attila a posé le pied. »

L'invasion des seconds : Lombards, Normands, Hongrois, Sarrasins, Albigeois, et les guerres toujours renaissantes des rois, des empereurs et des seigneurs féodaux, ne cesseront de renouveler la désolation. L'Eglise sera la tendre mère qui ne cessera de sécher tant de larmes, de réparer tant de maux et de couvrir les peuples d'une charité immense. Par ses constants efforts et son zèle infatigable, par l'ardente activité de ses pontifes, de

ses évêques et de ses moines, non seulement les campagnes refleuriront et se couvriront de fruits et de moissons abondantes, mais elle relèvera les villes en ruine, en bâtira de nouvelles, heureuses et fières de porter les noms de leurs charitables et saints fondateurs. Elle rassemblera les peuples dispersés, nourrira la multitude des affamés, protégera et affranchira les esclaves, ouvrira des refuges pour les infirmes, des écoles pour l'enfance, et chassera les ténèbres de l'ignorance, tirant les peuples de leur honteuse et profonde dégradation, adoucissant leurs mœurs, les civilisant, les poliçant; et grâce à son dévouement sans bornes, à sa divine charité, les barbares enfants de Japhet, devenus chrétiens, formeront comme une ruche d'heureuses abeilles autour de leur reine et marcheront à la tête du genre humain.

O ingrate Europe, si orgueilleuse de tes progrès et de tes lumières, c'est à l'Eglise, qui te releva toute meurtrie, toute sanglante, lorsque tu te déchirais de tes propres mains, que tu dois ces lumières et ces progrès. Tremble ! tu méprises ta bienfaitrice, tu outrages aujourd'hui ta mère; ton châtiment sera de retomber dans l'anarchie, dans la nuit des ténèbres, d'où elle te tira par tant d'efforts, tant de bienfaits, et par son inépuisable charité : « *Novi... charitatem tuam.* »

— « Et ton ministère » : Par cette expression il faut entendre le ministère pastoral : « *ministerium tuum imple* (II ad Tim. IV, 5) », la prédication de l'Evangile aux nations, et tous les devoirs, toutes les obligations qui y sont attachés : la direction des âmes dans les voies du salut, l'administration des sacrements, l'oblation du saint sacrifice, tout le culte public,

les cérémonies saintes, la construction et la décoration des temples, en un mot tout ce qui peut faire fleurir la religion, la piété, élever l'esprit et le cœur vers le ciel, former une société chrétienne, y développer l'amour de la vertu et des bonnes mœurs, afin de rendre à Dieu les devoirs, la gloire et les honneurs qu'il réclame pour l'édification du corps du Christ et la consommation de ses élus : « *ad consummationem Sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi* (Eph. IV, 12) ».

Ce sublime et vaste ministère, l'Eglise l'accomplit au 4e âge avec autant de zèle et de persévérance que de splendeur, comme l'attestent la multitude de peuples qu'elle a convertis et de saints qu'elle a produits, plus encore que ses œuvres matérielles, ses nombreux monuments et ses grandioses basiliques : « *Novi... et ministerium.* »

— « Et ta patience » : Quelle patience ne fallut-il pas pour transformer ces masses ignorantes, composées d'éléments si divers, dont le fond était toujours la barbarie, corrompue par l'idolâtrie ou par le mauvais levain des hérésies précédentes ; pour les éclairer de la lumière et les pénétrer de l'esprit de l'Evangile ; pour faire de la fille des Huns d'Attila une sainte Elisabeth de Hongrie, de la descendante des Goths une sainte Thérèse, du rejeton des rudes et grossiers compagnons de Pharamond et de Mérovée un saint Louis ; pour réunir l'ours et le loup du Nord avec le lion et le léopard de l'Orient, et les faire habiter paisiblement avec le bœuf et l'agneau ; n'en faire qu'un seul et même troupeau, paissant les mêmes pâturages, sous la conduite d'un seul pasteur, enfant lui-même de ces peuples divers dont il est devenu le père vénéré et

écouté, en devenant le vicaire du Fils de Dieu! « *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit : vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur : simul requiescent catuli eorum : leo quasi bos comedet paleas* (Is. XI, 6-7). »

Et quelle patience nouvelle ne faudra-t-il pas au pasteur universel, lorsque ceux qui étaient chargés de marcher à la tête du troupeau, reprendront la fureur et la violence des loups et des lions, et recommenceront de ravager le bercail! Les usurpations des princes italiens, l'amour de la domination et de l'autocratisme chez les Césars allemands, la tyrannie chez les rois anglais et parfois chez les français, ne cesseront d'exercer la patience héroïque de l'Eglise et des souverains Pontifes : *Novi... et patientiam tuam.*

— « Et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières » : « Qu'il est rare, dit saint Bernard, lorsque l'on a atteint un certain degré au service de Dieu, de monter encore : *Rara avis in terris, qui de gradu quem in religione fortè semel attigerit, vel parum ascendat!* » et d'avancer de vertu en vertu : « *ibunt de virtute in virtutem!* » (Ps., LXXXIII, 8). Or les œuvres de l'Eglise, au IVe âge, sans cesse ranimées, encouragées et dirigées par ces grands papes, allèrent toujours croissant et se multipliant jusqu'aux croisades, où elles atteignirent leur apogée. Dans cette immense ruche, où tous travaillaient à l'œuvre de Dieu, élevant l'édifice du salut, parurent d'abord, unis d'esprit et de cœur aux évêques et au clergé séculier, les enfants de saint Benoît, dont le berceau était le Mont-Cassin, en Italie, et Cluny dans les Gaules, puis la grande Chartreuse, fondée par saint Bruno,

ensuite les religieux de Citeaux et de Clairvaux, qui brillaient d'un si vif éclat sous saint Bernard, pendant que saint Norbert établissait les prémontrés sous la règle de saint Augustin, et enfin ces familles d'apôtres et de docteurs, à la tête desquelles marchaient saint Dominique et saint François d'Assise, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, qui, tout en illuminant et en renouvelant l'Europe chrétienne, portaient aussi la lumière de l'Evangile jusqu'au fond de la Chine et de la Tartarie, à travers les hordes armées du terrible Gengis-Khan.

Aussi l'Eglise recueillait-elle partout d'abondantes moissons d'élus, tant étaient nombreux ceux qui se faisaient pauvres et humbles et vivaient de la vie de Jésus-Christ, jusque sur les trônes les plus élevés ; et l'on pourrait appeler l'âge de Thyatire, l'âge des saints rois et des saints empereurs, puisque c'est le seul depuis les rois mages, où ils aient mérité d'être canonisés : *Novi... et opera tua novissima plura prioribus.*

℣ 20. « Mais j'ai quelque chose contre toi : c'est que tu laisses Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigner et séduire mes serviteurs, leur faire commettre la fornication et manger ce qui est offert aux idoles. »

« Mais j'ai quelque chose contre toi » : Dieu qui voit des taches dans ses Anges, en voit aussi dans son Eglise. Sans doute le Christ, son chef, est pur et sans tache. Mais les hommes fragiles, qui composent son corps et ses membres mystiques, ne sauraient être impeccables, et malgré sa vigilance et son zèle, malgré ses œuvres si abondantes et ses grandes institutions, l'Eglise eut néanmoins de graves désordres à déplorer,

particulièrement dans l'Eglise grecque, qui vivait dans une corruption lamentable et faisait pénétrer la contagion de ses scandales, nous venons de le voir, jusqu'en Occident, parmi les enfants de l'Eglise latine elle-même, la mère de toutes les Églises, sur laquelle le Seigneur, par conséquent, en fait peser une certaine responsabilité : « J'ai quelque chose contre toi. » Les souverains Pontifes, assurément, ne s'endormirent jamais sur les désordres de Byzance, et ne lui épargnèrent ni les avertissements, ni les menaces, ni les exhortations. Ils lancèrent même parfois leurs foudres sur ses chefs prévaricateurs. Aussi le Seigneur n'adresse point à l'ange de son Eglise dans Thyatire un reproche absolu, mais une réprimande atténuée : *Sed habeo adversus te pauca.*

— « C'est que tu laisses Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigner et séduire mes serviteurs, leur faire commettre la fornication et manger ce qui est offert aux idoles » : Allusion à Jézabel, femme d'Achab et reine des tribus schismatiques, qui opposait Baal et ses faux dieux au vrai Dieu, et ses prêtres idolâtres au prophète Elie et à la tribu lévitique, faisant manger les viandes impures offertes à ses idoles dans ses festins abominables, aux enfants d'Israël, afin de les séduire, de les entraîner dans la luxure, et de leur faire apostasier le Dieu de Jacob, ce que l'Ecriture, dans son langage métaphorique, appelle une fornication, et la pire des fornications, puisqu'elle consistait à délaisser son Dieu et son Créateur, pour s'abandonner aux démons.

L'Apôtre pouvait-il nous figurer d'une manière plus claire et plus énergique, l'Église d'Orient ou de Byzance, cette mère des hérésies et des schismes, cette

maîtresse des erreurs, des révoltes et des obstinations, se dressant contre l'Église romaine, se disant prophétesse, c'est-à-dire la seule envoyée de Dieu, la seule œcuménique et infaillible, et au-dessus de la mère et maîtresse de toutes les Églises, et ramenant ou conservant au sein du christianisme la corruption du paganisme ?

℣ 21. « Et je lui ai donné du temps pour faire pénitence, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. »

Pendant des siècles, Dieu la pressa de se jeter dans les bras de la miséricorde, tantôt par les avertissements et les touchantes exhortations de ses vicaires, tantôt par les fléaux encore miséricordieux de sa colère, mais toujours en vain. Et déjà les armées musulmanes l'étreignaient de toutes parts, et Nicolas V lui parlait encore avec la douleur de Jérémie à Jérusalem sur le point de tomber sous les coups de Nabuchodonosor, ou plutôt avec les larmes de Jésus-Christ, qui aurait voulu préserver son ingrate et perfide patrie des impitoyables légions de Titus : « *videns civitatem flevit super illam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi* (Luc. XIX, 41-42). »

L'infidèle ferma les yeux et les oreilles, et fut impénitente jusqu'à la fin. L'empereur, dit lui-même Michel Ducas, avait envoyé à Rome pour demander du secours et coufirmer l'union faite à Florence. Mais quand on vint à parler d'union avec le légat que le pape venait de députer, personne n'y consentit, l'empereur feignit seulement d'y consentir, et le grand duc Notaras, premier sénateur, s'écria : « J'aimerais mieux voir régner au milieu de cette ville le turban de

Mahomet que la tiare du pape (Rohrb. tom. IX, pag. 313-316). »

Aveugle et endurcie comme Samarie et Jérusalem, elle tombe comme l'infidèle Samarie et la Jérusalem déicide ; car elle aussi avait abandonné son Dieu pour se prostituer à Satan : « *et non vult pœnitere a fornicatione suâ.* »

℣ 22. «Voici que je la jetterai dans le lit, et ceux qui commettent l'adultère avec elle seront dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne fassent pénitence de leurs œuvres. »

Le lit où est jetée Jézabel est donc un lit de douleurs et de tourments, en punition de sa couche de mollesse et de honte, souillée par ses adultères et ses débordements.

Cette énergique métaphore est tirée des anciens prophètes, qui comparent, en effet, le culte des idoles et l'infidélité au vrai Dieu à un lit de prostitution : « Vous avez dressé votre lit sur une haute et orgueilleuse montagne, dit Isaïe, et vous y êtes montée pour y offrir vos victimes... Vous n'avez pas rougi de vous découvrir devant moi, et d'y recevoir les adultères ; vous avez agrandi votre lit, et vous avez fait alliance avec eux ; et vous avez aimé leur couche sans vous cacher. (Is. LVII, 7-8.) »

Et le châtiment de ces abominations est pareillement comparé à un lit d'opprobre et d'ignominie : « Nous dormirons dans notre lit de confusion, et nous serons couverts par notre ignominie, dit le prophète Jérémie, parce que nous et nos pères nous avons péché contre le Seigneur, notre Dieu, dès notre adolescence jusqu'à ce jour ; et nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu (III, 25). »

« Et ceux qui commettent l'adultère avec elle seront dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne fassent pénitence » : Par ceux qui commettent l'adultère avec Jézabel, et qui seront jetés avec elle dans le lit d'opprobre, il faut entendre les Églises d'Orient qui participèrent à ses prévarications, à ses hérésies, à son schisme, à sa corruption, et les peuples d'Occident qui imitèrent ses révoltes et ses débordements. L'Orient tombera sous le sabre abrutissant et l'ignoble joug du faux prophète, et une partie de l'Occident, l'Allemagne, l'Angleterre et quelques autres parties coupables des autres nations, sous l'ignominieuse réforme de Luther, de Calvin et d'Henri VIII.

℣ 23. « Et je frapperai ses enfants de mort ; et toutes les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs ; et je rendrai à chacun selon ses œuvres. »

« Et je frapperai ses enfants de mort » : Par les enfants de Jézabel, nous devons entendre les Grecs schismatiques ; et la mort doit se prendre dans son triple sens, physique, spirituel et moral.

Dans le sens physique, les enfants de Jézabel furent littéralement frappés de mort, à la prise de Constantinople par Mahomet II. Les Turcs, dont l'armée était de trois cent mille hommes suivis de quatre cents navires, y entrèrent une heure après minuit, le 29 mai 1453. Le soir de ce même jour, il ne restait plus dans la ville un seul habitant grec vivant, tous avaient été massacrés dans une boucherie gigantesque, excepté ceux que l'on retenait enchaînés dans le camp des Turcs, et que l'on avait choisis et réservés pour l'esclavage. La tête de l'empereur schismatique fut envoyée comme trophée de la victoire aux princes musulmans des Turcs, des Perses et des Arabes ; le grand-

duc Notaras, qui avait dit : « J'aimerais mieux voir règner à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape », eut la tête tranchée avec tous ses enfants, et tous les grands, et tous les officiers de l'empire, dont il avait lâchement livré les noms. (Michel Ducas ; Rohrb., tom. IX, page 317.)

Dans le sens spirituel, les enfants de Jézabel sont encore frappés de mort, parce que n'étant plus que des branches arides, séparées de la vraie vigne, ils n'en reçoivent plus la sève vivifiante, et ne peuvent produire de fruits pour la vie éternelle, à moins de dispositions individuelles que Dieu seul connaît, et qu'il jugera dans chacun, selon ses œuvres et sa bonne foi.

Enfin les enfants de Jézabel sont moralement frappés de mort, parce que la religion photienne étant décapitée, n'est plus qu'un cadavre en dissolution, dont les tronçons abandonnés aux mains de la puissance césarienne, deviennent les jouets et les instruments de tout despotisme qui veut s'en servir, comme on le voit en Orient, en Grèce et en Russie. Ce qui est dit de l'Eglise grecque schismatique, ne sera pas moins applicable aux secies de la pseudo-réforme, comme on le verra en son lieu.

— « Et toutes les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs. » : Et toutes les Eglises, c'est-à-dire l'Eglise catholique, universelle, dirigée par l'Esprit un et septiforme, dans tous les lieux et dans tous les âges, saura, par le châtiment de Jézabel, ou de Byzance, l'Eglise grecque, « que c'est moi, le Seigneur, qui sonde les reins et les cœurs ». Byzance avec son clergé et sa cour, qui ne faisaient qu'un tout politique et religieux, brillait d'un faux éclat de christianisme, et du vernis de la civilisation, de la grandeur

et de la magnificence, d'où elle avait banni la foi sincère et véritable, la charité et la vertu de l'Esprit-Saint qu'elle blasphémait dans ses actes comme dans son *Credo*, couvrant ses vices et sa corruption sous le masque d'une apparente sagesse et d'une profonde hypocrisie, Elle avait pu tromper le monde et s'aveugler elle-même, et les peuples latins, cent fois trahis, le comprirent trop tard ; mais le Fils de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, et n'aime au fond des âmes que la vérité et la sincérité, y avait vu la perversité des nouvelles tribus schismatiques, en avait signalé par son Esprit l'immense corruption, et depuis quatorze siècles en avait écrit par son apôtre la condamnation.

23... « Mais à vous je dis. »

℣ 24. « Et aux autres qui êtes dans Thyatire : tous ceux qui n'ont pas cette doctrine, et n'ont point connu les profondeurs de Satan, comme ils disent, je ne mettrai pas sur vous d'autre poids. »

« Mais à vous je dis, et aux autres qui êtes dans Thyatire » : Jésus-Christ s'adresse à l'Eglise latine, et à tous les chrétiens de l'Orient qui n'ont point participé au schisme et à la corruption de Byzance.

— « Tous ceux qui n'ont pas cette doctrine » : La doctrine de Jézabel (voyez ℣ 20 ci-dessus), qui alliait la profession du christianisme à des mœurs païennes, Jésus-Christ à Bélial. L'Eglise schismatique grecque enseignait, en effet, comme licites, la simonie, la clérogamie, la fornication, la satisfaction des passions, que saint Paul appelle une idolâtrie (Eph. v, 5), et prêchait d'exemple le schisme et la révolte contre le vicaire de Jésus-Christ, autre espèce d'idolâtrie : « *et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere* » (I Reg. xv, 23).

— « Et qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent » : Comme ils disent, c'est-à-dire, selon la remarque de saint Grégoire le Grand, « comme les hérétiques ont coutume de s'exprimer, dans leur langage et leur jactance, pour se vanter de connaître seuls les profondeurs de Dieu, lorsqu'ils ne connaissent réellement que les profondeurs de Satan, selon que l'interprète saint Jean, » (Moral. V. xviii).

« Les hérétiques, dit aussi saint Vincent de Lérins, dans son petit livre d'or, vantent toujours les profondeurs de leurs doctrines, comme étant impénétrables à tout autre qu'à eux et à leurs disciples. »

Saint Irénée et Tertullien appliquaient ces paroles particulièrement aux premiers hérétiques, les gnostiques :

« Ils se vantent, dit saint Irénée, d'avoir découvert les profondeurs de Dieu... les profondeurs de Bythus... tout le monde ne comprend point leurs profonds mystères, parce que tout le monde n'a point perdu la raison, « *quia non omnes cerebrum expuerunt* » (liv. II, cap. xxii).

« Si vous les interrogez de bonne foi, ajoutait Tertullien, ils se composent le visage, froncent le sourcil, et vous disent « c'est profond, *altum est* » (contre Valent. chap. i).

Le gnosticisme paraissait d'autant plus profond et séduisant pour tout esprit novateur et libertin, qu'il n'obligeait à reconnaître aucun point de démarcation entre le vrai et le faux, le bien et le mal moral. C'est pourquoi il est regardé avec raison comme le générateur de toutes les hérésies. Aussi s'était-il comme incarné dans Byzance, qui aimait à réchauffer et à caresser dans son sein toutes les vieilles et toutes les nou-

velles erreurs dogmatiques et morales ; dans Byzance qui, descendant par la licence et la corruption de ses mœurs au niveau de la Rome idolâtre, voulut s'élever, dans son orgueil et sa fausse science, au-dessus de la Rome chrétienne ; dans Byzance qui brava la suprême autorité des souverains Pontifes et ne recherchait, par tous les moyens imaginables, per fas et nefas, que sa fortune et ses intérêts en ce monde, trahissait ses serments, et se jouait de tout honneur et de toute justice. Ce n'est pas sans raison que la foi grecque et la politique byzantine sont si mal famées dans l'histoire : c'étaient les profondeurs de Satan, « *altitudines Satanæ* ».

— « Je ne mettrai point sur vous d'autre poids » : C'est-à-dire, pour vous, ô ma véritable Eglise, qui avez aimé la sincérité et la simplicité de la foi, la pure morale de l'Evangile, quoique « j'aie quelque chose à vous reprocher », la perte de l'Eglise grecque, qui était une partie de vous-même, sera votre seul châtiment. Cette pensée est claire, et découle naturellement du contexte. Car de même que le schisme et la destruction des dix tribus d'Israël furent, pour Juda, la tribu royale, le sujet d'une extrême douleur, le schisme et la perte de l'Eglise d'Orient causèrent une vive affliction à l'Eglise romaine, la mère de toutes les Eglises.

Néanmoins le croissant, en mettant sous le joug la fille rebelle et pervertie, ne servit qu'à faire éclater la vigueur et la foi de la mère, qui préservera l'Occident de la domination mahométane. Déjà elle avait refoulé cette puissance infidèle une première fois en Asie, et rompu sa formidable unité par les croisades, et bientôt elle finira de la briser en Europe par les glo-

rieuses et miraculeuses journées de Lépante et de Vienne.

℣ 25. « Cependant gardez bien ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne. »

« Cependant gardez bien » : Le grec dit « retenez fortement, de toutes vos forces ». Jésus-Christ s'adresse à son Eglise, à ses ministres, à tous les vrais fidèles.

— « Ce que vous avez » : L'Eglise a le dépôt de la foi, de toutes les vérités, de tous les moyens de salut. Elle doit le garder de tout son pouvoir, dans toute son intégrité, dans toute sa pureté, malgré les schismes et les hérésies qui voudraient l'altérer, et les révolutions qui voudraient le détruire.

— « Jusqu'à ce que je vienne » : Jusqu'à ce que Jésus-Christ vienne, soit dans ses jugements particuliers, soit dans son jugement général, lui en demander compte. Car elle est seule la maîtresse des nations et comme la montagne élevée au-dessus des autres montagnes, vers laquelle les peuples doivent accourir pour entrer dans la céleste Jérusalem ; et c'est parce que les Eglises hérétiques et schismatiques n'ont pas voulu marcher à sa lumière ni écouter sa voix, qu'elles sont tombées dans la ruine et l'opprobre : *Ecce mittam eam in lectum, et qui mœchantur cum ea, in tribulatione maxima erunt.* Mais ces paroles : « cependant gardez bien ce que vous avez » sont aussi comme un cri d'alarme, un avertissement prophétique à l'Eglise latine de se bien garder de Byzance, qui, après sa chute et son châtiment, va répandre, dans l'âge suivant, par ses lettrés et ses sophistes, ses doctrines pestilentielles dans tout l'Occident, et amener cette Renaissance païenne d'où sortiront le protestantisme,

le philosophisme et la grande Révolution, ces plaies des derniers temps.

℣ 26. « Et celui qui aura vaincu et gardé jusqu'à la fin mes œuvres, je lui donnerai puissance sur les nations. »

« Et celui qui aura vaincu » : c'est-à-dire celui qui se sera préservé des doctrines et des séductions de Jézabel, de ses schismes, de ses hérésies et de ses mœurs licencieuses et païennes.

— « Et gardé jusqu'à la fin mes œuvres » : Jésus-Christ rappelle ici ce qu'il avait dit dans son Evangile : « Celui-là seul sera sauvé qui persévère jusqu'à la fin (Matth. XXIV, 13). » Mais pourquoi dit-il ici : « celui qui aura gardé mes œuvres »? Pourquoi appelle-t-il les œuvres de ses élus ses œuvres? — pour réprouver deux grandes erreurs : l'une de l'Eglise schismatique dans le 4e âge, l'autre chez les dissidents dans l'âge suivant :

1° Imbue du venin de la gnose et des vieilles hérésies, non seulement de l'arianisme et du manichéisme, mais aussi du pélagianisme, l'Eglise orientale ne comptait que sur son génie, et, fière de ses lumières, de ses sciences et de ses arts, elle se disait comme Nabuchodonosor dans son orgueil : « N'est-ce pas moi qui ai créé cette puissante civilisation ? *Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi?* (Dan. IV, 27.) »

2° Luther va venir dans l'âge suivant, saturé de littérature byzantine et païenne, et proclamer, aux applaudissements de tous les cœurs corrompus, le salut par la foi seule sans les œuvres.

Or, par cette expression « mes œuvres », Jésus-Christ condamne tous ces ennemis de sa grâce et de notre coopération à sa grâce, et nous enseigne que nos

œuvres naturelles, qui sont les œuvres du vieil homme, de l'homme de péché, lui sont étrangères, et que, sans être toujours mauvaises, elles ne sont jamais dignes de la couronne éternelle; qu'il faut opérer des œuvres, que les seules œuvres faites dans sa grâce et par sa grâce, dans la communion et la société des saints, dont il est le chef vivant, méritent cette récompense immortelle, parce qu'elles deviennent siennes sans cesser d'être nôtres, vu notre correspondance et notre coopération à sa propre et divine opération. Mais ces œuvres qui sont ainsi et les siennes et les nôtres, il faut les garder jusqu'à la fin, ne cesser de les opérer dans son amour et pour sa gloire, dans l'unité de son Esprit et de son Eglise, « afin qu'en les couronnant il couronne ses dons » (Saint Augustin), et que nous puissions chanter avec Isaïe : « Seigneur, vous nous donnerez la paix, l'éternel bonheur ; car c'est vous qui avez opéré toutes nos œuvres en nous : *Domine, dabis pacem nobis; omnia enim opera nostra operatus es nobis* » ou « *nobiscum* » selon le chaldéen (Is. XXVI, 12).

— « Je lui donnerai puissance sur les nations » : Allusion au droit de suzeraineté que l'Eglise, au moyen âge, exerça depuis Charlemagne sur les nations qui s'étaient données à elle, et sur les rois et les empereurs qui, dans la sincérité et la profondeur de leur foi s'étaient déclarés ses hommes-liges, et avaient déposè à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes. Mais les rois et les empereurs violèrent souvent leurs promesses, et tentèrent parfois de s'affranchir de leur glorieuse dépendance. Cette puissance souveraine, les élus l'exerceront néanmoins dans sa plénitude au second avènement du souverain Roi et Pontife, le Roi des rois.

℣ 27. « Et il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile. »

Le sceptre n'appartient qu'aux rois ; mais pour Jésus-Christ, tous les chrétiens sont rois dans le royaume de son Père : « *Et fecisti nos Deo nostro regnum... et regnabimus* (v. 10). » Leur royauté paraîtra donc au jugement universel, lorsque, assis sur leurs trônes autour du Fils de Dieu, assis lui-même sur son trône d'une majesté éblouissante, ils jugeront sans appel ceux qui les avaient si souvent et si injustement condamnés : « *Judicabunt nationes et dominabuntur populis* (Sap. III, 8). — *Calcabitis impios* (Malach., IV, 3) ; — *amen dico vobis... in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel* (Matth., XIX, 28). »

L'Eglise porte néanmoins, dès maintenant, le sceptre redoutable, et ce n'est pas en vain qu'elle prononce ses terribles sentences : « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront », disait le Seigneur à son serviteur Abraham (Gen.. XII, 3). Or, nous avons en elle plus qu'Abraham. Elle peut être opprimée, enchaînée, ses papes peuvent mourir dans l'exil et les supplices, tandis que les césars et les persécuteurs triompheront pour un jour aux applaudissements des courtisans et des peuples. Mais malheur à ceux qui oublient qu'elle est l'Epouse du Christ et la mère des peuples et des élus ! Il faut que ceux qu'elle n'a pas conquis par ses paroles de douceur et de paix soient brisés par le sceptre de fer, comme des vases d'argile. L'histoire de Byzance et des persécuteurs en rend un terrible témoignage.

℣ 28. « Comme j'en ai reçu moi-même la puissance

de mon Père : et je lui donnerai l'étoile du matin. »

« Comme j'en ai reçu moi-même la puissance de mon Père : » L'Eglise et les élus ont reçu une puissance semblable à celle de Jésus-Christ, les élus pour l'exercer à la fin des siècles, et l'Eglise pendant la durée des siècles ; et c'est pourquoi l'Eglise, malgré son apparente faiblesse, triomphera toujours.

Rien n'était plus faible, au jugement du monde, que Jésus au pouvoir des Juifs et de Pilate revêtu de toute la puissance du plus puissant empire ; mais trois jours après avoir été jugé, condamné, exécuté, enseveli et scellé dans son sépulcre, par ces deux puissances réunies, Jésus triomphe de la synagogue et de Pilate, et du monde et de l'enfer. L'Eglise ne parut elle-même qu'un roseau fragile, en présence du colosse de l'empire romain, des violences et des perfidies du Bas-Empire, des fureurs et de la férocité des innombrables armées des barbares et des sectateurs de Mahomet ; mais tous ces fleuves humains, si courroucés et si formidables, s'écoulent tour à tour sans pouvoir l'emporter ni l'ébranler ; d'autres viendront, non moins violents, non moins formidables, et s'écouleront et disparaîtront encore, autant par l'efficacité de ses prières et de sa patience que par les foudres de ses excommunications, qui ont aussi leur effet. Car il est écrit d'elle, comme de son divin Chef, dans les décrets éternels aussi bien que dans son *Credo*, « que son règne n'aura point de fin ; que les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle (Matth. xvi, 18) ; que l'Agneau les vaincra (Ap. xvii, 14) ; que son royaume renversera et réduira en poussière tous les autres royaumes, et qu'il subsistera éternellement (Dan. ii, 44) ».

— « Et je lui donnerai l'étoile du matin » : Allusion à l'étoile de Jacob : « *Orietur stella ex Jacob* (Num., xxiv, 17). » Jésus-Christ nous dit lui-même plus loin (xxii, 16) : « C'est moi qui suis l'étoile splendide, l'étoile du matin : *Ego sum... stella splendida et matutina.* » L'étoile du matin annonce la fin de la nuit et le commencement du jour. Or Jésus-Christ fut cette étoile splendide au matin de sa résurrection, et nous montra, par son exemple, quel grand jour suivrait notre propre résurrection : « *Quia dum in seipso resurrectionis exemplum nobis præbuit, quæ lux sequatur indicavit* (S. Grég. xxix, Moral. xxx). »

« Jésus-Christ, dit encore le V. Bède, est l'étoile du matin, parce qu'il promet et ouvre à ses saints, après la nuit du siècle, la lumière de la vie éternelle. » L'étoile du matin, c'est donc Jésus-Christ se donnant lui-même à ses élus victorieux au matin de l'éternité, et se communiquant à eux dans l'éclat de sa gloire et les splendeurs de la vision intuitive : don immense, le plus grand que Dieu pût promettre à son serviteur Abraham, et le seul que voulût recevoir le docteur angélique pour le prix de ses travaux.

O souveraine et brillante étoile, déjà si douce et si délicieuse sous vos voiles et vos emblèmes, levez-vous dans nos cœurs : « *Lucifer oriatur in cordibus* (II Pet. i, 19) », éclairez-nous, réchauffez-nous ici-bas, afin que nous puissions vous contempler, vous posséder, être transformés en vous dans les cieux : « *quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. xii, 3) ». Car vous êtes l'éternelle étoile de l'éternel matin, la splendeur de la gloire du Père, et c'est en vous et par vous que « nous le verrons face à face, tel qu'il est, et que nous serons

semblables à vous : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est* (I Joan., III, 2) ».

29. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » Voyez ci-dessus, 7.

CHAPITRE III

1. Et à l'ange de l'Eglise dans Sardes écris : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connais tes œuvres ; tu as le nom de vivant, et tu es mort.

Et Angelo Ecclesiæ Sardis scribe : Hæc dicit qui habet septem Spiritus Dei, et septem stellas : Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.

2. Sois vigilant, et confirme les restes qui étaient près de mourir. Car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu.

2. Esto vigilans, et confirma cætera quæ moritura erant. Non enim invenio opera tua plena coram Deo meo.

3. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu et comment, et garde-le et fais pénitence. Si donc tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai à toi.

3. In mente ergo habe qualiter acceperis, et audieris, et serva, et pœnitentiam age. Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tamquam fur, et nescies qua hora veniam ad te.

4. Mais tu as quelques âmes dans Sardes, qui n'ont point souillé leurs vêtements et elles marcheront avec moi vêtues de blanc, parce qu'elles en sont dignes.

4. Sed habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua; et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt,

5. Celui qui vaincra sera ainsi vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai pas

5. Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de Libro

son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges.

vitæ, et confitebor nomen ejus coram Patre meo, et coram angelis ejus.

6. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

6. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.

7. Et à l'ange de l'Eglise dans Philadelphie écris : Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et personne ne ferme, et il ferme et personne n'ouvre :

7. Et Angelo Philadelphiæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David, qui aperit, et nemo claudit; claudit, et nemo aperit;

8. Je connais tes œuvres: Voilà que j'ai ouvert devant toi une porte, que personne ne peut fermer ; parce que tu as peu de puissance, et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom.

8. Scio opera tua. Ecce dedi coram te ostium apertum, quod nemo potest claudere; quia modicam habes virtutem, et servasti verbum meum, et non negasti nomen meum.

9. Voici que je te donnerai de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais ils mentent : voici que je les ferai venir et adorer à tes pieds, et ils sauront que je t'ai aimé.

9. Ecce dabo de synagoga Satanæ, qui dicunt se Judæos esse, et non sunt, sed mentiuntur; ecce faciam illos ut veniant, et adorent ante pedes tuos; et scient quia ego dilexi te.

10. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, qui doit venir dans tout l'univers éprouver les habitants de la terre.

10. Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis quæ ventura est in orbem universum tentare habitentes in terra.

11. Voici que je viens

11. Ecce venio cito; tene

bientôt : garde bien ce que tu as, afin que personne ne ravisse ta couronne.

quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.

12. Celui qui sera vainqueur, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nom nouveau.

12. Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei, et foras non egredietur amplius ; et scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei novæ Jerusalem, quæ descendit de cœlo a Deo meo, et nomen meum novum.

13. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

13. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.

14. Et à l'ange de l' Eglise dans Laodicée, écris : Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe des créatures de Dieu :

14. Et Angelo Laodiciæ scribe : Hæc dicit Amen, testis fidelis, et verus, qui est principium creaturæ Dei.

15. Je connais tes œuvres, que tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud.

15. Scio opera tua : quia neque frigidus es, neque calidus ; utinam frigidus esses, aut calidus.

16. Mais parce que tu es tiède et ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche.

16. Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.

17. Tu dis : Je suis riche et opulent et je ne manque de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre et aveugle et nu.

17. Quia dicis quod dives sum et locupletatus, et nullius egeo ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.

18. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, pour t'enrichir, et

18. Suadeo tibi emere a me aurum ignitum, probatum, ut locuples fias, et ve-

des vêtements blancs, pour te vêtir et cacher la honte de ta nudité, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies.

19. Moi je reprends et je châtie ceux que j'aime : ranime donc ton zèle et fais pénitence.

20. Voici que je suis à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi.

21. Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône.

22. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

stimentis albis induaris, et non appareat confusio nuditatis tuæ ; et collyrio inunge oculos tuos ut videas.

19. Ego quos amo arguo et castigo. Æmulare ergo, et pœnitentiam age.

20. Ecce sto ad ostium, et pulso ; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum.

21. Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo ; sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus.

22. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.

CINQUIÈME ÉPITRE A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS SARDES

5e Age, conprenant la Renaissance, la Réforme et le Philosophisme, depuis le pape Nicolas V et la prise de Constantinople par Mahomet II, l'an 1453, jusqu'à Pie VI et la grande révolution, l'an 1793.

Comparez cette épître avec le 5e seau, la 5e trompette et la 5e coupe.

℣. 1. « Et à l'ange de l'Eglise dans Sardes écris : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept

étoiles : Je connais tes œuvres, tu as le nom de vivant et tu es mort. »

« Et à l'ange de l'Eglise dans Sardes écris » : Quel aurait été à la lettre l'ange ou l'évêque de l'Eglise dans Sardes ? on l'ignore. Quelques-uns nomment saint Méliton, qui adressa, en faveur des chrétiens, une apologie à Marc-Aurèle en 170. Il était aussi célèbre par ses écrits, sa doctrine et son zèle, que par sa chasteté et sa sainteté, comme en témoignent Eusèbe et Polycarte, évêque d'Ephèse, dans sa lettre au pape saint Victor. Mais rien ne dit qu'il occupât le siège de Sardes au temps de saint Jean, et toute sa vie, qui, au témoignage de ses contemporains, fut celle d'un apôtre et d'un prophète, proteste que ce n'est pas lui qui aurait mérité ce sanglant reproche : « Tu as le nom de vivant, et tu es mort. »

Ceux, donc, qui ne veulent voir dans les 7 épîtres de l'Apocalypse que des personnages qui auraient vécu, et des événements historiques, et non allégoriques, qui se seraient accomplis sous les yeux de saint Jean, sont encore amenés ici à se heurter contre une invraisemblance, et à flétrir la mémoire d'un grand saint.

Sardes, bâtie sur la pente du Tmolus et arrosée par l'aurifère Pactole, était la capitale de la Lydie, et l'opulente résidence de Crésus, le dernier de ses rois. Elle n'était séparée que par Philadelphie, de Laodicée, la dernière des sept villes symboliques. Toutes trois étaient sujettes à de grands tremblements de terre. Sardes et Philadelphie furent renversées sous Tibère, et Laodicée sous Néron (Tacite, *Ann.*, II, 47 et XIV, 27) : images des grandes révolutions qui bouleverseront le monde dans les trois derniers âges. Les

trois épîtres à ces trois dernières villes correspondent aux trois *væ* ou *malheur* des trois dernières trompettes.

Sardes, Σαρδεις, signifie rire amer : μειδησε δε σαρδανιον : il rit, mais d'un rire amer, sardonique, dit Homère dans l'Odyssée (chant XX, vers 301). Cette expression métaphorique était tirée de l'herbe σαρδωνια πωα, vénéneuse et mortelle. Elle resserrait les lèvres de ceux qui en mangeaient, et ces malheureux paraissaient rire en mourant. Terrible figure des ennemis de l'Eglise au 5e âge. Ils commencent leurs attaques contre ses institutions par le rire et le sarcasme, et finissent constamment par le blasphème et le désespoir dans les affres de la mort : μειδησε δε σαρδανιον.

L'âge de Sardes, commencé dans l'ivresse de la Renaissance du paganisme et de tous les faux dieux de l'Olympe, débute par les chants de l'Arioste, les facéties de Rabelais et la politique de Machiavel, se transforme dans les blasphèmes et le rire strident de Luther, qui conspue l'Eglise, corrompt l'Evangile et couvre la chrétienté de sang et de ruines. Puis, prenant une nouvelle figure, avec le rire encore plus sardonique de Voltaire et de tous les sophistes et coryphées de l'impiété, il tombe, en 93, sous la hache de Robespierre, et finit comme par un formidable tremblement de terre, qui renverse de fond en comble le grand édifice catholique et politique élevé avec tant d'efforts depuis Charlemagne, par la foi, la sagesse et la patience de l'Eglise : μείδησε δε σαρδανιον.

« Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles » : Les sept esprits de Dieu sont les sept dons de l'Esprit-Saint, et les sept étoiles, qui sont aussi sept anges ou envoyés (1, 20), figurent tout le corps

enseignant qui illumine la nuit de ce monde. Jésus-Christ les a dans sa droite (II, I), parce que, par son Esprit, il assiste et enseigne infailliblement son Eglise, et dirige ses prédestinés dans la voie de la vérité et du salut. Il rappelle et revendique ici ces deux attributs, pour réprouver les novateurs du 5ᵉ âge :

1° Les lettrés, ces frivoles et passionnés promoteurs de la Renaissance, qui, sacrifiant à leurs goûts et à leur esprit païen l'amour et l'esprit de l'Evangile, font disparaître sous une forme profane, et souvent dans un fond sacrilège, le fond même du christianisme et la beauté de ses institutions ;

2° Les sectateurs de la pseudo-réforme, qui, se séparant de l'Eglise mère et maîtresse de toutes les Eglises, livrent au libre examen l'interprétation des Ecritures, concèdent au sens particulier, aveugle et capricieux de chacun ce qu'ils refusent aux légitimes successeurs de Pierre et des apôtres, et détruisent l'institution divine, l'Eglise de Jésus-Christ, qui seule a reçu la mission d'enseigner les nations et d'interpréter la parole de Dieu.

3° Enfin, les sophistes du XVIIIᵉ siècle, soi-disant philosophes, mais en réalité docteurs du libertinage, au rire sardonique, aux phrases obscènes et sacrilèges, qui, corrompant les peuples en se jouant, enseignaient le naturalisme, le sensualisme, l'irréligion et l'impiété, tout ce qui chasse d'une société l'Esprit-Saint : « *Non permanebit spiritus meus in homine in æternum quia caro est* (Gen. VI, 3). »

— « Je connais tes œuvres » : L'Eglise produira toujours des œuvres de salut : l'enseignement de la véritable foi n'ira jamais sans les œuvres de foi. Mais selon le zèle ou la négligence des pasteurs et les dispositions

du troupeau, elles seront plus ou moins abondantes. Or, la foi diminuera et les œuvres aussi pendant le 5e âge, ce qui lui mérite ce reproche sévère :

« Tu as le nom de vivant et tu es mort. » C'est-à-dire, tu te nommes et l'on te nomme la *Renaissance*, la *Réforme* et le *Libre Examen*, la *Raison* et le philosophisme, l'*Age* des *Lumières*, et tu ne vois pas que te voilà retombé juste où je te trouvai, assis dans les ténèbres du paganisme et à l'ombre de la mort : « *In tenebris et in umbra mortis sedent* (Luc, I, 79). » Ta littérature, tes sciences, tes arts sont païens; tes goûts, tes inclinations, ta raison, ton esprit, tes mœurs, tout est païen en toi. Et tu abaisses et tu outrages mes mystères, mes institutions, ma religion et mon Évangile, qui seul peut t'enseigner la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie*. Tu leur préfères, sous prétexte de forme et de style, les fables stupides de l'ancienne Grèce, les superstitions de la vieille Rome et leurs mystères abominables, et leurs faux dieux impudiques et adultères; tu relèves le règne des infâmes idoles renversées par mes apôtres et mes martyrs, et tu les introduis jusque dans mon sanctuaire, glorifiant dans ta démence et ton délire, cette *Renaissance* fausse et perfide, qui n'est que la mort et la corruption, qui infectera les générations futures, et fera pleurer des larmes de sang à l'Europe et au monde : « *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* »

Le 5e âge en effet, considéré des hauteurs de l'Evangile, à la vraie lumière de la foi et de la raison, si l'on excepte naturellement ceux qui le combattirent, ne fut, malgré l'enivrement idolâtrique de ses littérateurs et de ses artistes, la jactance et l'orgueil de ses hérésiarques, et la suffisance sarcastique de ses

sophistes, qu'un âge de libertinage pédantesque et impie.

Dès son début, il fit le contraire de ce que rapporte la fable : ce ne fut pas la corneille qui prit et s'accommoda les plumes du paon, mais le paon qui se dégoûta tout à coup de son riche plumage, pour se parer des dépouilles du geai. La chrétienté, jusque-là, avait eu pour base de ses enseignements les écrits de Moyse et des prophètes, les beautés saintes de l'Evangile et tous les chefs-d'œuvre des Pères, l'exemple de ses héros, de ses saints et de ses martyrs, toutes les splendeurs du christianisme. Elle n'ignorait pas les Grecs et les Romains, et savait aussi dépouiller les Egyptiens, non pour en reproduire, par une servile imitation, les stupides allégories, et retomber dans leur sensualisme, leur matérialisme et leur corruption, mais pour les surpasser par son génie littéraire, poétique, artistique et social, comme on le voit par ses immortels monuments. Car elle avait pour modèle et inspirateur le Fils de Dieu, son Dieu même incarné, son Sauveur et son Rédempteur. Elle possédait une profonde et sublime théologie, une rhétorique et une philosophie toutes chrétiennes, des arts purs et chastes éminemment chrétiens, une grande et splendide civilisation, avec toutes les lumières et tous les moyens pour y progresser encore; en un mot elle possédait toute la véritable science qui constitue, fait vivre et marcher les peuples et les sociétés dans la patrie terrestre afin de les introduire dans la patrie céleste. Tous les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, où régnaient les mêmes vœux et les mêmes aspirations, qu'un seul chef, qu'un seul pasteur, père de tous les fidèles. C'étaient lui et l'Eglise qui ne faisait qu'un avec lui, qui

avaient créé toutes les écoles, toutes les institutions qui peuvent éclairer, améliorer et élever les hommes. C'étaient lui et l'Eglise qui avaient fondé, civilisé tous les empires. Aussi, au-dessus des codes planaient les décrets des saints canons, qui réglaient les Etats aussi bien que les familles, et tout reposait, non plus sur les bases mobiles et fragiles des conventions et des caprices humains, mais sur le fondement sacré des lois divines et immuables.

Voilà l'ordre si profondément chrétien et si fortement constitué, l'immense et magnifique édifice préparé et construit depuis tant de siècles par l'Eglise, pour abriter et faire habiter les peuples dans la sécurité, la gloire, et un noble et actif repos, voilà l'ordre que l'on va renverser, sous l'inspiration des fuyards de Byzance, et abandonner à la voix de ces sophistes et de ces rhéteurs, qui ne rappelaient les siècles de Périclès et d'Auguste que par leur mythologie corruptrice et surannée, et leurs phrases prétentieuses, mais d'autant plus séduisantes et sonores qu'elles étaient plus vides de doctrine, de morale et de bon sens.

Dans toute l'Europe et l'Italie, ce ne seront plus les apôtres et les prophètes, ni même l'Evangile, qui inspireront le génie et régleront les mœurs ; ce seront les divinités de l'Olympe et les maîtres du paganisme qui deviendront les régulateurs de la morale, aussi bien que des arts et de la littérature : « Cicéron par sa divine éloquence et sa *sainteté* me rend meilleur », s'écriera Erasme dans son ravissement.

Mais des membres, même distingués, du clergé, ne se laisseront pas devancer par ce bel esprit, en admiration pour la *sainteté* de Cicéron et l'importation byzantine.

A Florence, le chanoine Marsile Ficen, oubliant dans ses discours jusqu'à la formule de salutation des chrétiens, n'appellera plus ses auditeurs « ses frères en Jésus-Christ », mais « ses frères en Platon », et jamais les chaires des philosophes de Rome ni d'Athènes, pas même celle du divin Platon, dans les jardins d'Académus, ne furent si entourées que la sienne, où se pressait toute la cité des Médicis.

Ange Politien, autre chanoine de l'église métropolitaine de Florence, néglige aussi l'invocation à l'Esprit-Saint ; mais il ne manqua jamais d'évoquer les muses de Théocrite et d'Horace, et ne sera pas moins favorisé des neuf sœurs. Aucune note austère ne troublera de ses chants la mollesse et l'harmonie qui captiveront pareillement toute la multitude des lettrés.

Naples aussi, malgré les grondements de son noir Vésuve, retrouve le chemin de l'Olympe pour entendre la voix d'Apollon. Sannazar chante « les couches sacrées de la Vierge sainte », avec l'esprit, le charme, l'élégance, la délicatesse d'un Ovide et d'un Virgile. Mais ce n'est plus Isaïe ni David, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystère de l'Incarnation, et ce ne sont plus les anges, mais les dryades et les néréides qui en sont les messagères. Le nom de Jésus-Christ n'y est pas même prononcé une fois, mais, par compensation, la Vierge mère y est appelée « l'espoir des dieux » ! Et la passion des lettres païennes allait si loin, et si vif était l'enivrement pour cette renaissance des divinités olympiques, que le poète reçut les félicitations de toute la cour des Médicis, et des brefs de Léon X et de Clément VII, fils et neveu des Médicis. Léon X, qui donna son nom à son siècle, parce qu'il fut le trop célèbre protecteur de cette résurrection

byzantine, ne se laissait-il pas dire à lui-même par les poètes de son temps « qu'il était souverain Pontife par les décrets des dieux immortels », tandis que l'Esprit-Saint leur disait à tous : *nomen habes quod vivas et mortuus es* ?

La peinture et la sculpture prenaient une direction non moins scandaleuse.

Les dieux et les déesses peints dans un état de nudité complète, ornaient les galeries et les musées publics et secrets des palais des grands. Partout des Vénus et des Cupidon, partout les nymphes et les Grâces accompagnant Cupidon et Vénus. La sainteté des temples du vrai Dieu était elle-même outragée. Les anges y devenaient des génies nus ; les saints et les saintes, les vierges et les martyrs étaient des hommes et des femmes à peine vêtus ; Jésus-Christ même était peint en Hercule ; et tous avaient un air de famille avec le Jupiter Olympien, l'Apollon du Belvédère et les héros et les héroïnes de Virgile, d'Homère et d'Anacréon.

La sculpture poussait encore plus loin, s'il est possible, le progrès et la perfection du scandale : toute la cour olympique, suivie des faunes et des satyres, était descendue dans ce bas monde, en bronze, en marbre, en terre cuite, en plâtre, et se dressait triomphante, dans le plus primitif appareil, sur les places des cités, décorait les fontaines, peuplait les promenades publiques, embellissait les parcs et les jardins, et trouvait un piédestal jusqu'au sein du foyer domestique.

C'était de l'ivresse, du délire, l'apothéose de la chair et du vice. On aurait dit que Circé, si ce n'était Satan, avait frappé de sa baguette enchanteresse toutes les

intelligences, artistes, lettrés, grands du monde et de l'Eglise, et les avait fait boire à longs traits dans sa coupe empoisonnée : *nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Néanmoins bon nombre d'esprits d'élite. ne partageaient point cette aberration étrange. Sans parler des saints, nourris de l'Evangile et de l'antique et forte sève catholique, qui en gémissaient, quelques sages, hommes d'un grand talent et d'une haute intelligence, résistèrent et s'en moquèrent. Le plus étonnant génie de cette époque, un homme dont le sens était aussi droit que sa science était profonde et universelle, riait de ses amis, qu'il voyait courir comme des enfants après ces bulles de savon souillées et fétides. Un jour que son ami Ange Politien chantait, avec son enthousiasme de poète, le bonheur que lui procuraient ces belles lettres : « Insensé, lui dit-il, qui te fatigues à chercher dans cette science le bonheur que tu ne saurais trouver que dans l'amour de Dieu ! » Et joignant l'exemple à la leçon, jeune encore, à trente ans, après avoir déjà rempli le monde du bruit de son nom, le prince Jean Pic de la Mirandole renonça aux honneurs, à la gloire, à la fortune, et prosterné devant un autel de la Vierge, mère de Celui qui, seul, est la résurrection et la vie, il dit un éternel adieu au monde et à son faux savoir, et il passa le reste de ses jours dans l'exercice de la prière et des vertus les plus austères du christianisme.

Il mourut à Florence, ce foyer de la fausse renaissance, le 17 novembre 1494, pour renaître, de la renaissance véritable, dans la gloire et l'immortalité.

Lorsque la conséquence effrayante de cette fatale légèreté éclata dans la révolte de Luther et le

scandale retentissant de la Réforme, Léon X entendit aussi du pieux et savant cardinal Pallavicini ce terrible reproche : « Vous avez manqué à votre devoir en négligeant l'étude des lettres chrétiennes. Vous avez aggravé votre faute en vous livrant avec passion au culte frivole de l'antiquité profane. Vous portez la juste peine de cette double faute, dont les conséquences désastreuses sont retombées sur l'Eglise elle-même : *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas et mortuus es.*

En effet, le bavard et bruyant Erasme, quoique le plus fervent adorateur de ce paganisme ressuscité, allait répétant partout et sur tous les tons : « La Renaissance est l'œuf, la Réforme est l'oiseau qui en est sorti. » Le courageux syndic de la faculté de théologie de Paris en 1526, Béda, disait aussi bien haut : « C'est par les lettrés ennemis jurés du moyen âge et fiers de leur chef (Erasme), que l'hérésie se répand ; parce qu'ils ont une certaine teinture des belles-lettres, ils se croient capables de raisonner de toutes les sciences sacrées. » — « Les réformateurs, ajoute le savant auteur des Splendeurs de la foi, Luther, Zwingle, Calvin, Mélanchton, Henri VIII étaient, non pas des théologiens ou des philosophes, mais des littérateurs, ou, comme on les appelait alors, des humanistes passionnés pour les auteurs païens, adorateurs de la chair, insurgés contre les lois, par trop sévères pour eux, de la discipline religieuse, de l'abstinence, de la continence, du célibat, de la sainteté du mariage. Aussi disait-on : semez des humanistes, vous recueillerez des protestants (tom. I, p. 60-61). »

Voilà quelle fut la première conséquence de la Renaissance. Elle arracha du sein de l'Eglise, à travers

des flots de sang et des torrents de feu, la moitié de l'Europe : *Scio opera tua, quia uomen habes quod vivas et mortuus es.*

La seconde conséquence sera de produire le philosophisme impie du XVIIIe siècle. Entendons encore M. l'abbé Moigno : « A Mgr l'évêque de Langres, qui, du haut de la tribune de l'Assemblée nationale, accusait l'Université d'avoir élevé la génération socialiste de 1848, M. Crémieux répliquait par un terrible argument *ad hominem :* « c'est vous, le clergé, les jésuites, qui avez élevé la génération de la philosophie incrédule du XVIIIe siécle et la génération révolutionnaire de 1793.» Un des coryphées de 93 a dit : « La révolution reconnaît Voltaire et Rousseau pour ses pères... Mais Voltaire et Rousseau sont les fils de la Renaissance... La place était prise par le paganisme. Les jésuites ne furent que nos répétiteurs... Nos vieux professeurs furent les nations païennes. » Rousseau allait disant partout que la lecture de Plutarque l'avait fait ce qu'il était... Voltaire, Diderot, d'Alembert, Mably, Raynald, tous les encyclopédistes, presque tous élèves, hélas ! des jésuites, sont évidemment des âmes ivres de paganisme, vides de christianisme. Tous ont rendu un hommage solennel à la Renaissance... « Le moyen âge, a dit d'Alembert, croyait qu'il était inutile de chercher des modèles de poésie dans les ouvrages des Grecs et des Romains... Mais enfin la lumière vient de toute part... On dévore sans distinction ce que les anciens nous avaient laissé dans chaque genre ; on les traduit, on les commente, et, par une espèce de reconnaissance, on se met à les adorer. » L'adoration du monde païen, voilà en effet toute la philosophie du XVIIIe siècle ! Ses adeptes,

sans distinction, sont païens dans leurs idées, païens dans leur vie, païens dans leur mort. Toutes les doctrines sur Dieu, sur le monde, sur l'âme, sur la morale, sur la vertu, sur les peines, sur la société, sur les gouvernements, sont des échos effrontés du paganisme ; il n'est pas, sur toutes ces grandes et graves questions, une extravagance païenne qu'ils n'aient renouvelée. « Nos vrais modèles, disait Helvétius, ont été Hercule, Castor, Bacchus, Romulus, Socrate, Scipion, Aristide, Timoléon... »

Calculez le nombre immense d'âmes que la philosophie du XVIII[e] siècle a égarées (des hommes aujourd'hui encore ont Voltaire pour maître, pour roi, pour Dieu), et dites si j'ai exagéré en affirmant que la première des grandes causes de la perte actuelle de la foi avait été l'invasion de l'esprit païen au siècle de la Renaissance *(Splend. de la foi*, tome I, p. 72-93). »

Mais la Renaissance est, en troisième lieu, la mère de la grande révolution de 93, qui ne cesse de tout renverser, et de nous entraîner dans le plus épouvantable des cataclysmes : « Qui pourrait nier, disait Donoso Cortès, que nous sommes les enfants de la Renaissance, avant d'être les fils de la Révolution ! »

« La rétrogradation, dit le P. Félix, a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, qui a amené successivement la restauration du paganisme philosophique, du paganisme religieux et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, la restauration du paganisme social... Notre monde ébranlé penche, il penche vers de grands abîmes... »

On connaît les thèses éloquentes de Mgr Gaume, de M. Louis Veuillot, et de tant d'autres publicistes,

orateurs, penseurs catholiques et grands chrétiens.

« La Révolution ne fut pas autre chose, dit Ch. Nodier, que la mise en scène des études du collège... Elle se personnifiait dans Brutus, le héros de la tragédie du P. Porée, le héros aussi de la tragédie de Voltaire. Elle était déjà faite dans l'éducation ! L'admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des panathénées... C'est un témoignage que la philosophie du XVIII[e] siècle n'a pu s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne, à l'Université... C'est le collège qui a produit la révolution avec tous les maux dont elle est la source *(Souvenirs).* »

Mais à quoi bon invoquer le témoignage des nôtres ? Nous avons l'aveu des acteurs et des admirateurs mêmes de ce grand drame de sang, de ruines et d'impiété : « *Habemus confitentes reos.* »

Dupuy : « J'étais républicain avant la révolution, par suite de mes études. »

Fourcroy : « Les collèges furent le berceau de la Révolution. Les écoles publiques étaient des sources où l'on abreuvait la jeunesse de fiel et de haine contre les gouvernements autres que la république. »

Andrieux : « L'influence des livres qui servaient à notre éducation, l'admiration pour cette belle littérature grecque ou latine, tout a exalté l'enthousiasme, tout nous a jetés dans l'exagération. »

Michelet : « L'imitation farouche des républicains de l'antiquité était le point de vue qui dominait pendant la révolution. »

Chazal : « L'incurie de nos rois nous laissa nous former aux écoles de Spartes et d'Athènes. »

Il y eut plus que de l'incurie, il y eut aussi la connivence de la part de nos rois. Louis XIV ne dépensa-

t-il pas des sommes fabuleuses pour glorifier les divinités de l'Olympe et leur élever le palais de Versailles immortalisant dans une nation chrétienne les scandales du paganisme. Il fallait à la Renaissance un grand complice dans la dynastie de nos rois, pour y préparer une grande victime aux nouveaux Brutus et aux nouveaux Aristogitons.

Mais entendons une autre victime, dans un autre genre, de l'enseignement païen, qui pouvait être un nouveau Charlemagne, et ne fut que le grand organisateur de la Révolution : « Songeons un moment, oui songeons un moment à l'extrême folie de ceux qui prétendent nous élever ! Ils devraient à coup sûr faire tous leurs efforts pour éloigner de nos esprits l'idée du paganisme et de l'idolâtrie ; car si quelque chose peut affaiblir le sentiment de foi, c'est certainement un commerce continuel avec les absurdités de la stupidité païenne. Et cependant que font ces sages précepteurs ? Ils nous transportent au milieu des Grecs et des Romains et des innombrables divinités de leur absurde mythologie ? C'est ce qui m'est arrivé dans mon enfance, et je sais l'effet que cela a produit sur mon esprit. C'était précisément au moment où il eût été le plus nécessaire de me nourrir dans les sentiments de la foi, que ces imbéciles me remplirent de toutes les sottises de l'antiquité et portèrent un coup terrible aux convictions de mon enfance, de sorte que le doute entra dans mon esprit à l'âge où je jouissais à peine de ma raison. Oui, tel fut mon malheur, lorsque je n'étais encore qu'un enfant ! *(Mémorial de Sainte-Hélène).* »

Quelle grande et dure leçon ! Quelle condamnation de cet enseignement byzantin donné à la jeunesse chrétienne ! Et cependant cette verte critique du

grand conquérant et homme d'Etat, n'est au fond que la doctrine des Pères et des saints Docteurs.

« Instruire les enfants avec des livres païens, dit saint Augustin, ce n'est pas seulement leur apprendre des inutilités, c'est les enlever à Dieu et les sacrifier au démon. Est-ce donc ainsi qu'il convient d'élever la jeunesse ? En agissant ainsi... ce n'est pas le sang humain que vous offrez ; mais ce qui est plus abominable c'est l'innocence du jeune âge que vous immolez sur les autels de Satan. »

« La lecture des auteurs profanes, ajoute saint Basile, est toujours dangereuse ; elle prêche le sensualisme, et apprend à admirer des hommes vertueux seulement en paroles. »

« Ne voyez-vous pas, s'écrie saint Jean Chrysostome, combien est criminel l'usage où vous êtes de donner pour premiers livres à la jeunesse, les histoires de ces héros antiques qu'on lui apprend à admirer, bien qu'ils fussent adonnés à toutes les passions ? Nous recueillons les fruits d'une semblable éducation, qui tend à peupler la société d'hommes emportés, sans frein et sans mœurs, accoutumés qu'ils sont à se traîner dans la fange. »

Non, ce n'est point par l'étude prématurée, quotidienne, presque exclusive des auteurs païens, à moins que l'on ne veuille former des païens, que l'on doit initier l'enfance à l'étude des langues et de l'histoire, pour former son esprit et son cœur. Le vase, quand il est neuf, garde toujours l'odeur de la première liqueur dont il est imprégné. C'est en vain que l'on y versera quelques gouttes de christianisme, quand il débordera de toutes parts de paganisme. Il fallait d'abord lui donner une instruction et une éducation

profondément chrétiennes, lui faire aimer et admirer les beautés de l'Evangile et des auteurs sacrés et chrétiens. On pouvait le faire par les passages choisis de l'Ecriture et des Pères. Saint Jean Chrysostome et les Pères grecs le disputent souvent, par la beauté de la forme, aux auteurs du siècle de Périclès, et souvent saint Augustin et les Pères latins ne le cèdent point à ceux du siècle d'Auguste. Ce ne serait qu'à la fin, dans les hautes classes, lorsque l'on aurait formé à l'élève un tempérament solidement chrétien, que l'on pourrait mettre sous ses yeux les poètes et les prosateurs païens, et lui en faire admirer et goûter sans danger les délicatesses et les beautés de style, comme le désire en effet Léon XIII : « *nimirum volumus, ut in eo* (*in sacro Seminario nostro romano*) *certæ destinatæque scholæ adolescentibus aperiantur acrioris ingenii diligentiæque : qui emenso, ut assolet, italicarum, latinarum, græcarumque curriculo litterarum, possint sub idoneis magistris limatius quiddam in illo triplici genere perfectiusque contingere.* » (Lettre du 20 mai 1885, au cardinal Parocchi, sur l'impulsion à imprimer aux études littéraires dans le Séminaire romain.)

Mais au contraire, par un fatal aveuglement, on commence par jeter, pendant la fleur de sa vie, toute une génération inexpérimentée, naïve, irréfléchie, dans cette atmosphère pestilentielle, dans ce labyrinthe de fausses vertus et de vices réels, comme si on voulait les offrir au Minotaure ou les sacrifier à Moloch.

En effet, le paganisme grec ou latin, qui dans les mots et les choses brave l'honnêteté, ne fut jamais au fond que le culte de la chair, la chair infecte et hideu-

sement corrompue, encore plus dans ses dieux et ses demi-dieux que dans ses héros, étalant partout jusqu'aux plus extrêmes limites, comme une gloire, ses côtés les plus honteux : la luxure, l'orgueil, l'égoïsme, tous les vices, tout ce qu'il y a de plus corrupteur dans cette nature si profondément déchue que le Christ était venu relever; remplissant insensiblement, mais d'autant plus sûrement, ces tendres et vives imaginations, d'idées, d'images d'un naturalisme effrayant, mais qui, présentées avec tout le charme des tournures et des expressions, dans des peintures colorées, sous la forme la plus attrayante, la plus séduisante, se fixent dans la mémoire, se gravent dans l'esprit, pénètrent jusqu'au cœur, remuent profondément ce qu'il y a de plus bas dans l'homme, éteignent la foi dans les âmes, y préparent et y alimentent le foyer des passions, qui plus tard deviendra un incendie. N'est-ce pas un miracle que tout n'y soit pas consumé ?

La chair, hélas ! ne se corrompt déjà que trop d'elle-même. La vigilance, la prière, la fuite des occasions ne sont-elles pas la grande recommandation de Jésus-Christ ? Faut-il ajouter à cette prédisposition innée, à cette corruption originelle la pernicieuse influence des maximes et des exemples des idolâtres, la réhabilitation et cette déification de la chair, que les apôtres ont travaillé, toute leur vie, à détruire ? N'en voit-on pas avec l'Ecriture les conséquences ? « Les œuvres de la chair, dit saint Paul, sont manifestement la fornication, l'immondice, l'impudicité, la luxure, le culte des idoles, les jalousies, les dissensions, les haines, les homicides et tous les vices et crimes semblables (Galat. v, 19-21). »

« Ceux qui suivent la chair, dit aussi saint Pierre, deviennent comme des animaux sans raison, épris d'eux-mêmes, contempteurs de l'autorité, audacieux... promettant la liberté, eux qui sont esclaves de leurs vices, ne craignant pas de semer partout la révolte et le blasphème, de vivre et de périr dans leur propre corruption. » (II Petr. II, 10-19.)

Or, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est le fond même et l'essence du paganisme, et de la renaissance du paganisme ?

« L'arbre se reconnaît à ses fruits » ; or, nous savons et nous venons de voir combien sont amers ceux que la Renaissance n'a jamais cessé de porter : « *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* »

℣ 2. « Sois vigilant, et confirme les restes qui étaient près de mourir. Car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu. »

« Sois vigilant » : — « Trop confiants, les gardiens du champ s'étoient endormis : l'ennemi vint et sema l'ivraie à pleines mains. Rien ne parut d'abord. Mais quand les tiges eurent grandi, que les épis se furent formés, le froment se montra envahi par la mauvaise herbe. Les sentinelles effrayées coururent au père de famille, et lui crièrent de loin : N'avez-vous pas ensemencé votre champ avec de bon grain ? — Sans aucun doute ! — D'où vient donc qu'il surabonde d'ivraie ? — C'est l'œuvre de l'ennemi, de l'esprit païen, qui attendait patiemment l'heure à laquelle il pourrait prendre sa revanche. » (*Splend. de la foi*, tom. I, p. 65.)

La vigilance des gardiens fut réveillée, sans doute ; mais fut-elle toujours à la hauteur du danger ? et l'esprit païen ne menace-t-il pas, plus que jamais, de tout envahir ?

— « Et confirme les restes qui étaient près de mourir » : Une partie de l'Europe tombait dans l'hérésie, et l'autre était malade. C'est alors que le successeur de Pierre, à la tête du concile de Trente, va se placer entre les morts et les mourants, et « confirmer les restes qui étaient près de mourir ». A la fausse réforme méditée par l'esprit de mensonge et de corruption, il oppose la réforme véritable, conçue par la foi et le véritable zèle du salut des âmes, et exécutée avec l'esprit de Jésus-Christ.

A la suite de saint Pie V, qui fait exécuter les décrets du saint concile, les vrais pasteurs, les vrais successeurs des apôtres, les Charles Borromée, les François de Sales et tous les évêques, les fils déjà anciens de Dominique et de François d'Assise, unis aux enfants nouveau-nés d'Ignace de Loyola et de Vincent de Paul vont partout, combattant l'erreur, ramenant les brebis égarées, fortifiant celles qui étaient restées fidèles, et pénétrant jusque dans le nouveau Monde, les Indes et le Japon, pour réparer ou compenser les pertes que la sainte Eglise, leur mère, venait de faire dans l'ancien continent.

— « Car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu » : Ses œuvres n'étaient pas pleines, non qu'elles fussent toutes mauvaises, mais parce qu'elles étaient vaines et frivoles, mêlées de bien et de mal, aussi païennes que chrétiennes, et qu'il ne faisait pas le bien tout entier et n'évitait pas tout le mal, autant qu'il était en lui : « *quia ex appetitu inanis laudis et gloriæ... mixta et contaminata erant aliis malis operibus(Ambrosius, Haymo et Joachim).* » — « Et c'en était assez pour mourir (Bossuet). »

Un ver rongeur corrompait les fruits de l'arbre

social, empoisonnait et diminuait la sève catholique, piquait au cœur l'arbre lui-même, et lui faisait un mal profond, qui s'envenimera jusqu'à la fin.

« Il y eut encore de saints papes, remarque très bien Rohrbacher, de saints évêques, de saints prêtres, quelques saints laïques, mais il n'y eut plus aucun roi, aucun prince couronné de l'auréole des saints. » Jamais ils ne firent ni ne laissèrent faire à l'Eglise le bien tout entier, et le bien partiel qu'ils opérèrent eut avant tout pour mobile leur égoïsme, leur orgueil, les intérêts de leur politique païenne ou machiavélique, à laquelle ils sacrifièrent le salut des âmes, les intérêts de la chrétienté, et même l'honneur bien entendu de leur couronne. Par leurs maximes et leurs lois gallicanes, impériales, joséphistes, léopoldines, dites *nationales*, mais, en réalité, contraires aux vrais intérêts de leurs nations, parce qu'elles n'étaient plus chrétiennes, ils enchaînèrent la liberté des papes et arrêtèrent le progrès des maximes et des lois de l'Evangile, qui les auraient sauvés avec leurs peuples. Que d'obstacles et de mauvais vouloir n'opposèrent-ils pas, lorsqu'il fallut recevoir et exécuter les salutaires décisions du concile de Trente ! Que de chicanes et d'entraves pour laisser passer les instructions des souverains pontifes aux évêques et aux fidèles, instructions pourtant si nécessaires pour guérir les plaies des nations chrétiennes et ranimer la foi dans les Etats ! C'est pourquoi tout l'antique édifice politique et social, après avoir été frappé à coups redoublés par la Réforme et le Philosophisme, tombera par leur faute sous les coups des démolisseurs de 93.

— « Devant mon Dieu » : Jésus-Christ dit ici devant mon Dieu, parce qu'il parle comme Fils de

l'homme, que c'est comme Fils de l'homme qu'il a reçu la suprême puissance judiciaire, et il juge le cinquième âge, non selon les intérêts et l'égoïsme des passions, de la politique, des raisons d'Etat, de secte, de parti, mais selon l'éternelle équité, et en attendant son dernier jugement, il en appelle à la justice de son Père.

℣ 3. « Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu, et comment, et garde-le et fais pénitence. Si donc tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai à toi. »

« Souviens-toi de ce que tu as reçu et entendu, et comment » : Le πως ειληφας du grec, ou le *qualiter acceperis* de la version latine, ne désigne pas seulement ce qui a été reçu, mais comment, de quelle manière, sous quelle forme on l'a reçu, c'est-à-dire, Jésus-Christ rappelle à l'ange de l'Eglise dans Sardes qu'il a reçu le dépôt de la foi sous la forme de l'Evangile et de la parole de Dieu, et non sous la forme de la philosophie, de l'éloquence, de la littérature ou de la parole profane, ainsi que saint Paul l'avait admirablement enseigné : « Pour moi, mes Frères, disait-il aux Corinthiens, lorsque je suis venu vers vous, je n'y suis point venu avec les sublimes discours de l'éloquence et de la sagesse du siècle, en vous annonçant le témoignage de Jésus-Christ... afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu... Car nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits ; et nous vous les annonçons, non par des discours préparés avec l'art de la sagesse humaine, mais dans la doctrine de l'Esprit-Saint (I Cor. II, 1-13). »

Que les prédicateurs, n'ayant plus le don des miracles ni la sainteté des apôtres, empruntent aux orateurs grecs leur atticisme, aux latins leur gravité et leur parole énergique, qu'ils imitent les formes des écrivains profanes, sans toutefois en prendre le fond, ils peuvent faire ce sacrifice ou cette concession à leur temps, pour imposer le respect aux beaux esprits du siècle ; mais ce n'est point par là qu'ils gagneront et convertiront le monde. Le divin Maître, les Apôtres, les Prophètes et les Pères devront être toujours nos véritables modèles, nous enseigner le πως, le *qualiter*, en d'autres termes comment nous devons écrire et parler, si nous voulons prêcher, non la parole des hommes, mais la parole de Dieu, l'Evangile, et sauver les âmes.

— « Et fais pénitence » : c'est-à-dire, tu m'as indignement outragé, lorsque, à l'exemple de l'antique Israël, tu as voulu retourner au pays des idoles, renaître au paganisme, et ramener ces divinités impures, personnification de tous les vices, tous ces dieux des nations, qui ne sont que des démons, « *omnes dii gentium dæmonia* » (Ps. xcv, 5).

Que d'âmes n'as-tu point perdues, corrompues, livrées aux séductions de l'hérésie, aux attentats d'un philosophisme abject, qui a poussé l'impiété jusqu'à cet affreux blasphème contre ma divinité : « Ecrasons l'infâme ! »

— « Si donc tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai à toi » : C'est par la miséricorde de Dieu que l'homme ignore quand il mourra. Son dernier jour lui est caché, afin qu'il veille tous les jours... Si ce jour lui était révélé, il multiplierait ses crimes dans sa sécurité (saint Aug.).

Cet avertissement s'adresse, dans un sens restreint, à tout particulier, afin qu'il soit toujours prêt à la mort ; dans un sens plus large, au monde entier, afin qu'il ne soit pas surpris dans sa corruption par le soudain avènement du souverain Juge, et dans le sens adéquat, à toute la société du 5[e] âge, afin qu'elle se repente et se corrige de tous ses excès. Mais cette société n'ayant ni veillé ni fait pénitence, et ayant continué tous ses débordements, la Révolution éclata comme la foudre et l'emporta avec tous ses crimes et toutes ses utopies : *veniam ad te tanquam fur.*

℣ 4. « Mais tu as quelques âmes dans Sardes, qui n'ont pas souillé leurs vêtements, et elles marcheront avec moi vêtues de blanc, parce qu'elles en sont dignes. »

L'Eglise eut toujours des saints ; car Dieu ne conserve le monde que pour ses élus, *omnia propter electos.* Il y en eut dans le siècle comme dans les cloîtres, dans les cloîtres anciens comme dans les nouveaux, et aux familles anciennes de religieux s'en joignirent de nouvelles, telles que celles de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales, du pieux Olier, du bienheureux J.-B. de la Salle, de saint Alphonse de Liguori, qui rallumèrent à l'envi le feu sacré au milieu des peuples. Aussi, au moment du plus haut triomphe du paganisme, lorsque la Renaissance devint la Terreur et la Mort, les multitudes se levèrent pour défendre leurs autels, ou pour glorifier Dieu dans les prisons et sur les échafauds. S'il est dit seulement « quelques-âmes », c'est par cette figure, appelée litote, qui consiste à dire moins pour faire entendre plus, et aussi par comparaison avec le grand nombre de ceux qui se laissèrent entraîner par le torrent corrupteur.

℣ 5. « Celui qui vaincra, sera ainsi vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. »

« Celui qui vaincra sera ainsi vêtu de vêtements blancs » : Jésus-Christ réitère aux vainqueurs sa promesse de les vêtir de vêtements blancs, pour opposer ces vêtements de gloire et d'immortalité aux vêtements de honte et d'ignominie, et à l'horrible nudité où paraîtront devant son tribunal les nouveaux hérétiques avec leur foi sans les œuvres, les nouveaux philosophes avec leur raison sans la foi, et tant de nouveaux païens sans foi, sans raison, sans mœurs, et couverts des seules souillures de leurs vices.

— « Et je n'effacerai point son nom du livre de vie » : Jamais tant ni de si gros livres n'étaient sortis des ateliers de Satan, que depuis la Renaissance, la Réforme, et les travaux de l'ardente impiété des encyclopédistes. Mais c'étaient des livres de mort opposés au livre de vie où sont écrits en lettres d'or, par la main des anges, les noms de tous ceux qui persévèrent dans la véritable renaissance du baptême, et deviennent les enfants de Dieu et les cohéritiers de son Fils.

— « Et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges » : Allusion à cette autre parole de l'Evangile : « Celui qui rougira de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa majesté et la gloire de son Père et de ses anges (Luc, ix, 26). » Parole qui caractérise le 5e âge. Sans doute, dans tous les temps, il s'est trouvé des hommes qui ont rougi de leur Dieu, et Tertullien pouvait dire, même lorsque les martyrs affrontaient les tyrans et bravaient les plus affreux

supplices : « Si je ne rougis pas de mon Dieu, je suis assuré de mon salut. » Mais c'est surtout depuis les blasphèmes et les moqueries sacrilèges de Luther et de ses sectateurs contre l'Eglise et les saints, et sous l'influence des sarcasmes et du rire impie de Voltaire et de ses adeptes contre tout ce qui touche à la religion, qu'a grandi cette terrible idole que l'on nomme le respect humain, devant laquelle tremble tout cœur timide et lâche, rougissant de son Créateur et de son Sauveur, n'osant professer sa foi.

℣ 6. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises. » Voyez ci-dessus II, 7. « *Quod vobis dico, omnibus dico* (Marc. XIII, 37). »

SIXIÈME ÉPITRE A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS PHILADELPHIE

6e Age, comprenant la grande Révolution et le règne des sociétés secrètes, la proclamation de l'Immaculee-Conception et de l'infaillibilité du souverain Pontife, la conversion des juifs et le suprême triomphe de l'Église, depuis le pape Pie VI, l'an 1793, jusqu'à la chute de l'Antechrist. Voyez le 6e sceau, la 6e trompette et la 6e coupe.

℣ 7. « Et à l'ange de l'Église dans Philadelphie écris: Voici ce qui dit le Saint, le Véritable, Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre et personne ne ferme, et il ferme et personne n'ouvre : »

« Et à l'ange de l'Église dans Philadelphie écris » : Quel fut, dans le sens historique secondaire, l'ange ou l'évêque qui gouvernait cette Église au moment où saint Jean écrivait ? Quelques modernes nomment saint Quadrat, mais sans aucune preuve ; et Eusèbe

et saint Jérôme disent expressément que ce courageux apologiste, martyrisé sous Adrien vers l'an 125, était évêque d'Athènes. On ignore pareillement à quelle époque cette ville aurait reçu l'Evangile. Ce n'est donc pas à ce sens particulier et incertain que nous devons nous arrêter, mais au sens allégorique, qui est le sens principal, et prophétise l'histoire de notre âge.

Placée entre Sardes et Laodicée, Philadelphie, selon Tacite et Strabon, était très sujette aux tremblements de terre, fut renversée à la suite de Sardes et rétablie par Tibère, comme on le voit sur une médaille de cet empereur et dans les annales de Tacite (11,47) : image de la société au 6e âge, qui ne cessera de trembler sur des bases profondément ébranlées par la Révolution.

Philadelphie, de φιλεω αδελφειαν, signifie amour de la fraternité : terrible antiphrase, au nom de laquelle se commettront tous les crimes et les excès de l'âge révolutionnaire. L'Evangile nous avait enseigné la liberté des enfants de Dieu, l'égalité devant ses jugements, et le véritable amour de nos frères ; la Révolution corrompra et détruira l'esprit évangélique pour y substituer la persécution et « la mort ». Mais l'Église ne cessera d'en rétablir le véritable sens par son apostolat, ses œuvres de bienfaisance, ses anciennes et nouvelles institutions, ses comités et ses associations, depuis la société de Saint-Vincent de Paul jusqu'à celle de la Petite Sœur des pauvres ; elle ne cessera d'opposer à la fausse Philadelphie des frères ennemis, la véritable Philadelphie des frères en Jésus-Christ. Puis la proclamation de l'Immaculée-Conception de Marie, mère de notre divin Sauveur, et de l'infaillibilité du pape, père de

tous les fidèles, attestera que nous sommes tous les enfants d'une nouvelle Eve et d'un nouvel Adam, et que nous sommes rétablis, comme par une nouvelle création, dans tous les droits des enfants de Dieu et des cohéritiers de son fils.

— « Voici ce que dit le Saint, le Véritable, Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre et personne ne ferme, et il ferme et personne n'ouvre » : Par les deux premiers attributs : « Voici ce que dit le Saint, le Véritable », Jésus-Christ réprouve la corruption, le mensonge et les blasphèmes de la Renaissance, de la pseudo-Réforme et du pseudo-philosophisme de l'âge précédent, et prophétise le triomphe de sa sainteté par la proclamation de l'Immaculée-Conception de sa divine mère, et sa véracité par la proclamation de l'infaillibibilité de son vicaire : « *Hæc dicit Sanctus et Verus* : »

L'immaculée conception, vérité proclamée depuis l'origine du monde : *ipsa conteret caput tuum* (Gen. III, 15), et crue dans tous les siècles, mais que le nôtre, sensuel, matérialiste, se prenait à oublier C'est pourquoi le Fils immaculé de la Vierge immaculée en prophétisait, par son apôtre, à l'ange de l'Eglise dans Philadelphie, la solennelle proclamation au point précis où son grand pontife Pie IX la présentera à l'univers comme article de foi : *Hæc dicit Sanctus.* »

Mais il prophétise aussi pour la même époque la proclamation de l'infaillibilité de son vicaire, comme confirmation de sa souveraine véracité :

Assurément il est par lui-même le Véritable, puisqu'il est la plénitude de la grâce et de la vérité : *plenum gratiæ et veritatis* (Joan. I, 14), la vérité même : *Ego sum... veritas* (id. XIV, 6), et n'enseigne que la

vérité : *sed ego veritatem dico vobis* (id. XVI, 7). Et lorsque, interrogé au moment le plus solennel de sa vie, au tribunal de Pilate : « Vous êtes donc roi ? — Oui, répondit-il, je suis roi. C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque appartient à la vérité entend ma voix (id. XVIII, 37). » Et c'est pourquoi il s'est fait la vérité visible, et il a conversé avec les hommes : *in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (Bar. III, 38).

Mais comment, depuis son ascension, peut-il converser visiblement avec nous, nous enseigner, et proclamer la vérité visiblement, si ce n'est dans la personne et par la voix de son vicaire ? Or il faut que cette voix ne puisse errer et qu'elle soit infaillible elle-même, lorsqu'elle se fait entendre en son nom à tout l'univers. Et voilà pourquoi il inspire à son fidèle serviteur, Pie IX, de rassembler le concile du Vatican au milieu de l'âge de Philadelphie, et de définir comme un autre dogme du *Credo*, qu'il vit dans son vicaire, qu'il enseigne infailliblement par sa voix, et que par lui il est toujours le véritable : « *Hæc dicit Verus.* »

— « Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre » : Ces paroles sont comme le développement et la confirmation des deux mystères ou dogmes précédents, et expriment le souverain pouvoir du Christ comme Dieu et comme homme ou Messie. Car elles sont une double allusion :

1° A cette parole de Job sur la toute-puissance de Dieu : « il ferme et il n'y a personne qui ouvre : *si incluserit, nullus est qui aperiat* (XII, 14) » ;

2° Et à ce passage d'Isaïe, où Eliacin, fils d'Elcias, substitué à Sobna dans l'ancien sacerdoce, est élevé à la souveraine sacrificature et à la garde du temple de Salomon, appelé aussi la maison de David, parce que David en avait conçu lui-même le dessein et préparé toute la construction. L'Eglise, selon saint Jérôme et les Pères, est figurée par le temple, et Jésus-Christ par Eliacin, de qui le Seigneur dit, par la bouche d'Isaïe : « Je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule ; et il ouvrira, et il n'y aura personne qui ferme ; et il fermera et il n'y aura personne qui ouvre (xxii, 22). »

Jésus-Christ, par ces paroles, s'attribue donc la toute-puissance comme Fils de Dieu et comme Messie, fils de David.

Mais cette clef de la maison de David et ces droits souverains, s'il les tient de son Père dès l'éternité, c'est par Marie qu'il les possède dans le temps, et c'est par son vicaire qu'il les exerce depuis son ascension jusqu'à son second avènement : « Ne craignez pas, ô Marie, dit en effet l'ange à la glorieuse Vierge, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voici que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand, et il s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin (Luc i, 30-33). »

C'est donc par sa glorieuse Mère que Jésus-Christ possède la clef et le sceptre de David, et c'est par son vicaire, infaillible dans ses jugements, que, du haut des cieux, il exerce visiblement sur son royaume, qui n'aura plus de fin, toute l'étendue de

son pouvoir : deux dogmes inséparables et nécessaires dans les derniers temps, l'un pour rassembler les peuples dispersés et les soustraire aux étreintes de l'antique serpent, l'autre pour leur inspirer la confiance et les gagner par les immenses tendresses du cœur immaculé de leur divine Mère : *Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David; qui aperit et nemo claudit; claudit et nemo aperit.*

Aussi ne voit-on pas, aujourd'hui plus que jamais, tout le corps enseignant n'avoir plus qu'un cœur, qu'une âme et qu'une voix avec le vicaire de Jésus-Christ ? et la glorieuse Mère de Dieu, par ses apparitions, ses faveurs et ses bienfaits redoublés, former sur notre âge comme un magnifique arc-en-ciel qui présage le triomphe et la paix, et malgré les ténèbres et la malice de l'heure présente, le retour et le renouvellement des peuples et la destruction de toutes les hérésies ? *Gaude, Maria Virgo : cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Ainsi s'accompliront les espérances du grand pontife dont les années furent merveilleusement prolongées au delà des années de Pierre : « Nous attendons, disait Pie IX, proclamant l'Immaculée Conception, avec la plus ferme espérance et la confiance la plus entière, que, par la puissance de la bienheureuse vierge Marie, l'Eglise, notre sainte Mère, délivrée de toutes les difficultés et victorieuse de toutes les erreurs, fleurira dans l'univers entier, ramènera à la voie de la vérité toutes les âmes qui s'égarent, de sorte qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau, sous la conduite de l'unique pasteur. » Mais nous allons voir encore que telles sont les promesses de notre divine prophétie :

℣ 8. « Je connais tes œuvres : voilà que j'ai ouvert devant toi une porte, que personne ne peut fermer : parce que tu as peu de puissance, et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom. »

Comme à l'ange de l'Eglise dans Smyrne, ces paroles à l'ange de l'Eglise dans Philadelphie sont une pure louange, sans aucun reproche, ni réprimande.

« Je connais tes œuvres » : Ses œuvres sont d'avoir réparé, malgré ses faibles ressources, les maux et les ravages de la Révolution, rétabli le culte, réorganisé le corps enseignant, renouvelé les ordres religieux, lutté contre les Césars, qui lui mesurent d'une main si avare ses droits et ses libertés, surtout celle d'enseigner, qui lui est sans cesse restreinte ou ravie sous les prétextes les plus injustes et les plus odieux ; ses œuvres sont de défendre les intérêts des âmes contre tous les potentats, qui, effrayés d'abord de la marche formidable de la Révolution, et des monceaux de ruines qu'elle accumulait sous ses pas, ont ensuite pactisé avec elle et l'ont fait asseoïr dans leurs conseils, sur leurs trônes, pour forger ensemble des fers à l'Epouse du Christ ; enfin ses œuvres sont d'avoir proclamé l'Immaculée Conception de notre Mère qui est dans les cieux, ouvert le concile du Vatican, défini l'Infaillibilité du pasteur des pasteurs, condamné les erreurs dominantes, et prémuni les fidèles contre les redoutables éventualités de l'avenir...

— « Voilà que j'ai ouvert devant toi une porte » : Par cette expression, saint Luc dans les Actes, et saint Paul dans ses Epîtres, entendent les grands moyens que Dieu ménage, selon les temps, pour amener les âmes à la connaissance de la vérité et les faire entrer dans la voie du salut ; les grâces extraordinaires, les

miracles, la facilité de prêcher l'Evangile aux peuples, les coups de sa grâce qui convertissent les infidèles et ramènent les pécheurs, et même les contradictions et les persécutions des méchants : « ils racontèrent combien Dieu avait avait fait de grandes choses avec eux, et comment il avait ouvert aux nations la porte de la foi (Act. XIV, 26); — Dieu m'ouvre visiblement une grande porte, et il s'élève contre moi de nombreux ennemis (I Cor. XVI, 9). »

Le double dogme proclamé dans notre âge par Pie IX et le concile du Vatican, possède évidemment tous ces caractères.

Le dogme de l'Immaculée Conception a pour lui de nombreux miracles, et les ennemis ne lui ont pas manqué pour provoquer les docteurs à sa défense et les fidèles à s'éclairer et à s'affermir dans leur foi. Mais il est surtout la porte ouverte dans les derniers temps, par les grâces plus abondantes que Marie obtient pour les prédestinés et l'agrandissement du royaume de son Fils. Jamais son intervention fut-elle plus merveilleuse, plus visible, et ses faveurs plus éclatantes? Qui ne voit déjà l'enfance lui devoir son innocence, l'adolescence sa piété, la jeunesse sa sagesse, l'âge mûr sa persévérance, et le mourant son dernier acte de foi, d'amour ou de repentir, qui le ramène, au moment où il allait descendre dans la tombe, au Dieu de son berceau? Aussi est-ce avec raison que notre siècle est appelé le siècle de Marie.

Mais le dogme de l'infaillibilité pontificale n'est-il pas aussi comme une grande porte toujours ouverte, pour recevoir toutes les générations qui se lèveront, dans le même bercail, et y réunir les pasteurs et les brebis. Pour en conserver l'unité, celui qui en tient la

clef n'a plus besoin, dans nos temps de révolte et d'anarchie, au milieu de la fureur des innovations, de convoquer les conciles, de consulter pour cela les caprices et de ménager les mille susceptibilités des princes et des Etats. Il parle et l'univers croit à sa parole. Que les vents des opinions les plus diverses et des passions les plus violentes soufflent sur la mer orageuse et sans cesse agitée de ce monde; que tout se brise contre les écueils ou sombre au fond des abîmes, la barque de Pierre s'élèvera au-dessus des flots et traversera les plus mauvais jours.

— « Que personne ne peut fermer » : L'enfer et la Révolution frémirent à la proclamation de ces deux dogmes. La presse et la tribune et la diplomatie firent entendre des menaces et poussèrent des rugissements, et des maîtres en Israël prononcèrent le mot d'inopportunité. Mais le souffle de Dieu poussa et dirigea le corps angélique, et l'Eglise ayant parlé par la grande voix de Pierre, la porte s'ouvrit à deux battants, aux applaudissements de l'univers catholique, pour faire entrer tous les pasteurs et les fidèles, et elle ne se fermera plus. Elle s'ouvrit malgré les prudents et les insensés du siècle; elle ne saurait se fermer, ni sur les menaces ni sur les injonctions des violents. C'est la porte du salut aux derniers jours; elle doit résister aux portes de l'enfer déchaînées et à toutes les fureurs de l'Antechrist.

— « Parce que tu as peu de puissance, et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom. »

Nous traduisons *modicam virtutem* par peu de puissance, et non par peu de vertu, ce qui serait un contresens, puisque l'ange de l'Eglise dans Philadelphie est loué au contraire pour sa grande vertu, pour sa fidélité

à garder la parole de Dieu, et son courage à ne pas renier son nom, c'est-à-dire à conserver et à proclamer la véritable foi. Au reste le grec n'est point équivoque, et δυναμιν signifiie proprement et expressément la puissance, la force, les richesses, tous les moyens humains nécessaires pour réussir dans le monde. Et l'histoire de l'Eglise n'est pas moins conforme à cette interprétation. Constantin, Charlemagne, les princes et les peuples chrétiens avaient magnifiquement doté l'Eglise de tous les moyens nécessaires pour remplir efficacement son ministère. Ses richesses étaient considérables et son influence immense; ses lois étaient comme la base de toutes les institutions, de tous les Etats, et les peuples ne jugeaient légitimes que les lois qui étaient fondées sur les droits de Dieu. Aussi la force ne primait point le droit. Les peuples ne pouvaient point être tyrannisés, asservis sans l'efficace réclamation de l'Eglise, ni l'Eglise opprimée sans la puissante réclamation des peuples. Mais cet ordre de choses, ébranlé par la Réforme, fut entièrement renversé par la Révolution, et l'Eglise se vit réduite à une existence précaire, pauvre et même indigente, et son pontife et son roi est aujourd'hui comme un prisonnier dans son palais du Vatican. « Mais sa parole ne sera jamais enchaînée : *Sed verbum Dei non est alligatum* (II ad Tim. II, 9). » C'est pourquoi Dieu lui a donné une voix, et lui a ouvert une porte par laquelle il se fera entendre de l'univers.

— « Et que tu as gardé ma parole » : Garder la parole de Dieu, c'est conserver intègre et pur le trésor de l'Evangile, son dogme et sa morale, éviter toute nouveauté profane, tout ce qui n'aurait qu'un vain nom de science, tout ce qui pourrait altérer la foi :

O Timothæe, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ, quam quidam promittentes, circa fidem exciderunt (I Tim. VI, 20-21). C'est ce que loue le Seigneur dans l'ange fidèle de l'Eglise de Philadelphie, parce qu'il garde le divin dépôt de l'Evangile dans toute sa pureté et son intégrité, au milieu de ce torrent de blasphèmes et d'impiété qui déborde de tous les livres, de tous les journaux, de toutes les tribunes, de toutes les chaires officielles, et forme comme une mer d'erreurs et de corruption, qui couvre le monde : *Et sermo eorum ut cancer serpit* (II ad Tim. II, 17).

— « Et que tu n'as pas renié mon nom » : Le nom dans les Ecritures, signifie la nature des personnes et des choses. Or jamais le Dieu vivant et véritable, *trinus et unus*, souverainement sage et infiniment bon, saint, créateur et rédempteur, ne fut attaqué, outragé, renié dans sa nature et son essence par autant de systèmes si diversement impies, tantôt subtils et perfides, tantôt grossiers et violents, qui tous aboutissent au plus monstrueux athéisme, depuis le déisme, et le panthéisme, jusqu'au matérialisme, au darwinisme, au bestialisme, au nihilisme.

L'esprit humain, pour avoir voulu s'émanciper de l'Eglise, en est là. C'est l'ineptie et la démence rivalisant avec la plus audacieuse impiété; c'est le mal dans toute son ignominie et sa perversité, corrodant, dégradant les cœurs et les âmes ; c'est l'homme dans l'aveuglement de son orgueil, voulant se faire animal immonde et stupide pour se faire Dieu : « *Homo, cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (Ps. XLVIII, 21). »

Mais l'ange de l'Eglise dans Philadelphie, planant

au-dessus de cet abîme de démence et de corruption, s'élève dans un ciel pur, et y appelle les fidèles par ses divins enseignements. Entendons l'épiscopat dans ses éloquentes instructions, et le souverain Pontificat dans les sublimes encycliques et les admirables allocutions de Pie VII, Pie VIII, Léon XII, Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII, puis tous les évêques réunis au souverain pontife dans le concile du Vatican. Comme ils foudroient et renversent les mille erreurs de la nouvelle Babel ! Comme le nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit est gardé toujours pur et saint ! Comme le mystère de la Rédemption, qui purifie, renouvelle la création et répand la grâce dans l'humanité pour la diviniser, est admirablement enseigné ! Comme tout le dépôt, tout le trésor des vertus évangéliques est précieusement conservé sous l'inspiration de l'Esprit-Saint : « *Bonum depositum custodi per Spiritum sanctum* (II ad Tim. I, 14). » !

Ah ! s'ils ont peu de puissance, de liberté et de moyens humains ; s'ils sont, spoliés, exilés, enchaînés, captifs, il leur reste une éclatante vertu, un courage héroïque et la patience du Christ. Et c'est pourquoi le divin Maître leur a ouverts, à eux et à leurs successeurs, une porte que les puissances de l'enfer ne fermeront plus, et par laquelle entreront les saints, les héros, et les martyrs des derniers temps.

℣ 9. « Voici que je te donnerai de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais ils mentent ; voici que je les ferai venir et adorer à tes pieds, et ils sauront que je t'ai aimé. »

Voilà la conversion, non de quelques Juifs, mais de la masse des Juifs, si expressément annoncée par l'Evangile, par les prophètes et par saint Paul : « *Cæcitas contigit*

ex parte in Israel, donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret (Rom. XI, 25, 26). » Voyez en effet ce grand retour des tribus d'Israël plus détaillé au sixième sceau correspondant (VII, 4-9), et à la sixième trompette également correspondante (XI, 1-12), où apparaissent Enoch et Elie, pour défendre le Juif et le Gentil contre les séductions de l'Antéchrist. Le contexte confirme donc rigoureusement notre interprétation de ce texte.

« Voici que je te donnerai de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent juifs et ne le sont pas, mais ils mentent » : Il n'y a que deux sociétés dans le monde, celle des élus et celle des réprouvés, l'Eglise de Jésus-Christ et la synagogue de Satan. Or les Juifs ne font plus partie que de cette dernière, depuis qu'ils ont renié et crucifié leur Messie, et vécu dans l'impénitence de leur déicide. Ils ne sont même plus les véritables juifs, ne l'étant que selon la chair, et non selon l'esprit.

Car Juif, de l'hébreu Jehuda, signifie celui qui confesse Dieu et lui rend le véritable culte, la véritable louange : « Le Juif, dit saint Paul, n'est pas celui qui l'est au dehors ; et la circoncision n'est pas celle qui se fait dans la chair, et qui n'est qu'extérieure ; mais le vrai juif est celui qui l'est intérieurement, et la vraie circoncision est celle du cœur, qui se fait par l'esprit, et non selon la lettre ; et ce juif tire sa louange, non des hommes, mais de Dieu » (Rom. II, 28-29). — » Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela israëlites, ni tous ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas ses enfants, puisque Dieu lui dit : Ce sera Isaac qui sera appelé votre fils ; c'est-à-dire que ceux qui sont enfants selon la chair ne

sont pas pour cela enfants de Dieu ; mais, que ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés être les enfants d'Abraham (id. IX, 6, 8). » Tous les enfants de la promesse qui vivent sous la loi de Jésus-Christ, juifs et gentils, sont donc les enfants d'Abraham, les véritables Juifs, les fils du Dieu vivant : « *non solum ex Judæis, sed etiam ex Gentibus... vocabuntur filii Dei vîvi* (ibid. 24-26). »

En vain donc les fils de Jacob se glorifient de la circoncision selon la chair et se donnent le nom de Juifs ; depuis qu'ils ont rejeté le Fils de David, le vrai Fils de Dieu, qui réalisait et consacrait toutes les promesses faites à leurs pères, « ils ne sont plus son peuple *(ibid.)* », et « des pierres de la gentilité, Dieu a suscité à leur place les vrais enfants d'Abraham », d'Isaac et de Jacob, les vrais adorateurs en esprit et en vérité (Matth., III, 9).

Mais n'en doit-on pas dire autant de tous les hérétiques et de tous les schismatiques, qui ont renié pour leur mère l'épouse de Jésus-Christ, et de certains catholiques soi-disant libéraux et sincères, qui n'ont de liberté et de sincérité que pour donner des leçons au pape, et qui feraient volontiers dériver tous ses droits du bon plaisir de Brutus ou de César ?

— « Mais ils mentent » : ils mentent à Dieu, qu'ils honorent des lèvres ; mais leur cœur est loin de lui : « *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est à me* (Matth., XV, 8 ; Is., XXIX, 13 ; Marc., VII, 6). » Ils mentent au genre humain, à toute la postérité d'Adam, qu'ils détournent de son unique moyen de régénération, car hors de l'Eglise point de salut. Ils se mentent à eux-mêmes, en s'excluant, par leur orgueil et leur révolte impie, de l'héritage des enfants de Dieu.

— « Voici que je les ferai venir et adorer à tes pieds » : On peut traduire aussi : « Je les ferai venir se prosterner à tes pieds. » Que les Juifs viennent se prosterner aux pieds de l'Eglise pour confesser sa mission divine, ou pour reconnaître et adorer leur Rédempteur, ce sera toujours un grand événement dans l'histoire d'Israël, événement capital, dont les merveilleuses conséquences sont encore si bien expliquées par le grand Apôtre : « Que si leur chute, dit-il, est la richesse du monde, et leur diminution la richesse des Gentils, combien leur plénitude les enrichira-t-elle davantage ?... Car si leur réprobation est la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie ? (Rom. XI, 12 15) » Mais ces prodigieux résultats sont décrits dans toute leur magnificence par saint Jean au sixième sceau (VII, 4-10).

— « Et ils sauront que je t'ai aimé » : Ils sauront que Jésus aimait son Eglise, même au milieu des humiliations et des tribulations qu'elle endurait, soit de leur part, puisqu'ils ne cessèrent jamais de la haïr, soit de la part des autres puissances de ce monde, qui ne cessèrent non plus de lui faire subir les plus violentes persécutions; mais Dieu s'en servait pour l'éprouver, comme l'or dans la fournaise.

Oh ! ils comprendront surtout qu'il l'aimait, lorsqu'elle les recevra dans ses bras, les pressera sur son sein, pleine de miséricordes et de pardons, et que les nations lui reviendront, les unes secouant leur tiédeur ou ranimant leur ardeur, et les autres se repentant d'avoir vécu dans une si longue infidélité.

℣ 10. « Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation qui

doit venir, dans tout l'univers, éprouver les habitants de la terre. »

« Parce que tu as gardé la parole de ma patience » : c'est-à-dire parce que tu as été fidèle à mon précepte et à mon exemple sur la patience au milieu des épreuves et des tribulations : « Bienheureux les pacifiques... bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice » (Matth., v, 9-10) ; « et la semence qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la parole, la retiennent dans un cœur bon et très bon, et produisent des fruits avec patience » (Luc, VIII, 15); « c'est dans votre patience que vous posséderez vos âmes (id. XXI, 19). » Et la vie de Jésus fut-elle autre chose, depuis son berceau jusque sur la croix, qu'un continuel exemple de patience? au point que saint Paul l'appelle « un Dieu de patience (Rom., XV, 5) », et qu'il ne cesse de conjurer le Seigneur « de diriger nos cœurs dans l'amour de Dieu et la patience de son Christ » (II ad Thess., III, 5).

Quelle patience ne montra-t-il pas, en effet, pour fonder le royaume de son Père, pour prêcher et faire goûter son Evangile, malgré les trames des Scribes, les complots des Pharisiens, les embûches des Hérodiens et des Sadducéens, au milieu de tout un peuple rebelle, sensuel, perfide, conjuré contre lui !

Et telle est aussi la patience de l'ange de Philadelphie, pour conserver la pureté de la divine doctrine, et défendre la liberté et les droits de l'Eglise contre tous les nouveaux scribes, pharisiens, sadducéens, hérodiens ou politiques de la Révolution : « *depositum custodi.* »

« Ils gardent la parole de la patience de Jésus-Christ », nos grands pontifes qui subissent les vio-

lences, les envahissements et les spoliations sacrilèges, plutôt que de pactiser avec les principes dits modernes, et qui ne sont que le vieil esprit de Satan;

« Ils gardent la parole de la patience de Jésus-Christ », les évêques du monde entier, qui ne font qu'un cœur et qu'une âme avec le successeur de Pierre; ils conservent fidèlement le sacré trésor des vérités saintes que les puissances leur demandent de livrer, pour les trente deniers de Juda et le prix de Simon le Magicien;

Il garde la parole de la patience de Jésus-Christ, tout le clergé séculier et régulier, qui ferme généreusement l'oreille aux séductions, promesses et menaces du césarisme et de la démagogie.

Quelques renégats, il est vrai, sont sortis de nos rangs; mais c'est qu'ils n'étaient pas des nôtres: « *ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis* (I Joan., II, 19) »; et ils ne sauraient ternir le mérite et la gloire de la sublime patience de l'ange de l'Eglise dans Philadelphie.

— « Moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, qui va venir dans l'univers éprouver les habitants de la terre. » On peut aussi traduire: « je te garderai à l'heure, pendant l'heure de la tentation », a préposition εκ se prenant parfois pour υπο, δια, κατα, ce que le docteur Thomas Anglicus exprime très bien: « Je te garderai (à l'heure de la tentation), non afin que tu ne sois pas tenté, mais afin que tu ne sois pas vaincu par la tentation. » C'est en ce sens que Jésus-Christ priait son Père pour ses disciples, lorsqu'il les envoyait comme des agneaux au milieu des loups. « Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal: *non rogo ut tollas eos de mundo*

sed ut serves eos a malo (Joan., xvii, 15). » C'est alors que Dieu fera la grâce à son Eglise de lutter contre toute la puissance de l'Antechrist.

Il est dit « l'heure de la tentation », parce que cette suprême épreuve sera relativement courte, et abrégée en faveur des élus.

— « Qui va venir dans tout l'univers éprouver les habitants de la terre » : Voilà donc cette formidable persécution, d'après le Seigneur, les apôtres et les prophètes, la plus épouvantable qui fut jamais : « *erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo neque fiet* (Matth., xxiv, 21 ; Dan., xii, 1 ; ii ad Thess., ii, 9-10) » ; mais qui sera aussi le plus haut et le plus éclatant triomphe que l'Eglise ait jamais remporté ; ce qui oblige saint Augustin à s'écrier dans son admiration et son ravissement : « Que sommes-nous, en comparaison des saints et des fidèles qui seront alors ? *In eorum sanè, qui tunc futuri sunt, sanctorum atque fidelium comparatione quid sumus ? (De civit. Dei*, XX, viii, 2). » Voyez-en la confirmation à la fin du sixième sceau (vii, 4-17), de la sixième trompette (xi, 3-13), et de la sixième coupe (xv, 14-16).

℣ 11. « Voici que je viens bientôt : garde bien ce que tu as, afin que personne ne ravisse ta couronne. »

« Voici que je viens bientôt » : parole de suprême encouragement au milieu d'une si violente épreuve, par la perspective d'une prompte récompense ; car l'avènement du souverain Rémunérateur est imminent ; le septième âge, qui va suivre, passera comme un éclair.

— « Garde bien ce que tu as, afin que personne ne ravisse ta couronne » : Ces paroles s'adressent à toute

l'Eglise, comme société militante. Comme corps enseignant, l'Eglise est infaillible ; mais comme société militante, tous ses membres sont peccables, et chacun peut déchoir de l'état de justice et de mérites acquis où il est parvenu en coopérant à la grâce, et perdre la couronne. Mais cette couronne, il la tient dans sa main : « *Tene quod habes* » ; elle est à lui : « *coronam tuam* », et il dépend de chacun que personne ne la lui ravisse : ινα μηδεις λαβη στεφανον σου. Il n'a qu'à veiller, à prier, et à continuer de coopérer à la grâce, qui ne lui manquera jamais, et qu'il peut rendre toujours efficace par sa généreuse coopération. Notre prédestination est notre œuvre aussi bien que l'œuvre de Dieu, et dépend de notre bon vouloir autant que du vouloir de Dieu ; et Dieu sauverait tous les hommes, si tous voulaient être sauvés. Aucun donc ne périra que par sa faute, parce qu'il n'aura pas voulu, en coopérant à la grâce, conquérir la couronne ou la garder après l'avoir conquise : « *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* »

℣ 12. « Celui qui sera vainqueur, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus au dehors, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nom nouveau. »

« Celui qui sera vainqueur » : L'Eglise doit remporter deux grandes victoires au sixième âge : l'une sur l'esprit d'athéisme et de révolte de la Révolution, l'autre contre les séductions et les violences de l'Antechrist. Heureux celui qui vaincra avec elle !

— « J'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu » : Allusion manifeste aux deux colonnes que

Salomon éleva dans le portique de son temple, en souvenir des victoires de David, son père. L'une s'appelait Jachin, la droiture ou la prudence ; et l'autre Booz, la fermeté ou la force ; et toutes deux étaient couronnées de lis : « *et statuit duas columnas in porticu templi... Jachin... Booz. Et super capita columnarum opus in modum lilii posuit* (III Reg., VII, 21-22). »

Les commentateurs trouvent dans ces colonnes plusieurs significations. Selon saint Jérôme et le V. Bède, elles figurent les apôtres et les docteurs, de même que le temple figure l'Eglise, parce qu'ils s'élèvent par la contemplation vers les choses d'en haut, et qu'ils sont forts par la foi et les œuvres. Elles sont deux, parce qu'ils soutiennent les Juifs et les Gentils. Elles sont placées devant la porte du temple, pour introduire les uns et les autres dans le temple même, qui est le ciel, et elles finissent par une couronne, parce que tout ceux qui ont légitimement combattu seront couronnés. Mais les lis qui forment cette couronne ne préfigurent-ils pas aussi la plus pure des vierges, la Vierge immaculée, la force de l'Eglise et la mère de tous les élus ? Et la rectitude et la fermeté des deux colonnes ne désignent-elles pas l'infaillibilité des souverains pontifes, la force inébranlable de la société chrétienne dans les derniers temps ?

— « Et il ne sortira plus au dehors » : Les colonnes du portique du temple de Salomon purent être renversées et foulées aux pieds par les armées de Nabuchodonosor et de Titus, parce qu'elles n'étaient que les colonnes d'un temple figuratif et destructible. Mais les fidèles, après avoir été victorieux par leur foi et leurs œuvres dans l'Eglise militante, seront éternelle-

ment établis dans le vrai temple, dans le Saint des saints de l'Eglise triomphante.

— « Et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu » : De même que Salomon écrivait sur les colonnes de son temple périssable le nom et les victoires de David, son père, Jésus, le vrai Salomon, écrira le nom et la gloire du Très-Haut, son Père, sur le front de ses élus, parce qu'ils seront autant de splendides colonnes dans son temple éternel ; car « ils seront tous les enfants de Dieu et dieux eux-mêmes : *dii estis, et filii Excelsi omnes* » (I, Joan., III, 1-2. Ps. LXXXI, 6).

— « Et le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem » : La nouvelle Jérusalem, c'est l'Eglise triomphante. Elle est dite nouvelle, parce qu'on y jouit de toutes les félicités, de toutes les splendeurs de la patrie, inconnues ici-bas, dans le lieu d'exil. Car elle est l'éternelle vision de paix, des joies qui ne se corrompent plus et n'ont plus de fin ; et en recevoir le nom et l'inscription, c'est en être fait l'immortel citoyen, le concitoyen des anges, l'héritier du royaume de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ.

—« Qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu » : La nouvelle Jérusalem est dite descendre du ciel, d'auprès de Dieu, non qu'elle quitte le ciel et la présence de la majesté divine, mais parce qu'elle ne fait qu'une même chose avec l'Eglise militante. Ainsi le soleil est au ciel et sur la terre : au ciel, par sa substance, et sur la terre, par la splendeur de ses rayons. Telle est l'Eglise triomphante par ses communications avec l'Eglise militante, parce que « toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumiéres » (Jacob, I, 17) ; parce que Jésus-Christ en vient, et que l'Esprit-Saint en est

descendu dès le commencement pour sanctifier les âmes, les former à la vie divine et les réunir à leur Dieu ; et aussi parce que, depuis la venue du Sauveur, « les cieux se sont comme inclinés et abaissés (Ps. CXLIII, 5) », pour recevoir tous les hommes de bonne volonté, recueillir tous les élus, et transporter successivement toute l'Eglise militante dans les demeures éternelles. Ainsi saint Paul dit aussi par une figure opposée : « Nous vivons, nous conversons dans les cieux : *nostra autem conversatio in cœlis est* (Philip., III, 20) », pour exprimer que si notre corps est sur la terre, notre esprit et notre cœur sont au ciel.

Mais remarquons encore avec quel amour et quelle vénération Jésus-Christ prononce, dans ce verset, le nom de son Père et rapporte tout à lui, disant : « le temple de mon Dieu, le nom de mon Dieu, la cité de de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu ». Il veut, comme Fils de l'homme et chef de l'humanité, lui exprimer son adoration profonde, son amour infini et sa souveraine reconnaissance pour les biens immenses qu'il en a reçus pour lui, pour son Eglise, pour tous ses membres, et nous faire comprendre la grandeur inexprimable de tant de bienfaits. Mais ne veut-il pas aussi lui faire comme une amende honorable pour tous les outrages et les blasphèmes qu'il recevra, dans cet âge, de la part des sectateurs athées de la Révolution et de tous les impies adorateurs de l'Antechrist ?

— « Et mon nom nouveau » : Ce nom ne fut jamais prononcé dans la cité terrestre, et personne ne le connaît dans le ciel que le Père. Ce n'est pas le nom de Verbe, de Fils de Dieu, il est éternel ; ni celui de Jésus,

aussi ancien que l'Homme-Dieu, et « à ce nom ne cesse de fléchir tout genou, au ciel et sur la terre, et aux enfers » ; ni les noms adorables de Christ, de Rédempteur et d'Agneau de Dieu, ils furent dès le commencement comme les étendards autour desquels luttent et combattent ses adorateurs dans l'épreuve et l'exil. Ce nom nouveau ne sera proclamé qu'au jour du suprême triomphe, lorsque, ayant recueilli tous ses élus, séparé à jamais le bon grain de l'ivraie, créé de nouveaux cieux et une nouvelle terre, il remettra toutes choses à son Père ; et son nom nouveau sera le couronnement de tous ses noms divins, et il l'inscrira sur tous ses élus, parce qu'il les associera à la plénitude de sa gloire et les admettra tous dans les joies de sa triomphante éternité.

— 13. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ». (Voyez II, 7.)

SEPTIÈME ÉPITRE A L'ANGE DE L'ÉGLISE DANS LAODICÉE

7[e] et dernier âge, comprenant le court espace de temps qui s'écoule entre la chute de l'Antechrist et le dernier jugement. Voyez le 7[e] sceau (VIII, 1), la 7[e] trompette (XI, 15-19), et la 7[e] coupe (XVI, 17-21).

℣ 14. « Et à l'ange de l'Eglise dans Laodicée écris : Voici ce qui dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe des créatures de Dieu. »

« Et à l'ange de l'Eglise dans Laodicée écris » : Laodicée, située sur le Lycus, à la suite de Philadelphie, était l'une des villes les plus riches de l'Asie Mineure. Renversée par un tremblement de terre sous Néron, vers l'an 62, elle se releva de ses ruines par ses propres

ressources : « *eodem anno ex illustribus Asiæ urbibus Laodicea tremore terræ prolapsa, nullo a nobis remedio, propriis opibus revaluit* (Tacit. *Ann.*, XIV, 27). » Le voyageur peut encore en admirer des restes remarquables.

Elle reçut l'Evangile dès le commencement de la prédication de saint Paul, comme on le voit par ce passage de sa lettre aux Colossiens : « Et lorsque cette lettre aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi dans l'Eglise de Laodicée, et que vous lisiez de même celle des Laodicéens (Col. IV, 16). » Mais quel en fut l'ange ou l'évêque au moment où saint Jean écrivait ? Les uns désignent Archippe, que saint Paul nomme à la fin de cette même lettre aux Colossiens : « *Et dicite Archippo : vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas* (IV, 17) », et qu'il appelle « le compagnon de ses combats : *et Archippo commilitoni nostro* », au commencement de sa lettre à Philémon (℣. 2). Mais saint Archippe fut-il diacre, prêtre ou évêque ? les auteurs sont divisés ; fit-il jamais partie du presbyterium de l'Eglise de Laodicée ? la chose est encore plus incertaine. Aussi d'autres désignent saint Sagar ou Sagaris, martyrisé veas l'an 170, et qui fut certainement évêque de Laodicée. Mais Eusèbe et les autres anciens auteurs le louent pour sa sainteté, sa ferveur et son zèle, ce qui est précisément tout l'opposé de ce qui est reproché à celui de l'Apocalypse, à qui Jésus-Christ adresse les plus graves reproches sans aucune louange, comme on va le voir. C'est donc toujours le même écueil, la même invraisemblance, où tombent ceux qui ne voient dans les sept épîtres de l'Apocalypse, que de simples lettres adressées par saint Jean à ses contemporains

ou coévêques de l'Asie Mineure, et non des allégories prophétiques des âges futurs. Ils sont réduits, ou à supposer des Eglises et des personnages qui n'existaient même pas, ou à flétrir la mémoire des plus fidèles disciples de saint Paul, et celle de grands saints honorés par toute l'Eglise, comme saint Timothée ou saint Onésime à Ephèse, et saint Archippe ou le saint martyr Sagaris à Laodicée, tandis que toutes ces épîtres, prises paraboliquement, selon le génie des prophètes, s'expliquent d'une manière admirable par toute l'histoire de l'Eglise.

Laodicée, λαων-δικη, *jugement des peuples*, désigne le septième et dernier âge, où le souverain Juge paraîtra sur son formidable tribunal, et où tous les peuples seront jugés.

— « Voici ce que dit l'Amen » : Ce mot hébreu est ici pris substantivement, et c'est pourquoi le grec le fait précéder de l'article : ο Αμην. Le second avènement du fils de Dieu, c'est la fin et la conclusion de toute chose en ce monde. Amen, qui signifie en effet véritable, en vérité, qu'il en soit ainsi, est, dans tout l'Ancien et le Nouveau Testament, la plus haute affirmation de ce qui précède, et la fin de tout le discours :

C'est par l'amen que les Hébreux recevaient la loi du Très-Haut, si solennellement promulguée par Moyse (Deut. XXVII, 15-26); c'est par l'amen que l'Eglise conclut ses supplications; c'est l'amen qui terminait les lettres et les écrits des apôtres; et c'est aussi par l'amen que Jésus-Christ, venant accomplir les Ecritures et les suprêmes volontés de son Père, ne cesse d'en affirmer la vérité : « *Amen*, *amen*, *dico vobis*. » Voilà pourquoi il fait ici de l'Amen son propre nom, et le proclame comme son suprême attribut, parce que

dans les universelles assises qu'il va ouvrir, il manifestera tous les mystères du temps et de l'éternité, et confirmera et sanctionnera à jamais tous ses enseignements : « *Hæc dicit Amen :* Ταδε λεγει ο Αμην. »

— « Le témoin fidèle et véritable » : Ces deux autres attributs ne sont, pour ainsi dire, que l'interprétation du premier, comme on peut le voir dans la traduction d'Isaïe : « *in Deo Amen* » par les Septante (Is. LXV, 16). Jésus-Christ est, en effet, le témoin fidèle et véritable, parce que tout ce qu'il nous enseigna, il l'avait vu sans voile dans le sein de son Père, et nous l'annonça fidèlement : « *quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (Joan. XV, 15). » Mais pourquoi ne se nomme-t-il l'Amen qu'ici, et non dans les autres épîtres ? — Parce que ce n'est qu'ici, à la fin du 7e âge, qu'il lèvera tous les voiles, et qu'éclatera le jour du jugement, le jour des grandes révélations, qu'aura lieu la grande conclusion de tout.

— « Le principe des créatures de Dieu » : Et c'est pour la même raison qu'il nous rappelle encore qu'il est la cause efficiente et exemplaire de tout, que tout a été créé par lui, et rien sans lui : « *omnia per ipsum facta sunt*, et *sine ipso factum est nihil quod factum est* (Joan. I, 3) »; et surtout que tout a été racheté par lui, et qu'il va maintenant renouveler toutes choses, comme par une nouvelle création : « *ecce nova facio omnia* (XXI, 5 *infrà*) ».

℣ 15. « Je connais tes œuvres, que tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! »

« Je connais tes œuvres » : Tout est à nu devant ses yeux, et il ne reconnaît aucune œuvre à l'ange de l'Eglise dans Laodicée.

— « Que tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que

tu fusses froid ou chaud. » — « Le froid, dit saint Grégoire le Grand, est celui qui vit dans le péché mortel, mais qui le reconnaît : *frigidus qui in peccato mortali existit, sed culpam suam agnoscit.* » Ainsi le publicain sous le portique du temple, ainsi Madeleine rougissant devant la cité qu'elle scandalise. Le chaud n'est pas seulement l'âme fervente ayant horreur de l'ombre du péché et conservant précieusement le trésor de la grâce; mais aussi le pécheur lavant ses fautes dans ses larmes : ainsi Madeleine aux pieds du Sauveur, les bourreaux descendant du Calvaire en se frappant la poitrine, et Paul se relevant sur le chemin de Damas pour aller convertir les nations.

Les éléments contraires luttant les uns contre les autres, ne sont pas seulement des signes de vie; ils sont souvent la vie elle-même et le développement de la vie : « Les méchants, dit saint Augustin, éprouvent les bons, et, par leurs injustices et leurs persécutions, ou ils les rendent meilleurs et plus semblables à Jésus-Christ, ou vaincus eux-mêmes par l'exemple de leur patience et leur charité, ils changent de conduite, et deviennent bons à leur tour et imitateurs de leurs vertus. »

℣ 16. « Mais parce que tu es tiède et ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche. »

« Mais parce que tu es tiède... » : Le tiède est ce chrétien sans générosité pour le service de son Dieu ni zèle pour son salut, qui marche entre l'Evangile et le siècle, hésite entre Dieu et le monde, qui aimerait la vertu mais penche pour le vice, et se laisse aller à toutes les fautes qu'il ne croit que vénielles : « *Quævis peccata devorat, quæ sibi tantùm venialia videntur* (Corn. à Lap.). »

Il ne voudrait jamais néanmoins dépasser la frontière des fautes légères. Mais il s'est tellement aveuglé et amolli qu'il se laissera entraîner à la franchir, lorsque la passion plus violente et l'occasion plus séduisante l'en solliciteront, si déjà il n'est allé au delà sans le savoir : « *tepidus est, qui est in peccato, sed illud non agnoscit* (S. Greg. Mag.) » ; et il tombera insensiblement dans l'habitude, comme dans un abîme d'où il ne pourra plus sortir, son âme ayant fait un si long abus de la grâce, et n'ayant plus ni ressort pour réagir, ni remords pour l'exciter, à moins que, par l'éclat et l'humiliation de quelque grande chute, Dieu ne la tire de son sommeil et ne lui ouvre les yeux, selon cette parole du prophète royal : « Couvrez-les de honte, Seigneur, et ils chercheront votre nom (Ps. LXXXII, 17). »

« Oui, j'ose leur dire, ajoute saint Augustin parlant aussi des âmes tièdes et présomptueuses : il leur est utile de tomber en quelque péché évident et manifeste, afin que ceux qui étaient déjà tombés par la complaisance qu'ils avaient en eux-mêmes, commencent par se déplaire d'eux-mêmes. Car les larmes et la douleur de Pierre lui furent plus salutaires que la fausse complaisance de sa présomption (Cité de Dieu, XIV, XIII). »

— « Je vais te vomir de ma bouche » : Or, telle sera la fausse complaisance en lui-même de l'ange de l'Eglise dans Laodicée, l'immense tiédeur du dernier âge. Car tous les peuples, après l'éclatant triomphe de l'Eglise sur l'Antechrist, seront réunis dans un seul bercail, sous un seul pasteur. Plus de persécutions, de schismes ni d'hérésies, aucune impiété, de brillantes lumières, des richesses prodigieuses, et une

seule foi, mais la foi sans les œuvres vivifiées par la charité ; tous les dehors de la vertu, toutes les magnifiques apparences de la religion, mais au fond l'orgueil et un grand amour du monde et de soi-même ; partout la croix arborée avec honneur et comme ornement, mais le grand nombre redoutant de la porter dans son cœur, et n'ayant le Dieu du Calvaire que sur les lèvres. Et c'est pourquoi Jésus-Christ, qui ne demande que le cœur, voyant que le cœur d'un monde qu'il a délivré de tant de maux, comblé de tant de biens, n'est plus à lui, n'aura plus aussi ce monde que comme une boisson tiède et fade, qu'il se hâtera de rejeter de sa bouche : « *incipiam te evomere ex ore meo* ».

Si le monde était froid, il ne se flatterait point, et l'on pourrait, en lui montrant la grandeur de ses crimes et la profondeur de sa corruption, lui en inspirer l'horreur et le faire trembler devant les châtiments de Dieu. Il était froid avant la Rédemption, et il ouvrit les yeux à la grande lumière de l'Evangile, et produisit d'abondantes moissons.

Mais le monde universellement chrétien et tombé universellement dans la tiédeur, ne serait plus que dans un état indéfinissable, entre la vie et la mort, où la grâce coulerait en vain, et où ne germerait plus aucun bien. C'est pourquoi Jésus va le rejeter et clore l'ère des siècles.

℣ 17. « Tu dis : Je suis riche et opulent, et je ne manque de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. »

« Tu dis : je suis riche et opulent, et je ne manque de rien » : Quelles sont donc ces richesses et cette opulence ? Jamais l'homme, jamais le monde avait-il

dit je ne manque de rien ? L'humanité, insatiable au milieu de ses possessions et de son abondance ne désire-t-elle pas toujours davantage? et dit-elle jamais c'est assez ? D'où vient donc cette opulence et cette plénitude au dernier âge, le seul qui ait dit : « Je ne manque de rien : *nullius egeo* » ?

Après la chute de l'Antechrist et de son prodigieux empire, tout tombera entre les seules mains de l'ange de l'Eglise dans Laodicée. L'homme de Satan, héritier de tout le génie humain et de toute la puissance infernale [car Satan lui avait donné toute sa force et sa grande puissance : *et dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam* (XIII, 2)], l'homme de Satan avait pour séduire les mortels, fait du monde entier comme une vaste Babylone, où ruisselaient l'or, l'argent, les pierres précieuses et toutes les choses de prix, *et dominabitur thesaurorum auri et argenti, et in omnibus pretiosis* (Dan. XI, 43). « Car, disent saint Anselme et de savants commentateurs, il s'emparera de toutes les richesses et de tous les trésors, qui sont dans les entrailles de la terre et au fond des mers depuis le commencement du monde », soit qu'il les découvre et les en retire par le secours de la science et des arts, qui s'élèveront alors à leur apogée, soit qu'ils lui soient livrés en vertu de son pacte avec Satan : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (Matth. IV, 9). « Aussi, ajoute Malvenda, nous ne craignons pas d'assurer que, si l'on réunissait tous les trésors des princes et des rois, des empereurs et des monarques qui ont jamais régné dans les siècles, ils seraient bien inférieurs aux trésors incalculables que possédera l'Antechrist. »

Mais les enfants de Dieu auront des trésors de science

et de lumières encore bien supérieurs à ceux des fils de Satan pour pouvoir triompher de leurs ennemis. « Les impies, dit Daniel prophétisant cette grande lutte, mettront en œuvre les artifices et le mensonge contre la sainte alliance ; mais le peuple, instruit dans la science de Dieu, s'attachera fortement à sa loi et triomphera. Les docteurs parmi le peuple en instruiront un grand nombre (XI, 32, 33). Pour vous, Daniel fermez ce livre et le scellez jusqu'au temps marqué : beaucoup le liront,et la science se multipliera (XII, 4). »

Là science dans l'Eglise sera telle en effet, que l'homme d'iniquité, *ille iniquus*, dit saint Paul, malgré ses prestiges et ses prodiges menteurs, ne séduira que ceux qui voudront s'obstiner à périr : *in omni seductione iniquitatis iis qui pereunt ; eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent* (II Thess. II, 8-10).

Et quelles ne seront pas aussi la science et les lumières qu'apporteront Enoch et Elie pour combattre Satan et son suppôt ?

Ce seront donc tous ces immenses trésors matériels et intellectuels, tout ce que l'on peut rêver de plus splendide pour le bonheur en ce monde, qui deviendront tout à coup l'héritage de l'ange de l'Eglise dans Laodicée, au sein de la paix, du calme universel, après les guerres, les persécutions et les agitations inouïes de l'âge précédent. Et voilà pourquoi il dira avec tant de complaisance, de fierté et d'orgueil : « Je suis riche et opulent, et je ne manque de rien : *Dives sum et locupletatus et nullius egeo.* »

— « Et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre et aveugle et nu » : Quel contraste entre ses pensées et son orgueilleuse satisfaction de

lui-même, et les pensées et le jugement de Dieu ! « Mes pensées ne sont pas vos pensées, ni vos voies mes voies, dit en effet le Seigneur : *non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ*... (Is. LV, 8). »

— « Et tu ne sais pas que tu es malheureux », que le comble du malheur, c'est de perdre, pour une éphémère jouissance, l'éternel et souverain bonheur ;

— « Et misérable » : que la plus hideuse misère est d'être ingrat envers son Dieu; et infidèle à ses grâces ;

— « Et pauvre » : que la plus effroyable pauvreté, c'est de paraître à mon tribunal sans aucun mérite. Or tu ne pratiques aucune vertu, et, malgré tous tes trésors et toute ton opulence, tu n'as pas une obole pour acquitter les dettes énormes que tu as contractées envers ma justice, et comme le mauvais riche vêtu de pourpre et de byssus, et se traitant somptueusement tous les jours, « tu as reçu tous tes biens pendant ta vie, *recepisti bona in vitâ tuâ* » (LUC. XVI. 19, 25).

— « Et nu » : Tu as la foi ; mais la foi sans la charité et les œuvres, qui seules tissent des vêtements purs et blancs, pour paraître devant mon Père et moi et mes anges. Ta honteuse nudité ne peut qu'attirer mes foudres sur toi.

Voilà l'état où tombe, malgré ses lumières éclatantes et ses progrès inouïs, et ses richesses, et son opulence, et ses magnificences, l'ange de l'Eglise dans Laodicée, c'est-à-dire le monde entier devenu chrétien : toutes les beautés, les délices et les jouissances de la plus haute et de la plus splendide civilisation, le christianisme dans toutes les splendeurs extérieures, où « il ne manque plus rien », selon l'expression

même de l'Esprit-Saint : *nullius egeo,* plus rien que l'humilité, la charité et la croix de Jésus-Christ dans les cœurs. C'est l'immortification dans le triomphe du Calvaire et « l'orgueil dans la sainteté, dit saint Grégoire le Grand : *qui per arrogantiam sanctitatis extollitur*... Il est pauvre assurément, parce qu'il n'a pas les richesses des vertus; aveugle, parce qu'il ne voit pas sa pauvreté profonde; nu, parce qu'il a perdu la blancheur de sa robe première ; mais ce qui est pire, c'est qu'il ne reconnaît pas qu'il l'a perdue : *pauper utique, quia virtutum divitias non habet ; cæcus, quia nec paupertatem quam patitur, videt ; nudus, quia primam stolam perdidit ; sed pejus, quia nec perdidisse se cognoscit.* (Lib. XXXIV, Moral. cap. III, vel XLI.) »

Ne reconnaissant plus le malheur et le danger de son état, il n'a plus l'esprit de prière, et il se ferme, ou ne s'ouvre plus les sources de la grâce. Or, « personne, dit saint Augustin, n'est assez instruit, personne assez éclairé pour ne plus avoir besoin des lumières d'en haut, car l'accroissement des biens divins ne suffit jamais tellement, qu'une âme raisonnable n'ait plus rien à désirer, pour bien comprendre et bien pratiquer » (Sent. num. 27).

Savoir se connaître et reconnaître son indigence spirituelle, s'humilier, aimer et prier, voilà ce qui manque à l'ange de l'Eglise dans les derniers temps, et ce que le divin Maître continue de lui apprendre, avec une piquante mais compatissante ironie :

℣ 18. « Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, pour t'enrichir, et des vêtements blancs, pour te vêtir et cacher la honte de ta nudité, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. »

« Je te conseille » : Remarquons le choix et la dé-

licatesse de ce verbe. Il ne dit pas je t'ordonne, *jubeo*, mais je te conseille, *suadeo tibi*, tant le Seigneur respecte sa créature et ménage sa liberté. « Pour vous, dit la Sagesse, quoique vous soyez le puissant Dominateur, vous jugez avec calme, et vous nous dirigez avec un grand respect : *tu autem Dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et magna reverentia disponis nos* (XII, 18). » Mais il a ici une autre raison d'en agir avec douceur : à l'homme orgueilleux et présomptueux, qui se complaît sur le bord de l'abîme, on a tout au plus un conseil à donner, une parole impérieuse l'exaspérerait, et précipiterait sa chute.

— « D'acheter » : Allusion à son opulence. Acheter désigne les généreux efforts que doit faire l'âme tiède pour coopérer à la grâce et recouvrer la ferveur, comme si Jésus-Christ disait : « Aux vrais pauvres en esprit, je fais des dons gratuits; mais comme tu nages dans l'or et que tu ne manques de rien, j'y mets pour toi un haut prix, et je veux qu'il t'en coûte de grands sacrifices. « Je te conseille donc d'acheter. »

— « De moi », de moi qui n'avais pas où reposer ma tête pendant que les renards avaient leurs tanières, et qui, mourant sur la croix dépouillé de tout, ai mérité à mes élus tous les véritables et impérissables trésors.

— « De l'or éprouvé au feu, pour t'enrichir », car ton or et tes richesses, comme tes vertus, n'ont qu'un faux éclat, et sont remplis de scories et d'éléments impurs, qui ne résisteront pas au feu de mon jugement. Mais l'or que je t'offre, c'est l'or de la charité, l'or de mon ardent amour, qui donnant du prix et un éternel éclat à toutes tes œuvres, les rendra incor-

ruptibles, et rien ne pourra les détruire, pas même les flammes de ma justice.

— « Et des vêtements blancs, pour te vêtir, et cacher la honte de ta nudité » : Ces vêtements blancs sont toutes sortes de bonnes œuvres fondées sur la foi, la charité, l'innocence et la pureté de la vie. Car la foi seule, sans les œuvres, n'est qu'une foi morte, et ne saurait couvrir ton ignominie, ni te rendre impénétrable aux traits de ma colère.

— « Et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies » : Ce collyre n'est pas pour fortifier tes yeux de chair; ils ne voient et n'admirent que trop tes frivoles magnificences et ton éphémère prospérité, qui, te voilant la vue sur ta véritable grandeur et tes impérissables trésors, t'aveugle sur ton sort éternel. Mais ce collyre, ce remède divin, je te conseille de l'acheter, pour arrêter les mortelles fluxions des yeux de ton âme, et fortifier ta vue dans les choses spirituelles par la méditation de ma vie, de mon amour, de mes souffrances et de ma mort pour toi; par la considération de tes fins dernières et de ton jugement qui approche... par un rigoureux examen de ta conscience... afin que tu gémisses sur ton périlleux état, et que, pour y échapper, tu implores, dans ton épouvante et ton humiliation, ma grâce et mes miséricordes.

℣ 19. « Moi, je reprends et je châtie ceux que j'aime : ranime donc ton zèle et fais pénitence. »

« Moi, je reprends et je châtie ceux que j'aime » : A cette miséricordieuse sévérité, qui ne reconnaît le zèle et l'ardent amour de Jésus pour les âmes ? « Ton Dieu, ton Rédempteur, celui qui te châtie, dit saint Augustin, c'est ton père qui t'instruit. Pourquoi ? afin que tu reçoives son héritage. Ne vaut-il pas mieux

qu'il te punisse pour te sauver, que s'il t'épargnait pour t'abandonner (serm. LV, 5) ? » Heureux celui qui sait adorer la verge dont le frappe son Sauveur ! « *Et adoravit fastigium virgæ ejus* » (Hebr. XI, 21). « Bienheureuse l'âme qui se hâte de baiser le sceptre redoutable de son époux et de son roi » (Esth., V. 2) ! « car, dit saint Bernard, la colère de Dieu est sur celui qu'il ne châtie pas » (Méd., c. VI).

— « Ranime donc ton zèle et fais pénitence » : Je t'aime, réponds à mon amour par ta ferveur. Mais j'aime aussi les âmes, le prix de mon sang : ranime ton zèle pour les sauver. Et comme tu les as exposées à périr, pendant que tu vivais dans les jouissances et les délices du monde, que tu n'as point correspondu aux grâces et aux moyens extraordinaires que je t'avais procurés pour leur salut, et que tu n'as point pansé avec assez de zèle, lorsqu'elles sont revenues si universellement à moi, les plaies qu'elles avaient reçues dans la grande tribulation, fais pénitence pour arrêter la contagion de ton scandale et ranimer celles qui languissaient avec toi. La pénitence, qui édifie les peuples par un heureux changement de vie, est aussi l'élément de la piété des pasteurs, la source de mes grâces et de mon amour, et le salut du troupeau.

℣ 20. « Voici que je suis à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. »

Le Seigneur pouvait-il nous annoncer en termes plus clairs son second avènement ? Lorsque le voyageur, parti depuis longtemps pour une contrée lointaine, est à la porte et qu'il frappe, n'est-ce pas qu'il est de retour ? Et le souper, auquel il invite ses amis,

n'annonce-t-il pas la cessation des travaux et la fin de la journée ?

« Voici que je suis à la porte et je frappe » : Que par cette figure Jésus-Christ entende son second avènement, c'est ce qu'il nous enseigne expressément lui-même dans son Evangile :« Lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez, dit-il, que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte : *cùm videritis hæc omnia, scitote quia (Filius hominis) prope est in januis* (Matth. xxiv, 33). » Ce que tous les commentateurs entendent du jugement dernier : le sens du texte est évident ; « toutes ces choses, *hæc omnia* » sont la conversion des Juifs, la prédication d'Enoch et d'Elie, la persécution de l'Antechrist, la prédication de l'Evangile dans le monde entier ; or tout cela s'est accompli au sixième âge, comme on l'a vu sommairement dans la sixième épître, et comme on le verra plus amplement et formellement au sixième sceau, à la sixième trompette et à la sixième coupe.

Donc le divin Samaritain qui était parti pour son long voyage, après avoir pansé le blessé trouvé à demi mort sur le chemin de Jéricho, et l'avoir déposé dans l'hôtellerie, c'est-à-dire, après avoir relevé le genre humain mortellement blessé par le péché, et l'avoir confié à son Église, est de retour pour récompenser ceux qui l'ont soigné (Luc, x, 34-35), pour punir les meurtriers, et rendre à chacun selon ses œuvres : « Voici que je suis à la porte et je frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso.* »

—« Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui » : Le Sauveur s'adresse au monde entier au moment où il va finir d'y recueillir ses élus. Mais le *si* dubitatif laisse trop entendre que beaucoup

n'entendront pas sa voix, ne voudront pas comprendre les signes terribles, manifestes de son prochain avènement. Hélas ! il en sera du second comme du premier où le grand nombre s'aveugla et s'endurcit, malgré l'éclat de ses miracles et le plein accomplissement des oracles de ses prophètes; et comme au temps de Noé, où; malgré la prédication de cent vingt ans du patriarche (Gen. VI, 3), les hommes, abandonnés aux jouissances et aux plaisirs, furent surpris tout à coup par le déluge : « *et non cognoverunt donec venit diluvium et tulit omnes* : *ita erit et adventus Filii hominis* (Matth. XXIV, 39). »

—« Et je souperai avec lui et lui avec moi » : Le verbe grec δειπνήσω exprime absolument le même sens que le latin *cœnabo* et le français je souperai. Jésus-Christ, par cette nouvelle expression, fortifie et confirme le sens de la précédente pour désigner son second avènement et la réfection ou la vie éternelle, après la journée de cette vie, comme on le voit au reste expressément plus loin : « Heureux ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau : *beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* (XIX, 9) ! » et comme on le voit aussi non moins clairement dans l'Evangile : « or je vous dis que personne de ces hommes qui ont été appelés, ne goûtera mon souper : *dico autem vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam* (Luc, XIV, 24) », ce que tous les commentateurs entendent à la lettre du festin ou bonheur éternel.

En effet, le souper, chez tous les peuples anciens, Juifs, Grecs et Romains, était le grand et dernier repas de la journée. C'est au souper qu'ils se reposaient et se récréaient de leurs labeurs avec leur famille et leurs

amis ; c'est au souper qu'ils célébraient les noces, à l'éclat des flambeaux ; c'est au souper que le soldat oubliait ses fatigues et ses combats : « Compagnons, disait Léonidas à ses trois cents Spartiates, dînons maintenant, nous souperons aux enfers : *prandete hic, commilitones, in inferno cœnaturi.* » Or, c'est à cet ancien usage que Notre-Seigneur fait allusion ici et dans son Evangile, mais avec cette particularité remarquable qu'il se sert dans ses paraboles de l'expression dîner, *prandium*, ἀριστον, lorsqu'il appelle les peuples par sa grâce dans l'Eglise militante (Matth. xxii, 4-6) ; tandis que le souper, *cœna*, το δειπνον, est l'expression consacrée pour signifier les joies et les félicités de l'Eglise triomphante (Luc. xiv, 24).

Nous devons conclure que, par ces expressions : « Voici que je suis à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi », il nous annonce, dans le vrai sens littéral et prophétique, la fin des travaux de cette vie, le terme de ses épreuves, la cessation de ses maux, de ses misères, de ses luttes, et que l'Epoux va paraître pour recevoir l'Epouse et réunir tous ses serviteurs, tous ses amis, au souper des noces éternelles.

℣. 21. « Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône. »

« Celui qui vaincra » : Il y aura toujours des vainqueurs, c'est-à-dire des saints, même au milieu de l'immense tiédeur du dernier âge ; et jamais l'Eglise ne cessera de vaincre et de donner des enfants et des élus à son Epoux.

— « Je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur

mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône » : Ces paroles et les dernières du verset précédent, « je souperai avec lui et lui avec moi », sont le précis manifeste de ces autres paroles du Sauveur dans son Evangile : « Pour vous, qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations, je vous ai préparé le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël (Luc, XXII, 28-30). » Et il est remarquable que Jésus faisait ces promesses à ses disciples après la cène, à l'heure de sa passion, les entretenant de son second avènement.

Le trône promis ici aux vainqueurs ne signifie donc pas seulement le repos après le combat, les splendeurs de la gloire après la victoire, mais aussi le pouvoir de juger avec lui : *ut sedeatis super thronos judicantes.* « En vérité je vous dis que pour vous qui m'avez suivi, lorsque, au temps de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (Matth. XIX, 28). » Par les douze apôtres il faut entendre aussi tous les saints, qui ont cru et pratiqué la foi des Apôtres; et par les douze tribus d'Israël, tous les peuples et toutes les nations qui doivent être jugés : « Par le trône, dit saint Thomas, après saint Grégoire le Grand et beaucoup d'autres, est signifiée la puissance judiciaire que le Christ a reçue de son Père, et c'est en cela qu'il est dit assis sur le trône de son Père. Quant aux autres saints, ils tiennent cette puissance du Christ; et c'est en ce sens qu'ils sont dits assis sur le trône du Christ, d'après ce

texte de saint Matth. (xix, 28) : « Vous serez assis, vous aussi, sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (3e p. q. LVIII, art. IV ad 3). »

Or, parce que c'est à la fin du 7e âge, âge du jugement des peuples, λαων δικη, que tous les saints doivent exercer leur puissance judiciaire, Jésus-Christ en renouvelle la promesse, et il promet particulièrement ici aux vainqueurs de l'âge de tiédeur, pour les exciter, de les faire asseoir aussi sur son trône, comme les assesseurs et les participants de sa majesté dans les suprêmes et formidables assises qu'il va ouvrir, et qui vont terminer les destinées des peuples dans le temps et les fixer dans l'éternité : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo ; sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus.*

Ainsi le divin Sauveur promet à ses élus les récompenses selon leurs combats et leurs victoires dans chacun des âges :

Dans l'âge d'Ephèse, où les apôtres prêchent partout son Evangile : « l'arbre de vie dans le paradis de son Dieu (II, 7) » ;

Dans l'âge de Smyrne ou des Martyrs : « la couronne de vie et la préservation de la seconde mort (id. 10, 11) » ;

Dans l'âge de Pergame et des noires hérésies : « la manne cachée, et la pierre éclatante de blancheur où sera inscrit leur nom nouveau (id. 17) » ;

Dans l'âge de Thyatire, où les peuples et les rois se soumettent à l'Eglise comme Epouse du Fils de Dieu : « le sceptre de fer qui doit régir les puissances rebelles, et l'étoile du matin », parce qu'ils ont vaincu les ténèbres de la barbarie, pour entrer dans la lumière des enfants de Dieu (id. 26-28) ;

Dans l'âge de Sardes, où la pseudo-Renaissance, la pseudo-Réforme et le pseudo-Philosophisme, rougissant du Dieu du Calvaire, ramènent les dieux de l'Olympe et tournent en dérision l'Eglise du vrai Dieu et le vrai Dieu lui-même, Jésus-Christ promet « aux vainqueurs de les vêtir du vêtement des triomphateurs, de les conserver dans le livre de vie, et de confesser leur nom devant son Père et devant ses anges (III, 5) » ;

Dans l'âge de Philadelphie, où la grande Révolution s'abandonne à l'athéisme, au matérialisme et à toutes les opinions qui dégradent l'humanité, avant d'aller tomber sous la verge de l'Antechrist, il promet à tous ceux qui viendront l'adorer dans le sein de l'Eglise, à la suite de la tribu de Juda, « d'en faire des colonnes dans le temple de son Dieu, et d'y inscrire le nom de son Dieu et le nom de la cité de son Dieu, la nouvelle Jérusalem, et son nom nouveau (id. 12) » ;

Enfin, dans l'âge de Laodicée, qui va terminer les siècles par le jugement universel, il promet à tous ceux qui resteront victorieux « de les faire asseoir avec lui sur son trône pour juger toutes les générations (id. 21) ».

℣ 22. « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » Cette parole est répétée sept fois, pour bien faire entendre qu'elle ne s'adresse pas à une Eglise ou à des Eglises particulières ; mais à toute l'Eglise, à l'Eglise universelle dans tous les lieux et dans tous les âges, signifiée par le nombre sept et par les sept dons de l'Esprit-Saint. Voyez chap. II, 7.

Nous voilà arrivés à la fin de la première série de visions. Qui n'a compris que les sept Epîtres, prises

à la lettre, sont obscures ou en complète contradiction avec l'histoire ? mais qui ne voit aussi que, prises allégoriquement, elles sont une claire prophétie et une admirable histoire de l'Eglise, depuis le premier jusqu'au second avènement du Sauveur, et que, dans cette série comme dans les suivantes, est manifestement « consigné l'ordre des temps » si bien aperçu et signalé par Tertullien et les premiers pères ? *In Apocalypsi Joannis, ordo temporum sternitur* (de Resur. xv). »

Cette première série est la base des séries suivantes, et les suivantes la confirmation de celle-ci.



CHAPITRE IV

Transition de la série des sept Epîtres à la série des sept Sceaux. — Du trône promis aux vainqueurs dans la dernière Epître, Jésus-Christ remonte au trône de son Père, où il est assis depuis son Ascension. — Description du trône de Dieu, et préambule à la seconde série de visions.

1. Après cela, je vis, et voici une porte ouverte dans le ciel, et la voix, la première que j'avais entendue comme d'une trompette qui me parlait, me dit : Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver après cela.

Post hæc vidi ; et ecce ostium apertum in cœlo ; et vox prima quam audivi, tamquam tubæ loquentis mecum, dicens : Ascende huc, et ostendam tibi quæ oportet fieri post hæc.

2. Et aussitôt je fus ravi en esprit : et voilà qu'un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un assis.

2. Et statim fui in spiritu; et ecce sedes posita erat in cœlo, et supra sedem sedens.

3. Et celui qui était assis était semblable à l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine, et autour du trône était un arc-en-ciel semblable à la vision d'une émeraude.

3. Et qui sedebat, similis erat aspectui lapidis jaspidis et sardinis ; et iris erat in circuitu sedis, similis visioni smaragdinæ.

4. Et autour du trône vingt-quatre trônes : et sur les trônes vingt-quatre vieil-

4. Et in circuitu sedis sedilia viginti quatuor ; et seniores sedentes, circum-

lards assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or.

5. Et du trône sortaient des éclairs et des voix et des tonnerres: et devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu.

6. Et en face du trône comme une mer de verre semblable à du cristal : et au milieu du trône et autour du trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière.

7. Et le premier animal était semblable à un lion, et le second animal semblable à un veau, et le troisième avait un visage comme d'un homme, et le quatrième animal était semblable à un aigle volant.

8. Et les quatre animaux avaient chacun six ailes, et autour et au-dedans ils étaient pleins d'yeux, et ils n'avaient point de repos jour et nuit, disant : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant qui était et qui est et qui doit venir.

9. Et lorsque les animaux rendaient gloire et honneur et bénédiction à celui qui est assis sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles,

10. Les vingt-quatre vieil-

amicti vestimentis albis, et in capitibus eorum coronæ aureæ.

5. Et de throno procedebant fulgura, et voces et tonitrua ; et septem lampades ardentes ante thronum, qui sunt septem spiritus Dei.

6. Et in conspectu sedis tamquam mare vitreum simile crystallo ; et in circuitu sedis, quatuor animalia plena oculis ante et retro.

7. Et animal primum simile leoni, et secundum animal simile vitulo, et tertium animal habens faciem quasi hominis, et quartum animal simile aquilæ volanti.

8. Et quatuor animalia, singula eorum habebant alas senas; et in circuitu, et intus plena sunt oculis ; et requiem non habebant die ac nocte, dicentia : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est.

9. Et cum darent illa animalia gloriam, et honorem, et benedictionem sedenti super thronum, viventi in sæcula sæculorum;

10. Procidebant viginti

lards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône, disant :

11. Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles étaient et qu'elles ont été créées.

quatuor seniores ante sedentem in throno, et adorabant viventem in sæcula sæculorum, et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes :

11. Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem, et virtutem ; quia tu creasti omnia, et propter voluntatem tuam erant, et creata sunt.

℣ 1. « Après cela je vis, et voici une porte ouverte dans le ciel, et la voix, la première que j'avais entendue comme d'une trompette qui me parlait, me dit : Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver après cela. »

« Après cela », c'est-à-dire après la première série de visions que saint Jean vient de raconter, depuis le ℣ 10 du chap. I jusqu'au ℣ 22 du chap. III ;

— « Je vis » : L'apôtre voit donc réellement toutes les figures qu'il décrit ; mais, comme pour les Epîtres, il faut continuer d'en chercher l'esprit et la vérité sous les voiles de la métaphore et de l'allégorie ;

— « Et voici » : Préposition qui, dans les prophètes, désigne que l'objet annoncé est digne d'une vive attention ;

— « Une porte ouverte dans le ciel » : Cette porte ouverte dans le ciel signifie que de nouveaux et grands mystères vont être révélés ; car le ciel n'est pas le ciel aérien, ni sidéral, mais l'Empyrée, où Dieu décrète,

en présence de ses anges et de ses saints, les grands événements qui s'accomplissent sur la terre, et d'où il les révèle à ses prophètes : *est Deus in cœlo revelans mysteria* (DAN. II, 28)

— « Et la voix, la première que j'avais entendue comme d'une trompette qui me parlait, me dit » : Cette voix, c'est la voix du Fils de l'homme, comme on l'a vu au chap. I, ℣℣ 10-13, où elle parlait, en effet, à l'apôtre avec le son éclatant de la trompette. C'est donc la voix du divin Maître révélant tout à son disciple, en sorte que cette prophétie est toujours la prophétie, « la révélation de Jésus-Christ » (I, 1).

— « Monte ici » : C'est du sommet des hautes montagnes terrestres que les mortels découvrent les vastes horizons ; c'est de la cime des collines éternelles que tu vas contempler les immenses espaces des siècles, et les grands événements qui s'y accomplissent.

— « Et je te montrerai ce qui doit arriver après cela » : Déjà tu as aperçu l'histoire de mon Eglise sous un premier aspect ; tu vas la voir sous de nouvelles faces, lutter et grandir contre les fureurs et les séductions des peuples et des rois et des faux prophètes, jusqu'à ce qu'elle ait éteint l'Antechrist même dans le sang de mes martyrs. Ce seront des événements qui troubleront le cours des âges, des révolutions qui bouleverseront les nations et renverseront les empires. Il faut qu'ils remuent la terre et les cieux pour former mes élus. Mais ils n'ébranleront jamais l'édifice que j'ai bâti, non sur le sable, mais sur la pierre. Tu vas en être le témoin, le prophète et l'historien, pour l'enseignement des siècles futurs et la confusion des ennemis de mon nom.

℣ 2. « Et aussitôt je fus ravi en esprit; et voilà

qu'un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un assis. »

« Et aussitôt je fus ravi en esprit » : Jésus-Christ commande et donne à la fois les moyens d'obéir; il commande à son apôtre de monter dans le ciel, et l'élève aussitôt, comme Paul, Daniel et ses grands prophètes, à cet état de ravissement et d'extase qui le transporte dans un monde tout surnaturel, et l'introduit dans les secrets divins et les plus impénétrables mystères du passé, du présent et de l'avenir. — « Et voilà qu'un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un assis » : Ce trône ne peut être que pour le Souverain du ciel, et celui qui est assis, le Souverain même du ciel.

Ce trône n'est pas l'Eglise militante, ni même dans l'Eglise militante, comme l'entendent quelques-uns dans un sens plus mystique que littéral. La scène n'est plus sur la terre, depuis que la voix divine a dit du haut du ciel : « Monte ici. » Elle est donc dans l'Eglise triomphante, dans l'Empyrée.

Le trône n'est pas non plus la multitude des saints, puisque les saints sont figurés autour du trône par les vingt-quatre vieillards, leurs chefs; ni les neuf chœurs des anges, car les anges sont également représentés environnant le trône.

Le trône, c'est l'immense élévation, la majesté, la puissance et la gloire, et toutes les infinies perfections de l'essence divine, où Dieu repose comme dans un trône éclatant, immuable au sein de son éternité. Et celui qui est assis « *supra sedem sedens* » n'est pas Jésus-Christ comme homme, puisque comme tel il est représenté sous la figure de l'Agneau recevant le livre de celui qui y réside, ni même le Père seul, mais

24

l'ineffable et incompréhensible Trinité, le Dieu trin et un, à qui les quatre animaux mystiques, à l'instar des séraphins d'Isaïe (VI, 3), chantent l'incessant et sublime Trisagion : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était et qui est et qui sera » ; « où évidemment, en ce qu'il est dit trois fois saint, nous reconnaissons la trinité des personnes, et en ce qu'il est dit une seule fois le Seigneur, l'unité de la nature divine : *ubi prorsùs in eo quod dicitur tertio sanctus, personarum trinitatem ; in eo vero quod dicitur semel Dominus, divinæ naturæ cognoscimus unitatem (de Fide ad Petrum* I, 6). »

Ainsi l'entendent, avec saint Augustin, saint Fulgence, saint Ambroise, saint Epiphane, les saints Grégoire de Nysse et de Nazianze, les Pères et les conciles, particulièrement le cinquième concile œcuménique.

℣ 3. « Et celui qui était assis était semblable à l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine, et autour du trône était un arc-en-ciel semblable à la vision d'une émeraude. »

Trois pierres précieuses, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus incorruptible et de plus durable dans le monde, figurent donc ce mystère : le jaspe, le Père; la sardoine, le Fils, et l'émeraude avec l'arc-en-ciel, le Saint-Esprit.

NOTA. — Pour l'interprétation de ces admirables emblèmes, nous suivrons Théophraste, Pline, Solinus et les anciens auteurs, que recommande saint Jérôme et que suivent les Pères et les anciens commentateurs. « Quant aux auteurs et lapidaires modernes, observe très bien *Corn. a Lap.*, il ne connaissent parfois de ces antiques pierres précieuses que le nom, et nous offrent souvent pour telles, des pierreries qui n'ont, avec les antiques décrites par les anciens auteurs, aucune ressemblance. »

Reprenons notre texte :

« Et celui qui était assis était semblable à l'aspect d'une pierre de jaspe. » : Selon nos auteurs, le jaspe verdâtre, veiné, nuancé à l'infini et très dur, est regardé comme la plus antique des pierres précieuses : « *antiquitatis gloriam retinet* » (Pline). Il est opaque et quelquefois transparent, et d'un prix inestimable, il unit le vert de l'émeraude à des veines de pourpre et de sang.

Par sa couleur verte, emblême de la vie, il symbolise le Dieu vivant; par sa dureté, *firmissimus, et la gloire de son antiquité,* son éternité; par ses nuances si variées, ses perfections infinies; par sa pourpre et ses veines de sang au milieu du vert de l'émeraude, sa souveraine justice tempérée par ses infinies miséricordes. Semi-opaque et semi-transparent, il figure aussi le Dieu caché à l'impie, « *Deus absconditus* (Is. XLV, 15) », et comme visible à l'âme fidèle.

Enfin, le jaspe, selon Pline, est la première et la plus antique de toutes les pierres précieuses : « *antiquitatis gloriam retinet* ». Il symbolise donc plus particulièrement le Père, que Daniel appelle aussi l'Ancien des jours : « *Antiquus dierum sedit... Filius hominis veniebat et usque ad Antiquum dierum pervenit* » (VII, 9, 13, 22).

— « Et de sardoine » : La sardoine est couleur de chair et transparente, « en sorte, dit Cornelius à Lapide, d'après Pline, que l'on dirait la chair de l'homme convertie en pierre précieuse transparente et resplendissante : *ita ut caro humana in gemmam pellucidam et splendentem videatur conversa.* Corn. à Lap. Apoc. XXI, 20; Pline lib. XXXVII cap. VI, alias VII.

D'où, en hébreu, son nom d'*Odem*, chair d'Adam, et en latin *carnerina*. Or, qui ne voit que la sardoine, chair de l'homme ou chair d'Adam, représente de la manière la plus admirable et la plus expressive la seconde personne de la Trinité, le Fils de Dieu, le Verbe fait chair : « *et Verbum caro factum est* » ? Mais Pline ajoute que la sardoine peut ne former avec le jaspe qu'une seule et même pierre, qu'il appelle sardo-jaspe. N'est-ce pas l'admirable traduction de cette parole du Fils de Dieu : « *Ego et Pater unum sumus* » (Joan. x, 30) ?

— « Et autour du trône était un arc-en-ciel semblable à la vision d'une émeraude » : L'iris ou arc-en-ciel fut toujours le signe de l'alliance de Dieu avec les hommes, alliance promise par le Père, contractée par le Fils dans l'Incarnation, et consommée par le Saint-Esprit, par la communication de la grâce dans l'exil et de la gloire dans la patrie. C'est pourquoi la couleur de l'émeraude, parce qu'elle figure l'Esprit-Saint, est ici la seule nommée parmi toutes les autres couleurs qui forment l'arc céleste. L'émeraude est du vert le plus parfait, et, par sa beauté, « elle surpasse, dit Solinus, le charme de toute autre verdure : *virore superat herbas et gramina* (cap. XVII) ». Elle est donc le plus haut symbole de l'espérance et de l'élévation des âmes au-dessus des choses du monde. Or, l'Esprit-Saint est aussi lui-même le divin Paraclet, l'Esprit consolateur, réalisant toutes les promesses et les espérances données par le Père et renouvelées par le Fils ; et c'est lui qui, par sa puissance et ses lumières, nous fait triompher de tous les charmes trompeurs d'un monde séducteur. « L'émeraude, par sa couleur et sa beauté, dit encore Pline, remplit les yeux et ne les

rassasie jamais : *suo virore et pulchritudine oculos implet, nunquam satiat* (lib. XXXVII, cap. v). » Or, non seulement plus on reçoit ici-bas les grâces et les faveurs de l'Esprit-Saint, plus on les aime et plus on les désire ; mais jamais on ne sera rassasié de la gloire et des délices infinies qu'il nous communiquera dans le ciel.

La couleur de l'émeraude a la douceur de l'huile vierge, et néanmoins la splendeur et l'éclat de la foudre, d'où lui vient son nom grec σμαραγδος, *fulgurans*, foudroyante. Et tel est aussi l'Esprit-Saint. Couvrant de son ombre la Vierge des vierges, il fait germer en elle l'auteur de la grâce; et descendant avec le bruit du tonnerre, en flammes et en langues de feu sur les apôtres, il les transforme en hérauts de l'Evangile ; et en se répandant dans les cœurs, comme une huile pure, il en guérit toutes les blessures, et y produit les mâles vertus des athlètes de Jésus-Christ.

L'émeraude communique sa vive couleur à tout ce qui l'approche, et tout semble reverdir autour d'elle : « *Sibi proxima virore suo inficit et colorat* (Solinus). » Ainsi le Saint-Esprit opère aussi comme une nouvelle création, et vivifie, et renouvelle la face de la terre : « *Emittes spiritum tuum et creabuntur; et renovabis faciem terræ* (Ps. CIII, 30). »

La transparence et la limpidité de l'émeraude sont telles, que les Augustes et les Césars s'en faisaient, dans les spectacles, les plus parfaits miroirs : « *Subinde pulcherrimi speculi vicem gerit* (Pline). » — « *undè Nero gladiatorum pugnas per smaragdam spectabat.* » C'est aussi aux lumières de la grâce du Saint-Esprit que les saints, plus grands que les Césars, apprennent à lire au fond de leur âme, à connaître Dieu et à se

connaître eux-mêmes, et à contempler les mystères de leur foi et de leur salut.

Enfin, selon Théophraste, l'émeraude procède du jaspe, qui souvent, selon Pline, ne fait qu'une même chose avec la Sardoine. Tel est aussi l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils : « *qui ex Patre Filioque procedit* ».

Mais le sens des Ecritures est inépuisable et les vues de l'Esprit-Saint multiples. Ainsi plusieurs voient aussi, dans la figure de l'iris, l'immaculée et glorieuse vierge Marie, et c'est avec raison. Car qu'est-ce que l'iris ou l'arc-en-ciel ? N'est-ce pas la nuée légère aux ondes pures en face des rayons du soleil, et les réfléchissant en mille agréables couleurs :

Mille trahens varios adverso sole colores?

Or, Marie, par toutes ses vertus et sa profonde humilité, ne fut-elle pas cette nuée mystérieuse : « *ecce nubecula parva* », annoncée par le prophète Elie au coupable Israël (III Reg. XVIII, 44), et toujours en face du soleil de justice et de miséricorde, et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint ? cette nuée bénie, qui devait « pleuvoir le juste et donner son Sauveur à la terre » (Is., XLV, 8) ? « cette nuée légère, où devait monter, comme sur son char de guerre, le Fils de Dieu, pour renverser les ennemis de son nom et de la gloire de son Père : *ecce Dominus ascendit super nubem levem, et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulachra Ægypti a facie ejus* » (Is. XIX, 1) ? Et au ciel, n'est-elle pas plus que jamais l'espérance de ceux qui combattent sur la terre, et la joie et le bonheur des élus?

Enfin, dans le jaspe verdâtre, couleur de l'eau, et la

sardoine couleur de feu, beaucoup d'autres voient aussi avec raison, que si Dieu exerça un premier châtiment général par un déluge d'eau, il exercera son suprême jugement par un déluge de feu ; et de même que l'arc-en-ciel fut la première fois le signe de l'alliance entre Dieu et les hommes, il sera la seconde fois l'assurance de leur résurrection et de leur réunion avec Dieu dans l'immortalité, la justice de Dieu marchant toujours avec sa miséricorde : « *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (Habac. III, 2). »

℣ 4. « Et autour du trône vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre vieillards assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or. »

« Et autour du trône, où siège le Très-Haut, vingt-quatre trônes inférieurs, où sont assis les vingt-quatre vieillards », rangés non en cercle entier, ni en carré, comme on l'entend quelquefois ; car, par cette disposition, la moitié des vieillards se trouverait derrière le trône ; mais en demi-cercle, devant le trône même, en sorte que tous puissent contempler Dieu face à face.

Le nombre vingt-quatre ne doit pas se prendre non plus à la lettre, mais dans un sens symbolique et sacré, et par conséquent indéterminé. Car il est formé de deux fois douze, nombre mystique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Or, disent les pères et les saints docteurs, et nommément saint Augustin, le nombre douze désigne une certaine universalité, étant composé de quatre multiplié par trois, trois désignant les trois personnes divines, et quatre les quatre points cardinaux d'où se tirent tous les élus, qui ont eu la foi explicite ou implicite à la sainte Trinité, et qui ont vécu dans cette foi et l'espérance et la charité.

« Les vingt-quatre vieillards, dit très bien Bossuet,

c'est l'universalité des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs : ceux de l'Ancien paraissent dans les douze patriarches, et ceux du Nouveau dans les douze apôtres. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que ce qui s'accomplit dans le Nouveau Testament est figuré et commencé dans l'Ancien. Cette même universalité des saints est représentée ci-dessous dans les douze portes de la cité, où sont écrits les noms des douze tribus, et dans les douze fondements de cette même cité, où sont écrits les noms des douze apôtres (XXI, 12, 14). »

On doit ici regarder principalement, dans les chefs de l'ancien et du nouveau peuple, les pasteurs et les docteurs; et en un mot, on voit dans ces vingt-quatre vieillards toute l'Eglise représentée dans ses conducteurs.

Et c'est ce que nous font clairement entendre au chapitre suivant les vingt-quatre vieillards eux-mêmes, dans leur sublime chant à la gloire de l'Agneau : « Vous nous avez rachetés pour Dieu dans votre sang, de toute tribu et langue et peuple et nation, et vous nous avez faits pour notre Dieu rois et prêtres, et nous régnerons sur la terre (v. 9-10). » Ce ne sont pas, en effet, les douze patriarches, ni les douze apôtres seuls, puisqu'ils étaient tous de la même nation, mais toute l'Eglise et tous les saints qui la composent, « qui ont été rachetés de toute tribu et langue et peuple et nation » ; et tous ont été faits rois et sacrificateurs pour Dieu, et juges avec l'Agneau, pour régner sur la terre, et la juger, et la dominer au grand jour du jugement. Et c'est pourquoi saint Pierre appelle tous les chrétiens « une race choisie de prêtres

et de rois : *vos autem genus electum, regale sacerdotium* (I, Pet. II, 9) » ; et saint Paul enseigne à tous les fidèles qu'ils seront les juges des puissances du monde et de l'enfer : « *An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt?... Nescitis quoniam angelos judicabimus?* (I, Cor. VI, 2-3). » C'est le même enseignement dans les anciens prophètes : « Les trônes furent placés et l'Ancien des jours siégea... Les juges prirent séance et les livres furent ouverts... L'Ancien des jours vint : et il donna aux saints du Très-Haut la puissance de juger... *Judicium sedit, et libri aperti sunt... Venit Antiquus dierum : et judicium dedit sanctis Excelsi* (Dan., VII, 9, 10, 22). »

« C'est alors, dit aussi la Sagesse, que les justes s'élèveront avec une grande fermeté contre ceux qui les auront accablés de tribulations : *tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt* (Sap. V, 1). »

Concluons donc, après de si éclatants et de si invincibles témoignages, que les vingt-quatre trônes et les vingt-quatre vieillards figurent tous les justes et tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, établis comme assesseurs du souverain Juge, dans les formidables assises qu'il ouvrira à la fin des siècles, pour tout rétablir dans l'ordre et la justice, et rendre à chacun selon ses œuvres.

Pour toi, chrétien, qui es tenté de trembler devant les jugements du monde et de te courber sous le joug de Satan, souviens-toi, si tu es fidèle, que tu es appelé, toi aussi, à juger le monde et les suppôts et les anges de Satan.

En attendant, le pouvoir des saints n'est point lié ; ils règnent et jugent avec Jésus-Christ pour exaucer

nos prières, protéger son Eglise, et mettre un frein à la fureur de ses persécuteurs, comme on le voit plus loin (chap. VI, 9-11; XX, 4).

— « Vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or » : Les vêtements blancs appartiennent aux triomphateurs, et désignent aussi leur sainteté et leur félicité ; et les couronnes d'or leur immortelle royauté.

℣ 5. « Et du trône sortaient des éclairs et des voix et des tonnerres ; et devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu. »

« Et du trône sortaient des éclairs et des voix et des tonnerres » : Allusion à la loi donnée à Moïse sur le Sinaï, au milieu des éclairs, des voix et des tonnerres: « *et ecce cœperunt audiri tonitrua, ac micare fulgura... cunctus autem populus videbat voces* (Exod. XIX, 16 ; XX, 18) » ; et aux apôtres dans le cénacle : « *et factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis... et repleti sunt omnes Spiritu sancto* (Act. II, 2-4) » ; c'est dans cet appareil formidable que la loi du Seigneur recevra au jugement dernier sa terrible sanction : « *et tunc plangent omnes tribus terræ ; et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate* (Matth., XXIV, 30 ; Apoc., I, 7). » Car si Dieu a des trônes et des couronnes d'or pour ceux qui le craignent et qui l'aiment, il a de redoutables châtiments pour ceux qui le bravent.

— « Et devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu » : Allusion aux sept esprits, ou dons de l'Esprit-Saint, qu'Isaïe voyait reposer sur celui qui fut « la tige et la fleur de la racine de Jessé (XI, 1-3) » ; et aux sept lampes ardentes du

chandelier de Moïse (Exod. xxv, 37); et au candélabre d'or du prophète Zacharie (iv, 2) ; autres figures des sept dons de l'Esprit-Saint, qui, après avoir éclairé et sanctifié la cité militante par la communication de la grâce dans les sept sacrements, ne cessera d'illuminer et de glorifier la cité triomphante, en lui communiquant la gloire.

Et qu'on ne dise pas, comme plusieurs avec Bossuet : « Il convient au Saint-Esprit d'être dans le trône, et non pas devant le trône, comme un simple ornement du temple de Dieu. »

Beaucoup d'autres leur répondent avec saint Thomas : « L'Esprit septiforme est devant le trône, parce qu'il se montre présent en illuminant ceux en qui habite et repose le Fils, savoir : les anges et les justes et les saints : *qui est in conspectu throni ejus, id est qui se præsentem ostendit, illuminando eos in quibus Filius sedit et quiescit, scilicet Angelos et Justos et Sanctos.* »

Non, le Saint-Esprit n'est pas « un simple ornement », mais tout l'ornement « du temple de Dieu », toute l'illumination du monde spirituel et de la cité céleste, puisqu'il y continue ou y achève, par la communication de la gloire, ce qu'il avait commencé sur la terre par la communication de la grâce : « *Charitas Pater est, gratia Filius, communicatio Spiritus sanctus, o beata Trinitas* (off. SS. Trinit.). »

Car, il ne faut pas l'oublier, depuis l'ouvrage commencé de notre salut, il y a deux états divers, deux modes d'être du Saint-Esprit aussi bien que du Fils, qu'il est essentiel de distinguer.

En thèse éternelle, et abstraction faite de la Rédemption, les trois personnes divines sont également dans

le trône; et ce sont les perfections infinies de l'essence divine qui forment ce trône même, Dieu ne se reposant qu'en lui-même, et ne subsistant que par lui-même. Mais dans l'hypothèse de la Rédemption, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être et ils sont réellement figurés dans les Ecritures, et selon le plus rigoureux langage de l'Eglise, hors du trône et même loin du trône, le Fils descendant au milieu de notre race déchue pour s'y incarner et la racheter, et le Saint-Esprit y étant envoyé pour la sanctifier et la renouveler; œuvre immense que ces deux personnes divines complètent dans l'Eglise triomphante par la béatification et la glorification des élus, ce qu'exprime admirablement notre Révélation, en nous représentant le Fils sous la figure « de l'agneau s'approchant du trône pour recevoir de celui qui y est assis le livre des sept sceaux (v, 6-7) », et le Saint-Esprit sous la figure « de sept lampes ardentes devant le trône, et illuminant toute la cité céleste. »

Au reste, c'est le sens précis du contexte, affirmant expressément qu'il n'y a d'autre lumière dans le ciel que la lumière de Dieu : « et la cité n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer : car la clarté de Dieu l'illumine : et sa lampe est l'Agneau » (xxi, 23); « et il n'y aura plus de nuit : et ils n'auront pas besoin de la lumière du soleil ni de la lumière de la lampe, car le Seigneur Dieu les illuminera » (xxii, 5). Il n'est donc besoin dans le ciel d'aucune lumière créée.

Par « les sept lampes ardentes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu », entendre des anges, c'est donc un sens aussi contraire à l'esprit du texte qu'à la lettre du contexte; car c'est « le Seigneur

Dieu ou l'Esprit-Saint et l'Agneau » qui illuminent les anges et les saints, et non les anges ni les saints qui éclairent la glorieuse Jérusalem, illuminée, est-il dit, par les seules splendeurs de la Divinité.

℣ 6. « Et en face du trône comme une mer de verre semblable à du cristal : et au milieu du trône et autour du trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière. »

« Et en face du trône comme une mer de verre semblable à du cristal » : Quelle est cette mer céleste qui est en face du trône de Dieu ? Faudrait-il se contenter de répondre comme M. l'abbé Drach, et se ranger avec lui à la curieuse opinion de dom Calmet ? « Comme le remarque avec raison dom Calmet, dit-il, il est préférable de ne pas chercher ici de mystère, et de ne voir dans cette mer qu'un ornement comme les bassins et jets d'eau dans le palais des rois d'Orient. » Une pareille interprétation n'a-t-elle pas la couleur d'un rationalisme beaucoup trop allemand ? En tout cas, elle diffère essentiellement de celle de saint Jérôme, qui ne trouve dans cette divine révélation aucun détail, aucun mot inutile, et voit un mystère, et même plusieurs mystères dans chaque mot : « *Tot habet secreta quot verba : parum dixi, in verbis singulis multiplices latent intelligentiæ.* »

Reconnaissons d'abord que les commentateurs en donnent de ravissantes interprétations mystiques et morales.

Selon les uns, avec Primase, saint Anselme et saint Thomas, cette mer figure le baptême, qui purifie les âmes et les rend transparentes comme le verre, pour laisser pénétrer les rayons de la grâce et les vertus infuses, et le cristal symbolise le caractère indélébile du sacrement.

Selon d'autres, avec Denis le Chartreux, elle est l'emblème de la pénitence : les eaux sont les larmes du pécheur, le verre transparent c'est la sincérité de la confession, et le cristal la fermeté du bon propos.

Plusieurs y voient encore, avec saint Thomas, la figure des Ecritures et de la parole de Dieu, 1° parce qu'elle purifie : « *Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis* » (Joan., xv, 3); 2° parce qu'elle éclaire : « *præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* » (Ps., xviii, 9); 3° parce qu'elle affermit : « *in corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi* » (Ps., cxviii, 11). Et cette mer est dite en présence du trône, parce que nous devons fréquemment méditer les Ecritures en présence de Dieu pour arriver jusqu'à Dieu.

Par la mer, disent-ils encore, on peut aussi entendre le sens historique, par le verre le sens moral, et par le cristal le sens allégorique; et par ces trois sens on arrive au sens anagogique, qui nous introduit dans la contemplation des choses éternelles.

Voilà déjà de très beaux sens mystiques et moraux, et beaucoup plus instructifs que « les bassins et jets d'eau dans le palais des rois d'Orient ».

Mais ils ne sauraient s'appliquer qu'aux fidèles dans la voie, *in via*. Or l'Esprit-Saint vient de transporter le prophète dans les sublimes régions de l'immuable patrie. Aussi, André de Césarée et Arétas, s'y élevant avec lui, entendent-ils par la mer céleste les innombrables multitudes des anges et des saints, se fondant sur ce texte : « *aquæ quas vidisti...populi sunt et gentes et linguæ* », que nous lisons au chap. xvii, 15. Mais outre que ce texte ne vient pas à la cir-

constance, leur interprétation, qui fut aussi une erreur d'Origène sur le 6e ℣ du chap. I de la Genèse, ne saurait se soutenir ici. Car saint Jean distingue formellement trois choses : la mer, les anges et les saints, puisqu'il nous montre la mer en face du trône : « *et in conspectu sedis tanquam mare vitreum...* » les phalanges angéliques autour du trône : « *et vidi et audivi vocem angelorum multorum in circuitu throni* (v, 11) », et les saints debout sur la mer : « *et vidi... eos qui vicerunt bestiam... stantes super mare vitreum habentes citharas Dei* (xv, 2). » Les anges, les saints et la mer sont donc trois choses bien distinctes. Quelle est donc cette mer à la lettre ? Moïse nous en apprend la formation au chap. I, ℣℣, 6, 8 de la Genèse, David la chante dans ses psaumes, et Daniel, au cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise, chap. III, ℣. 60, l'énumère parmi les premiers et les plus sublimes ouvrages de la création :

Moïse : « Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux. Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui sont sous le firmament de celles qui étaient sur le firmament. Et il fut fait ainsi. Et Dieu donna au firmament (en hébreu rakia, expansion) le nom de ciel (scamaïm, Scam-maïm, là sont les eaux, *ibi aquæ*). »

Or le firmament du ciel, au-dessus duquel sont les eaux supérieures, n'est évidemment pas, comme l'ont prétendu Calvin et quelques autres exégètes irréfléchis, notre air atmosphérique qui charrie les nuages, emmagasine les pluies, les neiges, la grêle et la foudre, et qui s'élève si peu au-dessus de nos têtes ; car il est encore dit au quatrième jour : « Que des luminaires soient faits dans le firmament du ciel, et partagent le

jour et la nuit : *Fiant luminaria in firmamento cœli, et dividant diem ac noctem* (ibid. ℣℣. 14-15). » Or il est bien clair que le soleil, qui préside au jour, et la lune et les étoiles à la nuit, sont bien au delà de notre atmosphère, dans laquelle s'élèvent les oiseaux, et que la Genèse place expressément sous le firmament du ciel : *et volatile super terram sub firmamento cœli* (℣ 20). Le firmament du ciel est donc cette immense expansion de l'espace, ces incalculables hauteurs, où tous les astres parcourent leur carrière comme une armée rangée en bataille, dans l'ordre marqué dès le commencement par le doigt du Créateur. Or c'est encore au-dessus que Moïse place les eaux supérieures et les immortels rivages de l'Empyrée. Aussi est-ce ce que chante David à la louange du Créateur : « Louez-le, cieux des cieux ; et que toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux, louent le nom du Seigneur : *laudate eum, cœli cœlorum ; et aquæ omnes, quæ super cœlos sunt, laudent nomen Domini* » (Ps. CXLVIII, 4), et ce que constate pareillement Daniel dans sa sublime progression descendante de tous les ouvrages de la création, en plaçant ces eaux supra-célestes immédiatement après les anges : « Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur ; cieux, bénissez le Seigneur. Toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux, bénissez le Seigneur : *Benedicite, Angeli Domini Domino ; benedicite, cœli, Domino. Benedicite, aquæ omnes quæ super cœlos sunt, Domino* (Dan. III, 58-60). » Dans cet ordre admirable, le soleil, les astres et toutes les autres créatures ne viennent qu'après (ibid. 60-68).

C'est la presque unanime interprétation des Pères et des grands commentateurs :

Sur ces eaux, dit le cardinal Bellarmin, Ps. CXLVIII,

4, il y a des choses qui doivent être hors de controverse; d'autres permises à la discussion des hommes. On doit regarder comme certain :

« Premièrement, que ces eaux sont corporelles, non spirituelles, en quoi Origène a été convaincu d'erreur par saint Epiphane, dans sa lettre à Jean, évêque de Jérusalem, que saint Jérôme a traduite en latin, et par Basile et Ambroise, dans l'œuvre des six jours (Origène, poussant à l'excès le sens allégorique, prétendait que les eaux au-dessus du firmament étaient les anges, et les eaux au-dessous, les démons);

« Secondement, que ces eaux sont au-dessus du ciel éthéré, et non dans le ciel aérien; car, dans ce passage, le prophète indique qu'elles sont au-dessus des cieux des cieux, parce qu'après avoir dit : Louez-le, cieux des cieux, il ajoute aussitôt : Et toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux, c'est-à-dire des cieux des cieux qu'il avait immédiatement nommés; et dans le ps. CIII, le prophète parlant du même ciel, dit : Vous avez étendu le ciel comme un pavillon : vous avez couvert d'eau sa surface; et Moïse place clairement, au premier chap. de la Genèse, des eaux au-dessus du firmament, dans lequel firmament il place ensuite les étoiles. Ce qui est encore très clair dans l'hymne des trois enfants, au troisième chap. de Daniel, où sont énumérés tous les ouvrages du Seigneur : en premier lieu sont placés les anges, ensuite les cieux et les eaux qui sont au-dessus des cieux; viennent après, le soleil et les étoiles, et les autres ouvrages inférieurs; et ce sentiment est celui des anciens Pères, comme nous l'avons noté dans le ps. CIII, 2;

« Troisièmement, que ces eaux sont incorruptibles et éternelles; car pour les choses qu'il vient

d'énumérer, il est dit dans le verset suivant : il les a établis pour toujours et pour les siècles des siècles : *statuit ea in æternum, et in sæculum sæculi* (Bellarm. explan. in Ps., CXLVIII, 4). »

Parmi les Pères nombreux qui partagent ce sentiment, outre ceux que cite Bellarmin, on peut nommer saint Justin, saint Jean Chrysostome, Théodoret, saint Hilaire, saint Augustin, le V. Bède qui résume la tradition; parmi les savants juifs, Philon et Josèphe; et parmi nos commentateurs Procope, Rupert, Gennade, Molina, Corn. a Lapide, et le savant hébraïsant Genebrard, qui traite d'absurde l'opinion de quelques-uns, qui, par les eaux supérieures, entendent les nuages et les pluies : « *Absurdè aliqui nubes, vel pluvias interpretantur.* » Ainsi, à la suite de la tradition et des plus imposantes autorités interprétant Moïse et les prophètes, nous avons donc trouvé les eaux supracélestes, qui remplissent l'océan empyréen, et forment « en face du trône du Dieu trin et un, comme une immense mer de verre semblable à du cristal ».

Merveille de la toute-puissance divine, elles reçurent avec l'Empyrée, dès leur création, toute leur perfection, leur beauté, leur pureté et leur incorruptibilité. Le monde inférieur sera détruit ou entièrement changé, sinon quant à sa substance, du moins quant à sa forme, et tout renouvelé comme un vieux vêtement : *Sicut vestimentum veterascent. Et sicut opertorium mutabis eos* (Ps. CI, 27, 28). Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et la mer d'ici-bas, symbole de l'inconstance, du trouble et des orages et des afflictions ne sera plus : et *vidi cœlum novum et terram novam, et mare jam non est* (XXI, 1). Mais l'Empyrée et les eaux empyréennes seront toujours les mêmes :

elles comptent parmi les créatures de Dieu qui portent le sceau de l'éternité : *Statuit ea in æternum.*

Mais qui pourrait en dire l'éminente destination dans le temps et la sublime fin dans l'éternité? Et pourquoi, en les créant, l'Esprit de Dieu, planant sur elles, comme l'aigle sur ses petits : *et Spiritus Dei ferebatur super aquas* (Gen., I, 2), les séparait-il des eaux inférieures, et les purifiait-il de tout élément corruptible et imparfait inhérent à nos eaux sublunaires ?

Entendons encore les Pères et les grands commentateurs :

1° Les uns, avec saint Justin, enseignent qu'elles servent de frontières aux immenses régions éthérées, et compriment le firmament, qui serait emporté audelà de ses prodigieuses hauteurs : « *Sunt ibi hæ aquæ ad deprimendum firmamentum ne sursum feratur* » ;

2° D'autres, avec le V. Bède, qu'elles sont destinées à tempérer la chaleur de ces milliards de globes incandescents, qui se meuvent avec une rapidité vertigineuse dans les champs de l'éther : « *ad temperandum calorem ex vi et motu siderum ortum* » ;

3° Ceux-ci ajoutent qu'elles réfractent les rayons du soleil et des astres, pour les renvoyer avec plus de force sur la terre : « *sunt ibi ad hoc ut solis stellarumque radios reverberent, eosque deorsum ad terram repellant* » ;

4° Ceux-là pensent que, rapides comme la lumière et puissantes comme la foudre, une partie de ces eaux rompant, au commandement de Dieu, les cataractes des cieux, fit déborder le déluge de Noé au-dessus des plus hautes montagnes : « *positæ ibi fuerunt hæ aquæ ad hoc, ut in diluvio Noe per cataractas emissæ terram obruerent* ».

Mais si elles contribuent à l'harmonie de l'univers dans le temps, quelle ne sera pas leur part dans sa splendeur et sa magnificence dans l'éternité !

L'Esprit-Saint, par le Prophète royal, nous fait admirer la gloire et la puissance du Seigneur dans la voix de nos grandes eaux terrestres, et le flux et le reflux, et les tempêtes et les sublimes élévations de la mer qui ceint notre globe : « *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est Dominus fortitudinem... elevaverunt flumina vocem suam : elevaverunt flumina fluctus suos. A vocibus aquarum multarum. Mirabiles elationes maris.* »

Mais le Seigneur est bien plus admirable dans les hauteurs des cieux : « *Mirabilis in altis Dominus* (Ps. CII). » Qu'on se figure, en effet, cet immense océan supercéleste, qui couvre l'immensité des rivages empyréens, où se reflètent, comme dans un limpide et parfait miroir, les infinies perfections du Très-Haut. C'est bien aussi la mer, mais la mer sans agitation, sans aucun trouble ni amertume ; la mer créée pour le spectacle, la joie et les délices des anges et des saints ; la mer recevant toutes les formes les plus ravissantes, les couleurs et les splendeurs les plus éblouissantes et les plus agréables, les aspects les plus capables de flatter et de reposer le regard des immortels. Notre arc-en-ciel, dans son plus parfait éclat, ne saurait nous en offrir qu'une imparfaite image. Et de même que nos eaux sublunaires vivifient l'air que respirent ici-bas les mortels, les eaux supérieures plus pures et plus subtiles que l'air et que l'éther, formeront, pour les corps ressuscités et régénérés, comme une atmosphère de vie et d'immortalité (Lessius, lib. III, *de summo bono, 8 ;* Guillaume de Paris, lib. I, *de universo, 39* ; Corn. à Lap., *Gen.* I, 6).

Mais qui pourrait dire toutes les merveilles que contempleront les élus, au sein de cet océan de merveilles? Ils marcheront sur les ondes de cette mer transparente comme le verre et ferme comme le cristal, chantant sur leurs harpes d'or leur délivrance et les miséricordes de l'Eternel : *stantes super mare vitreum habentes citharas Dei* (xv, 2), et disant : « Bénissez le Seigneur, toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux : *benedicite aquæ omnes quæ super cœlos sunt Domino;* louez-le, cieux des cieux, et que toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur : *laudate eum, cœli cœlorum, et aquæ omnes quæ super cœlos sunt laudent nomen Domini.* »

Que la demi-science d'un monde demi-savant, qui ne voit rien au delà de son expérience et de son faible télescope, qui s'est échoué dans le darwinisme et le bestialisme, méconnaisse ces sublimes vérités ; tout vrai sage dira avec saint Augustin : » L'autorité de l'Ecriture est plus grande que toute la capacité du génie humain : *major est hujus scripturæ auctoritas quam omnis humani ingenii capacitas* » ; ou avec Newton, dans ses plus grandes découvertes : « Je ne suis qu'un enfant occupé à ramasser des cailloux sur le rivage, tandis que l'immense océan de la vérité s'étend inexploré devant moi. » Il est fâcheux que d'honnêtes exégètes se laissent entraîner à la remorque de la science du jour.

— « Et au milieu du trône et autour du trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière »: Par le milieu du trône, nous devons entendre l'hypopodium, ou espace qui sépare le trône de Dieu des siéges des vingt-quatre vieillards, et nous représenter les quatre animaux mystiques formant, à l'instar des

vingt-quatre vieillards, un demi-cercle autour et en face du trône de Dieu. Deux sont au milieu du demi-cercle, et les deux autres aux extrémités. Ils sont, par conséquent, tous quatre devant le trône, et aucun derrière. C'est donc un contresens de les faire courir autour du trône, comme le font quelques-uns ; ou d'en placer trois en triangle et de faire voler l'aigle au-dessus du trône, ce qui n'est pas plus convenable, rien n'étant au-dessus de la divinité et du trône de Dieu. On doit encore se figurer le lion et le bœuf, nommés les premiers dans le verset suivant, au milieu de l'arc, et l'homme et l'aigle, nommés les derniers, aux deux extrémités ; en sorte qu'en partant de la droite du trône, nous avons l'homme figurant saint Matthieu, le lion saint Marc, le bœuf saint Luc, et l'aigle saint Jean, ordre consacré par le canon des Ecritures dans le concile de Trente, et par la tradition. Ainsi, les quatre animaux mystiques forment le premier demi-cercle ; les vingt-quatre vieillards le second demi-cercle, et les anges, comme on le voit au chapitre suivant, un troisième demi-cercle autour du trône de la majesté divine, ainsi qu'on le voit dans un tableau du VIIIe siècle.

Mais quels sont précisément ces quatre animaux mystiques, dont le nom grec ζωα, signifie êtres vivants, et dont les yeux dont ils sont pleins, *ante et retro*, désignent la science parfaite de tous les secrets et mystères du passé et de l'avenir ? — Nous allons voir qu'ils figurent et ne peuvent figurer explicitement que les quatre évangélistes, et implicitement les prophètes et tous les écrivains sacrés. Car, premiers secrétaires de Jésus-Christ, qui leur enseigne tout ce qu'il apprit de son Père : « *omnia*

quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis (Joan., xv, 15) », ils sont chargés d'interpréter les ombres, les figures, les types et les prophéties de l'ancienne loi, de nous en montrer l'accomplissement dans la loi nouvelle, et de nous révéler, selon l'enseignement du divin Maître, les mystères de l'autre vie.

℣ 7. « Et le premier animal était semblable à un lion, et le second animal semblable à un veau, et le troisième avait un visage comme d'un homme, et le quatrième animal était semblable à un aigle volant. »

« Et le premier animal était semblable à un lion » : Il figure saint Marc commençant son Evangile en faisant entendre la voix du divin Précurseur, comme celle du lion qui rugit dans le désert : préparez la voie du Seigneur; « *vox clamantis in deserto : parate viam Domini* (S. Jérôme) ».

On peut présumer que saint Marc est ici nommé le premier, parce qu'il fut l'archichancelier du prince des apôtres.

— « Et le second animal semblable à un veau. » Le veau est la victime des sacrifices : il désigne saint Luc, parce qu'il commence sa divine narration par le sacerdoce et le sacrifice de Zacharie : « *quia a Zacharia sacerdote sumpsit initium* (S. Hieron.) ».

— « Et le troisième avait un visage comme d'un homme. » Il représente saint Matthieu, qui entre dans son récit par la généalogie humaine du Sauveur : « *quia quasi de homine exorsus est scribere : liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham* (S. Hier.). »

— « Et le quatrième animal était semblable à un aigle volant » : Qui ne reconnaît saint Jean, qui, prenant les ailes de l'aigle, s'élève jusque dans le sein de

Dieu pour raconter l'éternelle génération du Verbe? « *Quarto, aquilæ facies significat Joannem, quia sumptis pennis aquilæ, et ad altiora festinans, de Verbo Dei disputat* (Id.). »

Voilà l'interprétation non seulement de saint Jérôme, mais aussi de saint Irénée, saint Victorin, saint Athanase, saint Ambroise, saint Augustin, du vénérable Bède, de saint Grégoire le Grand, saint Anselme, saint Pierre Damien, saint Thomas, et d'un grand nombre de commentateurs, comme Primase, Richard de Saint-Victor, l'abbé Rupert, Haymon, le cardinal Hugo; celle, en un mot, qui réunit les plus nombreux et les plus graves témoignages, et que l'Eglise consacre, pour ainsi dire, dans ses offices. (Voyez les leçons du II Noct. des saints Evangélistes et de l'octave de S. Jean.)

Le sage Corneille de la Pierre s'érige néanmoins contre ce presque unanime sentiment. Voici ses raisons : 1° « ces quatre animaux sont les mêmes que ceux d'Ezéchiel; or dans Ezéchiel, au chap. x, ils sont appelés chérubins; donc ce sont des anges. » Mais on répond, d'après saint Grégoire le Grand (homil. III, liv. I) et saint Pierre Damien (serm. II *de S. Matthæo*) : ce n'est point parce qu'ils sont des anges, mais parce qu'ils sont des hommes remplis de la science et de la connaissance des mystères de Dieu et des lumières de l'Esprit-Saint, qu'ils sont appelés chérubins, comme ils le proclament ici eux-mêmes dans leur cantique à l'Agneau : « Vous nous avez rachetés pour Dieu dans votre sang : *redemisti nos Deo in sanguine tuo* (v, 9) .» Or ce sont les hommes, et les hommes seuls, et non les anges, qui ont été rachetés par le sang de l'Agneau.

2° « Saint Jean, dit encore Corneille de la Pierre,

n'avait pas encore écrit son Evangile; or, comment aurait-il pu se contempler lui-même dans le ciel comme quatrième évangéliste ? » D'abord il n'est pas certain que saint Jean n'ait écrit son Evangile qu'après son Apocalypse; mais *transeat*. Peut-on refuser à Jésus-Christ et à son Esprit, qui est l'esprit des prophètes, de révéler saint Jean lui-même à lui-même, dans une vision toute prophétique, où sont préfigurés tant d'événements cachés sous les voiles et dans les profondeurs de l'avenir? Mais entendons encore les saints docteurs répondre par la voix de saint Pierre Damien : « Saint Jean n'est-il pas plus que prophète, lui qui, contre l'ordinaire des prophètes, se vit lui-même en esprit, et qui, au milieu des nombreux mystères de ses célestes révélations, pendant qu'il contemple la figure d'un aigle qui vole, s'y reconnaît véritablement lui-même? (Serm. II, *de S. Joan., Ev.*) »

Les objections du savant commentateur se réduisent donc à rien. Au reste il finit par en détruire lui-même toute la force au chap. VIII, 3. Là il reconnaît que saint Jean « vit dans le ciel avec leurs palmes et leurs robes blanches et leurs couronnes, les âmes de fidèles de la gentilité qui vivaient encore sur la terre », parce que, ajoute-t-il, « elles devaient être béatifiées, et recevoir leurs couronnes après cette vie. »

Ce n'est donc pas impunément et sans se contredire que l'on peut s'attaquer à un enseignement reçu par les saints docteurs et consacré, pour ainsi dire, par la liturgie sacrée.

Mais nous devons opposer ici une autre raison au sentiment contraire. L'Eglise est enseignée, le fut et le sera toujours par des hommes, prophètes et apôtres,

évangélistes et pasteurs, à la suite du Verbe fait homme. Or pourquoi et comment le serait-elle ici par des anges, fussent-ils des chérubins ? Donc lorsque le premier, le second, le troisième ou quatrième animal mystique dit : « Viens et vois ; *veni et vide* (VI) », c'est un évangéliste qui parle à saint Jean et instruit toute l'Eglise. Mais, de même que les vingt-quatre vieillards représentent tous les élus de l'Ancien et du Nouveau Testament, parce qu'ils en sont la souche et les conducteurs, les quatre animaux évangéliques figurent aussi tous les écrivains sacrés, parce qu'ils en sont la base et la plus haute expression : ainsi Isaïe revit dans saint Marc, qui fait entendre la voix du lion au commencement de son Evangile : *Vox clamantis in deserto* ;

Jérémie, prêtre et victime des péchés de son peuple, dans saint Luc ou le veau du sacifice ;

Ezéchiel, appelé lui-même par l'Esprit-Saint, fils de l'homme, dans saint Matthieu figuré par l'homme ;

Et Daniel s'élève avec saint Jean, comme l'aigle, jusque dans les conseils éternels, où il assiste à la condamnation et au châtiment de l'Antechrist et à la séance formidable du dernier jugement.

Ils figurent aussi implicitement les saints docteurs qui les ont fidèlement interprétés : l'homme, la sagesse de saint Grégoire le Grand ; le lion, la force de saint Ambroise ; le bœuf laborieux, la solidité de saint Jérôme ; et l'aigle, la sublimité de saint Augustin ; comme aussi les grands conciles, qui ont fixé à jamais leur enseiguement, et qui sont comme de nouveaux Evangiles.

Telle est l'admirable harmonie de ces sublimes symboles, où éclate l'unité de la divine révélation, parce

que tous les écrivains sacrés, inspirés par le même Esprit, n'ont qu'une même pensée et une même fin : faire connaître Jésus-Christ dans le monde. Et c'est pourquoi l'Esprit-Saint a choisi, pour figurer le Sauveur, tout ce qu'il y a de plus noble et de plus royal parmi les créatures. « Car il y a quatre créatures, dit la tradition hébraïque, qui ont la royauté dans le monde : l'homme, par rapport à toutes les créatures, l'aigle parmi les oiseaux, le bœuf parmi les troupeaux et le lion parmi les animaux. » Et voilà pourquoi ils sont représentés dans Ezéchiel et saint Jean portant le char de l'Evangile et de la gloire du Fils de Dieu : l'homme proclamant son incarnation ; le bœuf, victime des sacrifices, sa passion ; le lion, par ses rugissements, sa résurrection, et l'aigle, par son vol sublime, son ascension dans les cieux, où il rassemble et couronne ses élus.

℣ 8. « Et les quatre animaux avaient chacun six ailes, et autour et au dedans ils étaient pleins d'yeux, et ils n'avaient point de repos jour et nuit; disant : Saint, saint, saint est le Seigneur le Dieu tout-puissant qui était et qui est et qui doit venir. »

« Et les quatre animaux avaient chacun six ailes, et autour et au dedans ils étaient pleins d'yeux » : Les quatre évangélistes ont chacun six ailes, qui, multipliées par quatre, forment le nombre mystique et parfait de vingt-quatre, nombre égal à celui des vingt-quatre vieillards; car de même que les vingt-quatre vieillards figurent tous les saints des deux Testaments, ils représentent tous les écrivains sacrés de l'une et l'autre loi. Ils ont des rapports essentiels avec les deux séraphins d'Isaïe (VI, 2) et les quatre chérubins d'Ezéchiel (I, 6), pour figurer l'action souverainement

éclairée de la Providence dans l'enseignemeut et le gouvernement du monde ; et des différences marquées pour caractériser l'Ancien et le Nouveau Testament. Les deux séraphins d'Isaïe, qui ont six ailes, ne volent que de deux, deux voilant la face de Dieu, et les deux autres ses pieds : *duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant*, ce qui signifie que beaucoup de mystères sont encore voilés par les ombres de la loi.

Les quatre chérubins d'Ezéchiel n'ont que quatre ailes, et ne se servent aussi que de deux « pour porter le char de la gloire de Dieu » ; et « avec les deux autres ils se couvrent le corps », c'est-à-dire le corps ou la lettre de la loi ancienne, qui ne s'expliquera que par la loi nouvelle. C'est au « Verbe fait chair, la lumière du monde » qu'il appartient d'en briser l'écorce, d'en écarter les voiles pour en faire resplendir l'esprit et la vérité. C'est pourquoi, en donnant son Esprit à son Eglise, il l'a départi avec plus de libéralité à ses évangélistes. Aussi les quatre animaux emblématiques nouveaux, admis à contempler de plus près le trône de la majesté de Dieu, ont-ils leurs six ailes libres et déployées, et sont-ils pleins d'yeux devant et derrière, autour et au-dedans, « *ante et retro... et in circuitu et intus plena sunt oculis* », pour signifier qu'ils ont la pleine révélation de tous les mystères dont Dieu veut instruire l'univers jusqu'à la consommation des siècles pour former ses élus.

— « Et ils n'avaient point de repos jour et nuit, disant » : C'est-à-dire toujours, en tout temps ils louent le Seigneur par eux-mêmes dans le ciel, et sur la terre par la voix de l'Eglise et de tous ceux qui croient à l'Evangile :

« *Benedicam Domino in omni tempore* »; « *Deum incessabili voce proclamant* », disant, dans leur ravissement et la contemplation de son essence divine :

— « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était et qui est et qui doit venir » : Allusion au même cantique chanté par les Séraphins dans Isaïe (chap. VI, 3). Toute la tradition, les souverains Pontifes, les Pères et les conciles n'ont cessé de voir dans ce sublime Trisagion la haute expression du mystère de la sainte Trinité : trois personnes en Dieu dans l'unité d'une seule nature divine. « Nous y reconnaissons clairement la trinité des personnes, dit saint Augustin, en ce qu'il y est dit trois fois saint, et l'unité de la nature divine, en ce qu'il n'y est dit qu'une fois Seigneur Dieu tout-puissant, » (lib. I *de fide ad Petrum*, cap. I). Ainsi l'interprètent le pape Alexandre Ier (epist. I^a^) au commencement du second siècle, Origène (homil. 4), saint Ambroise (lib. III, *de Spiritu Sancto*, cap. XXII), saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Grég. de Nysse, saint Basile, saint Epiphane, saint Jean Damascène, le conc. de Chalcédoine et le second de Constantinople, V^e^ œcuménique; en un mot toute l'Eglise, avant, pendant et après l'arianisme. C'est donc retomber, à la suite de Rosenmuller et de Calvin, dans l'arianisme ou le rationalisme, que de ne voir, avec quelques catholiques modernes, dans le sublime Trisagion d'Isaïe et de saint Jean, qu'un superlatif pour exprimer l'excellence de la divinité.

— « Qui était et qui est et qui doit venir »: Périphrase pour exprimer l'ineffable nom de Jéhovah : « *Ego sum qui sum* (Exod. III, 14). » Aucun autre nom ne saurait désigner l'essence divine, qui est comme

l'océan sans bornes de l'Etre infini (saint Aug., saint Jean Damasc., saint Thom., et alii). Nous avons vu, chap. I, 4, que le grec ο ερχομενος pouvait se traduire par « qui sera », ou « qui doit venir ». La Vulgate latine a préféré, non sans raison, ce dernier : « *qui venturus est* », faisant allusion au jugement universel, la pensée d'un Dieu souverain juge étant plus efficace que l'idée d'un Dieu régnant pour affermir le juste et faire trembler le méchant : « Rien ne sert tant à une vie pure, dit saint Ambroise, que de croire à un juge qui doit venir, qui connaît tout ce qui est caché, qui s'offense de tout ce qui est impur, et qui se complaît dans tout ce qui est honnête (*Lib. Offic.* cap. XXVI). »

9. « Et lorsque les animaux rendaient gloire et honneur et bénédiction à celui qui est assis sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles, »

« Et lorsque les animaux rendaient gloire et honneur et bénédiction » : La gloire peut être attribuée particulièrement au Père, « *Pater gloriæ* (Eph. I, 17) », qui a tout créé; l'honneur au Fils, qui a tout restauré : « *instaurare omnia in Christo* (ibid. 10) »; et la bénédiction, ou action de grâce, selon le grec, au Saint-Esprit, qui a tout sanctifié et mis le sceau à toutes les promesses : « *Signati estis Spiritu promissionis sancto* (ibid. 13). »

— « A celui qui est assis sur le trône » : au Dieu trin et un.

— « Qui vit dans les siècles des siècles. » Si Dieu se glorifie d'avoir la plénitude de l'être, il se glorifie aussi d'être le Dieu vivant. Et c'est pourquoi, lorsqu'il choisit Moyse pour être le chef de son ancien peuple, il lui dit : « Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.*

Dites aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous : *Qui est misit me ad vos.* (Exod. III, 14.) » Et c'est lorsque Pierre a proclamé le Christ « Fils du Dieu vivant », qu'il est établi conducteur du peuple nouveau : « *Vivo ego ; et implebitur gloria Domini universa terra* (Num. XIV, 21). »

℣ 10. « Les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône, disant : »

« Les vingt-quatre vieillards » : Rappelons-nous qu'ils représentent tous les saints de l'une et l'autre loi.

— « Se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône » : Nous devons donc nous figurer l'innombrable multitude des élus se prosternant à la fois devant la majesté divine.

— « Et ils jetaient leurs couronnes devant le trône » : Par cette action en usage dans l'antiquité, ils reconnaissaient que tous leurs mérites venaient de Dieu, et ils lui en faisaient hommage. Ainsi Tiridate, roi d'Arménie, reconnaissant devoir sa couronne à l'empire romain, la déposait devant l'image de César (Tacite, Ann., XV, 29). « Jeter leurs couronnes devant le trône de Dieu, dit, en effet, saint Grégoire le Grand, c'est ne pas s'attribuer à eux-mêmes les victoires de leurs combats, mais à Celui de qui ils savent avoir reçus leurs forces pour le combat : *coronas namque suas ante thronum Dei mittere, est certaminum suorum victorias non sibi tribuere, sed auctori à quo sciunt vires accepisse certaminis* (in Job). » Ils disent avec Isaïe : « *Omnia enim opera nostra operatus es nobis* » (XXVI, 12) ; avec le Psalmiste : « *Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam* » (CXIII, 9) ; et,

avec la Reine de tous les saints : « *Fecit mihi magna qui potens est* » (Luc, I, 49).

— « Disant » :

℣ 11. « Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles étaient, et qu'elles ont été créées. »

« Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance » : Les vieillards ratifient et redisent à leur tour la doxologie des Evangélistes, parce que tous les saints, dans le ciel comme sur la terre, n'ont d'autres maximes et d'autres sentiments que les maximes et les sentiments de l'Evangile. Seulement, au lieu de la bénédiction, les vieillards disent la puissance, qui, par métonymie, a la même signification. Car dans la création comme dans la Rédemption éclate toujours la vertu de l'Esprit-Saint, qui mérite leurs louanges et leurs actions de grâces.

Si le Père a tout créé par le Fils, c'est par le Saint-Esprit qu'il a tout disposé, et orné la terre et les cieux. « *Verbo Domini cœli firmati sunt* : *et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum* » (Ps. XXXII, 6) ; et si, dans la Rédemption « c'est le Père qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique », c'est son Esprit tout-puissant qui, par l'efficacité de ses dons, a parfait toute l'œuvre du Père et du Fils. Ainsi ont été formés tous les élus, par la coopération des trois personnes divines, et c'est pourquoi tous les élus les unissent et les chantent dans une même et sublime trilogie.

— « Parce que vous avez créé toutes choses » : Rien

n'était que l'être infini, et tout a été créé par lui ; et sans lui rien n'aurait été produit, pas un atome dans l'ordre physique et naturel, ni une bonne œuvre ni une seule bonne pensée dans l'ordre surnaturel.

— « Et que c'est par votre volonté qu'elles étaient et qu'elles ont été créées » : Mais si elles étaient, comment peut-on dire qu'elles ont été créées ? — « Elles étaient, répond Bossuet, dans les décrets éternels. » — « Elles étaient, dit aussi saint Thomas, dans la prédestination du tout-puissant Ouvrier, et elles ont été créées dans son œuvre visible. » — « Elles étaient, dit aussi Alcazar, dans l'ordre de la nature, et elles ont été créées dans l'ordre de la grâce, qui, restaurant le monde perdu par le péché, est une nouvelle création. »

Néanmoins Erasme, Vatable et plusieurs autres lisent dans leurs manuscrits « εισι, elles sont » ; mais le manuscrit de Vérone et d'autres très autorisés portent l'imparfait « ησαν et εισαν », et « la leçon de la Vulgate est ancienne », ajoute Bossuet, et elle présente un sens aussi orthodoxe, aussi naturel, et plus profond et plus sublime ; et l'on ne comprend pas les scrupules de quelques-uns pour admettre en Dieu les idées éternelles et la préordination de toutes choses avant de les créer. Ainsi le plan de l'édifice est dans l'idée de l'architecte avant d'être exécuté ; tel aussi le tout-puissant Ouvrier avait conçu, dans ses desseins immuables, toutes les œuvres que librement il voulait réaliser par son action créatrice, pour sa gloire et le bonheur de ses élus.

Mais l'une et l'autre leçon n'en foudroie et n'en pulvérise pas moins tous ces systèmes aussi absurdes qu'impies du panthéisme, du matérialisme et de l'éter-

nité de la matière, renouvelés d'Epicure et de Manès, qui, de nos jours, corrompent les peuples et perdent les âmes, la société et les Etats, et dont les auteurs plagiaires se croient progressistes, tout en reculant aux époques les plus corrompues et les plus ténébreuses de la sophistique hérésiarque et païenne.

CHAPITRE V

Continuation du préambule à la seconde série de visions. — Livre scellé de sept sceaux. — L'Agneau seul capable de l'ouvrir. — Cantique de toutes les créatures à l'Agneau.

1. Et je vis dans la droite de celui qui est assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors scellé de sept sceaux.

2. Et je vis un ange fort proclamer d'une grande voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux ?

3. Et personne ne pouvait ni dans le ciel ni sur la terre, ni sous la terre ouvrir le livre ni le regarder.

4. Et moi je pleurais beaucoup, de ce que personne n'était trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder.

5. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point : voici que le lion de la tribu de Juda, la racine de David a vaincu pour ouvrir le livre et en lever les sept sceaux.

6. Et je vis, et voici, au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu

Et vidi in dextera sedentis supra thronum, librum scriptum intus et foris, signatum sigillis septem.

2. Et vidi Angelum fortem, prædicantem voce magna : Quis est dignus aperire librum, et solvere signacula ejus ?

3. Et nemo poterat, neque in terra, neque subtus terram, aperire librum, neque respicere illum.

4. Et ego flebam multum quoniam nemo dignus inventus est aperire librum, nec videre eum.

5. Et unus de senioribus dixit mihi : Ne fleveris ; ecce vicit leo de tribu Juda, radix David, aperire librum, et solvere septem signacula ejus.

6. Et vidi ; et ecce in medio throni et quatuor animalium, et in medio seniorum,

des vieillards, un agneau debout comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre.

7. Et il vint, et il prit le livre de la droite de celui qui est assis sur le trône.

8. Et lorsqu'il eut pris (grec), ouvert (Vulg.) le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints.

9. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été immolé, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang de toute tribu et langue, et peuple, et nation.

10. Et vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu, et nous régnerons sur la terre.

11. Et je vis, et j'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône et des animaux et des vieillards, et leur nombre était des myriades de myriades (grec) et des milliers de milliers

Agnum stantem tamquam occisum, habentem cornua septem, et oculos septem, qui sunt septem spiritus Dei missi in omnem terram.

7. Et venit; et accepit de dextera sedentis in throno librum.

8. Et cum aperuisset librum, quatuor animalia, et viginti quatuor seniores ceciderunt coram Agno, habentes singuli citharas, et phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum;

9. Et cantabant canticum novum, dicentes: Dignus es, Domine, accipere librum, et aperire signacula ejus; quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione;

10. Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes; et regnabimus super terram.

11. Et vidi, et audivi vocem angelorum multorum in circuitu throni, et animalium, et seniorum; et erat numerus eorum millia millium.

12. Disant d'une grande voix : Il est digne l'Agneau qui fut immolé, de recevoir la puissance et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction.

12. Dicentium voce magna : Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem.

13. Et toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre et sous la terre, et sur la mer et dans la mer, je les entendis toutes disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau la bénédiction, et l'honneur, et la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

13. Et omnem creaturam quæ in cœlo est, et super terram, et sub terra, et quæ sunt in mari, et quæ in eo, omnes audivi dicentes : Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum.

14. Et les quatre animaux disaient : Amen, et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles.

14. Et quatuor animalia dicebant : Amen. Et viginti quatuor seniores ceciderunt in facies suas, et adoraverunt viventem in sæcula sæculorum.

℣ 1. « Et je vis dans la droite de celui qui est assis sur le trône un livre écrit dedans et dehors scellé de sept sceaux. »

Ce livre rappelle : 1° le livre scellé d'Isaïe, que ne saura lire l'infidèle Israël, mais que les sourds entendront et que les aveugles liront (XXIX, 11, 18) ; 2° et le livre roulé d'Ezéchiel, qui était écrit en dedans et en dehors, et qui contenait des lamentations, des cantiques et des malheurs (II, 9).

Mais pour l'intelligence de cette figure, n'oublions pas que les pages des livres anciens étaient des membranes ou parchemins que l'on roulait autour d'un

cylindre, à mesure qu'elles étaient écrites, d'où leur vient le nom de volumes, *volumina* ou rouleaux, et on les scellait si les choses écrites devaient demeurer secrètes. On n'écrivait ordinairement qu'en dedans, sur la partie de la membrane la plus unie, la plus commode. Mais si les choses à écrire étaient trop abondantes, alors on écrivait en dehors, sur le dos de la page : *foris*, *in tergo*, comme on le voit aussi dans les auteurs profanes : « Oreste, dit Juvénal, est écrit sur le dos, et n'est pas près de finir » :

Scriptus et in tergo, necdùm finitus Orestes.

On écrivait aussi au dedans l'actif et les affaires heureuses, et au dehors le passif et les revers, d'où ce mot de Pline, qui était fataliste : « Dans tout livre tenu par les mortels, la fortune remplit seule l'une et l'autre page : *in tota ratione mortalium sola Fortuna utramque paginam facit* (lib. II, cap. VII). »

Le livre écrit en dedans et en dehors, et scellé de sept sceaux, que l'apôtre voit dans la droite du Seigneur, contient donc de grands mystères et de nombreux événements heureux et malheureux.

Mais quel est et que contient précisément ce livre ? Les commentateurs nous en donnent généralement des interprétations beaucoup plus mystiques et morales que littérales et prophétiques. Et cependant il est tout prophétique, comme ceux d'Isaïe, d'Ezéchiel et de Daniel, et comme nous l'apprend expressément ici Jésus-Christ même, disant à son apôtre : « Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver ensuite : *Ascende hùc, et ostendam tibi quæ oportet fieri post hæc* (IV, 1). »

Ce livre n'est donc pas l'histoire de Jésus-Christ et

des principaux mystères de sa vie mortelle : l'Evangile l'avait écrite;

Ni la sainte Eucharistie et ses principales merveilles : Jésus-Christ les avait expliquées, à l'occasion de la multiplication des pains (JOAN. VI, 32-59), et dans la dernière cène ;

Ni la simple interprétation des Ecritures, le divin Maître les ayant interprétées à ses apôtres : *aperuit sensum ut intelligerent Scripturas* (LUC. XXIV, 45), et leur ayant envoyé l'Esprit-Saint pour leur enseigner toutes choses : *ille vos docebit omnia* (JOAN. XVI, 13);

Ni la description des sept âges du monde avant la venue du Messie : ce ne serait plus que l'histoire du passé.

Mais il est la description des sept âges futurs du monde, l'histoire prophétique de l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à son triomphe dans le ciel; et par conséquent il est l'Apocalypse elle-même, depuis le chapitre suivant où se lèvent les sceaux, jusqu'au dernier chapitre : *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus* (I, 3).

℣ 2. « Et je vis un ange fort proclamer d'une grande voix : qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux ? »

Quel est cet ange fort, si ce n'est le puissant messager qui, franchissant les champs immenses de l'Empyrée, vint saluer Marie au nom du ciel, et lui annoncer que, par elle, le Verbe éternel allait habiter la terre? Gabriel signifie, en effet, « force de Dieu ». A lui donc de proclamer devant toute la cour céleste les triomphes et la gloire de l'Agneau.

— « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever

les sceaux ? » Quelle vive attention doit éveiller une interrogation si solennelle !

℣ 3. « Et personne ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni le regarder. »

Si nul homme ne peut lire dans la pensée de l'homme, comment la créature oserait-elle scruter les éternels décrets de son créateur, fût-elle ange, homme ou démon ?

℣ 4. « Et moi, je pleurais beaucoup de ce que personne n'était trouvé digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder. »

L'apôtre pleure amèrement, parce qu'il voit qu'on voudrait lui ouvrir le livre, puisque c'est pour cela qu'il a été ravi au ciel, et parce qu'il sait que ce livre contient le grand mystère des destinées de l'Eglise et du salut du genre humain, et il déplore la perte qu'il va faire, et le monde avec lui, personne ne se trouvant digne de l'ouvrir.

℣ 5. « Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici que le lion de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et en lever les sept sceaux. »

« Et l'un des vieillards me dit » : L'un, *unus*, est un hébraïsme pour signifier le premier, comme dans la Genèse, I, 5, « *dies unus*, le premier jour ». Or, le premier des vieillards est le prince des apôtres, que Jésus-Christ a préposé à la tête de son Eglise, même au-dessus de Moïse, puisque l'Eglise est au-dessus de la Synagogue.

— « Ne pleure point : voici que le lion de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et en lever les sceaux » : Le lion de la tribu de

Juda est une allusion à cette prophétie de Jacob touchant le Messie : *catulus leonis Juda... accubuisti ut leo, et quasi leæna, quis suscitabit eum? Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium* (Gen. xlix, 9-10) ; et la racine de David est une autre allusion à ce passage d'Isaïe : *et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet* (xi, 1). Jessé étant le père de David, Jésus-Christ, comme homme, est le rejeton ou le Fils de David ; mais, comme Créateur et Sauveur, il en est aussi la racine ; d'où cette parole de saint Bernard : « C'est avec raison, ô David, que vous appelez votre Fils votre Seigneur, parce que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais c'est la racine qui vous porte : *merito, David sancte, filium tuum vocas Dominum tuum, quia non tu radicem portas, sed radix te.* (Serm. I, *de Paschate.*)

Comme lion de la tribu de Juda et racine de David, il a vaincu pour ouvrir le livre et en lever les sceaux, lorsque, par sa passion, sa mort et sa résurrection, il a renversé l'empire de Satan, de la mort, du péché et de l'enfer, et que, dépouillant les puissances et les principautés, il les a menées hautement en triomphe, en présence de l'univers, après les avoir vaincues en lui-même, par sa seule vertu : « *et expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (Coloss., ii, 15). »

℣ 6. « Et je vis, et voici, au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau debout comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre. »

« Et je vis, et voici, au milieu du trône et des qua-

tre animaux et au milieu des vieillards, un agneau debout comme immolé » : L'Agneau est celui que prophétisait Isaïe : « Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur de la terre : *emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ* (XVI, 1) », et que montrait Jean-Baptiste aux multitudes d'Israël accourues sur les bords du Jourdain : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde : *ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* (Joan., I, 29). »

— « Il est debout », parce qu'il est ressuscité pour ne plus mourir : « *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (Rom., VI, 9) » ; — « debout », pour exercer sa domination sur les vivants et sur les morts : « *in hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur* (*ibid*, XIV, 9) » ; — « debout », parce qu'il se prépare à juger, et à juger tous les peuples : « *stat ad judicandum Dominus, et stat ad judicandos populos* (Is., III, 13). »

— « Comme immolé » : S'il paraît comme immolé, ce n'est point qu'il ne soit plein de vie et d'immortalité ; mais parce qu'il conserve toujours les glorieuses cicatrices de son immolation et ne cesse de les présenter à son Père, pour apaiser sa justice et exciter sa miséricorde : « *Patri monstrat assiduè quæ dura tulit vulnera* (ancienne prose de l'Ascension). » Et il n'est pas figuré dans le trône, mais entre le trône et les élus, parce qu'il est le médiateur entre Dieu et les hommes : « *stantem quasi advocatum pro hominibus* (S. Aug., *Novi Test.*, 9, 82). »

— « Ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre » : Sous ces figures, quelques-uns, avec Cornelius, ne veulent voir que des anges ; mais le plus grand nom-

bre, avec saint Augustin, le vénérable Bède, saint Anselme, l'abbé Rupert, saint Thomas, y reconnaissent l'Esprit-Saint et ses sept dons. Et, en effet, ce n'est point par les puissances angéliques, mais par la toute-puissante vertu de son divin Paraclet que Jésus-Christ a conquis l'empire du monde, ce qui est si bien marqué par les sept cornes, et illuminé la terre, ce qui est encore si bien désigné par les sept yeux de l'agneau, qui sont les sept esprits de Dieu, c'est-à-dire les sept dons de l'Esprit-Saint « envoyés par toute la terre ». Et si l'on peut très bien concevoir l'œuvre de notre Rédemption et de notre salut parfaite sans le concours des anges, il est impossible de la concevoir dans son accomplissement sans la coopération de l'Esprit-Saint.

Et c'est, au reste, ce que nous enseigne expressément le divin Sauveur lui-même, et il nous donne, dans son Evangile, le vrai commentaire de ces paroles de son Apocalypse : « Pour moi, je vous dis la vérité ; il vous est expédient que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter maintenant. Mais lorsque sera venu cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité... c'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra ce qui est de moi, et il vous l'annoncera (Joan., XVI, 7, 12, 24). En vérité, en vérité, je vous le dis, personne, à moins de renaître par l'eau et par l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'esprit est esprit (id. III, 5-6). »

Or, Jésus-Christ pouvait-il nous enseigner en termes

plus formels que c'est dans l'Esprit-Saint qu'est toute sa puissance pour la conversion, l'illumination, la sanctification et la régénération du monde ? que ce qu'il ne peut lui-même faire porter à ses disciples, il le leur fera porter par le Saint-Esprit, qui leur enseignera toute vérité ? et qu'à moins de renaître de ce divin Esprit, personne n'entrera dans le royaume des cieux ? Et, en effet, n'est-ce pas lui, cet Esprit d'intelligence, de force et de sagesse, qui prépare tout, qui soutient tout et consomme tout dans le grand ouvrage de notre salut ? C'est lui qui inspire les prophètes pour préparer les voies à la venue du Fils de Dieu ; c'est lui qui survient en la vierge Marie, et la couvre de l'ombre du Très-Haut, pour opérer l'Incarnation du Verbe, et descend aussitôt sur le Verbe incarné pour le remplir de la plénitude de ses dons (Is., XI, 23), et le sacre, pour ainsi dire, solennellement, de concert avec le Père, au milieu des eaux du Jourdain, avant de l'introduire dans la carrière de sa vie publique (Matth., III, 16-17) ; c'est lui qui, descendant sur les apôtres, les transforme en docteurs, en prophètes, en héros, en témoins et martyrs immortels de l'Evangile, et fonde l'Eglise ; et c'est lui, enfin, qui assiste et dirige cette Eglise, lui qui est la vertu de ses sacrements, la lumière de ses enseignements, la communication de toutes les grâces, lui qui la rend infaillible, indéfectible, et la perpétue jusqu'à la fin des siècles. Oui, redisons hautement, après un grand historien : « L'Incarnation du Verbe, sa vie de trente-trois années, pendant lesquelles, conversant avec les hommes, il se laisse voir sur la terre, furent sans doute le fait capital de l'histoire du monde. Cependant, circonscrit par l'espace et le temps, limité à la période de sa durée,

restreint au pays qui en fut l'heureux témoin, cet événement ne pouvait changer l'univers et régénérer l'humanité qu'à la condition de se fixer pour jamais dans les entrailles du monde. L'immanence de l'Esprit-Saint dans l'Eglise de Jésus-Christ pouvait seule réaliser cette merveille. »

« Les œuvres du Père exécutées par son Verbe se perpétuent par l'Esprit-Saint... Sans l'effusion de l'Esprit-Saint sur les apôtres, le cénacle de Jérusalem fût resté muet, l'Eglise n'eût pas été fondée, le nom de Jésus-Christ serait à peine arrivé jusqu'à nous à travers la vague obscurité des âges. Par une autre loi de la Providence rédemptrice, l'œuvre de l'Esprit-Saint dans l'Eglise ne sera close que par le second avènement du Verbe incarné, qui viendra dans sa gloire juger les mortels, et leur faire rendre compte des grâces reçues et des grâces méprisées.

« Aussi l'histoire de l'Eglise nous apparaît-elle, depuis la Pentecôte, comme l'histoire de l'Esprit-Saint dans le monde... Et les annales commencées par saint Luc sous le nom d'Actes des Apôtres, et continuées dans les actes de ses conciles et de ses souverains pontifes, ne sont que comme l'Evangile de la vertu et des opérations de l'Esprit-Saint (Darras, t. V, pag. 285-289). »

Concluons donc que, dans le sens rigoureusement littéral, adéquat, « les sept cornes et les sept yeux de l'Agneau, ou les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre », sont l'Esprit-Saint avec ses dons, « reposant d'abord dans toute sa plénitude sur le Verbe fait chair », puis répandu par l'Homme-Dieu sur ses apôtres, sur son Eglise, et dans le monde entier.

Ce ne serait donc que dans un sens accommodatice ou littéral très imparfait, que l'on pourrait appliquer aux anges ces figures ; car en vérité les anges ne communiquent aucune puissance ni aucune lumière à l'Agneau, mais ils reçoivent au contraire toute leur puissance et toutes leurs lumières de l'Agneau et de l'Esprit-Saint.

Oui, reconnaissons leur ministère, il est important et consolant ; « ils sont tous les messagers de l'Agneau pour nous aider à conquérir l'héritage du salut (Hebr. I, 14) » ; et leur sollicitude et leur zèle pour nous éclatent à chaque page de l'Apocalypse comme à chaque page de l'Ecriture. Mais ne méconnaissons pas la part de l'Esprit-Saint ; elle est essentielle, immense, souveraine, et la diminuer serait dénier la gloire, l'honneur et la reconnaissance que nous devons à toute la Trinité.

℣. 7. « Et il vint et il prit le livre de la droite de celui qui était assis sur le trône. »

Le grec porte « il prit », et la Vulgate « il reçut ».

Il prit comme Verbe, et il reçut comme homme. L'une et l'autre leçon n'en prouve pas moins la toute-puissance et l'omniscience de l'Agneau : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (Matth. XXVIII, 18). »

℣. 8. « Et lorsqu'il eut pris (grec), ouvert (vulgate) le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. »

Le grec, qui porte : « lorsqu'il eut pris le livre », est préférable à la Vulgate, qui dit : « lorsqu'il eut ouvert le livre », parce que l'on voit que l'ouverture du livre n'a lieu qu'au chapitre suivant VI, 1-12.

« Les quatre animaux et les vingt-quatre veillards se prosternèrent devant l'Agneau » : Tous reconnaissent sa divinité et l'adorent, de même qu'ils avaient adoré la majesté de Dieu dans le trône ; car il est la splendeur du Père.

Ayant chacun des harpes » : Plusieurs mettent les harpes entre les mains des évangélistes, aussi bien que dans celles des vieillards, ce qui donne un très bon sens et désigne non seulement la joie, le bonheur et la divine harmonie entre les élus dans le ciel, mais aussi le parfait accord entre les promesses des deux Testaments et leur accomplissement, et surtout leurs unanimes louanges et actions de grâces à l'Agneau.

— « Et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints » : allusion au temple de Salomon, où les parfums étaient offerts dans des coupes d'or.

Ces prières des saints sont les prières des justes et des fidèles qui sont encore sur la terre ; car il y aura toujours dans l'Eglise des justes qui adresseront à Dieu et aux bienheureux leurs prières ; et ce sont les bienheureux dans le ciel, qui les recueillent comme de précieux parfums, et les offrent à Dieu dans des coupes d'or. Les bienheureux, ces paroles le démontrent, connaissent donc nos vœux, nos besoins, écoutent et reçoivent les prières que nous leur adressons d'ici-bas ; et ils les présentent à Dieu, en vue des mérites de son Fils, comme dans des coupes d'or, emblèmes d'un pur et ardent amour, d'une charité céleste qui lui est toujours agréable, et comme un parfum de la plus suave odeur : « *Odoratusque est Dominus odorem suavitatis* (Gen. VIII, 21). — *Dirigatur oratio*

mea sicut incensum in conspectu tuo (Ps. CXL, 2). »

℣. 9. « Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute tribu et langue et peuple et nation. »

« Et ils chantaient un cantique nouveau « : Ce n'est plus le vieux cantique de Moïse et des Hébreux délivrés des Egyptiens ; ni celui du nouvel Israël affranchi du démon, mais toujours exilé et exposé à des guerres sans cesse renaissantes ; mais c'est le cantique des élus arrivés dans la paix et les joies et les délices de la patrie, où tout est nouveau parce que tout y est éternel.

— « Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort. » De ce passage, Cornélius et plusieurs autres concluent que Jésus-Christ, par les mérites de sa passion et de sa mort, a reçu de son Père le pouvoir de révéler à son apôtre, et par lui à l'Eglise, les mystères de l'avenir, et particulièrement ce qui regarde les temps de l'Antechrist et du jugement dernier.

— « Et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang » : Ce sont les quatre animaux qui disent avec les vingt-quatre vieillards : « Vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang. » Ils sont donc des hommes, et non des anges, puisque les hommes seuls ont été rachetés par le sang de Jésus-Christ ; ils figurent donc les évangélistes, les écrivains sacrés, et non de véritables chérubins.

— « De toute tribu et langue et peuple et nation » : Ils figurent tous les élus, mais ils ne sont qu'une par-

tie de « toute tribu et langue et peuple et nation », ce que signifie le grec au singulier sans article. « Dieu, en effet, est mort pour tous les hommes : *pro omnibus mortuus est Christus* (II Cor. v, 15) ; mais tous, dit saint Thomas, n'adhèrent pas à la Rédemption, et, par leur faute, ne reçoivent pas l'efficace de la Rédemption : *quia non omnes adhærent Redemptioni ; et ideo non omnes habent efficaciam Redemptionis.* »

℣ 10. Et vous nous avez faits pour notre Dieu rois et prêtres, et nous régnerons sur la terre. »

L'Eglise est le royaume sacerdotal et le sacerdoce royal de Dieu et de son Christ, et tous les chrétiens sont prêtres et rois, parce qu'ils ne cessent de s'immoler spirituellement et de se dominer eux-mêmes (Petr., II, 5-9). « Celui-là est vraiment roi, disent les saints docteurs, qui sait commander à son corps selon la raison, et il domine véritablement la terre en gouvernant sa chair selon les lois de la discipline. » (S. Aug., Sent., 242 ; S.Grég. le Gr., lib. XXVI, Moral., cap. XXI.)

« Et nous régnerons sur la terre » : Les Ecritures et les saints docteurs distinguent la terre des mourants et la terre des vivants. Les élus commencent par régner sur la terre des mourants, le globe que nous habitons, parce qu'ils s'en détachent et la foulent aux pieds pout régner dans l'Empyrée, où sont toutes leurs aspirations et toutes leurs espérances.

Néanmoins la gloire de leur royauté se manifeste déjà ici-bas par les hommages que leur rend l'Eglise, et par la protection qu'elle reçoit d'eux. Mais elle éclatera surtout au jugement dernier, lorsqu'ils jugeront et domineront les peuples et les rois. C'est alors qu'ils régneront réellement, souverainement sur la

terre, parce que toutes les puissances ennemies seront enchaînées à leurs pieds : « *Et regnabimus super terram.* »

Mais c'est dans le ciel que la gloire de leur royauté sera éclatante, immuable, éternelle. Or comment seront-ils tous rois? Entendons S. Anselme : « Leur amour pour Dieu et l'amour de Dieu pour eux, et leur amour entre eux sera si grand, que tous s'entr'aimeront comme eux-mêmes, mais en sorte qu'ils aimeront tous Dieu plus qu'eux-mêmes. Et par conséquent nul ne voudra que ce que Dieu veut; et ce que l'un voudra, tous le voudront; et ce que l'un ou tous voudront, Dieu le voudra lui-même. C'est pourquoi tout ce que voudra chacun, s'accomplira et en lui-même et dans tous les autres, et dans toutes les créatures, et en Dieu lui-même. Et ainsi ils seront chacun rois parfaits, parce que ce que voudra chacun s'accomplira ; et tous en même temps seront avec Dieu un seul roi et comme un seul homme, parce que tous ne voudront qu'une seule et même chose et que tout ce qu'ils voudront s'accomplira... Si donc vous voulez être roi dans le ciel, aimez Dieu et les hommes comme vous devez, et vous mériterez ce que vous souhaitez. (Epist. *2 ad Hugonem.*) »

Quelle merveilleuse, quelle réelle et immense royauté!

℣ 11. « Et je vis, et j'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône et des animaux et des vieillards, et leur nombre était des myriades de myriades (grec) et des milliers de milliers. »

Allusion à Daniel : « Un million d'anges le servaient et mille millions assistaient devant lui (VII, 10). »

Tous ces nombres si élevés, multipliés par les nombres les plus élevés, signifient un nombre indéfini, et désignent la multitude innombrable des esprits célestes, qui surpasse, dit saint Thomas, toute multitude physique : « *Quia omnem materialem multitudem excedit*, *quod significatùr per multiplicationem maximorum numerorum supra seipsos.* — Car, dit-il encore d'après saint Denys l'Aréopagite, de même que les corps supérieurs surpassent les corps inférieurs en grandeur, quasi jusqu'à l'immensité, ainsi les natures supérieures incorporelles surpassent en nombre toutes les natures corporelles ; parce que ce qui est meilleur est plus dans les vues de Dieu et plus multiplié : *Ut scilicet sicut corpora superiora transcendunt corpora inferiora magnitudine quasi in immensum, ita superiores naturæ incorporeæ transcendant multitudine omnes naturas corporeas ; quia quod est melius*, *est magis a Deo intentum et multiplicatum* (P. Iª, Q. L, Art. III, c. ; Dionys, *de cœl. hier.* cap. XIV). » Et en effet, un ange particulier, du degré inférieur, est préposé à la garde de chaque homme venant au monde depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles. Et cependant ces anges égalant ou surpassant en nombre tous les hommes réunis, ne sont que la neuvième partie de toute la hiérarchie céleste. Quel est donc le nombre des purs esprits ! et quelle immense et prodigieuse couronne ne forment-ils pas autour du trône de Dieu, en environnant les Evangélistes et tous les écrivains sacrés et tous les élus ! Et quel sublime concert ne font-ils pas entendre, lorsque, unissant leurs voix comme un océan de voix à toutes celles des Saints, et ne formant plus qu'un chœur

immense, ils proclament les louanges et la gloire de l'Agneau !

℣ 12. « Disant d'une grande voix : Il est digne l'Agneau qui fut immolé, de recevoir la puissance et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire et la bénédiction. »

« Disant d'une grande voix » : Leur grande voix, c'est surtout leur grand amour : « *Clamor in Dei auribus est desiderium vehemens* (S. Bern.) », et leur ardente admiration pour l'Agneau, qui vient de leur ouvrir le livre scellé, et va leur révéler les grands mystères de l'avenir :

— « Il est digne, l'Agneau qui fut immolé, de recevoir la puissance et la divinité... » : L'Agneau, par son immolation, a mérité de recevoir la puissance et la divinité et tous les attributs de la divinité, non en eux-mêmes, mais dans leur manifestation : non en eux-mêmes, *in se*, puisqu'il les posséda dès son incarnation, mais dans leur manifestation aux yeux des anges et des hommes, afin qu'il fût reconnu par toutes les créatures qu'il est le Christ, le Sauveur, le souverain Seigneur, et qu'il est dans toutes les splendeurs de la gloire du Père : « *Clarifica me tu, Pater, apud temetipsum, claritate quam habui priusquam mundus esset* (Joan. XVII, 5). *Nonne oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (Luc, XXIV, 26) ?... *factus obediens usque ad mortem... propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris* (Philipp. II, 8, 11). »

— « La puissance, et la divinité, et la sagesse, et la

force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction » : Ces divins attributs, au nombre de sept, correspondent aux sept sceaux et prophétisent le triomphe de l'Agneau dans chacun des sept âges :

— « La puissance » triomphe au premier âge, qui est l'âge des apôtres et de la publication de l'Evangile : « Je ne rougis pas de l'Evangile, dit saint Paul aux Romains, car il est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient : *non enim erubesco Evangelium. Virtus enim Dei est in salutem omni credenti* (Rom. I, 16). » Et saint Paul témoigne lui-même que la foi de l'Evangile avait déjà triomphé dans le monde entier : « *quia fides vestra annuntiatur in universo mundo* (ibid. 8) ».

— « Sa divinité » éclate au second âge, par la foi et l'héroïsme de ses martyrs, et triomphe de toutes les fausses divinités.

— « Sa sagesse » resplendit au troisième âge, qui est l'âge des grands hérésiarques, par les lumineuses définitions de ses grands conciles et la science aussi sublime que profonde de ses grands docteurs.

— « Sa force » se manifeste au quatrième âge, en domptant les barbares et en les civilisant, en changeant les loups ravissants en doux agneaux, et en en faisant un peuple de saints : « *Christus vincit, Christus imperat, Christus regnat.* » Il a donné à son Eglise pouvoir sur les nations : « *dabo illi potestatem super gentes; et reget eas in virgâ ferreâ, et tanquam vas figuli confringentur, sicut et ego accepi a Patre meo* (II, 26, 28) ».

— « Son honneur » est vengé, au cinquième âge, des mépris de la Renaissance païenne, des sanglantes et sacrilèges innovations de la Réforme, et des blas-

phèmes du philosophisme. Car ces trois grandes et audacieuses erreurs finissent par s'ensevelir de leurs propres mains sous les ruines de 93.

— « Sa gloire », au sixième âge, sera de triompher de la grande et satanique Révolution, de son athéisme, de son matérialisme et de son bestialisme ; d'amener les enfants de Jacob repentants aux pieds de l'Eglise, et de grandir et de fortifier tellement l'Eglise, qu'elle pourra non seulement dissiper les précédentes erreurs, mais remporter aussi sa suprême victoire sur l'Antechrist et sur tout l'enfer déchaîné.

— « La bénédiction » terminera le septième et dernier âge. Car c'est alors que l'Agneau, vainqueur de tous les ennemis de son Père, viendra dans sa majesté pour juger le monde; et tous ceux qui l'auront suivi, entendront de sa bouche cette douce parole : « Venez, les bénis de mon Père : *venite, benedicti Patris mei* (Matth. xxv, 34). » Et tous entreront dans sa gloire, et le béniront dans tous les siècles des siècles.

℣ 13. « Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre et sous la terre, et sur la mer et dans la mer, je les entendis toutes disant : A Celui qui est sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction et l'honneur, et la gloire, et la puissance, dans les siècles des siècles. »

Quel sublime cantique et quelle scène grandiose ! Après les louanges des intelligences, angéliques et humaines, celles de toutes les autres créatures, animées et inanimées ! Allusion au cantique de Daniel : « Bénissez le Seigneur, tous les ouvrages du Seigneur : *benedicite, omnia opera Domini, Domino* (III, 57-88) », et à plusieurs autres passages des Ecritures, où les prophètes, par de sublimes prosopopées, invitent

toute la création à bénir son Créateur; car toute œuvre doit louer à sa manière et bénir son ouvrier.

« Et toutes les créatures qui sont dans le ciel » : Non seulement les phalanges angéliques qui viennent d'être nommées, mais aussi les innombrables sphères célestes qui peuplent le firmament, et tous les éléments qui composent et embellissent l'Empyrée ;

— « Et sur la terre » : Tout ce qui fait l'ornement et la richesse de notre bas univers ;

— « Et sous la terre » : Les âmes qui soupirent dans le purgatoire.

« Et sur la mer et dans la mer » : Sur la mer sont les navigateurs avides de richesses, et leurs navires, qui bravent la fureur des flots; et dans la mer les reptiles et les poissons dont on ignore le nombre : « *illic reptilia, quorum non est numerus* », et des richesses inexplorées. L'immensité de l'Océan et ses flux et reflux sont aussi admirables : « *mirabiles elationes maris* », et ses profonds abîmes symbolisent la profondeur des mystères de Dieu : « *judicia tua abyssus multa.* (Ps. XXXV, 7) ». « Car toute créature gémit, étant assujettie malgré elle à l'empire du péché, et attend sa délivrance avec la manifestation des enfants de Dieu : *vanitati enim creatura subjecta est non volens... scimus enim quod omnis creatura ingemiscit.... Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat* (Rom. VIII, 19-22). » Et les plus infimes créatures s'élèveront contre les impies au jour du jugement : « *Lapis de pariete clamabit* (Hab. II, 11) ». Et tout l'univers combattra avec l'Agneau contre les insensés, qui les firent servir à à l'iniquité : « *et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap. V. 21) ».

— « Je les entendis toutes disant : A celui qui est assis

sur le trône et à l'agneau la bénédiction et l'honneur et la gloire et la puissance dans les siècles des siècles » : Ainsi l'univers entier n'est qu'une solennelle et éclatante proclamation de la gloire de Dieu et de son Christ.

Que l'impie, avec son rire et ses sarcasmes et ses négations stupides, est petit en présence de ce magnifique et universel concert, et de cette éternelle affirmation !

℣ 14. « Et les quatre animaux disaient : *Amen* ; et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent, et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles. »

« Et les quatre animaux disaient: *Amen* » : c'est-à-dire les quatre Evangélistes figurant tous les écrivains sacrés, confirmaient par la plus haute affirmation les louanges de toute la nature.

— « Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent », la Vulgate dit « tombèrent sur leurs visages » : ils s'anéantissent devant celui qui est tout,sans qui ils ne seraient rien : « *qui in faciem cadit bene cadit, quia videt quo cadit.* »

— « Et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles. » Il n'est plus dit ici : « et adorèrent Dieu et l'Agneau », mais « celui qui vit », pour nous faire entendre la parfaite unité de Dieu et de l'Agneau : « *Ego et Pater unum sumus* (Joan. x. 30). »

Tel est le solennel et sublime préambule de la seconde série de visions, que nous allons contempler.

CHAPITRE VI

Commencement de la seconde série de visions. — L'Agneau ouvre le livre des 7 sceaux.

1. Et je vis que l'Agneau avait ouvert le premier des sept sceaux, et j'entendis le premier des quatre animaux disant comme avec une voix de tonnerre : viens et vois.

Et vidi quod aperuisset Agnus unum de septem sigillis, et audivi unum de quatuor animalibus, dicens, tamquam vocem tonitrui : Veni, et vide.

2. Et je vis, et voici un cheval blanc et celui qui le montait avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur pour marcher de victoire en victoire.

2. Et vidi, et ecce equus albus ; et qui sedebat super illum habebat arcum, et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.

3. Et lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal disant : Viens et vois.

3. Et cum aperuisset sigillum secundum, audivi secundum animal dicens : Veni, et vide.

4. Et il sortit un autre cheval, roux, et à celui qui le montait il fut donné d'enlever la paix de la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent, et il lui fut donné un grand glaive.

4. Et exivit alius equus rufus ; et qui sedebat super illum, datum est ei ut sumeret pacem de terra, et ut invicem se interficiant, et datus est ei gladius magnus.

5. Et lorsqu'il eut ouvert

5. Et cum aperuisset si-

le troisième sceau, j'entendis le troisième animal disant : Viens et vois. Et voici un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance dans sa main.

6. Et j'entendis comme une voix au milieu des quatre animaux disant : Une double livre de froment pour un denier, et trois doubles livres d'orge pour un denier : et n'altérez ni le vin ni l'huile.

7. Et lorsqu'il eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal disant : viens et vois.

8. Et voici un cheval pâle, et celui qui le montait avait pour nom la Mort, et l'enfer le suivait, et pouvoir lui fut donné sur la quatrième partie de la terre, de tuer par le glaive et la faim et la mort et par les bêtes de la terre.

9. Et lorsqu'il eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu, et pour lui avoir rendu témoignage. (Plusieurs manuscrits grecs portent aussi : pour avoir rendu témoignage à l'Agneau.)

10. Et ils criaient d'une grande voix disant : Jusques

gillum tertium, audivi tertium animal dicens : Veni, et vide. Et ecce equus niger, et qui sedebat super illum, habebat stateram in manu sua.

6. Et audivi tamquam vocem in medio quatuor animalium dicentium : Bilibris tritici denario, et tres bilibres hordei denario ; et vinum et oleum ne læseris.

7. Et cum aperuisset sigillum quartum, audivi vocem quarti animalis, dicentis : Veni, et vide.

8. Et ecce equus pallidus ; et qui sedebat super eum, nomen illi Mors, et infernus sequebatur eum, et data est illi potestas super quatuor partes terræ, interficere gladio, fame, et morte, et bestiis terræ.

9. Et cum aperuisset sigillum quintum, vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei, et propter testimonium, quod habebant.

10. Et clamabant voce magna, dicentes : Usque-

à quand, Seigneur, vous le saint et le véritable, ne jugez-vous pas et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre?

quo, Domine (sanctus, et verus), non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terra?

11. Et il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit d'attendre en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que fût rempli le nombre des autres serviteurs de Dieu et leurs frères qui devaient être aussi mis à mort comme eux.

11. Et datæ sunt illis singulæ stolæ albæ; et dictum est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum, donec compleantur conservi eorum, et fratres eorum qui interficiendi sunt sicut et illi.

12. Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième sceau, et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint toute comme du sang.

12. Et vidi, cum aperuisset sigillum sextum, et ecce terræ motus magnus factus est, et sol factus est niger tamquam saccus cilicinus; et luna tota facta est sicut sanguis.

13. Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme le figuier laisse tomber ses figues vertes, lorsqu'il est agité par un grand vent.

13. Et stellæ de cœlo ceciderunt super terram, sicut ficus emittit grossos suos, cum a vento magno movetur.

14. Et le ciel se retira comme un livre roulé, et toute montagne et les îles furent ébranlées de leur place.

14. Et cœlum recessit sicut liber involutus; et omnis mons, et insulæ de locis suis motæ sunt;

15. Et les rois de la terre et les princes, et les tribuns, et les forts, et tout homme esclave et libre se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes,

15. Et reges terræ, et principes, et tribuni, et divites, et fortes, et omnis servus, et liber absconderunt se in speluncis, et in petris montium;

16. Et dirent aux monta-

16. Et dicunt montibus,

gnes et aux rochers : tombez sur nous, et cachez-nous de la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau.

et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni ;

17. Parce que le grand jour de leur colère est arrivé et qui pourra subsister?

17. Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum ; et quis poterit stare ?

Au premier sceau sort un cavalier avec un arc et une couronne, monté sur un cheval blanc (1, 2) ;

Au 2e sceau, un cavalier armé d'un grand glaive, sur un cheval roux (3, 4) ;

Au 3e sceau, un cavalier avec une balance à la main, sur un cheval noir (5, 6) ;

Au 4e sceau, un cavalier appelé la mort, suivi de l'enfer, sur un cheval pâle (7, 8) ;

Au 5e sceau, les âmes des martyrs demandent vengeance, (9, 11) ;

Au 6e sceau, grand tremblement de terre, soleil noir comme un sac de poil, lune de sang, étoiles tombant comme les figues vertes du figuier par un grand vent, (12, 17). Le 6e sceau remplit encore le chap., suivant (VII, 1, 17).

PREMIER SCEAU, PREMIER AGE, OU AGE APOSTOLIQUE.

Nota. — Collationnez toujours le sceau avec l'Epître, la trompette et la coupe correspondantes par numéro d'ordre pour avoir l'histoire prophétique de chaque âge sous toutes ses faces.

℣ 1. « Et je vis que l'Agneau avait ouvert le premier des sept sceaux, et j'entendis le premier des

quatre animaux disant comme avec une voix de tonnerre : viens et vois. »

« Et je vis que l'Agneau avait ouvert le premier des sept sceaux»: Nous disons le premier et non l'un des sept sceaux parce que les Hébreux, au commencement d'une énumération, se servent du nombre cardinal au lieu du nombre ordinal, comme « *dies unus* » le premier jour de la création (Gen. I, 5), *una sabbatorum*, le premier jour de la semaine (Marc. XVI, 2). » Et le sens l'exige.

Il est dit que « l'Agneau avait ouvert le premier des sept sceaux », parce que, par la prédication de l'Evangile, Jésus-Christ et ses Apôtres avaient déjà révélé et accompli tous les grands événements du premier âge, lorsque saint Jean eut cette première vision.

— « Et j'entendis le premier des quatre animaux disant comme une voix de tonnerre » : Le premier des quatre animaux, c'est le lion : « *et animal primum simile leoni* (IV, 7) », le lion figure saint Marc, l'archichancelier du prince des apôtres, qui fait retentir Jérusalem et l'univers du bruit de la résurrection du Sauveur.

— « Viens et vois » : C'est donc Marc, la voix de Pierre, qui le premier invite Jean, et dans sa personne tous les fidèles, à considérer les événements selon les règles de l'Evangile et l'interprétation des vicaires de l'Agneau.

℣ 2. Et je vis, et voici un cheval blanc, et celui qui le montait avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur, pour marcher de victoire en victoire. »

Par le cheval blanc et son cavalier armé de l'arc et ceint de la couronne, on entend les apôtres portant aux peuples Jésus-Christ, le souverain roi,

par la prédication de l'Evangile. C'est l'universelle interprétation des Pères et des anciens commentateurs, depuis saint Irénée, si voisin de la publication de l'Apocalypse : « *qui secuti sanctum Irenæum, primum et priscum hujus explicationis auctorem, in eo uno ore consentiunt et conspirant omnes* (Corn., a Lap.). »

« Et je vis, et voici un cheval blanc » : Le cheval, chez les auteurs sacrés et profanes, est par excellence le symbole des combats et de l'empire; et le cheval blanc, celui de la victoire et du triomphe. Aussi est-il l'une des plus vives figures sous lesquelles les prophètes décrivent la prédication des apôtres, les rapides progrès de l'Evangile et le règne glorieux du Messie : « Le Seigneur des armées a visité son peuple, la maison de Juda, et il en a fait comme le cheval de sa gloire dans les combats (Zach., x, 3). — Vous monterez sur vos chevaux, et vos charriots porteront le salut : vous vous armerez de votre arc, pour accomplir les promesses que vous avez jurées aux tribus d'Israël (Habac., III, 8-9). »

Le cheval dévore la terre, l'espace, dit Job (XXXIX. 24) : « *sorbet terram* »; les apôtres la parcourent en peu de temps, et le monde retentit du son éclatant de leur parole : « *in omnem terram exivit sonus eorum* » (Ps., XVIII, 5). « Dès que la trompette a sonné, il dit : allons ! *ubi audivit buccinam, dicit : Vah! procul odoratur bellum* » (Job, XXXIX, 25) : dès que l'ordre d'annoncer l'Evangile est parti du Cénacle, les apôtres ne respirent plus que la conquête des âmes, la guerre aux faux dieux, aux démons, à tous les vices, à toutes les erreurs.

« Il méprise la peur, et se précipite au milieu des bataillons hérissés de glaives : *contemnit pavorem*

nec cedit gladio (ibid. 22). » Dès que les apôtres sont revêtus de la force d'en haut et remplis des feux de l'Esprit-Saint, ils méprisent les complots de la Synagogue et les fureurs du Capitole, affrontent le glaive des tyrans et bravent les plus affreux supplices.

Enfin le cheval est ici d'une blancheur éclatante, et cette couleur, dans l'Apocalypse comme dans toute l'Ecriture, symbolise toujours la pureté, la félicité, le triomphe, la gloire et l'immortalité de Jésus-Christ et de ses saints : ce symbole du premier sceau ne saurait donc convenir qu'à lui, et à ses apôtres annonçant la nouvelle heureuse, l'Evangile, qui renferme tous les biens.

— « Et celui qui le montait avait un arc » : On ne peut douter que celui qui monte le cheval blanc soit Jésus-Christ, puisque l'apôtre lui-même le nomme expressément, plus loin, « le Verbe de Dieu : *et ecce equus albus, et qui sedebat super eum... vocatur nomen ejus Verbum Dei* » (XIX, 11-13). Son arc, c'est son Evangile ; et ses flèches, les paroles évangéliques mêmes, qui convertissent les peuples et les font tomber à ses pieds pour l'adorer : « *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (Ps. XLIV, 6). » — « Voilà, dit saint Augustin, qu'elles sont lancées, et qu'elles percent les cœurs pour y exciter l'amour, et non pour y porter la mort. Il blesse les cœurs qui l'aiment pour aider leur amour, et il blesse aussi pour se faire aimer de ceux qui ne l'aiment pas : *ecce jaciuntur et transfigunt corda ut amor excitetur, non interitus comparetur. Sagittat cor amantis ut adjuvet amantem, sagittat ut faciat amantem.* »

L'arc, qui atteint de loin et de près, figure mieux la prédication de l'Evangile que l'épée, qui n'atteint

que de près. Aussi est-ce le glaive à deux tranchants qui figure au chap. XIX, 15 : « *et de ore ejus procedit gladius ex utrâque parte acutus* », parce que Jésus-Christ y aborde, comme à l'arme blanche, tous ses ennemis rassemblés pour le jugement dernier, et les frappe de près.

— « Et une couronne lui fut donnée » : Cette couronne lui fut donnée, parce qu'il est roi de par le Très-Haut son Père : « J'ai été établi roi par lui sur Sion, sa montagne sainte, dit-il par les prophètes, et j'en publierai le décret : *ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion, montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (Ps. II, 6). — Oui, je suis roi, dit-il encore lui-même à Pilate et à tous les Juifs : *Rex sum ego* (Joan. XVIII, 27). »

C'est la royauté et la couronne qu'il avait demandée selon l'éternel décret : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour possession les extrémités de la terre : *postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Ps. II, 8). » Or c'est cette couronne qu'il a obtenue par sa mort et sa resurrection, qui lui est ici donnée : « *et data est ei corona* », comme l'avait encore chanté David, son père selon la chair, « *posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso* (Ps. XX, 4) », et comme il l'annonce aussi lui-même à ses disciples, en leur déléguant tous ses pouvoirs dans son nouveau royaume : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (Matth. XXVIII, 18-19). » Mais ici il n'a encore qu'une couronne, parce qu'il est toujours censé au début de la prédication évangélique. Mais au chap. XIX,

12, il reviendra avec de nombreux diadèmes : « *et in capite ejus diademata multa* », pour marquer les nombreuses conquêtes, qu'il aura faites jusqu'à la consommation des siècles.

— « Et il partit en vainqueur. pour marcher de victoire en victoire » : Jésus-Christ seul est invincible et marche de victoire en victoire. Déjà ,triomphant de la mort et de l'enfer par sa mort et sa resurrection, il part, porté par ses apôtres dans le monde entier, pour conquérir les nations que son Père lui a données en héritage ; et nous allons voir, à l'ouverture de chaque sceau et des autres séries de visions correspondantes, tomber successivement sous les flèches de son arc vainqueur :

Au premier âge, le judaïsme ;

Au second âge, le paganisme ;

Au troisième âge, l'arianisme et les autres grandes hérésies ;

Au quatrième âge, la barbarie et le mahométisme ;

Au cinquième âge, la Renaissance païenne, la Réforme et le Philosophisme;

Au sixième âge, la Révolution, l'athéisme et l'Antechrist ;

Au septième enfin, tous ses ennemis paraîtront enchaînés au pied de son redoutable tribunal, et il couronnera toutes ses victoires par la grande victoire du jugement universel. Tout sera tombé sous les traits de ses flèches acérées, ou pour l'adorer, ou pour faire éclater sa justice. Seul il restera victorieux, et son Eglise debout, pour triompher dans les siècles des siècles.

SECOND SCEAU, AGE DES MARTYRS

℣ 3. « Et lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal disant : Viens et vois. »

Le second animal, c'est le bœuf, ou le veau, victime des sacrifices : « *et secundum animal simile vitulo* » (IV, 7). Il figure saint Luc, qui commence son Evangile par le sacrifice qu'offre dans le temple le prêtre Zacharie. Au second évangéliste, donc, d'inviter saint Jean, et dans sa personne toute l'Eglise, à contempler les millions de martyrs qui vont rendre témoignage par leur sang à la divinité de l'Agneau : « *veni et vide* », et de montrer le triomphe de Jésus-Christ sur les persécuteurs, peuples et tyrans idolâtres : « *exivit vincens ut vinceret* ».

℣ 4. « Et il sortit un autre cheval, roux, et à celui qui le montait il fut donné d'enlever la paix de la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuassent, et il lui fut donné un grand glaive. »

« Et il sortit un autre cheval, roux » : Il est autre, c'est-à-dire « contraire au premier, dit saint Thomas; parce que celui-là est bon, celui-ci est méchant. Autre parce que celui-là est blanc à cause de sa pureté, celui-ci roux à cause de sa méchanceté : *Et exivit alius, scilicet contrarius primo; quia ille bonus, iste malus. Alius, quia ille albus propter munditiam, iste rufus propter malitiam.* » Le premier figure, en effet, ceux qui annoncent les choses heureuses, la nouvelle du salut : « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* » et le second, ceux dont les pieds se précipitent dans le mal, et se hâtent

de répandre le sang : « *Pedes enim illorum ad malum currunt et festinant ad effundendum sanguinem*(Prov. I, 16). »

« Le cheval roux, selon Richard de Saint-Victor, ce sont les cruels princes du siècle, qui rougissent leurs mains dans le sang des martyrs : *Equus rufus, id est sæculi principes crudeles, sanguine Martyrum rubentes.* »

« Le cheval roux, dit encore le v. Bède, le fidèle écho de la Tradition, c'est le peuple persécuteur, qui est sorti contre l'Eglise victorieuse et continuant de vaincre ; et il est tout rouge de sang, parce que son cavalier c'est le démon : *Contra victricem vincentemque Ecclesiam exiit equus rufus, id est populus sinister ex sessore suo diabolo sanguinolentus.* » Ainsi l'entendent Ticonius au IVe siècle, Primase au Ve, André de Césarée au VIe, et presque toute l'antiquité.

— « Et à celui qui le montait » : Celui qui le montait, c'est celui qui fut homicide dès le commencement : « *Ille homicida ab initio* (Joan. VIII, 44). » De même que Jésus-Christ dirige tous les prédicateurs de son Evangile, Satan gouverne tous les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ.

— « Il fut donné » : Les démons, pas plus que les hommes, n'ont d'autre pouvoir que celui que Dieu, dans les insondables desseins de sa justice, leur accorde : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit le Sauveur à Pilate, s'il ne vous était donné d'en haut : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Joan., XIX, 11). »

— « D'enlever la paix de la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuassent » : La paix fut enlevée aux

chrétiens par les persécutions, et aux païens par les guerres civiles et étrangères. Persécutions contre les chrétiens : Néron et Domitien avaient déjà répandu à flots le sang des chrétiens,, mais ce n'était que par caprice de tyrans, et ces deux persécutions n'eurent qu'un caractère privé. (Voyez chap. II, ℣ 10.) Mais, à partir de Trajan jusqu'au triomphe du christianisme sous Constantin, elles furent décrétées au nom du sénat et du peuple romain, par les sanglants édits de cet empereur et de ses successeurs, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Julius Maximus, Dèce, Valérien, Aurélien et Dioclétien, et inondèrent tout l'empire des torrents du sang des adorateurs de Jésus-Christ. Toutes les lois de l'humanité et de la nature y furent violées. Alors s'accomplit la parole du Sauveur : « Le frère livrera son frère à la mort, le père son fils, et les enfants se lèveront contre leurs parents et les feront mourir. Et tous vous haïront à cause de mon nom (Math., X, 21, 22). »

Mais jamais aussi les guerres civiles et étrangères ne furent plus multipliées, ni plus violentes, ni plus acharnées ; et des fleuves de sang inondaient les provinces et les frontières, pendant qu'à Rome des milliers de gladiateurs s'égorgeaient pour le plaisir des empereurs et des vestales, du sénat et du peuple romain. Le peuple-roi, vieilli dans le culte des idoles et descendu au dernier degré de la dépravation, ne demandait plus seulement « du pain et des spectacles, *panem et circenses* » ; plus froidement cruel que le tigre et les autres bêtes féroces qu'il nourrissait pour ses fêtes, il lui fallait des torrents de sang humain pour l'abreuver : « *Et exivit alius equus rufus.* » Et celui qui le montait, qui lui inspirait cette soif de

carnage et de sang, qui enlevait ainsi la paix de la terre et faisait que les hommes s'égorgeassent entre eux, ne pouvait être que Satan.

— « Et il lui fut donné un grand glaive », glaive formidable, dont la garde était au Capitole et la pointe dans tout l'empire, glaive qui défendait mal les frontières et l'honneur du nom romain, mais toujours levé pour toutes les injustices et toutes les violences contre le peuple du Christ, et toujours fumant du sang des chrétiens et de ses propres citoyens. C'était le glaive de Satan aux mains de ces tigres à face d'empereurs, de ces précurseurs de l'Antechrist, dont l'un, étrange coïncidence! portait déjà dans son nom propre le chiffre de la bête : DIoCLes aVgVstVs : 666. Mais en vain Diocles Augustus faisait-il élever des colonnes triomphales dans son empire, pour attester qu'il avait aboli à jamais le nom chrétien : « *Deleto nomine christiano... Diocletianus.* » Le sang des martyrs fut toujours la semence des chrétiens : « *Sanguis martyrum, semen christianorum* »; et l'empire de Dioclétien étant lui-même détruit, « *deleto imperio Diocletiani* », le grand Constantin montait sur le trône avec la croix, et l'univers se prosternait aux pieds du Christ qui triomphait du paganisme : « *Exivit vincens ut vinceret.* »

TROISIÈME SCEAU, AGE DES GRANDS HÉRÉSIARQUES

℣ 5. « Et lorsqu'il eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal disant : « Viens et vois. » Et voici un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance dans sa main. »

« Et lorsqu'il eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal disant : Viens et vois .» Le troisième animal a comme une face d'homme : « *Et tertium animal habens faciem quasi hominis* (IV, 7) », et figure S. Mathieu, parce qu'il commence son récit par la généalogie de l'Homme-Dieu : « *liber generationis Jesu Christi* ». Comme homme doué d'intelligence et de raison, et inspiré par l'Esprit-Saint, et peu au-dessous des Anges, il représente aussi la sagesse de l'Eglise et les lumières de ses grands docteurs et des Pères de ses grands conciles. A lui donc de les inviter à venir considérer avec lui la malice et les noirceurs des grands hérésiarques qu'ils auront à combattre.

— « Et voici un cheval noir » : Comme le second, il est tout l'opposé du premier, qui, par sa blancheur, symbolisait la lumière du ciel et les choses heureuses. Celui-ci au contraire, par sa couleur sinistre, couleur de la nuit et de l'enfer, ne présage que malheur, hypocrisie et perfidie. C'est en effet la figure d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de Pélage et de Manès, qui, par leurs ténébreuses doctrines, vont obscurcir le firmament du royaume de Dieu, et plonger une multitude d'âmes dans l'éternelle nuit.

— « Et celui qui le montait » : C'est toujours Satan, comme il est dit, au reste, à la 3e épître, II, 13 : « *Scio ubi habitas, ubi sedes est Satanæ.* » Satan, renversé du cheval roux, est remonté sur le cheval noir; vaincu avec les cruels empereurs idolâtres, il revient avec la noire perfidie des hérésiarques, pour prendre sa revanche contre le Christ triomphant et son Eglise restée victorieuse. Deux cadavres immenses en décomposition, le judaïsme et le paganisme, gisaient

dévorés depuis des siècles par tous les vices et toutes les erreurs. C'est de cette pourriture séculaire qu'il va composer l'arianisme et cette succession d'hérésies qui menaceront de corrompre de nouveau les peuples et les rois, à mesure qu'ils deviendront chrétiens; et pour propager l'infernal poison, plusieurs empereurs romains, les Constance et les Valens, rivaliseront d'ardeur et de férocité avec les chefs barbares, vandales et goths, tels que les Genséric et les Théodoric. La soif du sang s'alliera avec les plus noires perfidies.

— « Avait une balance dans sa main » : Cette balance, c'est Satan qui la tient, dans la main de ses suppôts, les hérésiarques, qu'il inspire, et qui sont ses propres instruments pour l'exécution de ses desseins pervers. Cette balance, qu'il tient dans sa main ou dans la main de ses suppôts, pour l'élever ou l'incliner arbitrairement, devient donc une balance inique.

Par la balance, le grand nombre des interprètes entend l'Ecriture, la règle de notre foi et de nos mœurs. Les deux plateaux figurent les deux Testaments, où l'Epouse de Jésus-Christ puise le divin enseignement des vérités que nous devons croire et des devoirs que nous devons accomplir. Or, interprétée par sa divine autorité et sa science infaillible, l'Écriture est la vraie parole de Dieu, sa véritable loi, et la juste balance dans laquelle sera pesée toute notre vie, et qui, selon que nos œuvres seront trouvées pleines ou trop légères, déterminera le jugement de Dieu et fixera le poids de son éternelle sentence. Mais « dans la main des particuliers », expliquée par le sens privé et sous l'inspiration de l'orgueil et des passions, l'Ecriture devient un instrument tellement dange-

reux, que tous les hérésiarques s'en sont servi pour donner la mort aux âmes et propager leurs sacrilèges nouveautés. « La Bible, disait Luther, est le livre des hérétiques. » Il savait, pour l'avoir pratiqué lui-même, les mille façons de tourner, de retourner et de corrompre un texte. Et quel est, en effet, le dogme pervers, la maxime immorale, la doctrine abominable que les hérétiques n'aient pas établie avec un texte falsifié des Ecritures ? N'avait-il pas « la balance dans sa main » le père du mensonge et leur inspirateur, lorsque, sur le pinacle du temple, il disait au Sauveur : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas. Car il est écrit : il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre la pierre (Math., IV, 6 ; Ps. XC. 11) ? »

« Le cavalier monté sur le cheval noir et tenant la balance dans sa main » figure donc admirablement Satan inspirant Arius et les hérésiarques du troisième âge, et les poussant à interpréter les Ecritures au gré de leur orgueil et de leurs passions, d'après leur sens privé, et contrairement à toutes les définitions de l'Eglise et des conciles, pour tromper les peuples et les entraîner dans leur éternelle ruine : « *Habebat stateram in manu sua.* »

℣ 6. « Et j'entendis comme une voix au milieu des quatre animaux disant : Une double livre de froment pour un denier, et trois doubles livres d'orge pour un denier : et n'altérez ni le vin ni l'huile. »

« Et j'entendis une voix au milieu des quatre animaux disant » : « Disant » dans la Vulgate, se rapporte aux animaux : « *animalium dicentium* », et dans le

grec, à la voix : « φωνὴν λεγουσαν ». Mais c'est toujours la voix de Dieu mesurant l'épreuve aux forces de son Eglise, et ne permettant pas qu'elle aille au delà : « *Non patietur vos tentari supra id quod potestis* (I Cor., x, 13). »

« Une double livre de froment pour un denier, et trois doubles livres d'orge pour un denier » : La double livre, en latin *bilibris*, et en grec χοινιξ, chénix, mesure pour les grains et les choses sèches, contenait un peu plus que notre litre, et représentait la faible quantité de blé rigoureusement nécessaire pour la subsistance quotidienne d'une personne. Le denier était le prix d'une journée de travail : « *Conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam* (Math., xx, 2), et il suffisait pour procurer abondamment à l'ouvrier et à sa famille non seulement le pain, mais encore toutes les autres choses nécessaires pour la subsistance de chaque jour. Or, le denier ne suffisant plus ici que pour se procurer le pain strictement nécessaire pour nourrir une seule personne, c'est le signe de la famine ou d'une grande disette : « On donne le pain à la mesure, dit Bossuet, la mesure est petite, et on l'achète bien cher. »

Mais avec le plus grand nombre des interprètes, nous devons entendre ceci non d'une famine matérielle, mais d'une disette spirituelle, de la rareté de la parole de Dieu et de la pure doctrine du salut dans ces temps d'hérésie, et surtout pendant la domination de l'arianisme dans l'Empire et chez les barbares : « *Voces* bilibris *et* denarius *significant magnam fore caritatem annonæ spiritualis, id est Verbi Dei, sub Arianis, Gothis, aliisque hæreticis* (Corn. a Lap.). »

Non seulement les ariens corrompaient les Ecritures et les actes des conciles, toutes les sources de la divine parole, mais, soulevant par leurs intrigues et leurs violences toutes les puissances contre l'Eglise et ses ministres, ils avaient rendu si difficile la simple prédication de l'Evangile, que le pain des âmes manquait, ou n'était distribué que rarement. Et comment, en effet, le pur froment, qui signifie la science et l'intelligence des plus sublimes mystères de la foi, et qui est la nourriture habituelle des pasteurs et des docteurs, aurait-il pu abonder depuis que, dans le concile de Rimini, un si grand nombre d'évêques avaient acclamé la condamnation de la foi de Nicée, que le monde étonné poussa un profond gémissement de se trouver arien ? « *Damnatio Nicænæ fidei conclamata est, et ingemiscens orbis terrarum se Arianum esse miratus est.* (S. Hier.) »

L'orge, désignant les premiers éléments de la doctrine chrétienne distribuée aux simples fidèles comme aux troupeaux : « *Homines et jumenta salvabis, Domine* (Ps., xxxv, 7) », ne pouvait abonder davantage ; les simples pasteurs partageaient le sort de leurs évêques, fidèles à la foi de Nicée. Or les Athanase, les Eusèbe de Verceil, les Hilaire, les Basile étaient exilés, proscrits, condamnés à fuir dans les déserts, à se cacher dans les tombeaux, et ils ne pouvaient rompre à leurs ouailles qu'un pain rare, furtivement, et au péril de leur vie et de celle de leurs fidèles.

« Et n'altérez ni le vin ni l'huile » : Le vin et l'huile versés par le bon Samaritain dans les plaies du voyageur laissé à demi-mort sur le chemin de Jéricho, figurent la matière des sacrements institués par

le vrai et divin Samaritain, pour guérir le genre humain profondément blessé par le péché originel et abandonné aux ténèbres et aux ravages de l'ignorance et de la concupiscence. Le vin, matière de l'Eucharistie, symbolise la grâce qui ranime et fortifie le cœur et la volonté pour vaincre les désirs de la chair ; et l'huile, matière de la Confirmation et aliment de la lumière, signifie encore la grâce illuminant l'âme et chassant les ténèbres de l'ignorance et les emportements de l'orgueil.

Or il fut donné, sans doute, à l'arianisme et aux autres hérésies de cet âge, d'attaquer tous les dogmes fondamentaux de notre foi : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'humanité et la divinité de Notre-Seigneur, mais non les sacrements, ni même d'en altérer la matière : « *Et vinum et oleum ne læseris* », afin de continuer de guérir les hommes de bonne foi et de bonne volonté, des deux mortelles blessures de l'ignorance et de la concupiscence. Bien plus funestes seront les hérésiarques du cinquième âge, qui, abolissant les principaux moyens de notre salut, ne conserveront que le Baptême, dont il finiront même par contester la nécessité. Aussi le protestantisme ne sera-t-il plus qu'un christianisme de nom sans âme et sans vie, sans aucun lien pour unir les hommes entre eux et avec Dieu, se divisant et variant à l'infini, et entraînant les peuples dans les abîmes du scepticisme, du philosophisme et de l'athéisme.

Mais après les fureurs des barbares et les violences et les vices de l'Arianisme et des autres hérésies du troisième âge, le genre humain à demi-mort retrouvera intacts et purs le vin et l'huile, et des mains pour les verser dans ses plaies, et pour le transporter,

comme le blessé de Jéricho, dans l'hôtellerie, au sein de la véritable Eglise, où commencera à se former cette belle chrétienté, chef-d'œuvre de la civilisation. Et celui qui était sur le cheval blanc avait remporté une troisième victoire : « *Et exivit vincens ut vinceret.* »

QUATRIÈME SCEAU, QUATRIÈME AGE

℣ 7. « Et lorsqu'il eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal disant : Viens et vois. »

Le quatrième animal est semblable à un aigle qui vole : « *Et quartum animal simile aquilæ volanti* (IV, 7) », et figure saint Jean lui-même. Ainsi l'entendent les saints Docteurs, et l'Eglise lui approprie cette figure dans l'octave de son office, et dans l'office des autres évangélistes : « Saint Jean, dit saint Pierre Damien, n'est-il pas plus que prophète, lui qui, contre la coutume de tous les prophètes, se contemple lui-même en esprit; et au milieu des nombreux mystères de ses révélations célestes, pendant qu'il voit la figure d'un aigle qui vole, se reconnaît véritablement lui-même : *Numquid et iste Joannes plus quam propheta non est, qui præter omnem consuetudinem prophetarum, semetipsum conspexit in spiritu, et inter plurima revelationum cœlestium sacramenta, dum aquilæ volantis similitudinem videt, semetipsum veraciter recognoscit?* (Serm. 2). »

Au quatrième évangéliste, donc, s'élevant comme l'aigle dans les hauteurs des cieux jusqu'au trône de Dieu et de l'Agneau, et embrassant de son puissant

regard tous les horizons de l'avenir, de découvrir et de signaler cet autre ennemi, cette secte honteuse toute de chair et de sang, qui, pendant de longs siècles, va faire la guerre à l'Epouse de l'Agneau, encore plus par son sensualisme effréné que par ses armes impitoyables.

℣ 8. « Et voici un cheval pâle et celui qui le montait avait pour nom la mort et l'enfer le suivait, et pouvoir lui fut donné sur la quatrième partie de la terre, de tuer par le glaive et la faim et la mort et par les bêtes de la terre. »

« Et voici un cheval pâle » : Voici donc un autre empire persécuteur. Car la couleur sinistre de ce nouveau cheval, son cavalier, qui a pour nom la Mort, et l'enfer qui le suit, le caractérisent et le font connaître, ainsi que les deux précédents, comme un ennemi acharné du premier, et à tous ces traits nous reconnaissons Mahomet et sa secte. Or, après Arius et les hérésiarques nés de ce grand blasphémateur de la divinité de Jésus-Christ, vient Mahomet, qui, de la pointe de son sabre sanglant, relève en Orient l'idée renversée d'Arius. Et, en considérant d'une part les immenses ravages de ce nouvel empire hostile à Jésus-Christ, et d'autre part le vaste plan de cette prophétie, qui, selon Tertullien, saint Jérôme, saint Augustin, contient « l'histoire de l'Eglise dans l'ordre des temps », il est impossible de ne pas s'en convaincre. Ainsi l'ont compris l'abbé Joachim, Séraphin de Fermo, Pannonius, Pérère, Corn. à Lapide, de la Chétardie, la bible de Vence, Wouters, Lafont-Sentenac, tous ceux qui embrassent le vaste plan de cette Révélation.

Ce cheval, qui figure le mahométisme, est pâle :

1° Parce que cette honteuse doctrine est un pâle amalgame du Paganisme, du Sabéisme, du Mosaïsme et du Christianisme qui régnaient en Arabie, et que Mahomet voulut réunir ces quatre religions en une seule, pour unir en même temps tous les peuples arabes ;

2° Parce que les jouissances sensuelles, la luxure, la polygamie, la sodomie, tous les vices et toutes les voluptés infâmes, que promet le faux prophète, et que permet son Coran, épuisent le sang et causent cette couleur morbide ;

3° Parce que cette doctrine bestiale tue tout esprit de vie et de progrès partout où elle domine : « Dieu, dit l'abbé Darras, réservait à l'Asie, en punition de l'esprit d'inquiétude et de légèreté frivole qui l'avait si longtemps dominée, de mourir lentement dans l'inertie et le silence, sous une domination qui en a fait une vaste nécropole » (tome XV, pag. 388) ;

4° Parce que la pâleur rappelle l'or, et que tout est vénal dans cet empire, le droit et la justice, les âmes et les consciences des renégats et des apostats qui en ont toujours fait la principale force ;

5° Enfin, la couleur du cheval est en rapport avec celle du cavalier qui a pour nom la Mort : *Pallida Mors.*

— « Et celui qui le montait avait pour nom la Mort » : Le cavalier est toujours Satan, le faux Prophète et ses sectateurs n'en étant que les suppôts. Mais, par une énergique métonymie, Satan est ici appelé particulièrement la Mort, parce que l'Islanisme, qui est son œuvre, s'est propagé par ce brutal et infernal argument : « Crois ou meurs » ; que le Coran opposé à l'Evangile, est, non un livre de vie, mais un livre de

mort, et que sous son empire l'on n'échappe à la mort passagère du corps que pour encourir l'éternelle mort de l'âme.

— « Et l'enfer le suivait » : Certes l'enfer suivait aussi les deux précédents cavaliers montés sur le cheval roux et sur le cheval noir, puisqu'ils figuraient aussi Satan ; et quel autre sort que l'enfer, Satan pouvait-il procurer aux cruels persécuteurs et aux noirs hérésiarques et à leurs sectateurs qu'il inspirait ? Mais cela est dit ici du seul cheval pâle et de son cavalier, et pour une singulière et admirable raison. On sait quelle espèce de ciel ou de paradis promettait à ses croyants le fondateur de l'Islam : tous les plaisirs des sens, toutes les plus immondes voluptés. Mais, du sein de la pure lumière, l'Esprit-Saint leur répond par son vrai Prophète, que ce ne sont pas ces jouissances infâmes, mais les supplices éternels, le véritable enfer qui leur est réservé : « *Et infernus sequebatur eum.* » *Hoc loco videtur infernus hunc solum equum esse secutus ob singularem causam : nempe ut Dominus Deus ostenderet Mahometanos, qui carnalia gaudia sibi in cœlo promittunt, non esse destinatos ad hæc, sed ad tormenta inferni* (Wouters). » — « Et l'enfer le suivait » : Ne serait-ce pas aussi une prophétique allusion à cette parole étrange du Coran, qu'Abu-Bekr, premier calife ou successeur de Mahomet, donnait pour mot d'ordre à ses troupes fanatisées : « Marchez, le ciel est devant vous, l'enfer derrière (Darras, tom. XV, p. 547) » ? Mais ils auront beau marcher, dans leurs guerres sataniques, contre le Fils de Dieu ; ce n'est pas le ciel qui s'ouvrira devant eux mais l'enfer : « *Et infernus sequebatur eum.* »

— « Et pouvoir lui fut donné sur la quatrième

partie de la terre » : La Vulgate dit « sur les quatre parties de la terre ». Le grec est plus précis ; mais c'est le même sens. Prenons, en effet, une carte du globe, et nous verrons que le mahométisme occupa bientôt et possède encore la quatrième partie du monde connu du temps de saint Jean. Partout, dans les immenses contrées de l'Asie, de l'Afrique, et jusqu'en Europe, le voyageur ne cesse de coudoyer les populations conquises par le croissant.

— « De tuer par le glaive et la faim et la mort et par les bêtes de la terre » : Allusion à ce passage d'Ezéchiel, dont l'Esprit-Saint fait par saint Jean l'application au nouvel Israël : « Que si je fais tomber sur Jérusalem mes quatre mortels jugements, le glaive et la famine et les bêtes farouches et la peste... il en restera néanmoins quelques-uns qui seront sauvés (XIV, 21, 22). »

« Attendez-vous, disait aux chrétiens saint Jérôme, à être traités comme Jérusalem et Juda, si vous tombez dans les mêmes prévarications. L'Islamisme fut, en effet, un châtiment permanent pour le nouveau Juda et la chrétienté rebelle à Dieu et à ses vicaires, pour l'Eglise grecque en Orient et une partie de l'Eglise latine en Occident.

« De tuer par le glaive » : Le glaive figure les armées musulmanes qui étaient impitoyables, mettant tout à feu et à sang et égorgeant tout ce qui n'apostasiait pas ;

— « Et par la faim » : Les armées musulmanes créant partout une double famine : famine matérielle, en ravageant et en frappant de stérilité les contrées où elles passaient ; et famine spirituelle, en tuant ou en chassant les pasteurs, qui ne pouvaient plus nourrir les fidèles de la parole de Dieu ;

— « Et par la mort » : La mort répond ici au fléau de la peste dont il est parlé dans Ezéchiel ci-dessus. A la lettre, la mort, c'est la peste et les maladies qui marchaient à la suite des infidèles ; mais au figuré, c'est la contagion des vices de cette secte profondément immorale ;

— « Et par les bêtes de la terre » : A l'approche des armées de ces nouveaux barbares, sarrazins, arabes et turcs, scythes et éthiopiens, des multitudes de chrétiens de tout sexe et de tout âge fuyaient dans les forêts et les déserts, où ils devenaient la proie des bêtes féroces, ou leur étaient livrés par ces infidèles plus cruels que les bêtes fauves. Mais, dans un autre sens non moins prophétique et rigoureux, par « les bêtes de la terre » il faut entendre ces infâmes sectateurs du Coran eux-mêmes, abandonnés à tous les vices de Babylone et de Sodome, vraies bêtes de la terre, selon l'Ecriture, brutes immondes qui assouvissaient leurs passions exécrables sur la jeunesse et l'adolescence. On sait que l'ignoble Mahomet II, le soir même de la prise et de l'égorgement de tout Constantinople, demanda au grand-duc Notaras le plus jeune de ses fils, âgé de quatorze ans, merveilleusement beau, pour se livrer à ses débauches de sodomite et de bête fauve. Le prince grec sentant bouillonner tout son sang paternel, ayant refusé d'accéder aux désirs du monstre, fut massacré à l'instant avec toute sa famille. Terrible châtiment de celui qui disait la veille : « J'aimerais mieux voir régner à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape. » (Rohrb., tom. IX, p. 317, édit. abbé Guillaume.)

Quant au cheval pâle, figurant l'empire du faux pro-

phète, il n'est plus aujourd'hui qu'un cadavre, attendant les fossoyeurs; mais les princes chrétiens éloignent les fossoyeurs.

CINQUIÈME SCEAU, CINQUIÈME AGE

℣ 9. « Et lorsqu'il eût ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu, et pour lui avoir rendu témoignage (quelques manuscrits grecs portent : « pour avoir rendu témoignage à l'Agneau). »

A l'ouverture du cinquième sceau, saint Jean « voit sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu et pour rendre témoignage à l'Agneau ». Quelles sont ces âmes ou ces martyrs? quel est cet autel? et pourquoi ces âmes sont-elles sous l'autel?

1° Ces âmes sont les âmes de tous les martyrs qui ont versé leur sang pour rendre témoignage à leur divin Maître pendant trois siècles dans les deux premiers âges sous les Juifs et les empereurs idolâtres romains; pendant quatre siècles, sous les ariens et les autres hérétiques du troisième âge; pendant près de huit siècles, sous les successeurs de Mahomet et les infidèles, au quatrième âge.

2° Par l'autel, nous ne devons rien nous représenter de matériel, puisque, dans la céleste Jérusalem, il n'y a d'autre temple, ni par conséquent d'autre autel que « le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau : *Et templum non vidi in eà; Dominus enim Deus omnipotens templum illius est et Agnus* (XXI, 22). » L'autel est donc ici l'Agneau, Jésus-Christ lui-même. C'est

l'enseignement de l'Eglise et des saints docteurs. L'Eglise nous dit, en effet, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est à la fois notre autel, notre victime et notre souverain prêtre : « *Domini Nostri Jesu Christi qui altare, hostia et sacerdos noster est.* » (Off. in dedic. basil. SS. Salvat., 1ᵉ lect., II Noct.) « L'autel, dit saint Grégoire le Grand, c'est le Fils de Dieu. Il l'est assurément, lui en qui, dans cette vie, nous offrons les sacrifices de nos cœurs, et sur qui nous immolons nos pensées illicites, afin qu'elles ne prévalent point : *Altare Dei Filius est. Ipse est utique cui in hac vita cordium nostrorum sacrificia imponimus, et in ipso cogitationes illicitas, ne convalescant, mactamus* (In Ps. L).

Aussi voyons-nous « les anges de Dieu dans le ciel, se tenir debout devant lui avec une grande quantité de parfums, pour présenter les prières des saints sur cet autel d'or qui est toujours devant le trône de Dieu, afin qu'il en fasse parvenir l'agréable et suave odeur par la main de ses anges en la présence de Dieu (VIII, 3-4) ».

Cette figure est une double allusion aux deux autels du tabernacle de Moïse ou du temple de Salomon :

L'un, l'autel des holocaustes, dressé devant le parvis ou *atrium* qui représentait le monde terrestre, était proprement le type de nos autels, où Jésus-Christ, prêtre et victime, continue de s'offrir pour nous à son Père ; l'autre, où l'on offrait les parfums, était élevé dans le saint, où les prêtres seuls avaient accès. Cette partie intérieure du temple figurait le ciel ou l'empyrée.

« Elle n'était séparée que par un voile de l'oracle ou du Saint des saints, où était l'arche et où les

chérubins de gloire ombrageaient le propitiatoire. » (Hebr., x.)

Le saint des saints figurait la gloire de la présence et de la majesté de Dieu, et le grand prêtre seul pouvait y pénétrer une fois l'année. Mais Jésus, le souverain prêtre et la souveraine victime, ayant brûlé le plus suave des parfums sur l'autel de son amour, écarta le voile qui séparait le saint de l'oracle et introduisit tous ses élus dans le Saint des saints, c'est-à-dire en la présence de la majesté de son Père, au sein de sa propre gloire et de son éternel repos : « *Exultabunt sancti in gloria, lætabuntur in cubilibus suis* (Ps. CXLIX, 5). »

Mais pourquoi est-il dit que ces âmes sont sous l'autel, puisque l'autel représente ici Jésus-Christ glorifié dans le ciel, et que toutes ces âmes sont glorifiées avec lui, jouissent de la vision de Dieu et partagent son éternelle béatitude ? Car penser le contraire et conclure de cette expression « *subtus altare* », qu'elles sont comme dans des réceptacles cachés, privées de la vision intuitive et comme endormies, ne devant jouir du souverain bonheur qu'après le jugement dernier, serait tomber dans l'hérésie d'Origène et de Vigilantius, que saint Jérôme appelait pour cela *Dormitantius* : « *Tu vigilans dormis et dormiens scribis* » ; hérésie renouvelée par les Grecs, puis par Luther et Calvin, mais condamnée par les conciles de Florence et de Trente, par Innocent III et plusieurs autres papes, définissant que les âmes purifiées de tout péché, sont reçues après la mort dans les splendeurs de la gloire de Dieu et admises à jouir immédiatement de la vision intuitive et béatifique.

Au reste cette hérésie est admirablement réfutée ici par le contexte. Il est évident qne ces âmes ne dorment pas, puisqu'elles crient et demandent vengeance : « *Et clamabant... usquequo, Domine,... non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum?* (10) » ; qu'elles voient Dieu, puisqu'elles sont devant son trône, le servant jour et nuit : « *Ideo sunt ante thronum Dei, et serviunt ei die ac nocte* (VII, 15) » ; et qu'elles sont libres, puisqu'un grand nombre des plus privilégiées accompagnent l'Agneau sur les hauteurs de Sion, partout où il va : « *Et ecce Agnus stabat supra montem Sion... hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (XIV, 1, 4). »

Mais en quel sens sont-elles donc sous l'autel ?

1° En ce sens qu'après tant et de si cruelles persécutions qu'elles viennent de subir, elles sont à jamais à l'abri de toute crainte et de tout danger. Car le tabernacle, ou le temple, auquel il est ici fait allusion, était un lieu de refuge et d'asile. Or l'autel était, après le saint des saints, tout ce qu'il y avait de plus sacré et de plus inviolable.

2° Elles sont encore sous l'autel, parce qu'elles se reconnaissent au-dessous de Jésus-Christ, leur chef et leur Rédempteur, figuré par l'autel, lui qui s'est abaissé et comme anéanti pour les relever jusqu'à lui, étant au-dessus de tous : « *Qui desursum venit super omnes est* (Joan. III, 31) », et plus élevé que les cieux : « *Excelsior cœlis factus est* (Hébr., VII, 26). »

3° Enfin elles sont surtout sous l'autel, parce que pour ressembler à leur divin modèle, il leur manque un complément de gloire et d'honneur, qu'elles ne recevront qu'à la résurrection générale par leur réunion à leurs corps régénérés et glorifiés comme

elles. Alors seulement elles seront en tout semblables à leur divin Sauveur, à la hauteur de l'autel, « et sur l'autel même », selon la forte expression de saint Bernard : « *Exaltentur supra altare* (Serm. 4, *de omn. sanctis*). » — « Mes bien-aimés, dit en effet saint Jean, nous sommes déjà les enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que lorsque Jésus apparaîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui : *Charissimi, nunc filii Dei sumus ; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus* (I Joan., III, 2). » Le grand mystère de la grandeur et de la déification des saints et des martyrs même pour leurs âmes déjà revêtues de tant gloire, ne sera donc entièrement révélé qu'à l'universelle régénération.

— « Les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu (et pour avoir rendu témoignage à l'Agneau) » : Par ces paroles nous avons entendu particulièrement les âmes des martyrs qui ont été mis à mort depuis la prédication de l'Evangile ; mais on peut y comprendre aussi celles de tous les justes qui, depuis Abel, ont donné leur vie pour la foi, et tous les saints et confesseurs morts dans la paix du Seigneur : « *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (XIV, 13). »

C'est sur ce 9e verset que l'Eglise a fondé l'usage de placer les corps des martyrs sous ses autels, de n'en point consacrer sans y déposer leurs saintes reliques, comme on le voit dans le pontifical romain, où l'évêque consécrateur invoque leurs âmes : « *Sub altare Dei sedes accepistis, intercedite pro nobis ad Dominum Jesum Christum.* » Et c'est pourquoi le prêtre, au commencement de l'auguste sacrifice, baise

pieusement l'autel où sont leurs précieux restes, pour entrer, sous leur protection, dans le Saint des saints : « *Ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire... Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquiæ hic sunt.* »

℣ 10. « Et ils criaient d'une grande voix disant : Jusques à quand, Seigneur, vous le Saint et le Véritable, ne jugez-vous pas et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? »

Mais pourquoi toutes ces âmes réclament-elles ici le jugement et demandent-elles vengeance ? Ah ! c'est que leur foi va être attaquée avec une nouvelle impiété, leur mémoire outragée, leurs temples et leurs autels renversés, leurs corps et leurs précieux restes profanés, leur sang foulé aux pieds par le protestantisme, le philosophisme et le jacobinisme. « Quelle vengeance », dit l'abbé de la Chétardie qui n'avait vu que les attentats de la Réforme, et qui ne pouvait soupçonner ceux qui allaient suivre, les blasphèmes de l'infâme plume de Voltaire et les sacrilèges destructions de la sanglante hache de Robespierre, « quelle vengeance ne crie pas l'impiété de cette secte qui porta ses mains sacrilèges sur tout ce qu'il y avait de plus sacré dans la religion ? On les vit traiter les corps des saints et des martyrs, que, suivant l'ancienne coutume, on plaçait sous les autels, *subtus altare*, avec plus d'outrage et d'indignité qu'on ne traite ceux des plus exécrables scélérats de la terre. Les corps d'un saint Irénée, d'un saint Martin et d'un nombre infini d'autres furent brûlés sur les places publiques et leurs cendres jetées au vent, comme celles des parricides et des voleurs. Saint Thomas de Cantorbéry, que Jésus-Christ compte entre les martyrs

de son Eglise, plusieurs siècles après sa mort, fut cité comme un criminel devant le tribunal d'un roi (Henri VIII) engagé dans les liens de cette hérésie, et animé de fureur contre l'Eglise qu'il avait abandonnée et contre son chef visible, auquel il portait une haine implacable; et ses ossements furent déterrés et condamnés au feu par une sentence inique. Enfin il n'y eut presque point d'autel à qui cette secte ne ravît les saintes richesses et les précieuses dépouilles que l'Eglise leur avait données en dépôt; presque point d'asile qu'elle ne violât insolemment; presque point de reliques qu'elle ne foulât à ses pieds avec insulte.

« Elle ouvrit sa bouche et vomit mille blasphèmes contre les habitants des cieux; et ce sont eux qui, indignés de tant d'outrages, qu'on peut regarder comme un second genre de martyre, non moins ignominieux que le premier, disent ici : « O Seigneur, « jusques à quand différerez-vous de nous faire justice « de ceux qui sont sur la terre ? » Au reste, ajoute ce judicieux interprète, cette audace de déclarer la guerre aux bienheureux vivant dans le ciel, et à leurs reliques honorées sur la terre, à leur culte, à leur invocation, à leur intercession et à leur gloire même, leur refusant la qualité de saints, méprisant Pères et conciles, et foulant aux pieds leur autorité, est un caractère si propre à l'hérésie de nos jours, cette hérésie est si bien designée par cette marque, que dans tous les siècles précédents on ne trouvera point d'hérésie à qui cette marque convienne si parfaitement, et elle ne pouvait être représentée par aucun caractère plus distinctif. »

Mais le philosophisme, par ses sarcasmes impies,

et le jacobinisme par sa démence athée contre Jésus-Christ et contre ses saints, présentent aussi un caractère non moins distinctif, et sans rien de semblable dans le passé. Tous ces traits peignent donc énergiquement le 5e âge.

— « Jusques à quand, Seigneur, vous le saint et le véritable, ne jugez-vous pas et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre? » Paroles formidables contre les persécuteurs et les tyrans, et ces politiques aveugles qui croient que la voix du juste est muette, dès qu'ils lui ont fermé la bouche par une loi inique, ou tranché la tête par un abus de la force. Et ils ne voient pas que le sang d'Abel et des martyrs ne cessera jamais de crier justice et vengeance !

La vengeance est défendue avec raison aux hommes sur la terre, parce que, aveugles eux-mêmes, passionnés et souvent injustes comme leurs oppresseurs, ils sacrifieraient les droits inséparables de la justice et de la miséricorde divines ; mais elle est permise aux élus dans les splendeurs de la gloire, de la vérité et du droit, parce qu'ils ne voient, ne veulent, ne réclament que ce qui est conforme aux vues, à la gloire et à la volonté de Dieu, aux intérêts de son Eglise et au salut de leurs frères. Ils demandent surtout « que le règne de Dieu arrive », et, ajoute saint Augustin « que le règne du péché qui leur fut si rigoureux, soit détruit : *Ut evertatur regnum peccati, quo regnante tanta perpessi sunt* » (Serm. XXXIX de Tempore). Les âmes des martyrs désirent plus particulièrement ici que le jour du jugement et de la résurrection ne soit plus retardé, afin qu'elles soient revêtues de leurs corps glorieux, et que leurs restes

ne soient plus profanés. « Ainsi, dit saint Thomas, leur gloire s'accroîtra par la glorification de leurs corps, et le nombre des élus sera rempli, et la divine justice, par la condamnation des impies, sera manifestée : *Ubi earum gloria ex corporum glorificatione augebitur, et numerus salvandorum complebitur et divina justitia in impiorum damnatione manifestabitur.* »

℣ 11. « Et il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit d'attendre en repos encore quelque temps, jusqu'à ce que fût rempli le nombre des autres serviteurs de Dieu et leurs frères qui devaient être aussi mis à mort comme eux. »

Nous voyons par ce verset que leur prière est exaucée; mais que le temps en est différé; raisons de ce délai :

« Et il leur fut donné à chacun une robe blanche » : C'est le vêtement de gloire qui leur avait été promis à la 5e Epître correspondante : « *Qui vicerit sic vestietur vestimentis albis* » (III, 5). La robe blanche, *stola alba*, *byssina*, descendant jusqu'aux talons : « *Ad talos stola demissa* » (Horat.), était le plus noble des vêtements chez les anciens et celui des triomphateurs. La toge ne venait qu'après. C'est de la robe blanche ou de byssus que Pharaon revêtit Joseph, en le plaçant à la tête de son royaume : « *vestivitque eum stolâ byssinâ* » (Gen. XLI, 42), et dont Assuérus honora Mardochée au jour de son triomphe sur Aman (Esth., VI, 10). David s'en revêtit aussi pour conduire l'arche sainte à Jérusalem : « *porro David erat indutus stola byssina* » (I Paral., XV, 27), ainsi que l'Ange, pour annoncer la résurrection du Sauveur, et c'est aussi sous ce même vête-

ment qu'Isaïe représente le Messie dans les splendeurs de sa gloire et de ses victoires : « *Iste formosus in stolâ suâ* » (LXIII, 1).

Aussi la robe blanche, dans l'Apocalypse, signifie-t-elle toujours le triomphe, la gloire et l'immortalité. Cette première robe que reçoivent ici les âmes des saints et des martyrs, signifie donc qu'elles sont revêtues de la gloire immortelle en attendant la résurrection de leurs corps, qui recevront à leur tour une seconde robe blanche, parce qu'ils partageront avec elles les splendeurs de l'immortalité. « Les saints, dit en effet saint Grégoire le Grand, ne jouissent encore que de la béatitude des âmes; à la fin du monde ils doivent posséder deux robes, parce qu'avec la joie parfaite des âmes, ils seront aussi revêtus de l'incorruptibilité des corps. »

« La première robe, dit aussi saint Bernard, c'est la félicité et le repos des âmes; la seconde, c'est l'immortalité et la gloire des corps. Et c'est pourquoi elles disent : Vengez-nous, Seigneur..., parce qu'elles attendent la résurrection et la glorification de leurs corps, qu'elles ne doutent pas devoir être différées jusqu'au jour du jugement. (Serm. III, de omnibus SS.) »

— « Et il leur fut dit d'attendre en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que fût accompli le nombre des autres serviteurs de Dieu et leurs frères qui devaient être aussi mis à mort comme eux » : Dieu leur apprend donc ici :

1° Que leur vengeance est certaine. En vain les tyrans et les persécuteurs se promettront l'impunité au milieu de leurs éphémères triomphes; comme le flot de la mer soulevée par les plus orageuses tempêtes,

ne dépasse pas le grain de sable qui doit briser sa fureur, ils n'iront pas au delà de l'instant marqué pour recevoir leur châtiment;

2° Que le temps fixé pour leur vengeance est court. « Toute la durée des siècles comparée à l'interminable éternité n'est pas seulement courte, mais nulle : *Omnia sæculorum spatia definita, si æternitati interminatæ comparentur, non exigua existimanda esse, sed nulla* » (S. Aug. *de Civ.*, XII, XII);

3° Qu'il faut « que soit rempli le nombre des autres serviteurs de Dieu et leurs frères qui doivent être aussi mis à mort comme eux ». Oui, il faut encore des saints, encore des martyrs pour compléter la cité céleste, et des tyrans et des bourreaux et des peuples persécuteurs pour en multiplier le nombre. Car dans cette immense cité il y a bien des demeures : « *Mansiones multæ sunt* » (Joan., XIV, 2), et bien des trônes vides, et tout doit être rempli, afin que la beauté et la splendeur de la patrie y soit parfaite ; car la cité de Dieu se réjouit du grand nombre de ses enfants. C'est pourquoi le père de famille laisse croître ici-bas l'ivraie avec le bon grain jusqu'au temps de la moisson, pour ne pas détruire l'un en arrachant l'autre et compromettre son œuvre divine. « Il supporte les méchants, ou pour perfectionner les bons, ou pour qu'en se convertissant eux-mêmes, ils deviennent bons à leur tour » (S. Aug.).

Ainsi se remplit le ciel de ceux qui ne tombèrent jamais et de ceux qui se relèvent chaque jour glorieusement.

Néanmoins, dirons-nous encore avec saint Augustin, c'est le peu de ferveur et le petit nombre de ceux qui se sanctifient sur la terre, qui retarde la résurrec-

tion et le bonheur complet des saints et des martyrs : « *videtis quia propter nos martyrum vindicta differtur. Dum enim nos retardamus horum sanguis inultus est.* » (Serm. II de Sanctis.)

« Quelle est donc ta gloire, ô chair misérable, s'écrie saint Bernard, quelle est donc ta gloire, ô chair hideuse et fétide ! Les âmes saintes que Dieu a marquées à sa propre image, qu'il a rachetées de son propre sang, te désirent, t'attendent ; et leur joie ne peut être complète, ni leur gloire accomplie, ni leur béatitude consommée sans toi. » (Serm. III omn. Sanct.)

Voilà pourquoi Dieu recommande aux âmes de ses saints et de ses martyrs, qui réclament avec tant d'ardeur la résurrection de leurs corps si indignement outragés, profanés sur la terre, « d'attendre encore un peu de temps », afin que de nouvelles générations se lèvent pour multiplier leur nombre et compléter leurs rangs. « Le Dieu tout-puissant, dit encore saint Augustin, parle à ses saints comme un bon père de famille ayant de nombreux enfants qui reviennent des champs l'un après l'autre et lui demandent la nourriture : Votre repas est prêt, leur répond-il, mais attendez vos frères, afin qu'étant tous réunis, vous le preniez ensemble. » (Serm. II de Sanctis.) — « Et aussi, ajoute saint Grégoire, afin que tous se réjouissent de l'accroissement de la famille : *etiam ex colligendorum fratrum augmento gratulentur.* » (L. II Mor cap. IV).

Ainsi sont consolées les âmes des saints et des martyrs de tous les outrages faits à leur mémoire, et de toutes les profanations commises sur leurs corps et leurs cendres, au cinquième âge.

SIXIÈME SCEAU, SIXIÈME AGE

℣ 12. «Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième sceau ; et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint toute comme du sang. »

Voilà un grand événement, une grande révolution au ciel et sur la terre. Aussi plusieurs ont-ils cru y voir, les uns la ruine de la Jérusalem déicide, par Titus et Adrien, ou les grandes persécutions des trois premiers siècles ; et les autres, les signes avant-coureurs de la grande catastrophe de la fin du monde. La première interprétation est inadmissible : les événements des trois premiers siècles sont figurés au premier et au second sceau, premier et second âge, et le prophète évangéliste ne se répète jamais dans la même série de visions. Nous devons rejeter aussi la seconde ; car nous ne sommes ici qu'au commencement du sixième âge ; or de trop nombreux événements : la conversion des juifs et le renouvellement de la foi parmi les nations, l'avènement d'Enoch et d'Elie, la persécution de l'Antechrist et une paix courte mais universelle au septième et dernier âge, doivent encore s'accomplir avant le grand jour du jugement Pour nous, suivant l'ordre des temps, selon le principe des Pères, nous reconnaissons dans ces signes terribles la grande Révolution de 93, qui continue de se développer sous nos yeux, d'agiter, de bouleverser et d'obscurcir le monde, et de prendre des proportions qui ne doivent finir que par un effroyable cataclysme.

« Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième sceau, et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre » : Un grand tremblement de terre n'est pas un grand éclat de foudre, qui ne brise qu'un cèdre, un chêne ou un roseau, ne renverse qu'un palais ou une chaumière, et n'atteint que les surfaces ; mais une commotion profonde qui soulève et renverse les cités, bouleverse les contrées, ébranle et engloutit les empires et leurs habitants.

Aussi est-il, dans l'Ecriture et les Prophètes, la figure des grandes révolutions et des grandes mutations dans les choses humaines et les empires des nations (Esth., XI, 5 ; Agg., II, 7-8).

Tel fut celui-ci. A sa première commotion, il ébranle les trônes, renverse les royaumes ou les couvre de ruine et de sang, et menace d'engloutir les peuples et les rois dans un abîme toujours béant, faisant osciller le monde et ne cessant de faire trembler jusque dans ses fondements tout l'édifice social.

Oui, nous l'entendons, nous le sentons se continuer, progresser, s'étendre avec une effrayante intensité, et chacun se demande par quel désastre, par quelle catastrophe inouïe il va marquer sa fin : « *Et ecce terræ motus factus est magnus.* »

— « Et le soleil devint noir comme un sac de poil : » Le sac de poil ou de crin fut de toute antiquité un vêtement de pénitence de couleur toute noire. Le soleil, c'est l'Eglise, que nous verrons plus loin revêtue du soleil : « *Mulier amicta sole* » (XII, 1), parce qu'elle est Jésus-Christ continué sur la terre : « *Et ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Math. XXVIII, 20). »

Sans doute, le soleil lui-même « c'est le Fils du

Dieu vivant, Dieu de Dieu, lumière de lumière : *Deum de Deo, lumen de lumine;* soleil des intelligences : *Sol intelligentiæ* (Sap. v, 6), qui seul éclaire tout homme venant en ce monde (Joan. I, 9); soleil de justice : *sol justitiæ* (Malach. IV, 2), qui descendit des collines éternelles (Gen., XLIX, 26), pour illuminer ici-bas ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans la voie de la paix (Luc, I, 78-79). »

Mais remontant dans les hauteurs des cieux, où il n'est plus visible qu'aux célestes phalanges, il serait devenu pour nous, quoiqu'il ne connaisse pas de couchant, un soleil invisible, s'il n'avait revêtu son Eglise de tous les rayons de sa lumière, afin que par sa divine hiérarchie et son enseignement indéfectible elle restât pour nous le soleil toujours visible. C'est pourquoi s'il dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde : *Ego sum lux mundi* » (Joan. VIII, 12), il dit pareillement à son Eglise : « Vous êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi* » (Math. v, 14).

Aussi remplissant dans sa plénitude sa divine mission, après avoir dissipé les épaisses ténèbres du judaïsme et du paganisme, elle ne se contenta plus d'illuminer les peuples; à partir de Constantin, de Théodose et de Charlemagne, elle éclaira et dirigea les Augustes et les Césars, constitua les Etats et les empires, inspira et dicta des lois sages et chrétiennes, y faisant pénétrer l'esprit de l'Evangile, apprenant aux rois à aimer les peuples et aux peuples à obéir aux rois, non plus par la terreur du glaive, mais par devoir et par conscience, comme aux dépositaires d'une part de l'autorité divine.

Et tous, peuples et rois, n'avaient qu'une loi,

l'Evangile, et ne formaient qu'une famille, la chrétienté, ayant Jésus-Christ pour Père et l'Eglise pour Mère. Cet ordre si admirable venait, il est vrai, d'être en partie troublé par les hérétiques et les novateurs du cinquième âge; mais ce ne fut que par le grand ébranlement de 93, figuré « par le grand tremblement de terre », que fut renversé tout l'ancien ordre social si éminemment chrétien, que la suprématie de l'Eglise fut méconnue, l'Eglise elle-même proscrite, ses libertés et ses droits abolis, son esprit chassé des lois et des constitutions, et qu'il se fit comme une profonde nuit qui couvrit le monde. L'Etat et la loi devinrent athées, et au droit de Dieu et de son Christ l'on substitua « les droits de l'homme », c'est-à-dire le droit du plus fort, du plus violent, du plus fourbe ou du plus audacieux, multitude ou individu. On contesta à l'Eglise le droit de vivre et d'enseigner, de répandre la vie et la lumière, à elle à qui il avait été dit : « Allez, enseignez et régénérez toutes les nations : *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos.* » (Math., XXVIII, 19.) Soleil de la justice et de la vérité, des âmes et des intelligences, elle fut voilée comme d'un crêpe funèbre aux yeux des peuples et des nations, et enveloppée comme dans un noir et étroit cilice par l'impiété et les attentats de la Révolution : « *Et sol factus est niger tanquam saccus cilicinus.* »

— « Et la lune devint toute comme du sang » : La lune, c'est la société civile et politique, ou le corps social. Astre inférieur, astre éteint et pour ainsi dire mort, la lune emprunte tout son éclat au soleil. Elle n'a par elle-même ni chaleur ni lumière, elle est même privée de toute atmosphère, et par conséquent de

tout élément et principe de vie. Incertaine et changeante, dans une perpétuelle croissance et décroissance, elle finit par disparaître, jusqu'à ce que recevant et réfléchissant de nouveau les rayons du roi des astres, elle reparaisse dans tout son éclat : image, en général, de l'humanité déchue, qui, pour l'éclairer, eut toujours besoin des secours de la révélation. Mais ici elle représente proprement la cité terrestre, la société temporelle, qui, pour se diriger, a besoin des lumières et des enseignements de l'Eglise, la société spirituelle, la cité céleste. Par la prédication de l'Evangile, l'Eglise, nous venons de le voir, avait chassé les ténèbres du paganisme et de la barbarie, régénéré les peuples, poli leurs mœurs, créé au milieu d'eux une brillante civilisation, et fait régner, partout où s'étendait son empire, d'admirables vertus.

Tous les peuples chrétiens étaient des frères et les nations des sœurs, se regardant comme les enfants du même Dieu, ayant son Fils unique pour rédempteur et une seule Eglise pour mère. Mais la Révolution, aussi ennemie des hommes que de Dieu et de son Christ, plongea de nouveau le monde dans les ténèbres. *Sa fraternité*, *son égalité* et *sa liberté*, effrontément proclamées à l'encontre de la fraternité, de l'égalité et de la liberté de l'Evangile et des enfants de Dieu, ne furent que l'oppression et la mort, et sa domination que le fatal et satanique triomphe d'un nouveau paganisme avec tous les excès, toutes les violences, comme aux jours des sanglantes proscriptions de Marius et de Sylla. Des fleuves de sang débordèrent sur tout le corps social : guerres civiles et étrangères, guerres de la République et de l'Empire, guerres incessantes et acharnées moissonnant

la fleur des générations. Et cependant ce n'était que le commencement, le prodrome de guerres plus épouvantables encore, guerres sociales que nous voyons souffler partout sous nos yeux, et dans toute l'Europe hérétique, schismatique et voltairienne, et dans le monde entier, et qui menacent d'engloutir tout l'ordre de choses actuel dans une mer de sang : « *Et luna tota facta est sicut sanguis.* »

℣ 13. « Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme le figuier laisse tomber ses figues vertes, lorsqu'il est agité par un grand vent. »

Quelle est cette effroyable chute d'étoiles ?

Nous y reconnaissons la grande apostasie des peuples chrétiens annoncée dans l'Evangile et les Ecritures, et particulièrement par saint Paul. L'ordre des temps dans l'Apocalypse l'indique, et cette figure ne peut avoir d'autre sens.

« Ne vous effrayez pas, dit saint Paul aux Thessaloniciens, comme si le jour du Seigneur était proche... Car ce jour ne viendra point avant que l'*apostasie* ne soit arrivée, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est Dieu, ou adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. » (II Thess., II, 2, 4.)

D'après ce passage, l'apostasie doit donc arriver avant le règne de l'Antechrist.

Saint Paul dit encore aux Romains, pour leur prouver combien ils doivent souhaiter la conversion des Juifs : « Si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie : *Si enim amissio eorum reconciliatio est mundi, quæ assumptio, nisi vita ex mortuis?* »

D'après cet autre passage, l'apostasie doit donc arriver avant la conversion des Juifs, puisque c'est en vertu de cette conversion, que les nations, en grande partie mortes, doivent revenir de la mort à la vie.

Or, c'est précisément cet ordre d'événements que nous voyons sous le sixième sceau dans l'Apocalypse : avec la grande Révolution athée l'effroyable chute d'étoiles ou la grande apostasie, puis le châtiment universel de cette universelle défection. Ensuite dans le chapitre suivant, toujours sous le sixième sceau, saint Jean raconte successivement la conversion des Juifs, le retour des nations, et la grande tribulation ou persécution de l'Antechrist. C'est aussi ce qui avait été annoncé dans la sixième épître, et ce qui sera décrit, avec de nombreux et effrayants détails, au son de la sixième trompette.

Nous ajoutons que cette prodigieuse chute d'étoiles ne peut avoir d'autre sens que la grande apostasie.

Et d'abord il est évident que l'on ne saurait la prendre à la lettre, au sens physique : une seule étoile qui tomberait des hauteurs du firmament sur la terre, la ferait voler en éclats et en poussière, et aucun habitant n'y survivrait ; or nous voyons qu'après, les hommes continuent d'y vivre comme auparavant; les uns implorant miséricorde, les autres se rendant plus coupables envers Dieu.

Ce ne serait pas non plus une explication sérieuse de dire avec Origène, Jansénius, Cajetan et plusieurs autres, que l'expression tomber, *cadere*, est un tour poétique dans le genre de Virgile :

« *Et jam nox humida cœlo*
« *Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnum* »,

pour signifier que les étoiles passeront dans un autre hémisphère, ou simplement qu'elles seront privées de leur lumière; car il est dit expressément « qu'elles tombent sur la terre : *ceciderunt super terram* ».

Il ne serait pas plus sérieux de n'entendre par ces étoiles que des aérolithes, des comètes, des foudres, des éclairs et autres météores célestes et corps enflammés, comme le font Ribeira, Péreire, Corn. a Lapide et quelques modernes qui voient ici les signes de la fin du monde, à cause de la ressemblance de ce passage avec celui de saint Matthieu : « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées » (XXIV, 29), et avec plusieurs autres passages des évangélistes et des prophètes qui regardent la fin des temps (Marc, XIII, 24, 25; Luc, XXI, 25; Isaïe, XIII, 10; Ezech. XXXII, 7; Joël, II, 10).

Premièrement des météores, aérolithes, foudres, éclairs et autres matières sublunaires enflammées ne sont pas des étoiles;

Secondement nous venons de voir que dans sa narration, saint Jean n'est pas encore arrivé à décrire la fin du monde;

Troisièmement y serait-il arrivé, et l'événement qu'il décrit aurait-il du rapport avec celui que décrivent les évangélistes et les prophètes, il n'est pas certain qu'il faille prendre les expressions de ces derniers à la lettre; car les Pères sont partagés sur leur interprétation. Saint Augustin, dans sa 80e Epître *ad Hesychium*, et avec lui Primase, André de Césarée, le V. Bède prennent les expressions de l'Evangile au figuré; et par l'obscurcissement du soleil ils entendent l'obscurcissement de l'Eglise, et par la chute

des étoiles, la chute de beaucoup d'hommes, qui, paraissant illustres et fermes dans la foi, succombent dans cette grande tribulation. Aussi saint Jérôme et saint Jean Chrysostome, qui prennent les mêmes expressions à la lettre, ne manquent-ils pas de logique en plaçant la chute des étoiles après la résurrection générale, où l'ancienne création, qui a gémi sous le poids du péché, sera détruite et entièrement renouvelée.

Enfin nous sommes d'autant plus autorisé à ne pas prendre les étoiles à la lettre que l'auteur sacré lui-même n'emploie jamais, pas même une fois, le mot étoile dans le sens propre ou physique, mais toujours dans le sens métaphorique pour désigner des anges ou des hommes. Ainsi « les sept étoiles dans la droite du Fils de l'homme, sont les sept anges des sept Eglises (I, 20);

L'étoile du matin qu'il promet à tous ceux qui seront vainqueurs est évidemment allégorique (II, 28; XXII, 16);

L'étoile qui, au son de la troisième trompette, tombe du ciel comme une torche ardente et se nomme Absinthe, c'est Arius (VIII, 10-11);

« L'étoile qui, au son de la cinquième trompette, tombe également du ciel et ouvre le puits de l'abîme », c'est Luther (IX, 1-3);

« La femme couronnée de douze étoiles », c'est l'Eglise couronnée de la gloire des apôtres (XII, 1);

« La troisième partie des étoiles entraînée par la queue du dragon », ce sont les mauvais anges séduits par Lucifer (XII, 4).

Or les étoiles ne sont mentionnées que dans ces passages, et toujours, comme on le voit, dans le sens

allégorique, et jamais une seule fois dans le sens physique. De plus nous avons vu que ce dernier sens conduirait à l'absurde ; car une seule étoile ne pourrait tomber sur la terre, sans la réduire en poussière et la rendre inhabitable. Or, d'après saint Augustin et saint Thomas, toute interprétation de l'Ecriture qui conduit à une pareille conséquence, est fausse.

Nous venons de voir aussi que les autres interprétations qui s'en rapprochent ne sont pas plus sérieuses, tout en essayant d'éviter une conséquence que repoussent la science et la raison.

Nous devons donc prendre ici les étoiles dans le sens allégorique, et y voir des étoiles véritables, mais spirituelles, de celles que vit Daniel, foulées aux pieds par un précurseur de l'Antechrist et par l'Antechrist lui-même : « Et il renversa les étoiles du ciel, et il les foula aux pieds : *Et dejecit de fortitudine, et de stellis, et conculcavit eas* » (Dan., VIII, 10). Ces étoiles, c'était le peuple et les enfants de Dieu.

Dieu regarde ses serviteurs comme les étoiles de son ciel. « Regarde le ciel, dit-il, en effet, dans la Genèse, en appelant Abraham, et compte les étoiles, si tu peux. Telle sera ta postérité : *Suspice cœlum et numera stellas, si potes. Et dixit ei : Sic erit semen tuum* » (XV, 5). Or tous les chrétiens comptent pour la postérité d'Abraham. « Car, dit saint Paul, ce sont les fils de la promesse qui sont réputés sa postérité : *Sed qui filii sunt promissionis æstimantur in semine* » (Rom., IX, 8).

Donc toutes les âmes « régénérées par l'eau et l'Esprit-Saint : *ex aqua et Spiritu sancto* », entrent dans la postérité du saint patriarche, ancêtre du Sauveur, et dans le royaume de Dieu, et brillent aux yeux de

Dieu et de ses anges comme autant d'étoiles au firmament de son Eglise : « *Quod natum est ex Spiritu, spiritus est* » (Joan., III, 5-6). Et ce ne sont donc pas seulement les chrétiens illustres, les grands docteurs et les saints pontifes « *illustres Sancti* », comme on l'entend communément, mais tous les fidèles en état de grâce, depuis l'enfant qui vient, par le saint baptême, de recevoir la divine adoption et le caractère ineffaçable des enfants de Dieu, qui sont les étoiles du ciel.

« Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre » : donc tous ceux qui abandonnent Dieu leur Créateur, Jésus-Christ leur Rédempteur, l'Eglise leur mère, et délaissent sa doctrine, ses sacrements, ses solennités et tous ses moyens de sanctification, sont au nombre de ces étoiles déchues du ciel ; car il est évident que par le ciel nous devons entendre ici l'Eglise militante. En effet, si par le ciel et le royaume des cieux, le divin Maître, dans plusieurs de ses paraboles, entend l'Eglise triomphante, il en est d'autres où par cette expression il désigne uniquement l'Eglise militante. Or il est clair que c'est ce dernier sens que nous devons prendre ici, puisqu'il est dit que « ces étoiles tombent du ciel », et qu'il est de foi que les élus dans la gloire ne tombent plus. « La terre » ne doit pas se prendre non plus dans son acception ordinaire, mais pour l'empire du péché, de la chair et des passions, où tombent les mauvais chrétiens avec la masse des méchants et des impies : terre de corruption et de perdition dont se nourrit le vieux serpent depuis la chute originelle : « *Et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ* » (Gen., III, 14 ; S. Greg. Magn. ; S. Aug. ; V. Beda et alii).

— « Comme le figuier laisse tomber ses figues ver-

tes » : Les figues vertes tendres, légères, se détachent facilement de l'arbre. Elles étaient néanmoins l'espoir du père de famille. Mais si elles tombent avant leur maturité, elles ne sont plus bonnes qu'à être foulées sous les pieds des animaux immondes. Elles figurent par conséquent tous ces chrétiens inconstants, légers, vides de bonnes œuvres, qui ne persévèrent pas dans la grâce, et qui, se détachant de l'Eglise où ils brillaient comme des étoiles au firmament, tombent dans la corruption et l'impiété du siècle. Jamais le nombre n'en fut si considérable.

— « Lorsqu'il est agité par un grand vent » : Ce grand vent, c'est le souffle impétueux, universel et empoisonné et toujours croissant de la Révolution, soufflant sur les trônes et les chaumières, dans les bourgades et les grandes cités, faisant pénétrer partout, comme une insurmontable tempête, les doctrines, les maximes, les aspirations et les lois de l'athéisme et de l'impiété.

Ce grand vent, c'est la haine et l'oppression de l'Eglise par les princes et les peuples, qui ne cessent d'empiéter sur ses droits et ses libertés, et de s'opposer à sa mission divine.

Ce grand vent, c'est le monopole de l'enseignement laïque imposé aux générations et distribué par des professeurs sceptiques, incrédules, matérialistes, voltairiens, salariés par des Etats prévaricateurs ou athées.

Ce grand vent, c'est la licence des tribunes élevées par les nations égarées et les peuples trompés, au profit de toutes les passions mauvaises et idiotes et de toutes les ambitions désordonnées.

Ce grand vent, ce sont les déclamations et les blas-

phèmes quotidiens d'une presse obscène et impie, répétés par des millions de bouches séduites.

Ce grand vent, enfin, c'est la conspiration de toutes les hordes infernales de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes, qui, de leurs antres ténébreux comme de l'antre d'Eole ou de Satan, soufflent dans tout l'univers pour engloutir le vaisseau de l'Eglise : vent violent, tempête formidable, qui fait courber la tête à tout ce qui se rencontre sur son passage sans porter sur son front le signe du salut, et entraîne tout ce qui ne se tient pas fortement dans la barque de Pierre. Et c'est pourquoi les étoiles tombent innombrables du ciel comme des figues vertes, et les enfants de Dieu, les cohéritiers du Christ, gisent à terre, oubliant leur grandeur, et les trônes de gloire et d'immortalité qui leur étaient destinés. Car c'est la grande apostasie, apostasie déjà si effroyable sous nos yeux. Mais que sera-t-elle, lorsque les générations entières sortiront des écoles sans Dieu, sans foi et sans loi, de ces fabriques de fausse histoire, de fausse science, de fausse morale, de croyances sataniques ?

℣ 14. « Et le ciel se retira comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leurs places. » Allusion au chap. XXXIV, 4-5, d'Isaïe, où est annoncée la vengeance de Dieu contre les nations, et en particulier contre l'Idumée, figure des princes et des peuples apostats : « *Et complicabuntur sicut liber cœli,... quoniam inebriatus est in cœlo gladius meus.* »

« Et le ciel se retira comme un livre roulé » : Les anciens, pour fermer un livre, en roulaient les pages écrites sur des membranes, autour d'un cylindre, et alors on ne pouvait plus le lire. Le ciel est comme un grand livre ouvert à tous les yeux, pour raconter la

gloire de Dieu : « *Cœli enarrant gloriam Dei* » (Ps. XVIII, 1). A la lettre, il serait comme un livre roulé et illisible, si l'on n'y apercevait plus ni soleil, ni lune, ni ces innombrables étoiles qui y parcourent leur carrière avec l'ordre et l'harmonie d'une armée rangée en bataille, parce qu'il serait plongé dans de profondes ténèbres. Mais nous devons continuer de prendre ici le Ciel au figuré, et de suivre l'énergique et admirable allégorie du prophète.

Le ciel, nous venons de le voir, c'est le royaume de Jésus-Christ ici-bas, dont l'Eglise est le soleil, la société temporelle et les Etats la lune, et les fidèles les étoiles. Et toutes ces parties formèrent, pendant de longs siècles, comme un tout harmonieux et un vrai firmament. Tout y marchait comme une armée rangée en bataille, sous la direction de l'Eglise. Car les États étaient chrétiens ; les institutions et les lois chrétiennes ; les mœurs, les coutumes, l'enseignement public, les lettres et les arts, tout était chrétien. Partout, sur tous les monuments publics et privés, religieux et profanes, étaient reproduites les pages de l'Evangile et des Prophètes. Toutes les cités et les royaumes eux-mêmes arboraient la croix comme l'étendard de leurs espérances, le cachet de leur civilisation, et se plaçaient sous la protection des Saints et des Martyrs. Toutes les fêtes étaient religieuses, les plaisirs mêmes sanctifiés par la religion, et le monde extérieur parlait aussi vivement à la foi et à la pieuse imagination des peuples que la sainteté intérieure de ses grandes basiliques. En un mot, l'Eglise présidait à tout, et la chrétienté formait comme un livre splendide, où étaient racontés la gloire de Dieu et les triomphes du Christ, et où chacun ne cessait de lire la règle

de ses devoirs et d'apprendre les voies du salut. Le cinquième âge en avait déjà voilé plusieurs feuillets, lorsque la Révolution vint obscurcir le livre tout entier. Alors, celle qui était la mère et la maîtresse des nations et la lumière du monde ne fut pas seulement privée de sa royauté et de sa haute direction pour la paix et le bonheur des peuples et des rois, elle fut dépouillée par les Brutus et les Césars, et par les rois eux-mêmes, de ses droits, de ses libertés, et des moyens de conduire les âmes à leurs destinées; mise en parallèle avec le Juif et le Turc, traitée sur le pied d'égalité avec l'infidèle et l'incrédule, réduite à la condition d'esclave ou de mercenaire, et garrottée, à l'instar de son divin Maître, par la législation des Etats apostats, qui n'ont cessé depuis de serrer de plus en plus étroitement tous ses liens. Le beau ciel de la chrétienté n'est donc plus que comme le livre antique roulé sur un cylindre de fer. Sans doute, tout homme de bonne volonté peut encore venir en dérouler et en relire les pages sacrées. Le livre est roulé, mais non scellé. Car l'Eglise enseignera toujours, malgré les ténèbres et les attentats du siècle, et sera elle-même toujours visible. Mais, par l'impiété ou l'aveuglement des Etats, elle ne peut plus déployer constamment, solennellement, dans toute leur étendue et leur splendeur, aux yeux des peuples, les pages divines. Elles ne peut plus prendre par son enseignement les générations au berceau pour les accompagner fortes et chrétiennes, jusqu'à la tombe, ni multiplier son clergé et ses ordres religieux enseignants, militants ou contemplatifs, ni pratiquer tous les conseils aussi bien que tous les préceptes de l'Evangile. Son culte extérieur, qui est la solennelle profession

de foi de toute une nation, tombe sous les coups de la loi et des amendes. L'Eglise doit se renfermer dans ses temples, dont on lui dispute la propriété. Ses fêtes sont diminuées ou supprimées ; et le saint jour du Seigneur, qui rappelait les deux plus grands faits qui se soient accomplis dans le monde, la Création et la Résurrection, est méconnu du code et compte parmi les jours vulgaires et profanes, afin d'abolir l'idée d'un Dieu Créateur et Rédempteur. On réglemente sa liberté de prêcher l'Evangile et d'administrer les sacrements, et l'on attente au sacrement de mariage par la faculté ou la légalité du divorce. On lui ravit le droit de posséder pour nourrir ses pauvres, ses infirmes, son clergé, et l'on dépouille de son patrimoine son chef spirituel et son père. « On lui a donc laissé peu de pouvoir », ainsi que le dit le Seigneur dans la 6e épître correspondante : « *quia modicam habes virtutem* » (III, 8). Et c'est pourquoi il est dit que le ciel se retira comme un livre roulé : « *et cœlum recessit sicut liber involutus.* »

— « Et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leurs places. » Le grec dit : et toute montagne et îles, sans article, ce qui signifie une partie et non la totalité des montagnes et des îles. Cette nuance du génie de la langue grecque est essentielle.

Les montagnes, dans les Prophètes, figurent les royaumes et les empires; et les îles, les Etats inférieurs. Depuis la Révolution, la carte de l'Europe a été remaniée et bouleversée sans cesse, et l'on ne peut en savoir la fin.

Le premier empire français s'incorpora plusieurs Etats voisins, abolit le saint empire romain; et la nation Très Chrétienne, et la nation Très Fidèle, et la

nation Catholique, et la nation Apostolique ne furent plus que des expressions du temps passé; car s'il y a de vrais chrétiens partout, il n'y a plus de nations ni d'empires vraiment chrétiens. Les traités de 1815 taillèrent de nouveau dans la carte européenne, et les grands Etats n'ont cessé de dévorer les petits; le Piémont s'est annexé tous les Etats d'Italie, et la Prusse tous ses voisins d'Allemagne. Les dynasties n'ont cessé de succéder aux dynasties, les formes de gouvernement aux formes de gouvernement, et aujourd'hui plus que jamais, les royaumes, les empires et les républiques tremblent, profondément ébranlés sur leurs bases. La prophétie pourrait paraître déjà parfaitement accomplie aujourd'hui, l'an 1889. Et cependant les plus grands colosses, qui paraissaient les plus solides, sont dans l'épouvante et menacés de chutes et de ruines plus éclatantes encore. Car tous se sont rendus plus ou moins complices de la Révolution et ont fait obstacle au règne du Christ, qui enfin doit régner : « *oportet illum regnare* » (I Cor., xv, 25).

℣ 15. « Et les rois de la terre, et les princes, et les tribuns, et les riches, et les forts, et tout homme esclave et libre se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. »

Voilà la fin de la Révolution; mais aussi quel désastre, et quel châtiment, et l'un des plus affreux cataclysmes qui aient marqué dans l'histoire ! Toutes les classes de la société sont ici énumérées et dans l'épouvante, parce que toutes sont coupables, et toutes voudraient fuir et se cacher à la vue de leur œuvre.

« Et les rois de la terre » : Les rois de la terre sont tous les chefs d'Etats, rois, présidents ou empereurs,

monarques ou jacobins, qui n'aspirent qu'à régner sur la terre, et ne veulent de royaume ou d'empire que celui de ce monde. Il sont nommés les premiers, parce qu'ils sont les plus hauts ennemis du royaume de Jésus-Christ, et les premiers oppresseurs et persécuteurs de son Eglise, opposés à sa mission divine et responsables de la corruption et de l'impiété de la terre. Malheur à ces potentats qui corrompent ou laissent corrompre les nations, les livrent aux fausses doctrines, au schisme et à l'hérésie, aux pernicieuses erreurs, et les y maintiennent pour mieux les dominer, comme le leur souffle Satan par la voix de leurs flatteurs et de leurs faux docteurs ! Car s'ils sont élevés au-dessus des peuples, ce n'est pas pour les dominer et les tromper, ni pour chercher leurs propres intérêts et satisfaire leur propre orgueil et leur ambition ; mais pour faire que Dieu soit servi et son Eglise obéie, et afin qu'ils fassent régner avec eux la paix et la vertu au milieu des peuples.

« Ecoutez donc, ô Rois, leur crie le Seigneur, et entendez-le bien ; apprenez, juges de la terre. Prêtez l'oreille, vous qui contenez toutes les multitudes et vous complaisez à dominer la foule des nations. C'est le Seigneur qui vous a donné cette puissance, et votre domination vient du Très-Haut, qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées : parce qu'étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement, ni gardé la loi de la justice, ni marché selon la volonté de Dieu. C'est pourquoi il vous apparaîtra bientôt dans un appareil effroyable, et jugera ceux qui commandent, avec une extrême rigueur. On a de la clémence pour les faibles ; mais les puissants seront puissamment tourmentés (Sap., VI, 2-7). »

— « Et les princes » : Ils ont les mêmes devoirs et la même responsabilité que les rois : « *judicium durissimum his qui præsunt, fiet* ».

— « Et les tribuns » : Les tribuns, dans l'armée, chez les Grecs et les Romains, commandaient à mille hommes ; mais on appelait aussi tribuns les chefs de tribus, de partis ou de factions. Ici, nous croyons devoir comprendre par cette expression les chefs et les meneurs de la Révolution à la tribune, dans la presse, le journal, le livre et le roman ; tous ceux qui dirigent comme une armée formidable et invisible la Franc-Maçonnerie et les sociétés secrètes : socialistes, communistes, nihilistes, exploitant les penchants et les vices de leurs sectaires, dont ils font des troupeaux de redoutables fanatiques et d'affreuses dupes, qu'ils lancent à l'assaut et à la démolition de toutes les bases sociales : religion, morale, justice, autorité, propriété et famille.

— « Et les riches » : Il y a plusieurs sortes de riches : le riche chrétien, dont la main secourt l'indigence dans sa double misère corporelle et spirituelle. Il a placé ses espérances et ses trésors dans le ciel, et il peut braver les révolutions. Mais il y a aussi le riche révolutionnaire, dont les voluptueuses jouissances sont un scandale et excitent l'envie de tout ce qu'il appelle les couches inférieures. Il pousse avec le Juif le char de la Révolution. Juifs et apostats démolissent à l'envi l'édifice social. Ce sera peut-être en contemplant tant de ruines, qui seront aussi son ouvrage, que le coupable Israël ouvrira les yeux pour reconnaître son Messie et implorer sa miséricorde.

— « Et les forts » : Les forts sont tous ces habiles et fins politiques qui flattent les peuples et les rois

pour les séduire, et s'élever au-dessus des uns et renverser les autres, afin de pouvoir assouvir leur ambition et leur soif insatiable des dignités et des honneurs. Ils ont mis toute leur confiance dans leur génie, leur plume ou leur épée. Pour eux, la force prime le droit, et le succès, la conscience et l'honneur.

— « Et tout homme esclave » : Il ne serait pas naturel de ne voir ici que l'esclave tel qu'il existait dans l'antiquité; depuis longtemps la charité et les lumières de l'Evangile ont fait tomber ses chaînes forgées par le paganisme ; ni le simple serviteur qui jouit de tous les droits de l'homme libre ; ni même ces malheureux africains dont le mahométisme, à la honte de l'Europe civilisée, officielle, fait un si odieux et si abominable trafic. On y verrait mieux le fonctionnaire ou l'employé, qui doit déposer toute conscience et renoncer à toute liberté de remplir ses devoirs de chrétien, entre les mains qui le salarient, et qui est rivé, par un règlement athée, à ses fonctions, fêtes et dimanches, comme s'il n'avait point d'âme ni un Maître au-dessus de tous les maîtres.

Mais il est impossible de ne pas y reconnaître tous ces malheureux affiliés, tous ces misérables suppôts de Franc-Maçonnerie et de sociétés secrètes. Car il faut avoir un cœur d'esclave, et, selon Aristote, être né pour l'esclavage, pour s'y vouer en aveugle, comme un vil instrument, aux complots les plus impies, aux volontés les plus iniques, et s'y lier corps et âme, à la vie et à la mort, par les plus exécrables serments.

« Et libre » : Ce sont ceux qui, sans être enchaînés dans ces sectes abominables, n'en sont pas plus fidèles à suivre l'étendard de l'Evangile, à vivre dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

— « Se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes » : Allusion à ce passage d'Isaïe : « Ils entreront dans les cavernes des rochers et dans les antres les plus profonds de la terre, fuyant d'épouvante devant la face du Seigneur et la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre » (II, 19). Isaïe avait doublement en vue, à la lettre, la ruine de Jérusalem et le châtiment des Juifs par Nabuchodonosor et les Chaldéens d'abord, puis par Titus et les Romains. Saint Jean détermine et applique sa prophétie à nos temps malheureux ; et le châtiment qui va frapper le nouveau Juda, la chrétienté infidèle, ne sera pas moins épouvantable, puisque l'asile des animaux sauvages et l'antre des bêtes féroces paraîtront préférables au séjour des cités, tant seront affreuses les calamités et les conséquences des principes et des doctrines révolutionnaires. Les massacres de 93 et le pétrole de la Commune de 1871 n'auront été qu'un essai de ce que peuvent faire les peuples trompés et soulevés par la Révolution.

℣ 16. « Et ils disent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau.»

« Et ils disent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous » : Ces paroles sont du prophète Osée (x, 8), annonçant et décrivant le désespoir des dix tribus schismatiques emmenées captives par Salmanasar après la ruine de la capitale et la destruction du royaume de Samarie. Car les peuples hérétiques et schismatiques figurés par les dix tribus seront châtiés comme les peuples catholiques, figurés par Jérusalem et la tribu de Juda, tous ayant participé à la grande apostasie et marché avec la grande Révolution athée.

Notre-Seigneur entrant dans la voie du Calvaire, chargé de sa croix, applique aussi aux Juifs ces mêmes paroles du prophète Osée, pour leur annoncer la destruction de leur capitale par les Romains, et la terrible vengeance que Dieu exercera sur ce peuple déicide.

Certes, elles conviendront aussi dans la bouche des impies au jugement dernier ; mais ici, dans l'ordre de cette seconde série de visions, nous sommes loin de ce suprême événement, et nous voyons que Notre-Seigneur lui-même en a fait une application plus prochaine. Selon saint Jean, elles s'appliquent donc immédiatement à l'effroyable cataclysme que prépare tous les jours la folie, le délire révolutionnaire, pour peindre l'épouvante et les remords qu'éprouveront les sectaires non moins coupables ni moins impies que les Juifs et les tribus schismatiques. Car lisez, si vous en avez le courage, leurs journaux, leurs pamphlets, leurs caricatures, leurs déclamations, leurs blasphèmes, leurs vœux, leurs utopies et leurs lois sinistres. Hérode ne massacra autour de Bethléem que le corps des enfants au berceau ; eux, ils immolent dans leurs écoles, autrefois sceptiques et aujourd'hui sans Dieu, les âmes des enfants et des adultes, de génération en génération. Judas ne livra et Jérusalem ne crucifia son Maître qu'une fois ; eux, ils le trahissent, le conspuent, le condamnent, le crucifient tous les jours ; tous les jours ils l'attachent au bois infâme de leurs tribunes, le livrent aux avanies de leur presse immonde, au supplice de leurs lois impies, le traînent dans leurs cloaques et le jettent aux gémonies de leur histoire, conspuant, vilipendant son Eglise et s'opposant violemment à l'œuvre de la régénération et de la

rédemption du monde. Et c'est pourquoi les peuples affolés sont saisis d'une ivresse et d'une fièvre d'impiété, d'athéisme et d'anarchie, et sont préparés pour tous les excès. Et c'est lorsqu'ils verront les désastreuses et effroyables conséquences de leurs théories et de leurs actes insensés, qu'ils crieront comme Israël et Juda, dans l'angoisse et le désespoir, aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous ! » — « Car, dit saint Jérôme aux chrétiens, sachez que tout ce qui est dit du peuple juif dans les prophètes, est dit aussi de nous, si nous imitons ses crimes : *quidquid illi populo dicitur, intelligamus et de nobis, si similia fecerimus.* »

« Si Dieu, dit aussi saint Paul aux Romains et à tous les chrétiens, n'a pas épargné les branches naturelles, craignez qu'il ne vous épargne pas davantage (Rom. XI, 20, 21). »

— « Et cachez-nous de la face de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau » : Ici « la face de celui qui est assis sur le trône », c'est l'éclatante manifestation de sa justice ; « celui qui est assis sur le trône », c'est le Dieu tout-puissant, souverain Créateur, et « l'Agneau », Jésus-Christ, souverain Rédempteur ; « sa colère » signifie son évidente intervention au milieu des épreuves de son Eglise, et le terrible châtiment et la ruine dont il frappe les persécuteurs. N'oublions pas que nous sommes ici au fort de la Révolution, qui n'a cessé de se développer depuis 93 ; que nous sommes dans l'intensité de la grande apostasie et sous le règne de la libre-pensée, comme s'en vantent au reste tous les esprits forts, et comme le proclamait naguère à la face de l'Europe, dans l'une des plus hautes assemblées législatives, un de ces libres penseurs

des mieux pourvus de toutes les doctrines officielles et de l'enseignement d'Etat : il se réclamait fièrement « de la Révolution et du grand diocèse de la libre-pensée », diocèse immense, en effet ; car tout ce qui est élevé officiellement en France, en Allemagne, en Russie et dans l'Europe entière, en fait partie ; et comme la base de l'enseignement est toujours et partout presque païenne, beaucoup ne sortent des autres écoles que pour entrer dans le *grand diocèse*. Or le fond de la libre pensée, c'est de ne point penser, mais de tomber et de se fixer, comme un corps lourd et pesant, dans le marais de tous les systèmes les plus absurdes : panthéisme, athéisme, matérialisme, darwinisme et nihilisme. Voilà où en est à peu près toute la classe libre-penseuse et lettrée, après avoir apostasié et déshonoré son baptême, et renoncé à ses glorieuses et immortelles destinées. Or le châtiment qui va tomber sur elle et sur tous ceux qu'elle a corrompus sera si éclatant et partira si évidemment de la main de Dieu, qu'elle ne pourra s'empêcher de s'écrier : « Le doigt de Dieu est là : *digitus Dei est hic* » (Exod., VIII, 19), et de reconnaître, comme Pharaon et les Egyptiens, que Dieu combat contre eux pour son Eglise : « *Fugiamus Israelem; Dominus enim pugnat pro eis contra nos* » (ibid., XIV, 25). Sans doute, beaucoup en voyant passer la justice de Dieu, s'endurciront et mourront, comme Pharaon, dans l'impénitence, ou, comme l'impie Antiochus, ne se repentiront que pour être délivrés de leurs maux, et non pour commencer une vie meilleure : « *Rogabat autem hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* » (II. Mach., IX, 13), ou peut-être, comme Julien l'Apostat, mettront-ils le comble à leur impiété et à leurs

blasphèmes en s'écriant dans leur désespoir : « Tu as vaincu, Galiléen ! *Vicisti*, *Galilæe, vicisti.* » Mais tous auront reconnu le Dieu vivant, et l'Agneau, le souverain Rédempteur, Fils du Dieu vivant, et par conséquent l'Epouse de l'Agneau, l'Eglise de Jésus-Christ. Et le bercail de l'unique et véritable pasteur sera tout grand ouvert à tous les hommes de bonne volonté et de bonne foi.

℣ 17. « Parce que le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra subsister ? » — « De leur colère » se rapporte à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau ; il y a même des exemplaires grecs qui portent simplement « de sa colère », parce que c'est l'Agneau qui juge souverainement, et qu'il ne fait qu'un avec Dieu : « *Ego et Pater unum sumus* » (Joan., x, 30).

La foi s'est donc vivement réveillée dans les âmes et le remords dans les cœurs ; tous ouvrent donc les yeux sur la grandeur de leurs prévarications et la profondeur du mal dont ils sont les auteurs, et ils reconnaissent dans leur châtiment comme un prélude des suprêmes vengeances que personne ne saurait affronter, ni en soutenir la rigueur : « *Et quis poterit stare ?* »

Aussi les Juifs viennent-ils les premiers se jeter aux pieds de l'Eglise, qui seule est restée debout au milieu de ce grand cataclysme pour les recueillir, comme il a été dit dans la sixième Epître correspondant à ce sixième sceau, ce que l'on ne saurait trop remarquer : « Voici que je te donnerai ceux de la synagogue de Satan, qui se disent juifs et ne le sont pas, mais ils mentent ; voici que je les ferai venir et m'adorer à tes pieds : et ils sauront que je t'ai aimée (III, 9). » Et c'est

ce que nous allons voir, avec encore plus de détails dans le chapitre suivant, qui est une continuation du sixième sceau. Ensuite les nations suivront innombrables.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

PRÉAMBULE A L'APOCALYPSE

COMMENTAIRE DE L'APOCALYPSE

SELON

Les Pères et les meilleurs commentateurs.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Lyon. — Imp. Vitte et Perrussel, rue Condé, 30.



